LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

824
C19hFi

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

DEC 5 1981
NOV 29 1982
JUN 18 1985
JAN 21 1986
JAN 28 1986
DUE: 9-18-87
JUN 09 1987

L161—H41

22

LES HÉROS

LE CULTE DES HÉROS

ET L'HÉROÏQUE DANS L'HISTOIRE

PAR

THOMAS CARLYLE

Traduction et introduction

PAR

J. B. J. IZOULET-LOUBATIÈRES
Professeur de philosophie au lycée Condorcet,
Agrégé de l'Université.

ODIN, MAHOMET,
DANTE, SHAKESPEARE,
LUTHER, KNOX, **CROMWELL**,
JOHNSON, **ROUSSEAU**, BURNS,
NAPOLÉON

PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
1, 3, 5, RUE DE MÉZIÈRES

Tous droits réservés.

LES HÉROS

LE CULTE DES HÉROS

ET L'HÉROIQUE DANS L'HISTOIRE

NOUVELLE COLLECTION IN-18 JÉSUS

HISTOIRE, SCIENCE, LITTÉRATURE.

Histoire de la Civilisation française, par M. A. Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2 vol. in-18 jésus. Brochés. . . . . 8 »

L'expansion de l'Angleterre, par J.-R. Seeley, professeur à l'universite de Cambridge, traduction de M. le colonel J.-B. Baille et de M. Rambaud, avec une préface de M. Rambaud. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 50

Courte histoire de Napoléon Ier, par M. J.-R. Seeley, traduction de M. J.-B. Baille. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 50

Racine et Victor Hugo, par M. P. Stapfer, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 50

Questions d'Enseignement national, par M. E. Lavisse, directeur d'études pour l'histoire à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 50

Notes et discours d'Albert Dumont, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction publique. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 50

Extraits historiques de J. Michelet, choisis et annotés par M. Seignobos, docteur ès-lettres (*publié sous la direction de Mme Michelet*). . . . . 3 »

Étude sur l'Histoire religieuse de la Révolution, par M. A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris (de la réunion des états généraux jusqu'au Directoire). 1. vol. in-18 jésus. Broché. 3 50

Œuvres choisies de Boileau, par le même, 1 vol. in-18 jésus (*en préparation*). . . . . 3 »

Leçons de Psychologie, par M. H. Marion, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 4 50

Leçons de Morale, par le même. 1 vol. in-18 jésus. Br. 4 »

Théâtre choisi de Molière, par M. Maurice Albert, professeur au collège Rollin. 1 vol. in-18 jésus. Broché. . . . . 4 »

Théâtre choisi de Corneille, par M. Desjardins, professeur de rhétorique au collège Stanislas. 1 vol. in-18 jésus. Broché (*en préparation*). . . . . » »

Théâtre choisi de Racine, par M. Petit de Julleville, directeur d'études pour la philologie à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18 jésus. Broché (*en préparation*). . . . » »

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.

LES HÉROS

LE CULTE DES HÉROS

ET L'HÉROÏQUE DANS L'HISTOIRE

PAR

THOMAS CARLYLE

TRADUCTION ET INTRODUCTION

PAR

J. B. J. IZOULET-LOUBATIÈRES
Professeur de philosophie au lycée Condorcet.

ODIN, MAHOMET,
DANTE, SHAKESPEARE,
LUTHER, KNOX, **CROMWELL,**
JOHNSON, **ROUSSEAU,** BURNS,
NAPOLÉON

PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
1, 3, 5, RUE DE MÉZIÈRES

1888
Tous droits réservés.

824
C192Fi

A Monsieur Ernest RENAN

Monsieur,

Dans nos nations européennes modernes, « libre pensée » et « religion » sont, croit-on, choses qui s'excluent.

C'est là une erreur funeste.

En traduisant ce livre de Carlyle, en dégageant dans une introduction l'idée profonde qui l'anime, enfin, en le plaçant sous le haut patronage de votre nom illustre, — j'ai essayé de servir selon mes forces la cause de la **libre pensée religieuse.**

J. B. J. Izoulet-Loubatières.

INTRODUCTION

LE

CRÉPUSCULE DES DIEUX

Aux éclipses de soleil, les sauvages se lamentent sur la mort de la lumière. Quand s'obscurcit l'idéal, nous, les civilisés, nous levons les bras au ciel en criant que Dieu est mort. Qui ne voit les générations futures sourire de nos effarements, comme nous sourions de l'angoisse des sauvages ?

Il est vrai pourtant que les éclipses du soleil ne durent que quelques minutes, tandis que les éclipses de l'idéal peuvent durer des siècles. Sans compter que la loi des évolutions astronomiques est autrement aisée à saisir que la loi de l'évolution sociale. Aussi ne nous étonnerons-nous pas trop, en fin de compte, de l'inquiétude, sinon de la désespérance, où se laissent aller de nos jours la plupart des hommes d'Occident. Aussi accueillerons-nous avec transport quiconque se croira en droit de prononcer une forte parole d'espoir, les prophétiques paroles de la certitude, de la foi.

Or tel est précisément le cas de Carlyle, ce héros de la pensée britannique contemporaine. On l'a appelé le grand Censeur de son siècle. Cette parole est fâcheuse, parce qu'elle crée un étrange malentendu. Qui dit censeur, contempteur, semble dire esprit chagrin, morose, désenchanté, pessimiste. Or, rien de plus faux, ici. Carlyle est un optimiste vigoureux, puissant. Seulement entendons-nous. Est-il satisfait du présent état de choses ? Loin de là. Il le déclare même odieux.

Mais il le subit, ou plutôt il l'accepte, comme une transition nécessaire, comme la condition inéluctable d'un bien futur. Il l'accepte, comme Israël acceptait la marche dans le désert, la fatigue, le danger, la soif, — en vue de la terre promise; comme les martyrs chrétiens acceptaient le cirque, en vue du paradis. L'optimisme de Carlyle est un optimisme mélancolique, un espoir souffrant, une allégresse douloureuse, un « quand même héroïque ».

Quand se ferment les portes de l'espérance, les hommes ou bien se roulent dans les cris et les convulsions, ou bien s'asseoient dans une immobilité muette, comme pour la suprême veillée funèbre, la veillée du néant. A la fin du monde antique, on vit l'humanité méditerranéenne, dans une sorte de grève immense, délaisser l'outil, le champ, le toit, c'est-à-dire le travail, la famille, la cité, et détourner son regard de cette terre maudite... mais c'était pour regarder les cieux! Aujourd'hui les cieux sont fermés. Où porter les yeux? La terre est ingrate, et le ciel est sourd. Cette fois, c'en est donc fait, semble-t-il, et notre humanité d'Occident, comme la Lucrèce de Shakespeare, semble lire elle-même l'irrémissible arrêt de son destin :

« Alors ce pâle cygne, dans son nid de larmes, commença le triste chant funèbre de sa mort. »

Eh bien, c'est dans ce morne abattement, sinon dans ce vaste deuil, qu'osent s'élever quelques rares voix, parlant de courage, de foi, et de salut certain. Ne les écouterons-nous pas avidement, ces voix inespérées, et notamment celle de Carlyle, l'une des plus puissantes d'entre elles?

Nous avons essayé de traduire l'ouvrage essentiel de Carlyle : « Les Héros, le culte des Héros, et l'Héroïque dans l'Histoire » Ce bref écrit foisonne de vues, d'esquisses, de théories, de tableaux. Toutes les questions y sont abordées : questions religieuses, questions politiques, questions littéraires; toutes les grandes forces sociales : le dieu, le prophète, le poète, le prêtre, l'homme de lettres, le roi; toutes les sortes de personnages : Odin, Mahomet, Dante, Shakespeare, Luther, Knox, Johnson, Rousseau,

Burns, Cromwell, Napoléon. Mais deux grandes idées surtout s'en dégagent : la société est travaillée d'une métamorphose éternelle; les héros sont les agents de cette transformation. Cette seconde idée, le rôle des héros dans l'humanité, c'est un problème controversé et dont la discussion déborderait les limites de cette étude. Mais la première idée, nous allons pouvoir l'exposer en quelques pages. Aussi bien, en bonne logique, faut-il se mettre d'accord sur la première des deux thèses, à savoir le *fait* de la métamorphose, avant de s'inquiéter du *comment*. De plus, les deux thèses sont séparables, et on peut accepter la première tout en contestant ou rejetant la seconde, — comme le fait par exemple Herbert Spencer. Enfin si l'opinion arrivait à se familiariser au moins avec cette idée que l'être social, corps et âme, change et doit changer perpétuellement au cours des âges, et que ce changement n'est pas destruction, mais transformation, et transfiguration, l'inquiétude dont nous parlions plus haut tomberait, et l'angoisse ferait place au sang-froid, ou même à l'émoi des pressentiments heureux et des curiosités vaillantes.

La crise actuelle est grave. Pourtant ce « Crépuscule » n'est pas le premier qui descende sur l'Europe. Et la connaissance du passé devrait nous éclairer le présent et l'avenir. Carlyle compte, pour notre continent, trois civilisations successives, trois civilisations *historiques*, — car qui saura jamais les phases de la préhistoire, cette perspective ouverte par la science contemporaine dans les profondeurs des siècles, par delà cet étroit premier plan, par delà ces minces sept mille ans de l'histoire proprement dite! Ces trois grandes civilisations de l'Europe historique, Carlyle les désigne ainsi : Antiquité et Paganisme, Moyen Age et Christianisme, Temps modernes et... Le mot, on ne l'a pas trouvé encore, mais la chose suffit à défaut du mot.

Mais, trois époques impliquent au moins deux transitions. Nous assistons à la seconde de ces transitions. L'exemple de la première ne pourrait-il pas nous instruire?

Quelle est d'abord la durée de ces passages d'un monde

à un autre? La civilisation antique s'élève et tombe. Celle du moyen âge lui succède. Or, le point culminant de la civilisation du moyen âge, ce sont les XIe, XIIe et XIIIe siècles. Mesurez le temps écoulé depuis le commencement de la décadence gréco-latine : il a fallu plus de mille ans pour la dissolution lente du monde païen et pour l'élaboration lente du monde chrétien! A son tour, la civilisation du moyen âge périclite, et la civilisation moderne se prépare. Et l'Europe moderne différera au moins autant de l'Europe médiévale que celle-ci différait elle-même de l'Europe antique. La transition sera donc ici aussi très longue. Les temps de la croissance et de la dissolution des organismes sont, comme on sait, proportionnels à leur degré de complexité et de perfection. Si donc le XIIIe siècle est le point culminant de l'Europe du moyen âge, la présente crise de dissolution et de transformation n'est ouverte, obscurément, que depuis six cents ans, et manifestement, que depuis trois siècles. Et elle est bien réellement ouverte en France depuis le XIVe siècle, sinon depuis la fin même du XIIIe. Il n'y a qu'à lire, pour s'en assurer, par exemple la partie du Roman de la Rose qui est l'œuvre de Jean de Meung. De plus, la dissolution du moyen âge devrait être plus longue encore que celle du paganisme antique, étant données les proportions plus considérables de l'institution du moyen âge chrétien. Mais d'autre part, l'imprimerie et les autres grandes découvertes modernes communiquent aux phénomènes sociaux une accélération autrefois inconnue. De sorte que nous pouvons nous considérer peut-être comme étant, en cette fin du XIXe siècle, dans la dernière phase de la crise, — dernière phase qui peut bien d'ailleurs durer encore cent ans et plus.

Ainsi les lenteurs de la métamorphose, dont s'impatientent ou s'inquiètent nos cœurs, sont tout à fait normales. Quel est maintenant le sens, quelle est la valeur de ces transformations?

Les conservateurs de l'antiquité païenne, dit Carlyle, n'étaient-ils pas autorisés à gémir ou à s'irriter, en voyant périr leur belle civilisation? Et pourtant la civilisation suivante devait être plus belle encore! Pareillement, au-

jourd'hui, reprend Carlyle, ne sont-ils pas bien naturels, les gémissements des conservateurs du moyen âge, du grand moyen âge catholique? Et cependant la civilisation de demain doit être aussi supérieure à celle d'aujourd'hui que celle-ci le fut elle-même à celle d'hier !

Oui, Carlyle le croit et l'affirme énergiquement : cette métamorphose éternelle dont est travaillée l'humanité, ce ne sont là ni des changements stériles, ni à plus forte raison, des rétrogradations et des décadences, mais bien les phases grandioses d'une ascension qui se poursuit irrésistiblement à travers nos doutes et nos espérances, nos joies et nos pleurs. Antiquité, Moyen Age, Temps Modernes : ce sont là les trois grands élans successifs de notre histoire. Une mystérieuse destinée emporte l'Europe inconsciente ou éperdue. L'humanité d'Occident est embarquée sur les caravelles d'un invisible et impérieux Colomb. Elle vogue à la poursuite de la Terre Inconnue. Mais parfois elle s'effare. Alors un des navigateurs, le plus habile, *lève le point*, s'assure que l'orientation est bonne, et essaie de rassurer ses compagnons. Ainsi nous rassure Carlyle. Voguons donc sur la foi des étoiles !

« Ces flots vous porteront, *hommes de peu de foi !* »

Mais voyons de plus près ce que Carlyle pense et dit de nos trois grandes étapes sur le chemin qui mène à Dieu. Voyons surtout sa profonde, dramatique, saisissante simplification de l'histoire moderne.

I

Antiquité et Paganisme

La première religion historique de l'Europe, ce fut le Paganisme. Mais il faut distinguer dans le Paganisme même : il y a, par exemple, celui du sud-est, le paganisme hellénique, et celui du nord-ouest, le paganisme scandinave. Carlyle laisse de côté le premier et s'attache à étudier le second, sans doute parce qu'il touche directement sa race.

« Il est intéressant en tant que croyance de nos pères, des hommes dont le sang coule encore dans nos veines, auxquels sans doute nous ressemblons encore de tant de façons. Étrange : ils ont réellement cru cela, tandis que nous croyons si différemment. »

Et puis, ce Paganisme scandinave n'est pas si ancien qu'on pourrait l'imaginer :

« Il est le dernier, il a persisté dans ces régions de l'Europe *jusqu'au* XI*e* *siècle :* il y a huit cents ans, les Norvégiens étaient encore adorateurs d'Odin. »

Il est vrai que ses origines et ses phases de croissance se dérobent à nous dans la profondeur des âges immémoriaux :

« Quelle histoire il a eu, comment il a changé de forme en forme, par la contribution d'un penseur après l'autre, jusqu'à ce qu'il ait atteint la pleine forme finale sous laquelle nous le voyons dans l'*Edda*, nul homme maintenant jamais ne le saura : Ses Conciles de Trébizonde, ses Conciles de Trente, ses Athanase, ses Dante, ses Luther sont engloutis sans écho dans la sombre nuit ! »

Cependant ce document, l'Edda, est suffisant à la rigueur. Et à qui le devons-nous? A un chrétien ! mieux encore, à un prêtre chrétien !

« Sœmund, un des premiers prêtres chrétiens, là, *en qui s'attardait peut-être un reste de tendresse pour le Paganisme*, colligea certains de leurs vieux chants Païens, justement vers le temps où ils devenaient surannés, — poèmes ou chants d'un caractère mythique, prophétique, surtout religieux : c'est ce que les critiques Norses appellent l'*Ancienne* ou poétique *Edda*. Edda, mot d'étymologie incertaine, qui, pense-t-on, signifie *Aïeule*.

« Snorro Sturleson, un Islandais, personnage extrêmement remarquable, élevé par le petit-fils de ce Sœmund, entreprit ensuite, près d'un siècle après, entre autres livres qu'il écrivit, une sorte de synoptique en prose de toute la mythologie, élucidée par de nouveaux fragments de vers traditionnels... Ceci est la *nouvelle* Edda, ou l'Edda en prose.

« Par ces écrits et les nombreuses autres *Sagas*, pour la plupart Islandaises, avec les commentaires, Islandais ou non, qui se

continuent avec zèle dans le Nord jusqu'à ce jour, il est possible d'obtenir quelque intuition directe, même encore, et de voir ce vieux système Norse de croyance, pour ainsi dire face à face. »

Qu'est-ce donc que ce Paganisme scandinave ?

Tout de suite, ici, comme partout et toujours, Carlyle s'élève avec force contre les théoriciens qui prétendent expliquer les vieilles religions soit par le charlatanisme, soit par l'allégorie.

« Charlatanisme et duperie abondent certes ; dans les religions, surtout dans les phases les plus avancées des religions, dans les phases de décadence, ils ont terriblement abondé ; mais le charlatanisme ne fut jamais l'influence originelle en de telles choses ; il ne fut pas la santé et la vie de telles choses, mais leur maladie, le sûr précurseur de leur imminente mort ! N'oublions jamais ceci. Elle me semble fort lugubre, cette hypothèse du charlatanisme donnant naissance à une foi même chez des hommes sauvages. Le charlatanisme ne donne naissance à rien, donne mort à tout... L'homme partout est l'ennemi né des mensonges. »

Si ces vieilles Religions ne sont pas Charlatanisme, c'est-à-dire mensonge, sont-elles allégorie, c'est-à-dire en somme jeu de l'imagination ? Pas davantage.

« Les hommes, dis-je, jamais n'ont cru des chants oiseux, jamais n'ont risqué la vie de leur âme sur des allégories... c'est une fort sérieuse chose que d'être vivant en ce monde ; mourir n'est pas un jeu pour un homme. La vie de l'homme jamais ne fut un jeu pour lui ; c'était une sévère réalité, tout à fait une sérieuse question que d'être vivant ! »

Ni mensonge, ni jeu ; quoi donc ? Vérité, vérité sérieuse : voilà ce qu'est le Paganisme au fond. N'allons donc pas imiter les airs méprisants des sectateurs étroits du Christianisme. Étudions avec simplicité, avec respect, avec sympathie, cette pensée antique, et dégageons son âme de vérité. Toute religion comprend une conception du monde et une règle de conduite, c'est-à-dire une *métaphysique* et une *éthique*, s'impliquant l'une l'autre. Or la métaphysique et l'éthique de la religion scandinave sont

vraiment grandes et belles. Elles peuvent se résumer en ce que nous appellerions, nous, deux symboles : l'Arbre du Monde, Igdrasil; et les Vierges Guerrières, les Valkyries.

Carlyle a horreur de la théorie moderne de l'univers, la théorie mécanique. Un Univers-*Machine!* s'écrie-t-il avec colère : l'Univers est un être vivant et divin ! Nos ancêtres le savaient bien :

« J'aime cette représentation qu'ils avaient de l'Arbre Igdrasil. Toute la vie est figurée par eux comme un arbre. Igdrasil, le Frêne, Arbre de l'Existence, a ses racines profondément enfoncées dans le royaume de Héla ou Mort. Son tronc s'élève haut comme le ciel, étend ses rameaux sur tout l'Univers : c'est l'Arbre de l'Existence. A ses pieds, dans le Royaume de la Mort, se tiennent Trois *Nornes*, Fatalités, — le Passé, le Présent, le Futur; arrosant ses racines d'eau puisée à la Source Sacrée. Les « rameaux », avec leurs bourgeonnements et leurs effeuillements, événements, choses souffertes, choses faites, catastrophes, — s'étendent à travers toutes les terres et tous les temps. Chacune de ses feuilles n'est-elle pas une biographie, chaque fibre, là, un acte ou un mot? Ses rameaux sont les histoires des Nations. Son bruissement est la rumeur de l'Existence Humaine, en avançant depuis l'antiquité. Il croît, là, le souffle de la passion humaine bruissant à travers lui; — ou secoué par l'orage, le vent d'orage hurlant à travers lui comme la voix de tous les dieux. C'est Igdrasil, l'Arbre de l'Existence. C'est le passé, le présent, et le futur ; ce qui a été fait, ce qui se fait, ce qui sera fait ; « l'infinie conjugaison du verbe *Faire* »... Je ne trouve aucune assimilation si vraie que celle d'un arbre. Belle, tout à fait belle et grande. « La *Machine* de l'Univers », — hélas ! pensez seulement à cela comme contraste ! »

Le Frêne mystique, Igdrasil : voilà pour la conception théorique du monde. Voyons maintenant la conception pratique de la vie : les Vierges guerrières, les Valkyries.

Carlyle n'a pas moins d'horreur pour la conception *utilitaire* de la vie que pour la conception *mécanique* du monde. Au fond du monde, il cherche et trouve la divinité; au fond de la vie, il cherche et trouve l'héroïsme. Un monde sans âme et une vie sans idéal lui sont en

abomination. Et ici encore ses ancêtres scandinaves lui paraissent avoir été mille fois mieux inspirés que nos générations sceptiques. Ils avaient une forte croyance :

« ... Croyance aux *Valkyries* et au *Palais d'Odin;* à une inflexible *Destinée;* et que la seule chose nécessaire pour un homme, c'était d'*être brave.* Les Valkyries sont Choisisseuses des Tués : une Destinée inexorable, qu'il est inutile de chercher à plier ou à adoucir, a fixé qui doit être tué; ceci était un point fondamental pour le croyant Norse; — comme en vérité c'en est un pour tous les hommes sérieux partout, pour un Mahomet, un Luther, pour un Napoléon aussi. Ceci est la base de la vie pour tout homme tel; c'est le tissu dont tout son système de pensée est tissé. Les *Valkyries;* et alors que ces *Choisisseuses* conduisent les braves à un céleste *Palais d'Odin;* seuls les bas et les serviles étant plongés ailleurs dans les royaumes de Héla, la Déesse de Mort : j'estime que ceci a été l'âme de toute la Croyance Norse... »

Citons quelques traits de cette *valeur* scandinave :

« Elle est sans doute très sauvage cette espèce de valeur des vieux Northmans. Snorro nous dit qu'ils tenaient à honte et à misère de ne pas mourir dans la bataille; et si la mort naturelle semblait approcher, ils se tailladaient la chair de blessures, afin qu'Odin pût les recevoir comme des guerriers tués. Les vieux rois, aux approches de la mort, se faisaient mettre dans un navire; le navire était lancé, avec ses voiles dehors et un feu lent qui le brûlait, afin que, une fois en pleine mer, il pût s'incendier et flamber haut, et de cette façon ensevelir dignement le vieux héros, à la fois dans le ciel et dans l'océan!... Dans les vieux Rois de mer aussi, quelle indomptable énergie! Silencieux, avec les lèvres closes, comme je les imagine, inconscients d'être spécialement braves; défiant le sauvage océan avec ses monstres, et tous les hommes et toutes les choses; — générateurs de nos Blake et de nos Nelson! Nul Homère n'a chanté ces Norses Rois de Mer; mais d'Agamemnon petite fut l'audace, et de peu de fruit dans le monde, auprès de celle de quelques-uns d'entre eux; — celle de Hrolf de Normandie par exemple! Hrolf, ou Rollon, duc de Normandie, le sauvage Roi de Mer, a une « part dans le gouvernement de l'Angleterre à cette heure. »

Voilà donc une métaphysique et une éthique qui ne manquent ni de vérité, ni de grandeur, ni de beauté. La

civilisation qu'elles animaient était saine, forte. Elle aurait dû, semble-t-il, être *durable*. Et pourtant... et pourtant elle a péri! Comment expliquer cette apparente contradiction? Le voici. Sans doute la vérité engendre nécessairement la force et la vitalité. Mais d'une part la vérité n'est pas une substance incorruptible; elle peut s'altérer, se vicier, se tourner même en son contraire, le mensonge ou la fausseté, et alors engendrer, nécessairement aussi, la faiblesse et le dépérissement. D'autre part, la vérité, même en restant saine, peut encore et doit même périr tôt ou tard, ou du moins ce qu'on appelle « périr ». En effet, toute vérité est partielle, et, à mesure que d'autres vérités se font jour, elle doit se combiner avec elles, s'absorber en elles, et ainsi disparaître... aux yeux. Toute décadence religieuse et politique s'explique par l'une ou l'autre de ces deux causes, sinon par toutes deux; c'est ainsi que, dans le Paganisme scandinave, après les vérités et les beautés, Carlyle nous fait sentir les perversions et les lacunes :

« Une inextricable jungle où l'on s'égare, jungle d'illusions, de confusions, de faussetés et d'absurdités, couvrant tout le champ de la Vie!... Que les hommes aient adoré leur pauvre semblable comme un Dieu, et non seulement lui, mais des troncs et des pierres, et toute sorte d'objets animés et inanimés; et qu'ils se soient façonné un aussi incohérent chaos d'hallucinations en guise de Théorie de l'Univers : tout ceci fait l'effet d'une fable incroyable... »

Que faire par conséquent? Railler, mépriser? Loin de là : s'attendrir plutôt sur l'humble enfance du genre humain :

« Oui, nous pouvons faire une pause en silence et en douleur sur les profondeurs de ténèbres qui sont dans l'homme, si nous nous réjouissons dans les hauteurs de plus pure vision qu'il a atteintes. »

Mais, pitié, ce n'est pas assez dire; disons aussi piété, piété filiale. Car, cette Religion païenne, ne fut-elle pas la foi expresse de nos ancêtres directs?

« N'est-ce pas comme la voix mi-muette, étouffée, des géné-

rations depuis longtemps ensevelies de nos propres Pères, appelant des profondeurs des âges vers nous, nous, dans les veines de qui leur sang coule encore : « Voici donc, voici ce que *nous* avons pensé du monde : voici toute l'image et toute la notion que nous avons pu nous former de ce grand mystère d'une Vie et de l'Univers. Ne la méprisez pas... »

Non certes nous ne la mépriserons pas. L'impiété filiale n'habite qu'aux âmes mal nées. D'ailleurs, à défaut de ce sentiment spontané, un simple retour sur nous-même suffirait à nous inspirer au moins la réserve. Le fond scientifique et solide de la tolérance, c'est une double certitude : à savoir que dans l'*erreur d'autrui* il y a nécessairement toujours quelque vérité, et que dans *notre vérité* il y a toujours nécessairement quelque erreur. C'est ce que Carlyle nous fait dire encore par la voix d'outre-tombe des Païens scandinaves :

« Ne la méprisez pas. Vous êtes élevés haut par-dessus elle, à une large et libre portée de vision; *mais vous non plus*, vous n'êtes pas encore au sommet. *Non, votre notion également, si élargie, n'est qu'une notion partielle, imparfaite;* cette matière est une chose que nul homme jamais, dans le temps ou hors du temps, ne comprendra; après des milliers d'années d'une expansion toujours nouvelle, l'homme ne s'en trouvera lui-même qu'à lutter pour la comprendre encore en partie : la chose est plus vaste que l'homme, ne saurait être comprise par lui; une chose Infinie! »

Cette voix d'outre-tombe nous le déclare donc nettement : la première civilisation historique de l'Europe, la civilisation païenne, contenait de l'erreur, et par là elle était caduque, le temps l'a bien fait voir : mais la seconde civilisation de l'Europe, la civilisation chrétienne, bien que fort supérieure à la précédente, ne laisse pas non plus d'avoir sa part d'erreur et de caducité. Tandis qu'il assiste du haut de l'histoire à la chute du Paganisme, un pressentiment tragique s'empare de Carlyle. Cette Carthage fait trembler pour sa Rome cet autre Émilien : « Un jour aussi verra tomber Troie, la cité sainte, et Priam, et son peuple invincible! » Ah! comme le mépris et le sarcasme se fondent en humilité et en pitié, dans cette brusque appa-

rition d'un commun destin! Comme le retour sur nous même nous fait contempler d'un autre œil et d'une autre âme la crise de substitution du Christianisme au Paganisme!

« ...Jetons un coup d'œil au dernier mythe de l'apparition de Thor... *une douloureuse protestation* contre les progrès du Christianisme, — élevée avec reproche *par quelque Conservateur Païen.*

« Le roi Olaf a été durement blâmé pour son excès de zèle à introduire le Christianisme; sûrement, je l'aurais bien plus blâmé pour un défaut de zèle en cela! Il a payé la chose assez cher; il est mort par suite de la révolte de son peuple Païen, dans une bataille, en l'an 1033, à Stickelstad, près de ce Drontheim, où la principale Cathédrale du Nord s'élève maintenant depuis bien des siècles, dédiée avec gratitude à sa mémoire sous le nom de Saint-Olaf.

« Le mythe relatif à Thor est à ce sujet. Le Roi Olaf, le Roi Réformateur Chrétien, est à naviguer avec une escorte convenable le long de la côte de Norwège, de havre en havre; dispensant la justice, ou faisant autre œuvre royale : en quittant un certain havre, on trouve qu'un étranger, aux yeux et à l'aspect graves, barbe rouge, de majestueuse et robuste tournure, est monté à bord. Les courtisans lui adressent la parole; ses réponses surprennent par leur pertinence et leur profondeur : à la fin il est amené au Roi. La conversation de l'étranger ici n'est pas moins remarquable, comme ils naviguent le long de la belle côte; mais après quelque temps, il s'adresse au Roi Olaf en ces termes : « Oui, Roi Olaf, tout cela est beau, avec le soleil brillant par là-dessus; vert, fertile, une belle et bonne demeure pour vous; et maint jour pénible a eu Thor, maint sauvage combat avec les Jotuns des rochers, avant de pouvoir la rendre telle. *Et maintenant vous semblez vouloir mettre de côté Thor.* Roi Olaf, prenez garde! dit l'étranger, fronçant ses sourcils, — et lorsqu'ils regardèrent de nouveau, on ne put plus le trouver nulle part. — Ceci est la dernière apparition de Thor sur la scène de ce monde. »

Carlyle conclut :

« Il y a quelque chose de pathétique, de tragique pour moi dans cette dernière voix du Paganisme. Thor s'est évanoui, tout entier le monde Norse s'est évanoui, et ne reviendra plus jamais. D'une façon pareille à cela passent les plus hautes

choses. Toutes les choses qui *ont été* en ce monde, toutes les choses qui y *sont* ou qui y *seront*, doivent s'évanouir; nous devons leur donner notre mélancolique adieu. »

Ainsi les « conservateurs païens » sont vaincus par les novateurs chrétiens. Mais ces chrétiens, novateurs d'abord, Carlyle nous les montrera conservateurs à leur tour, conservateurs irrités ou attristés, et voués eux aussi à la défaite... si c'est une défaite que l'absorption dans une vérité purifiée et élargie !

Moyen Age et Christianisme.

L'admiration, la piété de Carlyle, envers le fondateur du Christianisme, sont profondes. Voyez ces allusions : « Le plus grand de tous les Héros, c'en est Un — que nous ne nommerons pas ici ! Qu'un silence sacré médite cette matière sacrée... ». Ou bien : « Cela nous ramène à une autre heure de Nativité, dans un entourage encore plus humble, il y a Dix-Huit cents ans de cela, — dont il convient que nous ne disions rien, à laquelle il convient que nous pensions seulement en silence; car quelles paroles dire ! ». Et encore : « La plus haute Voix qui fut jamais entendue sur cette terre... ». Et enfin : « ... le plus important Événement qui se soit jamais accompli en ce monde, la Vie et la Mort de l'Homme Divin en Judée... ». Mais il y a loin, en tous sens, de Bethléem au Vatican. Et c'est de Rome et du Vatican que Carlyle veut nous parler. Il étudie l'institution chrétienne non dans ses humbles débuts, mais à son apogée. De même qu'il nous a fait voir et sentir à travers l'*Edda*, colligée par Sœmund, l'âme de la civilisation de l'antiquité païenne, de même il va nous montrer, à travers la *Commedia*, burinée par Dante, la civilisation intérieure du moyen âge chrétien.

« ... Dante, l'homme Italien, a été envoyé dans notre monde pour incarner musicalement la Religion du Moyen Age, la Religion de notre Moderne Europe, sa Vie intérieure... »

La Divine Comédie, « c'est l'âme de Dante, et en elle

l'âme du Moyen Age, rendue à jamais rhythmiquement visible, là. »

Oui, « dans ce Dante, comme nous avons dit, dix siècles silencieux avaient, d'une très étrange façon, trouvé une voix... Dante est le porte-parole du Moyen Age; *la pensée dont on vivait alors* s'élève, là, en musique éternelle. Ces sublimes idées de Dante, terribles et belles, sont le fruit de la Méditation Chrétienne de tous les hommes de bien qui étaient venus avant lui. »

Quelle est donc cette pensée? quelles sont ces idées? quelle est cette conception? Ici aussi nous allons trouver une métaphysique et une éthique.

Le monde visible n'est qu'une apparence, une fumée, une ombre mouvante sur un mur, une écume masquant un abîme. Percez ces fantasmagories, et vous entrez dans le vrai monde, « le Vrai Monde invisible, tel qu'il était figuré dans le Christianisme du Moyen Age... » C'est un ensemble de trois royaumes, un immense édifice à trois compartiments ayant vue l'un dans l'autre, *Inferno*, *Purgatorio*, *Paradiso*. C'est une sorte de *grande et surnaturelle cathédrale du monde*, solennelle et redoutable; « le Monde des Ames » d'après le Moyen Age, et d'après Dante, son porte-parole. Telle est « la redoutable réalité sur laquelle ce monde du Temps, avec ses Florences et ses bannissements, flotte seulement comme une ombre irréelle ».

Mais tout ceci est connu. Arrivons, pour nous y arrêter un peu, à ce qui l'est moins.

Carlyle ne professe pas cette opinion courante que l'*Inferno* est de beaucoup la plus belle des trois parties de la *Commedia*. Les trois s'impliquent, dit-il, se complètent, et se justifient l'une l'autre. Mais, à vouloir approfondir la question, peut-être seraient-ce le *Purgatorio* et le *Paradiso* qu'il faudrait préférer, surtout le *Purgatorio*.

« C'est une noble chose que ce *Purgatorio*, « Montagne de Purification », emblème de la plus noble conception de cet âge. Si le Péché est si fatal, et que l'Enfer soit et doive être si rigoureux, si redoutable, pourtant, dans le Repentir aussi l'homme se purifie; le *Repentir est le grand acte chrétien*. Il est

beau de voir comment Dante le traite. Le *tremolar dell'onde*, ce « tremblement » des vagues de l'Océan, sous le premier pur rayon du matin, dont l'aube point au loin sur les Deux Errants, est comme le type d'une humeur changée. *L'aube de l'Espérance vient de poindre maintenant; de l'espérance qui jamais ne meurt*, si elle est encore accompagnée de lourds chagrins. L'obscur séjour des démons et des réprouvés est sous les pieds; une douce haleine de pénitence monte plus haut et plus haut, jusqu'au trône de Merci lui-même. « Priez pour moi », lui disent tous les habitants de ce Mont de Douleur. « Dites à ma Giovanna de prier pour moi », ma fille Giovanna; « je pense que sa mère ne m'aime plus! » Ils montent péniblement et douloureusement par cet escarpement en spirale, « ployés comme des encorbellements d'édifice », quelques-uns d'entre eux, — écrasés ensemble ainsi « pour le péché d'orgueil »; et néanmoins *dans des années, dans des âges et des éons*, ils doivent atteindre le sommet, qui est la porte du ciel, et par Merci doivent y être admis. La joie aussi de tous, quand un a prévalu, toute la Montagne tremble de joie, et un psaume de louange s'élève, quand une âme a parfait son repentir et est parvenue à laisser son péché et sa misère derrière elle! J'appelle tout ceci une noble incarnation d'une vraie et noble pensée. »

Dans l'*Edda* païenne, le symbole métaphysique, c'était l'Arbre du Monde, Igdrasil; et le symbole éthique, c'étaient les Vierges guerrières, les Valkyries. Dans la *Commedia* chrétienne, le symbole métaphysique, c'est une sorte d'édifice immense à trois compartiments, une sorte de « surnaturelle Cathédrale du monde »; et le symbole éthique, c'est la « Montagne de Purification ».

Carlyle a admiré la métaphysique et l'éthique païennes. Mais combien plus il admire la métaphysique et l'éthique chrétiennes! Cette conception religieuse et ce poème dantesque où elle s'incarne, il n'hésite pas à les déclarer « *la plus haute chose que l'Europe ait jusqu'ici réalisée* », et mieux encore, « *la plus noble idée faite réelle jusqu'ici parmi les hommes!* »

Ainsi le Moyen Age lui apparaît grandiose. J'entends le Moyen Age tout entier, à la fois spirituel et temporel, corps et âme. « *Sublime Catholicisme* », s'écrie-t-il! « *Noble féodalité!* » On a souvent remarqué la gradation suivie

par la critique historique depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Elle commence par mépriser et ravaler le Moyen Age. Puis elle l'étudie, cherche à le comprendre, et plaide pour lui pour ainsi dire les circonstances atténuantes; enfin, arrivée au vrai point de perspective, elle en embrasse les vastes proportions extérieures et en saisit le sens intime, et elle exprime naïvement sa profonde admiration : « Sublime Catholicisme! Noble Féodalité! » Oui, dit Carlyle, cette civilisation féodale et épiscopale, papale et impériale, c'est « la plus haute chose » que notre Europe ait encore faite!

Mais voyez... Carlyle ajoute aussitôt : et pourtant, elle aussi, à son tour, elle a péri, et péri irrémissiblement. L'admiration, chez Carlyle, ne saurait altérer la sûreté du coup d'œil et du diagnostic. La belle Europe d'hier a été frappée à mort. Et c'est chimère, dit-il, c'est folie que de croire qu'elle puisse se relever jamais. Et, dit-il encore, elle devait nécessairement périr.

Pourquoi? Il est aisé de s'en rendre compte. Carlyle commentant le Purgatoire de Dante nous a montré dans le Repentir le grand acte chrétien. La « Montagne de Purification », tel était le point de l'horizon mystique vers lequel se tournaient, au Moyen Age, tous les regards de la chrétienté. Repentir, douleur amère, contrition, pénitence, rénovation et purification, en un mot, réconciliation de l'âme avec la vérité et la vertu, avec le bien, avec Dieu, et, par conséquent, pardon final, « merci » suprême : telle était la profonde vue, psychologique et morale, qui laissait entr'ouverte au pauvre genre humain la porte de l'espoir, qui laissait accessible, « après des années, des âges, et des éons », le Trône de Miséricorde. La marche de l'homme en ce monde n'est qu'une « succession de chutes » : sans doute, mais si on peut se relever! L'irréparable s'évanouit; l'inflexible destin est fléchi; et l'espérance enfin est née, qui animera inextinguiblement la créature humaine à travers les épreuves sans nombre de l'existence.

Rachat, rédemption, absolution, *pardon* enfin : c'est bien là le fond du Christianisme. Qui a souffert sait

excuser. Les grands *justes* sont les grands cléments. « Ayez pitié de nous, pauvres pécheurs! » Tel est le cri universel. Et la parole, la parole qui ne passe pas, retentit éternellement : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ce verbe de pitié a ranimé le monde. C'est le vers connu :

Une immense espérance a traversé la terre !

Seulement il faut s'entendre. Le rachat, le pardon sont possibles. Mais qu'est-ce au juste que le rachat? Or il y a ici des équivoques dangereuses. « Rachat » ne signifie pas que, par un artifice quelconque, l'erreur, la faute, le péché commis puissent être effacés et comme non avenus. Non. Cette interprétation, d'ailleurs fréquente, est fausse. Ce qui est fait est fait. Mais ce qui a été fait une fois peut n'être pas refait. Et voici comment.

Erreur engendre douleur, comme l'indique cette identité étymologique d'après laquelle nous appelons « mal » la faute morale, et « maux » les résultats de la faute. Si par conséquent dans ses douleurs, au lieu de s'en prendre au hasard, ou d'accuser terre et cieux, un homme, s'étudiant sévèrement, découvre en lui soit une méprise du jugement, soit une défaillance de la volonté, source et cause de sa douleur et de sa misère, de ce jour, cet homme sera *renouvelé*, c'est-à-dire que, détestant sa misère, il en détestera la cause dûment constatée, à savoir sa méprise, sa défaillance, son erreur, sa faute; il la détestera et l'extirpera de son âme, et se trouvera de la sorte amendé, redressé, rénové, purifié, — purifié, donc fortifié, vivifié. Tel est le sens *réel* du rachat. A proprement parler, c'est là pour l'homme l'unique méthode de perfectionnement, que dis-je? l'unique voie de salut. L'individu et la société ne se soutiennent et ne se développent que par ce principe intérieur de vie. Altérez-le, l'humanité se corrompt; étouffez-le, l'humanité se meurt.

Eh bien, ce principe vital du genre humain, qu'avait déjà démêlé Platon, cette pure et profonde doctrine du Repentir, âme de ce Christianisme qui avait lui-même

érigé la civilisation du Moyen Age et qui avait manifestement produit tout ce que cette époque avait eu de vie, de santé, et de force, — voici que le Pape, dit Carlyle, le Pape précisément, c'est-à-dire le représentant de cette doctrine, l'organe de cette pensée, le conservateur de ce principe, le détenteur de cette force, le gardien de ce feu sacré, l'étouffe, l'éteint, le jette aux quatre vents! Tout le monde connaît cette vente des Indulgences, et comment le Pape affirme aux fidèles que les péchés peuvent se racheter... avec de l'*argent*. Le travail intérieur de l'âme, la douleur, l'attention ardente, l'erreur démêlée et détestée, l'élan brûlant vers la vérité et la vertu et la vie, tout cela est parfaitement inutile désormais. Un morceau de parchemin, délivré par le Pape, en échange de quelque monnaie, fera aussi bien et mieux. N'est-ce pas là une merveille? L'âme légère et débile des multitudes, affranchie de l'effort, se réjouit. Le Pape, enrichi, est enchanté. Les deux contractants se frottent les mains. Vit-on jamais un plus joyeux... suicide!

Oui, suicide. Et c'est pourquoi Luther, le pauvre et obscur Luther, le modeste et pieux Luther, épouvanté, se dresse tout à coup, et jette le cri tragique des vieux prophètes d'Israël : Malheur à toi, Jérusalem! Il était temps. Le monde réveillé en sursaut s'arrachera à l'abîme où il s'enlisait, et sera sauvé, — mais au prix de quelles sueurs mortelles et de quelles effusions de sang?

Le spirituel est l'âme du temporel; leur distinction n'étant que celle du dedans et du dehors. Si donc la vérité et la vertu intérieures et centrales s'altèrent, les autres vérités et vertus pour ainsi dire périphériques, ne tarderont pas à s'altérer aussi, en vertu même de la solidarité et de l'unité profonde de l'organisme.

Vérité et vertu, en effet, engendrent santé et force; fausseté et vice au contraire engendrent maladie et imbécillité. Si par conséquent le « cœur » d'un système, jadis sain, se vicie, le réseau vasculaire qui portait la vie et la puissance dans toutes les régions de l'être, ne pourra désormais, par un renversement effroyable, que charrier la mort, — c'est ce qui était arrivé. Le Christianisme était le fond

de la civilisation du Moyen Age, et la doctrine du « pardon » était le fond du Christianisme. Or cette doctrine, vérité et vertu maîtresse de la Religion et de l'Église chrétienne, avait été altérée, faussée, viciée, pervertie.

« Que la chose qui s'appelait encore elle-même Église chrétienne fût devenu une fausseté, et effrontément en fût venue à prétendre donner aux hommes le pardon des péchés contre un métal frappé en monnaie, et faire beaucoup d'autres choses que dans l'éternelle vérité de la nature il *ne* convenait *pas* alors de faire : ici gît la maladie vitale. *L'intérieur étant mauvais, tout l'extérieur devint toujours de plus en plus mauvais.* La croyance se mourut; tout fut doute, mécréance... »

Et encore :

« *Le cœur du monde est paralysé, malade : comment un quelconque de ses membres peut-il être intact?* »

C'était le *cœur du cœur* qui était gâté : à savoir le cœur de l'Église, elle-même, cœur du Moyen Age. Le trône du Souverain Pontife, Vicaire du Christ, qui devait être le grand foyer de lumière et de chaleur du monde moral, était devenu je ne sais quel affreux « soleil noir », dardant sur le mystique jardin des âmes des ténèbres glacées. La Papauté, au lieu de santé et de force, versait au genre humain paralysie, corruption et néant. Aussi Carlyle la poursuit-il de ses invectives les plus étranges, l'appelant Fausseté, Mensonge, Simulacre, noir et spectral Cauchemar, Chimère à triple chapeau! En un mot le Moyen Age était touché au cœur : la mort n'était plus qu'une question de temps.

Mais Luther, d'un profond regard, sonda cet abîme, et poussa un long cri d'alarme, — dont le retentissement et la répercussion se prolongent depuis trois cents ans sur l'Europe. Toute l'histoire moderne, en effet, pour Carlyle, n'est que le spectacle des nations européennes réveillées et hagardes, se dressant une à une du fond de leur léthargie, s'arrachant une à une aux étreintes funèbres de la « Chimère » italienne.

L'Europe s'arrache aux étreintes mortelles du Moyen

Age. Le drame, dit textuellement Carlyle, le drame est en trois actes, ou plutôt en trois spasmes : Réforme, Puritanisme, Révolution. Ce sont, dans trois pays et dans trois siècles contigus, trois déchirements convulsifs. L'Allemagne entre en scène la première, au XVIe siècle, avec Luther ; ensuite l'Angleterre au XVIIe avec Cromwell ; enfin la France, au XVIIIe, avec Mirabeau, Danton, et puis Bonaparte. Car, ajouterai-je, la Révolution française, qu'on le sache ou non, est une révolution religieuse. Il y a même quelque naïveté à en faire la remarque.

« Ce sont temps de révolution que les nôtres, dit Carlyle, et ils sont tels depuis longtemps.

« Mais le commencement de cela ce ne fut pas la Révolution française; elle en fut plutôt la *fin*, nous pouvons l'espérer. Il serait plus vrai de dire que le *commencement* en fut trois siècles plus loin en arrière : dans la réforme de Luther...

« De cette première assertion nécessaire de Luther : « Vous, qui vous appelez vous-même *pape*, vous n'êtes pas du tout un père de Dieu ; vous êtes une chimère, qu'on ne sait comment nommer en langage poli ! », — de cette assertion jusqu'au cri qui s'éleva autour de Camille Desmoulins au Palais-Royal, *aux armes*, quand le peuple eut éclaté contre toutes sortes de chimères, je trouve un naturel enchaînement historique.

« Ce cri également, si effroyable, mi-infernal, était une grande chose. Une fois de plus les nations réveillées, se dressant confusément comme du fond d'un cauchemar, comme du fond d'un sommeil de mort, en quelque obscur sentiment que la vie était réelle, que le monde de Dieu n'était pas un monde d'expédients et de diplomatie! Infernal : oui, puisqu'on n'en saurait pousser d'autre. Infernal, puisque non céleste ou terrestre !

« Le creux, l'insincère *devaient* cesser. Une sincérité de quelque sorte devait commencer. Coûte que coûte, règnes de terreur, horreurs de la Révolution française, ou autre chose encore, nous devons retourner à la vérité. Ici est une vérité, comme je l'ai dit : une vérité vêtue de feu d'enfer, puisqu'on ne pouvait l'avoir qu'ainsi. »

Carlyle insiste opiniâtrément sur la connexion des trois grands mouvements révolutionnaires modernes :

« ... Le protestantisme a été une révolte contre les souverai-

netés spirituelles, les papes et bien d'autres... le puritanisme anglais, révolte contre les souverainetés terrestres, en a été le second acte; l'énorme révolution française elle-même a été le troisième acte, par où toutes les souverainetés terrestres ou spirituelles ont été, comme il pourrait sembler, abolies ou assurées d'abolition. *Le protestantisme est la grande racine d'où toute notre subséquente histoire Européenne pousse ses branches.* »

Réforme, Puritanisme, Révolution française : tous ces faits en apparence si divers sont, pour Carlyle, solidaires. Ce ne sont là que les phases d'une seule et même crise, qui n'est pas terminée encore, il s'en faut, à savoir la crise de délivrance de la moderne humanité.

« Dois-je, disait-elle, dois-je sombrer toujours plus bas dans la fausseté, la putréfaction stagnante, la mort nauséabonde et maudite; ou, avec n'importe quel paroxysme, expulser les faussetés hors de moi, et être guérie et vivre? »

« Brutale léthargie », « tombe fétide », disait-elle encore, que voulez-vous de moi? J'ai le désir passionné de vivre, et l'horreur du néant!

Quel drame pourtant, monstrueux et ineffable, que ce drame qui a pour cadre d'espace un continent; pour cadre de temps trois siècles; pour acteurs quatre-vingts millions d'hommes; et pour premiers rôles, des pontifes, des monarques, éclatants et chétifs, des moines, des soldats, obscurs et impérieux! L'œil de Shakespeare même ne pouvait contenir pareille vision. Aussi bien ne saurions-nous décrire ici, ni même énumérer les péripéties de cette crise surhumaine. Il nous a suffi d'en faire saisir fortement le principe.

Mais il faut voir aussi dans Carlyle le côté vivant et concret des personnes, des actes et des choses.

D'abord le voyage de Luther à Rome, et sa stupeur devant ce spectacle :

« C'est dans sa vingt-septième année que, pour la première fois, il vit Rome... Il était venu comme à la cité sacrée, trône du grand prêtre de Dieu sur terre; et il trouva..... ce que nous savons!

« ... *Cette Rome, cette scène de faux prêtres...* »

Puis la vente des indulgences :

« Cette chose que vous appelez un pardon de péchés, c'est un morceau de papier de chiffon avec de l'encre... »

Puis la bulle du pape brûlée à Wittenberg :

« C'était le 10 décembre 1520, trois ans après le commencement de l'affaire, que Luther « avec un grand concours de peuple » fit ce pas indigné, de brûler le décret de feu du pape, à la porte Elster de Wittenberg. Wittenberg regarda « avec des « acclamations »; le monde entier regardait. Le pape n'aurait pas dû provoquer cette « acclamation »! *c'était le cri de l'éveil des nations...* »

Enfin et surtout la diète de Worms :

« La diète de Worms, la comparution de Luther, là, le 17 avril 1521, peuvent être considérés comme la *plus grande scène de l'histoire Européenne moderne; le point, en vérité, où toute l'histoire subséquente de la civilisation prend sa source...*

« Le jeune empereur Charles-Quint, avec tous les princes d'Allemagne, les nonces papaux, les dignitaires spirituels et temporels, sont assemblés là : Luther doit comparaître et répondre pour lui-même, s'il veut se rétracter ou non. La pompe et la puissance du monde siègent là d'un côté; de l'autre, se lève pour la vérité de Dieu, un seul homme, le fils du pauvre mineur Hans Luther.

« Des amis l'avaient fait souvenir de Huss... Une large compagnie d'amis sortit à cheval pour aller à sa rencontre, avec des avertissements plus sérieux encore; il répondit. « Y eût-il autant de diables à Worms qu'il y a de tuiles aux toits, j'irais .»

« Le peuple, au matin, comme il se rendait au Palais de la diète, encombrait les fenêtres et les faîtes des maisons, quelques-uns l'adjurant en paroles solennelles de ne pas se rétracter : « Quiconque me renie devant les hommes! » lui criaient-ils, — comme en une sorte de pétition et d'adjuration solennelles.

« N'était-ce pas en réalité notre pétition aussi, la pétition du monde entier, gisant dans un noir esclavage d'âme, paralysé sous un noir et spectral Cauchemar de Chimère à triple chapeau, s'appelant lui-même Père en Dieu, et que sais-je encore : « Délivre-nous, il dépend de toi; ne nous déserte pas! »

Luther ne nous déserta pas... Il parla deux heures; son discours fut respectueux et sage, mais inébranlable.

« Réfutez-moi », conclut-il, par preuves tirées de l'Écriture, ou autrement par de clairs et justes arguments : je ne puis me rétracter autrement. Car il n'est ni sûr ni prudent de rien faire contre la conscience. Me voici debout, je ne puis faire rien d'autre; Dieu m'assiste »!

Carlyle a été frappé profondément de cette scène. Son grand cœur a senti passer cette minute solennelle! La minute... « mère des siècles! »

« C'est comme nous disons, le plus grand moment de l'histoire moderne des hommes. Le puritanisme anglais, l'Angleterre et ses parlements, les Amériques et l'œuvre vaste de ces deux siècles; la Révolution française, l'Europe et son œuvre partout à présent : le germe de tout gît là. Si Luther à ce moment eût agi autrement, tout eût été autrement! »

Temps modernes et.....

L'Europe a donc rejeté son guide spirituel, qui était devenu, aux cours des temps, de vérité, fausseté, de vertu et de vie, corruption et mort. Elle a rejeté loin d'elle ce principe de mort. C'était la première chose à faire pour ne pas mourir elle-même tout entière. Soit. Mais après? Un aliment est délétère, je le rejette, très bien, mais puis-je cependant me passer d'aliment ? L'Europe a rejeté son ancien *viatique* devenu funeste. A la bonne heure; mais peut-elle se passer de tout viatique ? Non assurément. Le pourvoir spirituel est la *tête* de l'être social. La société moderne peut-elle vivre décapitée, acéphale ? Évidemment non. A qui donc maintenant demander une direction ?

L'Europe, sur ce point, semble partagée en deux camps.

Les uns pensent que l'Église Romaine a été, non point frappée à mort, mais blessée seulement, et qu'elle peut retrouver sa santé, sa puissance, et sa primauté éternelles, tandis que le triomphe de la Réforme et du Protestantisme n'aura été que d'un jour.

Voici l'opinion de Carlyle sur ce point :

« L'observation que le papisme est en progrès, bâtissant de

nouvelles chapelles et ainsi de suite, peut passer pour une des plus oiseuses qui se soient jamais élevées. Très curieux : compter un petit nombre de chapelles papistes, écouter le petit nombre d'ergotages protestants — beaucoup d'ennuyeuse, bourdonnante et soporifique inanité qui s'appelle encore elle-même protestante, et dire : voyez, le protestantisme est mort; le papisme est plus vivant que lui! — De soporifiques inanités, non en petit nombre, qui s'appellent protestantes, sont mortes; mais le *protestantisme* n'est pas mort encore que je sache! Le protestantisme, si nous y regardons, a produit en ces jours ses Gœthe, ses Napoléon, la littérature allemande et la Révolution française : plutôt signes considérables de vie! Oui, au fond, quoi d'autre est vivant que le protestantisme? La vie de beaucoup d'autres choses qu'on rencontre est une vie galvanique purement, — non une plaisante, non une durable sorte de vie!

« Le papisme peut construire de nouvelles chapelles; libre à lui de faire ainsi jusqu'au bout. Le papisme ne peut pas revenir en arrière, pas plus que ne le peut le paganisme, — qui lui aussi s'attarde encore dans quelques contrées. Mais, en vérité, il en est de ces choses comme du reflux de la mer. Vous regardez les vagues oscillant çà et là sur la plage; pendant des *minutes* vous ne pouvez dire comment il en va; regardez dans une demi-heure où cela en est, — regardez dans un demi-siècle où en est votre papauté! Hélas! n'y eût-il pas de plus grand danger pour notre Europe que cette résurrection du pauvre vieux pape! *Thor peut aussi bien essayer de ressusciter.* »

Mais Carlyle n'est point comme ce paysan ivre sur son âne, qui, relevé d'un côté, tombait de l'autre. Il garde, à travers la complexité de ses jugements, une justesse et un équilibre imperturbables. Nous l'avons vu exalter le christianisme aux jours où il était sain, pur, et par conséquent fécond et fort. « Aux jours de Dante, il n'avait aucunement besoin de sophisme, de volontaire aveuglement, et d'autre malhonnêteté pour se faire estimer vrai. Il était bon alors... » Mais Carlyle va plus loin. Il défend même le Papisme d'aujourd'hui. « Le cri de « plus de Papisme », dit-il, est assez sot en ces jours. » Seulement il ne faut pas se méprendre à ces paroles. Le Papisme, pour lui, est incurablement frappé à mort. Mais la longueur de son

agonie et ses intermittentes recrudescences de vitalité ont un sens :

« Cette oscillation a un sens. La pauvre vieille papauté ne périra pas entièrement, comme Thor a péri, *de quelque temps encore;* et d'ailleurs elle ne le doit pas. Nous pouvons le dire, l'ancien jamais ne meurt, jusqu'à ce que ceci advienne, *jusqu'à ce que toute l'âme de bien qui était en lui se soit transférée dans la pratique du nouveau.* Tant qu'il reste possible, par la forme Romaine, de faire une bonne œuvre ; ou ce qui inclut tout, tant qu'il reste possible de mener, par elle, une *pieuse vie*, juste aussi longtemps, si nous y réfléchissons, telle ou telle autre âme humaine l'adoptera, ira çà et là comme un vivant témoignage d'elle. Aussi longtemps elle offusquera nos yeux, à nous qui la rejetons, jusqu'à ce que nous, dans notre pratique aussi, nous nous soyons appropriés tout ce qu'il pouvait y avoir de véritable en elle. A ce moment, mais aussi pas avant ce moment, elle n'aura plus aucun charme pour personne. Elle dure ici-bas dans un but. Qu'elle dure aussi longtemps qu'elle pourra. »

Nous voilà singulièrement loin des violences politiques auxquelles notre époque nous fait assister trop souvent. *Més*intelligences, — *in*intelligences.

La solution catholique ou néo-catholique une fois écartée par Carlyle, reste la solution protestante. Le Protestantisme, peut-on dire, le Protestantisme, dit-on, a redressé la vérité chrétienne faussée par l'Église romaine, et par conséquent, il a rétabli dans son ancienne pureté et dans son ancienne force l'orientation spirituelle de l'Europe. Le Protestantisme est la vérité définitive ; c'est le viatique cherché et trouvé. La révolution religieuse internationale est close, l'Europe moderne a trouvé sa voie. Telle est la seconde solution.

Eh bien, Carlyle repousse la solution protestante, comme il a repoussé, tout à l'heure, la solution néo-catholique ! Ne l'avons-nous pas entendu, plus haut, parler d'« ergotages protestants », de « beaucoup d'ennuyeuse, bourdonnante et soporifique inanité, qui s'appelle encore protestante », etc. ? En Allemagne, dit-il, le Protestantisme dégénéra vite en une sorte de glapissement théologique ! Et en Angleterre ? En Angleterre, le Presbytéria-

nisme, par exemple, ne trouve pas davantage grâce devant lui. Le Presbytérianisme, selon lui, est une chose nue, fruste et fort défectueuse! Pour un Anglais, pour un Écossais, pour un puritain, Carlyle montre une indépendance de vues qui a vraiment de quoi nous émerveiller.

Mais il faut bien l'entendre. N'a-t-il pas dit aussi : « Au fond, quoi d'autre est vivant que le Protestantisme? »

La contradiction disparaît, si on distingue dans les Protestataires deux groupes : les protestataires pour ainsi limités, et les protestataires illimités ; les premiers qui ont retenu le nom de protestants; les seconds qui ont pris ou reçu celui de libres penseurs.

Le Protestantisme proprement dit a redressé une ou plusieurs perversions du Christianisme traditionnel, par exemple la doctrine du « pardon ». Mais ce n'est pas à quoi se termine le mouvement de l'esprit moderne, tant s'en faut. Au cours des âges, non seulement d'anciennes vérités se faussent, qu'il faut rectifier, mais aussi, mais surtout, de nouvelles vérités surgissent, incoercibles, et à qui il faut faire place :

« D'homme absolument sans originalité, il n'y en a aucun. *Aucun homme quelconque ne croit, ou ne peut croire exactement ce que son grand-père croyait.....* il trouve quelque chose qui était croyable pour son grand-père, incroyable pour lui, faux pour lui, incompatible avec quelque nouvelle chose qu'il a découverte ou observée. C'est l'histoire de tout homme; *et dans l'histoire de l'humanité, nous voyons cela additionné en grands totaux historiques, — révolutions, nouvelles époques.* »

Le redressement d'une déviation est, relativement, chose aisée, parce que la déviation peut être rendue palpablement évidente, — encore que l'imagination du peuple dépaysée et ses habitudes déconcertées soient ensuite longues à se rasseoir. Mais les vérités nouvelles, quel labeur ne faut-il pas pour les dégager, les constituer, les formuler, les établir dans le monde, d'abord, et ensuite, pour les concilier et les combiner avec les vérités anciennes! Tout le monde sait combien la foule est réfractaire aux vérités nouvelles. Mais, même quand la vérité nouvelle a enfin conquis des adhésions et des forces respectables, rien

semble-t-il, n'est fait encore. On a seulement réussi à diviser l'humanité en deux camps hostiles, en deux factions irréconciliables. Car, l'opinion courante est que la vérité d'aujourd'hui est radicalement incompatible avec la vérité d'hier, que les deux s'excluent, et que celle des deux, quelle qu'elle soit, qui vaincra, ne vaincra qu'en détruisant l'autre. Or, tout au contraire, les vérités d'hier et d'aujourd'hui, pourvu toutefois qu'elles soient purgées d'alliage, rectifiées et purifiées, se combinent avidement l'une avec l'autre, pour la plus grande force et la plus grande gloire de toutes deux. Il n'y a pas simplement juxtaposition, mélange, pour ainsi dire ; il y a combinaison, synthèse. Les éléments mis en présence perdent leur individualité et leur nature propre, apparentes, — mais pour former un produit supérieur, où persistent et revivent, indestructibles et *accrues*, bien que méconnaissables à l'œil ordinaire, leurs vertus respectives.

Il ne s'agissait donc pas seulement, pour le monde moderne, de voir quelques membres de l'Église chrétienne redresser la vérité *ancienne* que leur chef avait faussée. Ceci n'était qu'une révolution intérieure, domestique, pour ainsi dire, bien que fort importante d'ailleurs. Non, le vrai problème moderne n'est pas là. Il s'agissait, en outre, pour l'Europe, de dégager les vérités *nouvelles* qu'elle sent sourdre irrésistiblement au fond de son âme en ces derniers siècles, et de leur conquérir une place au soleil. Or, ceci est fait, du moins dans une certaine mesure. L'esprit moderne a désormais son budget et son armée, et il se dresse sans crainte en face de l'esprit médiéval qui n'a pu, malgré ses efforts, l'empêcher de naître, et qui ne saurait maintenant arrêter sa croissance et son évolution.

Mais, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, cette constitution d'un antagonisme implacable au sein de nos sociétés, était-ce donc là que nous devions en venir, et la terminaison de tant d'efforts devait-elle être une haine et une discorde civile à perpétuité ? Non, non. Et le rhythme hégélien s'applique ici à merveille : thèse, antithèse... la *synthèse* reste à opérer, c'est-à-dire la conciliation profonde de deux vérités qui se croient ennemies et incompa-

tibles et qui sont au fond la même et unique vérité. Sans doute elles semblent s'exclure, sans doute elles s'excluent, mais par leur alliage respectif d'erreur, non point par leur vraie substance; par leur gangue, non par leur minerai. Toutes les vérités prises dans leur pureté sont consubstantielles; ou plutôt il n'y a qu'une vérité dont les fragments épars dans le temps et l'espace, brûlent de se fondre ensemble, — séparés qu'ils sont seulement par d'artificielles barrières faites de méprises et de mensonges, de gangues et de scories.

Par exemple, le *courage* fut la vertu fondamentale des civilisations païennes. La *pitié* fut celle de la civilisation chrétienne. L'antithèse saute d'abord aux yeux. Pourtant si la pitié est vraie, le courage est vrai aussi; on l'a senti, et la synthèse s'est faite. Pareillement l'esprit médiéval et l'esprit moderne, à plusieurs égards, se sont posés en antithèse. Mais ici aussi, la synthèse se fera, nécessairement. Elle est même en train de se faire sous nos yeux. Mais ces fermentations profondes demandent du temps. De plus, les éléments qui entrent ainsi en combinaisons pour subir ces transformations totales, perdent leur structure et leur physionomie antérieures, bien avant d'avoir contracté leur aspect nouveau. En d'autres termes, c'est par des obscurcissements que la nature travaille à ses transfigurations. La voix adolescente qui mue, s'éteint, avant d'éclater virile. Les « crépuscules » sont la condition des jaillissantes aurores. Un mystère prélude aux « Thabors ». En ces crises étranges et déconcertantes, les superficiels et les pusillanimes s'effarent et ont grand besoin que les profonds et les magnanimes soient là pour les rassurer.

Eh bien, ne sont-ils pas là, ces profonds et ces magnanimes? Ne sont-ils pas là, les élus de nos races, les grands fils de l'Europe moderne, les incarnations puissantes du souffle vital qui la soulève? Ne sont-ils pas là les Shakespeare, les Gœthe, les Lamartine, les Shelley, les Hugo, les Emerson, les Channing, les Carlyle... tous ces grands optimistes mélancoliques, tous ces cœurs ingénus et forts, au robuste espoir, tous ces cœurs prophétiques? Car il est vrai-

ment surprenant d'entendre dire que, dans nos siècles modernes, l'élite incline à douter. Sur quoi donc se fonde-t-elle cette affirmation étonnante? Tout au contraire, n'est-il pas flagrant que les plus hauts précisément des penseurs de l'Europe moderne, loin de douter et de désespérer, espèrent et croient, eux, eux surtout... sans doute parce qu'ils sondent mieux les lointains horizons de l'avenir?

On le voit, d'*anciennes vérités à restaurer*, comme l'a très justement remarqué M. Paul Janet, c'est à quoi visa uniquement Luther; mais ce n'est pas à quoi pouvait se terminer l'obscur effort de l'Europe moderne; ce qu'elle prétendait sourdement, elle, c'était *instaurer des vérités nouvelles*. Les choses sont plus fortes que les hommes, et Luther fut singulièrement dépassé par les événements qu'il détermina. Louis XVI non plus ne voulait qu'une assemblée des notables; et il eut une Constituante, et même une Convention! En un mot Luther n'a fait que donner une impulsion initiale, dont il ne pouvait calculer, ni même soupçonner la portée. C'est un monde nouveau qui se construit. Et que de temps il faut pour construire un monde! Par une illusion d'optique historique les vieilles civilisations ne nous apparaissent jamais que toutes faites pour ainsi dire. Et cela, parce que nous les contemplons dans un seul document, dans un livre, comme la Bible, l'Edda, etc. Mais ces livres sacrés, ne l'oublions pas, sont des *sommes*, c'est-à-dire la substance condensée de toute une évolution historique, dont les longues vicissitudes nous échappent, pour ne laisser voir que le résultat.

Voyez, par exemple, ce que Carlyle dit du Paganisme scandinave :

« Quelle histoire il a eue, comment il a changé de forme en forme, par la contribution d'un penseur après l'autre, jusqu'à ce qu'il ait atteint la pleine forme finale sous laquelle nous le voyons dans l'*Edda*, nul homme maintenant jamais ne le saura : ses Conciles de Trébizonde, ses Conciles de Trente, ses Athanase, ses Dante, ses Luther, sont engloutis sans écho dans la sombre nuit! »

L'illusion opère encore, même quand il s'agit d'une

civilisation plus récente, la civilisation du moyen âge chrétien. Pour la plupart de nous, le Verbe chrétien rayonne comme un phare, dès l'an I. Et pourtant, nous savons qu'il a fallu quatre cents ans et plus pour constituer le dogme et le culte de la religion nouvelle. Il y a loin du lac de Tibériade au Vatican! Aux jours de Jean et de Pierre, et dans les bourgades de la Galilée, qui eût pu prévoir ou osé prédire la vaste papauté, la puissante théocratie du Moyen Age, la Rome, enfin, des Grégoire et des Innocent? Que de penseurs et que de siècles, que de Pères et que de Conciles, il a fallu pour dégager et accorder les idées multiples et diverses qui fermentaient au fond de l'humanité d'alors, pour établir un Credo universel, pour organiser un clergé immense, en un mot, pour édifier, pierre à pierre, l'Église! Que de génies ont collaboré à cette construction gigantesque, de saint Jérome et de saint Augustin à saint Basile et à saint Chrysostome! Les trois cent deux volumes de la Patrologie de l'abbé Migne donneraient à réfléchir, je crois bien, au plus suffisant et au plus tranchant des polémistes, s'il les connaissait.

Jésus et Paul furent des iconoclastes. Ils brisèrent les formes creuses du pharisaïsme antique, fruit décevant, écorce d'or et cœur de cendre. La forme et l'apparence vide leur étaient en horreur; et la substance et la réalité nues leur paraissaient mille fois préférables, — à bon droit. Mais il fallut des siècles après eux, des siècles de pensée et d'efforts, pour reconstruire une société. Pareillement, Luther et Knox, iconoclastes aussi, ont brisé « les mensonges emparcheminés » et les « bois peints » des Pharisiens du Moyen Age, — à bon droit encore. Mais il faudra aussi des siècles, après eux, pour reconstituer la société européenne. Une idée circule, ou plutôt un instinct, un obscur instinct, respire dans l'Europe moderne. « Quelque chose de mystérieux agite ce peuple », a dit profondément M. Renan. Cette idée ou cet instinct saura se recruter peu à peu une armée de penseurs et d'apôtres. Tous les méditatifs et tous les inspirés qui paraîtront parmi nous collaboreront, pour leur part, grande ou petite, à cette vaste construction, en quelque sorte anonyme, que

Carlyle appelle hardiment « le *vrai* Catholicisme, l'Universelle Église des Temps futurs »! Et ici aussi que de Pères il faudra, sous le nom de Poètes, de Philosophes, de Moralistes, de Tribuns, etc.! Et que de « Conciles » sous le nom de congrès de psychologie, congrès d'économie politique, congrès de droit international, congrès de sociologie, etc.! Le progrès est un serpent coupé. Que de tâtonnements, pour réunir « les tronçons de l'effort »! L'esprit est porté sur les eaux. Mais que de temps avant que le bégaiement s'articule en Verbe! Les religions ne s'élèvent jamais autrement. Une fois la grande impulsion initiale donnée, elles sont l'œuvre lente et collective d'une légion de grands esprits et de grands cœurs. Pour Carlyle, les Shakespeare, les Milton, les Gœthe, etc., tous ces esprits graves, profonds, religieux, sont ni plus ni moins les Prêtres, les Pères, les Héros et les Saints de l'Église à venir. Seulement, ils n'ont pas encore été consacrés par l'admiration et la reconnaissance pieuses du monde; ils n'ont pas encore été canonisés. De plus, ils nous apparaissent disséminés, clairsemés, parce que nous vivons parmi eux. Il faut quelques siècles encore avant qu'ils fassent pléiade, au fond de l'histoire, dans le recul des temps.

Maintenant quelle métaphysique et quelle éthique se dégageront de cette collaboration immense? Quelle théorie du monde et quelle règle de vie? Carlyle ne s'aventure pas ici à prédire expressément, et il a bien raison. Cependant on peut dire que ses pressentiments, ses désirs, ses aspirations se font jour de toute part dans ses écrits, et que l'âme de l'avenir s'exhale de toutes ses pages. Mais je n'essaierai pas de rapprocher ou de démêler ici ces indications obscures ou éparses. Aussi bien serait-ce dépasser le but modeste que je me suis proposé. J'ai voulu faire purement et simplement une *introduction*. J'ai voulu préparer le lecteur à aborder un livre riche de sève et plein d'éclairs, mais abrupt et déconcertant pour nos esprits amis du pas à pas méthodique. En quelques pages, Carlyle nous jette à la tête coup sur coup : des dieux, des chansonniers, des prophètes, des dramaturges, des empereurs; des théories sur les substantifs,

sur la poésie, sur les idoles, sur les mythes, sur la dictature, sur la Papauté, etc. Et pourtant ce désordre n'est qu'apparent. Une idée, notamment, débrouille ce chaos.

Le présent livre est au fond une histoire philosophique de l'Europe en passant par toutes ses phases : antiquité païenne, établissement de christianisme, constitution du moyen âge pontifical et impérial, réforme, renaissance, temps modernes, époque contemporaine. Toute cette évolution, pour Carlyle, se réduit à trois termes : hier, aujourd'hui, demain; c'est-à-dire paganisme, christianisme, et... Il ne dit pas le troisième nom.

Deux enseignements ressortent de cette esquisse, — que je voudrais formuler nettement. Ils s'adressent aux deux Europes qu'il y a en Europe, dans nos temps modernes, ou aux deux Frances qu'il y a en France.

A la France anticatholique, soit protestante orthodoxe, soit protestante libérale, soit libre-penseuse, Carlyle dirait que le spirituel est l'âme du temporel, que toute rénovation politique implique donc nécessairement une rénovation religieuse; que, par conséquent, si on veut fonder un fait politique plus juste et partant plus solide que l'ancien « trône », il faut constituer une idée religieuse plus profonde que l'ancien « autel »; qu'enfin un « spirituel » étriqué et précaire ne peut engendrer qu'un « temporel » mesquin et caduc.

Et à la France catholique ou néo-catholique, Carlyle dirait que les révolutions religieuses et politiques sont inévitables, attendu que des vérités anciennes se faussent, qu'il faut redresser; et que des vérités nouvelles surgissent, qu'il faut incorporer aux anciennes; que d'ailleurs ce redressement est évidemment bon, et cet apport meilleur encore, puisque c'est par là précisément que l'être social retrouve son ancienne santé ou acquiert une nouvelle vigueur.

Par cette dernière considération, la France catholique s'ouvrirait enfin à cette idée, familière aux plus hauts et aux plus graves penseurs, que la religion est chose *vivante*, et par conséquent *mouvante*; mouvante, non pas accidentellement, mais par définition même; non pas malheu-

reusement, mais pour le plus grand bien et la plus grande gloire de l'homme.

Un philosophe contemporain, profondément commenté par M. Félix Ravaisson, a dit : « C'est l'esprit qui est l'histoire. La cause des changements dans les religions, les institutions, les philosophies, c'est l'esprit... *à la recherche de l'absolu* » ; entendez à la recherche de l'idéal, à la recherche de Dieu. Les chercheurs sont les plus vrais fils, les fils aînés de Dieu.

« Tant qu'on a cru les étoiles immobiles et les montagnes éternelles... », dit un savant britannique, on a pu croire les civilisations, les sociétés, les dogmes également immuables. Mais l'esprit humain a découvert que rien, absolument rien, n'est fixe; que rien n'est « incorruptible », que la *génèsis* et la *phthora* régissent les astres et les cités aussi bien que les flores et les faunes, — mais aussi que les destructions ne sont jamais au fond que des transformations :

« Toute mort n'est que du corps, non de l'essence ou âme; toute destruction, par révolution violente ou de toute autre façon quelconque, n'est qu'une nouvelle création sur une plus vaste échelle. »

Que penser par conséquent des convulsions révolutionnaires de l'histoire moderne? Carlyle répond :

« Dans toute cette œuvre révolutionnaire sauvage, à partir du protestantisme en descendant jusqu'à nous, *je vois se préparer le plus béni des résultats.*

« Le protestantisme est... le premier coup d'honnête démolition porté à une ancienne chose devenue fausse et idolâtre; *préparatoire de loin à une nouvelle chose, qui sera vraie, et authentiquement divine !* »

Que penser enfin de la crise de scepticisme et de découragement que traversent notre Europe et la France en particulier? Carlyle répond encore :

« Le scepticisme... il nous faut le considérer comme la décadence de vieilles voies de la croyance, *la préparation lointaine de nouvelles et meilleures et plus larges voies,* — une inévitable chose.

Le fait de s'élever avec humeur ou colère contre les hommes et les choses de l'heure présente est vivement critiqué par Carlyle. Qu'on en juge par les phrases suivantes :

« Tout ceci..., nous le prendrons donc pour un phénomène temporaire, en aucune façon pour un phénomène final. *Quoique vraisemblablement devant durer un long temps*, avec d'assez tristes embrouillements pour nous tous, nous devons bien l'accueillir, comme la *pénalité* de péchés qui sont passés, comme le *gage* d'inestimables bienfaits qui sont en train de venir. »

Ce mot « pénalité », à le bien sonder, contient l'apaisement de toutes nos haines. Et d'autre part le mot « gage » pourrait suffire à ranimer nos lassitudes et nos découragements. Telle est la vertu de ces mots magiques : *Sunt verba et voces...*

« *Ce sont les plus sages qui apprendront cela le plus tôt.*
« Longues et confuses générations avant que cela soit appris; paix impossible jusqu'à ce que cela le soit ! »

Oui, à travers nos ténèbres et nos détresses, un monde supérieur s'élabore. Les plus vieilles religions, dit Carlyle, avaient compris cette divine loi de la métamorphose, — même la religion scandinave; témoin, ce mythe profond, le *Crépuscule des dieux :*

« C'est une très frappante conception que celle du Ragnarökc, Consommation, ou *Crépuscule des Dieux*. Elle est dans le Chant de Völuspa; à ce qu'il semble une idée très vieille, une idée prophétique. Les Dieux et les Jötuns, les divines Puissances et les Puissances chaotiques et brutes, après longue lutte et partielle victoire des premières, se rencontrent à la fin dans un combat universel, dans un duel embrassant le monde; le Serpent du Monde contre Thor, force contre force; jusqu'à extinction mutuelle; et la ruine, « le crépuscule », s'abîmant dans les ténèbres, engloutit l'Univers créé. Le vieil *Univers* avec ses *Dieux*, s'est abîmé.

« Mais ce n'est pas la mort finale; il doit exister un nouveau Ciel et une nouvelle Terre : *un plus haut Dieu suprême*, et la Justice doivent régner parmi les hommes.

« Curieux : cette loi de mutation, qui est aussi une loi écrite dans l'intime pensée de l'homme, avait été déchiffrée par ces

vieux et sérieux Penseurs en leur rude style; et comment, quoique tout meure, et que les dieux mêmes meurent, toute mort n'est pourtant que *la mort de feu du phénix, et une renaissance en plus Grand et en Mieux!* C'est la Fondamentale Loi de l'Être pour une créature faite de Temps, vivant dans ce Lieu d'Espérance. Tous les hommes sérieux l'ont pénétrée, peuvent encore la pénétrer. »

J. B. J. Izoulet-Loubatières.

LES HEROS

LE CULTE DES HÉROS

ET L'HÉROÏQUE DANS L'HISTOIRE

CONFÉRENCE I.

LE HÉROS COMME DIVINITÉ : ODIN : PAGANISME : MYTHOLOGIE SCANDINAVE.

[Mardi, 5 mai 1840.]

SOMMAIRE

Les Héros : l'Histoire Universelle consiste essentiellement dans leurs Biographies réunies. La Religion n'est pas le credo d'église d'un homme, mais sa *croyance* pratique touchant lui-même et l'Univers : à la fois pour les Hommes et pour les Nations c'est l'Unique fait en eux qui crée et détermine tout le reste. Paganisme : Christianisme : Scepticisme moderne. Le Héros comme Divinité. Le Paganisme est un fait; non un Charlatanisme, ni une Allégorie : il ne doit pas être prétentieusement « expliqué » ; il doit être considéré comme vieille Pensée, et avec sympathie (p. 2).

La Nature ne semble plus divine, excepté au Prophète ou au Poète, parce que les hommes ont cessé de *penser* : pour le Penseur Païen, comme pour un homme-enfant, tout était ou divin ou Dieu. Canope : l'Homme. Le Culte des Héros, base de la Religion, de la Loyauté, de la Société. Un Héros n'est pas la « créature du temps » : Culte des Héros, indestructible. Johnson : Voltaire (12).

Le Paganisme Scandinave est la Religion de nos Pères.

Description de l'Islande, foyer des Poètes Norses, l'*Edda*. La caractéristique première du Paganisme Norse, c'est la personnification des œuvres visibles de la Nature. Jötuns ; les Dieux. Feu; Gelée; Tonnerre; le Soleil; Tempête de mer. Mythe de la Création : L'Arbre de Vie Igdrasil. La moderne « *Machine* de l'Univers » (26).

La Croyance Norse, telle qu'on la rapporte, est la somme de plusieurs systèmes successifs : originairement c'est la forme donnée à la pensée nationale par son premier « Homme de Génie ». Odin : il n'a ni histoire ni date ; pourtant ce ne fut pas un pur adjectif, mais un homme de chair et de sang. Comment il fut déifié. Le Monde de la Nature, pour tout homme, est une Fantaisie de Lui-même (34).

Odin, inventeur des Runes, des Lettres, et de la Poésie. Sa réception comme Héros : le type de l'Homme-Norse; un Dieu : son ombre sur toute l'Histoire de son peuple (44),

L'essence du Paganisme Norse, non pas tant Moralité, que reconnaissance sincère de la Nature : la Sincérité meilleure que la Grâce. Les Allégories, les post-créations de la Foi. Principale Croyance pratique : Palais d'Odin : Valkyries : Destinée : Nécessité de la Valeur. Son mérite : Leurs Rois de Mer, leurs Rois Bûcherons, sont nos générateurs spirituels. La croissance de l'Odinisme (48).

La forte simplicité de la doctrine Norse, entièrement méconnue par Gray. Véritable rage Norse de Thor : Balder, le blanc Dieu-Soleil. Comment le vieux cœur Norse aime le Dieu-Tonnerre et joue avec lui : énorme génie de Brobdignac, n'ayant besoin que d'être dompté pour se convertir en Shakespeares, en Gœthes. Vérité des Chants Norses : ce monde est une apparence. Invasion de Jötunheim par Thor. Le Ragnarök, ou Crépuscule des Dieux : il faut que l'Ancien meure, pour que le Nouveau et le Meilleur puissent naître. Dernière apparition de Thor. La Croyance Norse est une Consécration de la Valeur. Elle est, et le Passé tout entier avec elle, une possession du Présent (55).

Nous avons entrepris de discourir ici un peu sur les Grands Hommes, leur manière d'apparaître dans les affaires de notre monde, la forme qu'ils ont prise dans l'histoire du monde, les idées que les hommes se sont faites d'eux, l'œuvre qu'ils ont accomplie;

— c'est-à-dire sur les Héros, et sur l'accueil qu'ils ont reçu, et le rôle qu'ils ont joué; ce que j'appelle le Culte des Héros et l'Héroïque dans les affaires humaines. Trop évidemment ceci est un ample sujet; qui mériterait d'être traité tout autrement que nous ne pouvons espérer le faire à présent. Un ample sujet; à vrai dire, illimité; vaste comme l'Histoire Universelle elle-même. Car, comme je l'entends, l'Histoire Universelle, l'histoire de ce que l'homme a accompli en ce monde, c'est au fond l'Histoire des Grands Hommes qui ont travaillé ici-bas. Ils ont été les conducteurs des hommes, ces grands hommes; les modeleurs, les patrons, et en un large sens les créateurs de tout ce que la masse générale des hommes a pu s'efforcer de faire ou d'atteindre; toutes les choses que nous voyons accomplies dans le monde sont proprement le résultat matériel extérieur, la réalisation pratique et l'incarnation des Pensées qui habitèrent dans les Grands Hommes envoyés dans le monde : l'âme de l'histoire du monde entier, on peut justement l'admettre, ce serait l'histoire de ceux-ci. Trop clairement c'est un sujet auquel nous ne ferons pas justice à cette place.

Une consolation, c'est que les Grands Hommes, de quelque façon qu'on les prenne, sont une compagnie profitable. Nous ne pouvons nous occuper, fût-ce imparfaitement, d'un grand homme, sans gagner quelque chose avec lui. Il est la vivante fontaine de lumière, près de laquelle il est bon et agréable de se trouver. La lumière qui illumine, qui a illuminé les ténèbres du monde; et ceci non comme une lampe allumée seulement, mais plutôt comme un naturel luminaire brillant par le don du Ciel; une débordante

fontaine de lumière, comme je dis, d'intuition native et originale, de virilité et de noblesse héroïques; — dans le rayonnement de laquelle toutes les âmes sentent qu'elles sont bien. En quelques conditions que ce soit, vous ne vous plaindrez pas d'errer dans un tel voisinage quelque temps. Ces Six classes de Héros, choisies dans des contrées et des époques largement distantes, et quant à la pure physionomie extérieure différant du tout au tout, doivent, si nous y regardons fidèlement, illustrer plusieurs choses pour nous. Si nous pouvions *les* voir bien, nous aurions quelques traits de lumière sur la moelle même de l'histoire du monde. Combien heureux, si je pouvais seulement, en quelque mesure, dans des temps tels que ceux-ci, vous rendre manifeste la signification de l'Héroïsme; la divine relation (car je puis bien l'appeler ainsi) qui en tout temps unit un Grand Homme aux autres hommes; et de cette façon, pour ainsi dire, non pas épuiser mon sujet, mais au moins l'entamer! En tout cas, il faut que je fasse la tentative.

On dit avec raison, en tout sens, que la religion d'un homme est le fait principal en ce qui le concerne. D'un homme ou d'une nation d'hommes. Par religion, je ne veux pas dire ici le credo d'église qu'il professe, les articles de foi qu'il signera et, en paroles ou autrement, affirmera; ce n'est pas cela tout à fait, dans bien des cas ce n'est pas cela du tout. Nous voyons des hommes appartenant à toutes sortes de croyances professées atteindre presque tous les degrés de mérite ou de démérite dans chacune d'elles ou dans n'importe laquelle. Ce n'est pas là ce que

j'appelle religion, cette profession ou affirmation; laquelle n'est souvent que profession ou affirmation relevant des ouvrages extérieurs de l'homme, de sa pure région argumentative, si même elle est aussi profonde que cela. Mais la chose qu'un homme croit réellement et pratiquement (et cela assez fréquemment sans l'affirmer même à lui, encore moins aux autres); la chose qu'un homme prend réellement et pratiquement à cœur, et tient pour certaine, en ce qui concerne ses relations vitales avec ce mystérieux Univers, et son devoir et sa destinée, là, telle est dans tous les cas la chose première pour lui, et celle qui crée et détermine tout le reste. C'est là sa *religion;* ou, peut-être, son pur scepticisme et son *irréligion :* la manière dont il se sent spirituellement relié à l'Invisible Monde ou à Nul Monde [1]; et, dis-je, si vous m'apprenez ce qu'est ceci, vous m'apprenez, à un très haut point, ce qu'est l'homme, quelle sorte de choses il fera. Pour un homme ou pour une nation, nous demandons, par conséquent, avant tout : Quelle était leur religion? Était-ce Paganisme, — pluralité de dieux, pure représentation sensuelle de ce Mystère de Vie, et pour principal élément reconnu là-dedans la Force Physique? Était-ce Christianisme; foi dans un Invisible, non comme réel seulement, mais comme seule réalité; le Temps, d'un bout à l'autre de ses moindres moments, reposant sur l'Éternité; l'empire Païen de la Force supplanté par une plus noble suprématie, celle de la Sainteté? Était-ce Scepticisme, incertitude et enquête pour savoir s'il y avait un Monde

1. World or No-World.

Invisible, quelque Mystère de Vie, sauf un mystère insensé; — doute quant à tout cela, ou peut-être incrédulité et nette négation? Répondre à cette question, c'est nous donner l'âme de l'histoire de l'homme ou de la nation. Les pensées qu'ils avaient étaient les mères des actions qu'ils faisaient; leurs sentiments étaient les pères de leurs pensées : c'étaient l'invisible et le spirituel en eux qui déterminaient l'extérieur et l'effectif; — leur religion, comme je dis, était le grand fait chez eux. Dans ces Discours, limités comme nous sommes, il sera bon de diriger notre examen principalement vers cette phase religieuse du sujet. Cela une fois bien connu, tout est connu. Nous avons choisi pour le premier Héros de notre série, Odin, la figure centrale du Paganisme Scandinave; emblème pour nous d'une province de choses fort étendue. Considérons un peu le Héros comme Divinité, la plus ancienne, la première forme d'Héroïsme.

Assurément, il semble que ce soit une chose d'apparence étrange que ce Paganisme; tout à fait inconcevable pour nous aujourd'hui. Une inextricable jungle où l'on s'égare, jungle d'illusions, de confusions, de faussetés et d'absurdités, couvrant tout le champ de la Vie! Une chose qui nous remplit d'étonnement, et presque, si c'était possible, d'incrédulité, — car vraiment il n'est point aisé de comprendre que des hommes sains aient jamais pu tranquillement, avec leurs yeux ouverts, croire, au point d'en vivre, à un tel assemblage de doctrines. Que les hommes aient adoré leur pauvre semblable comme un Dieu, et non seulement lui, mais des troncs et des pierres, et toute sorte d'objets animés et inanimés; et qu'ils

se soient façonné un aussi incohérent chaos d'hallucinations en guise de Théorie de l'Univers : tout ceci fait l'effet d'une fable incroyable. Néanmoins c'est un fait clair qu'ils ont agi ainsi. Une si hideuse et si inextricable jungle de mécréances, de mésadorations [1], des hommes, faits comme nous sommes, s'y sont effectivement attachés, et y ont vécu chez eux. Ceci est étrange. Oui, nous pouvons faire une pause en silence et douleur sur les profondeurs de ténèbres qui sont dans l'homme, si nous nous réjouissons dans les hauteurs de plus pure vision qu'il a atteintes. De telles choses étaient et sont dans l'homme; dans tous les hommes; dans nous aussi.

Quelques théoriciens ont un moyen expéditif d'expliquer la religion Païenne : pur charlatanisme, artifice de prêtre, et duperie, disent-ils; nul homme sain n'a jamais réellement cru cela, — purement imaginé pour persuader à d'autres hommes, qui ne méritaient pas le nom de sains, d'y croire. Ce sera souvent notre devoir de protester contre cette sorte d'hypothèse sur les faits et gestes et l'histoire des hommes; et ici, sur le seuil même, je proteste contre elle relativement au Paganisme, et à tous les autres *ismes* par lesquels l'homme s'est jamais, pour un laps de temps, efforcé de marcher en ce monde. Ils ont tous eu une vérité en eux, ou bien les hommes ne les auraient pas adoptés. Charlatanisme et duperie abondent, certes; dans les religions, surtout dans les phases les plus avancées des religions, dans les phases de décadence, ils ont terriblement abondé :

1. Misbeliefs, misworships. Voir p. 188, 301 (notes).

mais le charlatanisme ne fut jamais l'influence originelle en de telles choses; il ne fut pas la santé et la vie de telles choses, mais leur maladie, le sûr précurseur de leur imminente mort! N'oublions jamais ceci. Elle me semble fort lugubre, cette hypothèse du charlatanisme donnant naissance à une foi même chez des hommes sauvages. Le charlatanisme ne donne naissance à rien; donne mort à tout. Nous ne pénétrerons pas le vrai cœur d'une chose quelconque, si nous regardons purement à ses charlatanismes, si nous ne rejetons pas les charlatanismes tout à fait, comme pures maladies, corruptions, avec lesquelles notre seul devoir et le seul devoir de tous les hommes est d'en finir, qu'il faut balayer de nos pensées comme de notre pratique. L'homme partout est l'ennemi-né des mensonges. Je trouve que le Grand Lamisme[1] lui-même a une sorte de vérité en lui. Lisez, de M. Turner, le candide, clairvoyant, assez sceptique *Récit de son Ambassade* dans ce pays, et voyez. Ils ont leur croyance, ces pauvres gens du Thibet, à savoir que la Providence fait toujours descendre ici-bas une Incarnation d'Elle-même dans chaque génération. Au fond quelque croyance en une sorte de Pape! Au fond encore mieux, croyance qu'il y a un *Très Grand* Homme; qu'*il* est découvrable; que, une fois découvert, nous devons le traiter avec une obéissance qui ne connaît pas de bornes! Telle est la vérité du Grand Lamisme; la « découvrabilité[2] » est la seule erreur

1. Religion du Grand Lama.

2. « Discoverability », entre guillemets dans le texte. V. p. 36, 153, 378 (notes).

ici. Les prêtres du Thibet ont leurs méthodes à eux pour découvrir quel homme est Très Grand, digne d'être souverain parmi eux. Mauvaises méthodes : mais sont-elles bien pires que nos méthodes, — d'entendre que c'est toujours le premier né d'une certaine généalogie? Hélas! c'est une chose difficile de trouver de bonnes méthodes pour cela! — Nous commencerons à avoir une chance d'entendre le Paganisme, lorsque d'abord nous admettrons que pour ses sectateurs il a été, à une époque, sérieusement vrai. Considérons comme très certain que des hommes ont cru au Paganisme; des hommes, avec les yeux ouverts, les sens sains, des hommes faits absolument comme nous-mêmes; que nous, si nous avions été là, nous y aurions cru. Demandez alors : Qu'est-ce que le Paganisme peut avoir été?

Une autre théorie, quelque peu plus respectable, attribue de telles choses à l'Allégorie. C'était un jeu d'esprits poétiques, disent ces théoriciens; une ombre portée, en fable allégorique, en personnification et en forme visuelle, de ce que de tels esprits poétiques avaient connu et senti de cet Univers. Ce qui s'accorde, ajoutent-ils, avec une loi première de la nature humaine, encore partout observable à l'œuvre, bien qu'en des choses moins importantes, à savoir, Que [1] ce qu'un homme sent avec intensité, il s'efforce de l'exprimer hors de lui, de le voir représenté devant lui en forme visuelle, et pour ainsi dire avec une sorte de vie et de réalité historique. Or, sans doute, il y a une telle loi, et c'est une des plus pro-

1. La suppression de ces majuscules aurait souvent altéré d'une façon grave la ponctuation et la syntaxe de Carlyle.

fondes de la nature humaine; et nous n'avons pas besoin non plus de douter qu'elle ait opéré fondamentalement dans cette affaire. L'hypothèse qui attribue le Paganisme en tout ou en majeure partie à cette action, je l'appelle un peu plus respectable; mais je ne puis encore l'appeler la vraie hypothèse. Pensez donc, voudrions-*nous* croire et adopter pour notre viatique, une allégorie, un jeu poétique? Ce n'est pas un jeu, mais une chose sérieuse, ce que nous réclamerions. C'est une fort sérieuse chose que d'être vivant en ce monde; mourir n'est pas un jeu pour un homme. La vie de l'homme jamais ne fut un jeu pour lui; ce fut une sévère réalité, tout à fait une sérieuse question que d'être vivant!

Je trouve, par conséquent, que ces théoriciens de l'Allégorie, bien qu'ils soient sur la voie de la vérité en cette matière, n'y sont pas arrivés non plus. La Religion Païenne est en vérité une Allégorie, un Symbole de ce que les hommes sentaient et savaient au sujet de l'Univers; et toutes les Religions sont des symboles de cela, se modifiant toujours à mesure que cela se modifie : mais il me semble que c'est une radicale perversion, et même *in*version [1] de l'affaire, que de mettre cela en avant comme l'origine et la cause motrice, lorsque ç'a été plutôt le résultat et le terme. Avoir de belles allégories, un parfait symbole poétique, ce n'était pas ce dont avaient besoin les hommes; mais savoir ce qu'ils devaient croire touchant cet Univers, quelle carrière ils devaient y fournir, ce que, dans leur mystérieuse Vie, ils avaient à espérer

1. V. p. 7 note 1, — pour cette question des préfixes.

et à craindre, à faire et à s'abstenir de faire. Le *Pilgrim's Progress*[1] est une Allégorie, et une Allégorie belle, juste et sérieuse; mais considérez si l'Allégorie de Bunyan aurait pu *précéder* la Foi qu'elle symbolise! La Foi devait être déjà là, présente et crue par chacun ; — dont l'Allégorie pourrait *alors* devenir une ombre; et, avec tout son sérieux, nous pouvons dire une ombre *amusante*, un pur jeu de l'Imagination, en comparaison de ce fait redoutable et de cette certitude scientifique dont elle s'efforce poétiquement d'être l'emblème. L'Allégorie est le produit de la certitude, non sa productrice; ni dans le cas de Bunyan ni dans tout autre. Pour le Paganisme, donc, nous avons encore à nous enquérir, D'où vint cette certitude scientifique, la mère d'un tel amas d'allégories, d'erreurs et de confusions où l'on s'égare. Comment était-elle, qu'était-elle?

Sûrement ce serait une folle tentative que de prétendre « *expliquer* » ici, ou n'importe où, un phénomène tel que ce très lointain, incohérent et nuageux imbroglio du Paganisme, — plus semblable à un champ de nuages qu'à un lointain, continent de terre ferme et de faits! Il n'est plus une réalité, pourtant il en fut une. Nous devons comprendre que cet apparent champ de nuages fut jadis une réalité; que ce n'est pas l'allégorie poétique, encore moins la duperie et la déception, qui en furent l'origine. Les hommes, dis-je, jamais n'ont cru des chants oiseux, jamais

1. John Bunyan (1628-1688). Cette allégorie célèbre, le *Voyage du Pèlerin*, la principale de ses œuvres, est en quelque sorte chez les Protestants, a-t-on dit, ce qu'est l'*Imitation* chez les Catholiques.

n'ont risqué la vie de leur âme sur des allégories : les hommes en tout temps, spécialement dans les sérieux premiers temps, ont eu un instinct pour découvrir les charlatans, pour détester les charlatans. Essayons de voir, en laissant de côté à la fois la théorie du charlatanisme et celle de l'allégorie, et en écoutant avec une attention sympathique cette lointaine et confuse rumeur des âges Païens, si nous ne pouvons pas nous assurer de ceci au moins, Qu'il y avait une sorte de fait dans leur cœur ; qu'eux non plus n'étaient pas menteurs et fous, mais, à leur pauvre façon, vrais et sains !

Vous vous rappelez cette fiction de Platon, entre autres, d'un homme qui aurait grandi jusqu'à la maturité dans quelque profondeur ténébreuse, et qui serait amené soudain à l'air d'en haut pour voir le lever du soleil. Quel serait son étonnement, sa surprise, son ravissement à ce spectacle auquel nous assistons quotidiennement avec indifférence ! Avec le sens libre et ouvert d'un enfant, pourtant avec la mûre faculté d'un homme, tout son cœur serait enflammé par ce spectacle, il en discernerait bien la nature Divine, son âme tomberait prosternée en adoration devant lui. Or, c'est justement une telle grandeur enfantine qui était dans les nations primitives. Le premier Penseur Païen parmi des hommes rudes, le premier homme qui commença à penser, — fut précisément cet homme-enfant de Platon. Simple, ouvert comme un enfant, cependant avec la profondeur et la force d'un homme. La Nature n'avait encore pas de nom pour lui ; il n'avait pas encore unifié sous un nom l'infinie variété de vues,

de sons, de formes et de mouvements, que nous maintenant nous nommons collectivement Univers, Nature, ou autre nom pareil, — et dont ainsi avec un nom nous nous débarrassons. Pour l'homme sauvage au cœur profond, tout était encore nouveau, non voilé sous des noms ou des formules; tout se dressait nu, flamboyant sur lui, là, beau, redoutable, ineffable. La Nature était pour cet homme, ce que pour le Penseur et le Prophète elle est à jamais, *sur*naturelle. Cette rocheuse terre, verte et fleurie, les arbres, les montagnes, les rivières, les mers aux mille voix[1]; — cette grande, profonde mer d'azur qui flotte sur nos têtes, balayée par les vents; le noir nuage qui s'agglomère et se forme, versant tantôt du feu, tantôt de la grêle et de la pluie; qu'*est*-ce? Oui, quoi? Au fond nous ne le savons pas encore; nous ne pourrons jamais le savoir du tout. Ce n'est pas par notre supérieure intuition, que nous échappons à la difficulté; c'est par notre supérieure légèreté, notre inattention, notre *manque* d'intuition. C'est par le *non* penser que nous cessons de nous en étonner. Durcie autour de nous, emprisonnant entièrement toute notion que nous formons, est une carapace de traditions, d'ouï-dire, de purs *mots*. Nous appelons ce feu du noir nuage de foudre « électricité », et nous faisons des cours savants sur lui, et nous extrayons par mouture son pareil du verre et de la soie : mais *qu*'est-il? Qu'est-ce qui l'a fait? D'où vient-il? Où va-t-il? La science a fait beaucoup pour nous; mais c'est une pauvre science que celle qui voudrait nous cacher la

1. Many-sounding; πολύφλοισβος.

grande, profonde, sacrée infinitude[1] de la Nescience, où nous ne pouvons jamais pénétrer, sur laquelle toute science flotte comme une pure pellicule superficielle. Ce monde, après toute notre science et toutes nos sciences, est encore un miracle; merveilleux, inscrutable, *magique* et plus, pour quiconque y *pensera*.

Ce grand mystère du TEMPS, n'y en eût-il pas d'autre; la chose illimitée, silencieuse, sans arrêt jamais, appelée Temps, roulant, se précipitant, rapide, silencieuse, comme une marée d'océan embrassant tout, sur laquelle nous et tout l'Univers nous flottons comme des exhalaisons, comme des apparitions qui *sont*, et puis *ne sont plus :* ceci est à jamais très littéralement un miracle; une chose à nous frapper de mutisme, — car nous n'avons pas un mot à dire là-dessus. Cet univers, hélas! — qu'est-ce que les hommes sauvages pouvaient en savoir; qu'est-ce que nous pouvons encore en savoir? Qu'il est une Force et une complexité à mille replis de Forces, une Force qui n'est *pas nous*. Voilà tout; il n'est pas nous, il est tout à fait différent de *nous*. Force, Force, partout Force; nous-mêmes une mystérieuse Force au centre de cela. « Il n'y a pas une feuille pourrissant sur le grand chemin qui n'ait de la Force en elle : comment autrement pourrait-elle pourrir? » Oui sûrement, pour le Penseur Athée, si un tel penseur était possible, il doit nécessairement être un miracle aussi, cet immense et illimité tourbillon de Force, qui nous enveloppe ici; tourbillon ne s'arrêtant jamais, haut comme

1. *Infinitude;* et non *infinité,* ou *infinity.*

l'Immensité, vieux comme l'Éternité. Qu'est-il? La création de Dieu, répond le peuple religieux; celle du Tout-Puissant Dieu! La science athée en bavarde pauvrement, avec des nomenclatures scientifiques, des expériences et que sais-je encore, comme si c'était une pauvre chose morte, à embouteiller[1] dans des jarres de Leyde, et à vendre sur des comptoirs: mais le bon sens naturel de l'homme, dans tous les temps, s'il applique honnêtement son bon sens, proclame que c'est une chose vivante, — ah! une ineffable, divine chose; envers laquelle la meilleure attitude pour nous, après toute la science du monde, c'est la respectueuse terreur, la dévote prosternation et l'humilité de l'âme; l'adoration sinon en paroles, alors en silence.

Mais maintenant j'ajoute cette remarque : Ce qui, dans un temps comme le nôtre, exige un Prophète ou un Poète pour nous l'enseigner, à savoir, se dépouiller de ces pauvres enveloppes impies, de ces nomenclatures et de ces ouï-dire scientifiques, — cela, la sérieuse âme ancienne, non encombrée encore de ces choses, le faisait pour son compte. Le monde, qui n'est maintenant divin que pour les doués, était alors divin pour quiconque voulait tourner ses yeux vers lui. L'homme se tenait nu devant lui face à face. « Tout était Divin ou Dieu : » — Jean Paul encore le trouve ainsi; le géant Jean Paul, qui a le pouvoir de s'échapper des ouï-dire : mais il n'y avait alors nuls ouï-dire. Canope brillant d'en haut sur tout le désert, avec sa splendeur bleue de diamant (cette sauvage

1. ... to be bottled-up in...

splendeur bleue pareille à un esprit, de beaucoup plus splendide que rien de ce que nous contemplons jamais ici-bas) perçait jusqu'au fond du cœur du sauvage Ismaélite, qu'elle guidait à travers le désert solitaire, là. A son cœur sauvage, qui contenait tous les sentiments, qui n'avait de *parole* pour aucun sentiment, elle pouvait sembler un petit œil, cette Canope, jetant sur lui son regard, du sein de la grande et profonde Éternité; lui révélant l'intérieure Splendeur. Ne pouvons-nous comprendre comment ces hommes *adorèrent* Canope, devinrent ce que nous appelons des Sabéens, adorant les étoiles? Tel est pour moi le secret de toutes les formes de Paganisme. Adoration, c'est admiration transcendante; admiration pour laquelle il n'y a plus aucune limite ou mesure; voilà l'adoration. Pour ces hommes primitifs, toutes les choses et toute chose qu'ils voyaient exister à côté d'eux étaient un emblème du Divin, de quelque Dieu.

Et voyez quelle impérissable fibre de vérité il y avait en cela. Pour nous aussi, à travers toute étoile, à travers tout brin de gazon, un Dieu n'est-il pas rendu visible, si nous voulons ouvrir nos esprits et nos yeux? Nous n'adorons plus de cette façon maintenant: mais ne nous est-il pas compté encore comme un mérite, comme une preuve de ce que nous appelons une « nature poétique », le fait de reconnaître que tout objet a une divine beauté en lui; que tout objet est encore véritablement « une fenêtre à travers laquelle nous pouvons plonger dans l'Infinitude elle-même? » Celui qui peut discerner l'amabilité des choses, nous l'appelons Poète, Peintre, Homme

de Génie, doué, aimable [1]. Ces pauvres Sabéens faisaient précisément ce qu'il fait, — à leur façon à eux. Qu'ils fissent cela, de quelque façon que ce fût, c'était un mérite : mieux que ce que l'homme entièrement stupide faisait, que ce que le cheval et le chameau faisaient, à savoir, rien !

Mais maintenant si toutes les choses quelconques sur lesquelles nous jetons les yeux sont des emblèmes pour nous du Très-Haut Dieu, j'ajoute que plus qu'aucune d'elles l'homme est un tel emblème. Vous avez entendu parler du mot célèbre de Saint Chrysostome relatif à la Shekinah, ou Arche du Témoignage, visible Révélation de Dieu, parmi les Hébreux : « La vraie Shekinah c'est l'Homme ! » Oui, il en est précisément ainsi : ceci n'est aucunement une vaine phrase ; il en est véritablement ainsi. L'essence de notre être, le mystère en nous qui s'appelle lui-même « Je », — ah ! quels mots avons-nous pour de telles choses ? — c'est un souffle du Ciel ; l'Être Le Plus Haut se révèle dans l'homme. Ce corps, ces facultés, cette vie que nous vivons, tout cela n'est-il pas comme un vêtement pour cet Innomé ? « Il n'y a qu'un Temple dans l'Univers, dit le dévot Novalis, et c'est le Corps de l'Homme. Rien n'est plus saint que cette haute forme. S'incliner devant les hommes, c'est un hommage rendu à cette Révélation dans la Chair. Nous touchons le Ciel

1. Loveliness... lovable... Rapprochement, ou plutôt identité étymologique qui aurait fait la joie de Platon, en illuminant sa dialectique, et les rapports de la Beauté et de l'Amour. « Amabilité » et « aimable » ne sont là que de pâles équivalents, à moins toutefois que le lecteur ne veuille bien raviver leur sens étymologique, leur sens plein et fort. — V. p. 51, note 1.

quand nous posons la main sur un corps humain ! » Ceci sonne beaucoup comme une pure fanfare de rhétorique ; mais il n'en est pas ainsi. A le bien méditer, cela se trouvera être un fait scientifique, l'expression, formulée comme on a pu, de l'effective vérité de la chose. *Nous* sommes le miracle des miracles, — le grand et inscrutable mystère de Dieu. Nous ne pouvons le comprendre, nous ne savons comment en parler ; mais nous pouvons sentir et savoir, s'il nous plaît, qu'il en est véritablement ainsi [1].

Eh bien, ces vérités furent jadis plus facilement senties que maintenant. Les jeunes générations du monde, qui avaient en elles la fraîcheur des jeunes enfants, et pourtant la profondeur des hommes sérieux, qui ne pensaient pas du tout qu'elles en eussent fini avec toutes choses dans le Ciel et sur la Terre, simplement en leur donnant des noms scientifiques, mais qui avaient à regarder droit vers elles, avec terreur et émerveillement : elles sentaient mieux, elles, ce qu'il y a de divinité dans l'homme et dans la Nature ; elles pouvaient, elles, sans être insensées, *adorer* la Nature, et l'homme plus que toute autre chose dans la Nature. Adorer, c'est-à-dire, comme je l'ai dit plus haut, admirer sans limite : voilà ce que, dans le plein usage de leurs facultés, en toute sincérité de cœur, elles pouvaient faire. Je considère que le Culte des Héros est le grand élément modificateur dans cet ancien système de pensée. Ce que j'ai appelé la jungle enchevêtrée du Paganisme germée, pouvons-nous dire, de bien des ra

1. So... so... so... so... : insistance du texte.

cines : toute admiration, adoration d'une étoile ou d'un objet naturel, était une racine ou fibre d'une racine ; mais le Culte des Héros est la plus profonde racine de toutes ; la racine pivotale, d'où, à un haut degré, tout le reste devait tirer nourriture et croissance.

Et maintenant si l'adoration même d'une étoile avait quelque signification en elle, combien plus pouvait en avoir celle d'un Héros ! L'adoration d'un Héros c'est l'admiration transcendante d'un Grand Homme. Je dis que les grands hommes sont encore admirables ; je dis qu'il n'y a, au fond, rien autre d'admirable ! Nul sentiment plus noble que ce sentiment d'admiration pour un plus haut que lui-même n'habite dans la poitrine d'un homme. C'est jusqu'à cette heure, et à toutes les heures, l'influence vivifiante dans la vie de l'homme. La religion, je trouve qu'elle repose sur cela ; non le Paganisme seulement, mais de bien plus hautes et plus vraies religions, toute religion jusqu'ici connue. Culte des Héros, admiration sentie au cœur et prosternée, soumission brûlante, sans bornes, pour une très noble et divine Forme d'Homme, — n'est-ce pas là le germe du Christianisme lui-même ? Le plus grand de tous les Héros, c'en est Un — que nous ne nommons pas ici ! Qu'un silence sacré médite cette matière sacrée ; vous la trouverez la perfection dernière d'un principe existant partout dans l'histoire entière de l'homme sur la terre.

Ou pour entrer en de plus basses, moins *in*effables provinces, toute Loyauté n'est-elle pas parente de la Foi religieuse aussi ? La foi c'est la loyauté envers

quelque Enseigneur [1] inspiré, quelque Héros spirituel. Et qu'est-ce par conséquent que la loyauté proprement dite, le souffle de vie de toute société, sinon une effluence [2] du Culte des Héros, une admiration soumise pour les vraiment grands ? La société est fondée sur le Culte des Héros. Toutes les dignités de rang, sur lesquelles l'association humaine repose, sont ce que nous pouvons appeler une *Héro*archie (Gouvernement des Héros), — ou une Hiérarchie, car elle est assez « sacrée [3] » aussi ! Le Duc signifie *Dux*, Conducteur; King, c'est *Kön-ning*, *Kan-ning*, l'Homme qui *sait* ou *peut* [4]. La société partout est quelque représentation, non *in*supportablement inexacte, d'un Culte des Héros gradué; — hommage rendu avec obéissance à des hommes réellement grands et sages. Non *in*supportablement inexacte, dis-je! Ils sont tous comme des billets de banque, ces dignitaires sociaux, tous représentant de l'or; — et plusieurs d'entre eux, hélas ! toujours sont des billets *fabriqués*. Nous pouvons faire, avec quelques faux billets fabri-

1. Teacher. — On remarquera ces substantifs. La liste en est longue dans Carlyle.

2. « Effluence », effusion ; et non « effluvium », effluve. Mais « effusion » ne serait guère bon ici. Mieux vaut encore garder le mot du texte. P. 41, on a pu traduire par « émanation », au sens théologique.

3. Ἱερος, sacré.

4. « Man that *knows* or *can* ». Ces précieuses filiations étymologiques, où transparaissent les relations originelles des choses, et que Carlyle scrute d'un œil perçant, il m'a été une ou deux fois impossible d'en trouver en français les équivalents précis. Je n'en veux certes rien inférer contre le rameau latin de l'arbre aryen, au profit du rameau saxon. Il semblerait pourtant qu'il y eut là plus qu'un hasard. — V. les notes des pages 310 et 342.

qués ; avec une bonne quantité même ; mais non avec tous, ou la plupart, fabriqués ! Non : il doit survenir alors des révolutions ; des cris de Démocratie, Liberté et Égalité, et je ne sais quoi encore : — les billets étant tous faux, et nul or ne pouvant être obtenu en échange d'*eux*, le peuple se prend à crier dans son désespoir qu'il n'y a pas d'or, qu'il n'y en a jamais eu ! — « L'or », le Culte des Héros, *est* néanmoins, comme il fut toujours et partout, et ne peut cesser d'être jusqu'à ce que l'homme lui-même cesse d'être.

Je sais parfaitement que, dans les jours où nous sommes, le Culte des Héros, la chose que j'appelle Culte des Héros, fait profession de s'en être allée, et d'avoir finalement cessé. Cet âge-ci, pour des raisons dont il vaudra la peine quelque jour de s'enquérir, c'est un âge qui pour ainsi dire nie l'existence des grands hommes ; qui nie l'avantage des grands hommes. Montrez à nos critiques un grand homme, un Luther par exemple, ils commencent par ce qu'ils appellent l' « expliquer », non l'adorer, mais prendre ses dimensions, — et découvrir que c'est une petite sorte d'homme ! Il a été la « créature du Temps », disent-ils, le Temps l'a appelé, le Temps a tout fait, lui rien — que nous, les petits critiques, n'eussions pu faire aussi ! Ceci ne me semble qu'une œuvre mélancolique. Le Temps l'appeller ! Hélas ! nous avons connu des Temps qui *appelaient* assez fort leur grand homme, mais ne le trouvaient pas quand ils l'appelaient ! Il n'était pas là ; la Providence ne l'avait pas envoyé ; le Temps, *appelant* de toutes ses forces, devait sombrer dans la confusion et la ruine, parce qu'il ne voulait pas venir quand on l'appelait.

Car si nous voulons y penser, nul Temps n'eût été nécessairement voué à la ruine s'il eût pu trouver un homme assez grand, un homme assez sage et assez bon : sagesse pour discerner vraiment ce dont le Temps avait besoin, valeur pour l'y conduire par le droit chemin; voilà ce qui est le salut d'un Temps quelconque. Mais je compare des Temps languissants et vulgaires, avec leur incrédulité, leur détresse, leur perplexité, avec leurs caractères douteux et languissants, et leurs circonstances embarrassées, impuissamment s'émiettant et s'écroulant en de toujours pires détresses vers la ruine finale; — tous ces Temps je les compare au sec bois mort, attendant l'éclair jailli du Ciel qui l'enflammera. Le grand homme, avec sa libre force directement issue de la propre main de Dieu, est l'éclair. Sa parole est la sage parole guérissante en laquelle tous peuvent croire. Toutes choses flambent autour de lui maintenant, quand il les a une fois frappées, changées en feu pareil au sien propre. Ce sont les sèches branches tombant en poussière, pense-t-on, qui l'ont appelé. Elles avaient certes besoin de lui grandement; mais quant à l'appeler — ! — Ceux-là sont des critiques de petite vision, je pense, qui crient : « Voyez, n'est-ce pas la branche qui fait le feu ? » Nulle plus triste preuve ne peut être donnée par un homme de sa propre petitesse que la non croyance aux grands hommes. Il n'y a pas de plus triste symptôme dans une génération qu'un tel aveuglement général pour l'éclair spirituel, avec foi seulement au tas de stérile bois mort. C'est la dernière consommation de l'incroyance. Dans toutes les époques de l'histoire du monde, nous

trouverons que le Grand Homme a été l'indispensable sauveur de son époque ; — l'éclair sans lequel le bois n'aurait jamais brûlé. L'Histoire du Monde, je l'ai déjà dit, c'est la Biographie des Grands Hommes.

De tels petits critiques font ce qu'ils peuvent pour propager l'incrédulité et l'universelle paralysie spirituelle : mais heureusement ils ne peuvent toujours complètement réussir. En tout temps il est possible pour un homme d'arriver à être assez grand pour sentir qu'eux et leurs doctrines sont chimères et toiles d'araignée. Et ce qui est notable, en aucun temps quelconque ils ne peuvent entièrement déraciner des cœurs des hommes vivants une certaine vénération tout à fait particulière pour les Grands Hommes; admiration ingénue [1], loyauté, adoration, quelque obscure et pervertie qu'elle puisse être. Le Culte des Héros dure à jamais tant que l'homme dure. Boswell vénère son Johnson, très véritablement, même dans le Dix-huitième siècle. Les incroyants Français croient [2] en leur Voltaire; et éclatent autour de lui en un très curieux Culte des Héros, dans ce dernier acte de sa vie où ils « l'étouffent sous les roses ». Il m'a toujours semblé extrêmement curieux ce cas de Voltaire. Vraiment, si le Christianisme est le plus haut

1. « Genuine », mot capital, dans le vocabulaire de Carlyle. Il revient quarante-sept fois, dans le volume, sous forme, soit d'adjectif, soit de substantif, soit d'adverbe (sans parler des mots congénères, « genial », « genius »), et avec une « connotation » élastique et hardie, qui fait sentir obscurément ce qu'il y a de plus intime dans la pensée de l'auteur.

2. The unbelieving... believe... « Incroyant » est mis pour l'antithèse rigoureuse. J'ai gardé « incrédule », quand je l'ai pu.

exemple du Culte des Héros, alors nous pouvons trouver ici dans le Voltairianisme un des plus bas ! Celui dont la vie fut celle d'une sorte d'Antechrist, montre en revanche de ce côté un curieux contraste. Nul peuple ne fut jamais si peu enclin à admirer que ces Français de Voltaire. Le *persiflage* était le caractère de tout leur esprit ; l'adoration n'y avait nulle part de place. Pourtant voyez ! Le vieillard de Ferney vient à Paris ; un vieillard, chancelant, infirme, de quatre-vingt-quatre ans. Ils sentent que lui aussi est une sorte de Héros ; qu'il a dépensé sa vie à s'opposer à l'erreur et à l'injustice, à délivrer des Calas, à démasquer les hypocrites dans les hautes places ; — bref, que *lui* aussi, bien que d'une étrange façon, il a combattu en vaillant homme. Ils sentent également que, si le *persiflage* est la grande chose, il n'y eut jamais un tel *persifleur*. Il est l'idéal réalisé de chacun d'eux ; la chose qu'ils avaient tous besoin d'être ; de tous les Français le plus Français. *Il* est proprement leur dieu, — un dieu comme il le leur faut. En conséquence toutes personnes, de la Reine Antoinette au Douanier de la Porte Saint-Denis, ne l'adorent-elles pas ? Les gens de qualité se déguisent en garçons de taverne. Le Maître de Poste, avec un gros juron, ordonne à son Postillon, « *Va bon train*, tu conduis M. de Voltaire ». A Paris sa voiture est « le noyau d'une comète dont la queue remplit toutes les rues ». Les dames arrachent un poil ou deux de sa fourrure, pour les garder comme une relique sacrée. Il n'y avait rien de très haut, de très beau, de très noble dans toute la France, qui ne sentît que cet homme était plus haut, plus beau, plus noble.

Oui, du Norse Odin à l'Anglais Samuel Johnson, du divin Fondateur du Christianisme au Pontife desséché de l'Encyclopédisme, en tout temps et en tous lieux, le Héros a été adoré. Il en sera toujours ainsi. Nous tous nous aimons les grands hommes, aimons, vénérons les grands hommes, et nous inclinons soumis devant eux ; et pouvons-nous même honnêtement nous incliner devant autre chose ? Ah ! tout homme vrai ne sent-il pas qu'il est lui-même exhaussé par le fait de rendre hommage à ce qui est réellement au-dessus de lui ? Nul sentiment plus noble ou plus béni n'habite dans le cœur de l'homme. Et pour moi il est très consolant de considérer qu'aucune logique sceptique, ou trivialité générale, insincérité [1] et aridité d'un Temps quelconque avec ses influences ne peuvent détruire cette noble loyauté ou adoration innée qui est dans l'homme. Dans les temps d'incrédulité, qui bientôt doivent devenir des temps de révolution, bien des choses s'écroulant, une douloureuse décadence ou ruine est visible pour chacun. Pour moi-même, dans ces jours où nous sommes, il me semble voir dans cette indestructibilité du Culte des Héros l'éternel diamant au-dessous duquel la confuse ruine des choses révolutionnaires ne peut tomber. La confuse ruine des choses s'émiettant et même craquant et culbutant tout autour de nous en ces âges révolutionnaires, descendra aussi loin ; pas plus loin. C'est une éternelle pierre angulaire, à partir de laquelle elles peuvent commencer à se réédifier. Que l'homme, en quelque sens ou autre, adore les Héros ; que nous, que nous

1. J'adopte le mot, une fois pour toutes ; car il revient souvent ; et il dispense de bien des à peu près.

tous, nous révérions et qu'il faille que nous révérions toujours les Grands Hommes : ceci est, pour moi, le roc vivant parmi tous les écroulements possibles ; le seul point fixe dans l'histoire révolutionnaire moderne, autrement pour ainsi dire sans fond et sans bords.

Telle est la part de vérité, seulement sous un vêtement ancien et suranné, mais l'esprit en étant vrai encore, que je trouve dans le Paganisme des vieilles nations. La nature est encore divine, la révélation des œuvres de Dieu; le Héros est encore adorable : ceci, sous de pauvres formes naissantes et enveloppées, c'est ce que toutes les religions Païennes se sont efforcées, comme elles pouvaient, de mettre en avant. Je pense que le Paganisme Scandinave, pour nous ici, est plus intéressant que tout autre. Il est, d'abord, le dernier ; il a persisté dans ces régions de l'Europe jusqu'au onzième siècle : il y a huit cents ans, les Norwégiens étaient encore adorateurs d'Odin. Il est intéressant aussi en tant que croyance de nos pères, des hommes dont le sang coule encore dans nos veines, auxquels sans doute nous ressemblons encore en tant de façons. Étrange : ils ont réellement cru cela, tandis que nous croyons si différemment. Considérons un peu cette pauvre croyance Norse, pour beaucoup de raisons. Nous avons des moyens passables de le faire ; car il y a un autre point intéressant dans ces mythologies Scandinaves : c'est qu'elles aient été conservées si bien.

C'est dans cette étrange île d'Islande, — jaillie, disent les géologues, sous l'action du feu, du fond de

la mer; terre sauvage de stérilité et de lave; engloutie plusieurs mois par an dans de noires tempêtes, pourtant d'une beauté brillante et sauvage au temps d'été; s'élevant, là, austère et farouche, dans l'Océan du Nord, avec ses pics de neige, ses geysers rugissants, ses lacs de soufre et ses horribles abîmes volcaniques, comme le dévasté et chaotique champ de bataille de la Glace et du Feu; — c'est en ce lieu, celui de tous où nous cherchions le moins Littérature ou mémoires écrits, que le souvenir de ces choses a été couché par écrit. Sur le rivage de cette terre sauvage est une bordure de pays herbeux, où le bétail peut subsister, et les hommes au moyen du bétail et de ce que la mer fournit; et il semble que c'étaient là des hommes poétiques, des hommes qui avaient des pensées profondes en eux, et qui exprimaient musicalement leurs pensées. Bien des choses seraient perdues, si l'Islande n'eût jailli de la mer, et n'eût été découverte par les Northmans. Les vieux Poètes Norses, beaucoup d'entre eux du moins, sont nés en Islande.

Sœmund [1], un des premiers Prêtres Chrétiens, là, en qui s'attardait peut-être un reste de tendresse pour le Paganisme, colligea certains de leurs vieux chants Païens, justement vers le temps où ils devenaient surannés, — Poèmes ou Chants d'un caractère mythique, prophétique, surtout religieux : c'est ce que les critiques Norses appellent l'*Ancienne* ou poétique *Edda*. *Edda*, mot d'étymologie incertaine, qui, pense-t-on, signifie *Aïeule*. Snorro Sturleson [2], un Islandais,

1. 1057 (?)-1132.
2. 1178-1241.

personnage extrêmement remarquable, élevé par le petit-fils de ce Sœmund, entreprit ensuite, près d'un siècle après, entr'autres livres qu'il écrivit, d'établir une sorte de Synoptique en prose de toute la Mythologie, élucidée par de nouveaux fragments de vers traditionnels. Un travail construit réellement avec une grande ingénuité, avec un talent natif, qu'on pourrait appeler un art inconscient; tout à fait un perspicace et clair travail, agréable à lire encore : ceci est la *nouvelle* Edda, ou l'Edda en prose. Par ces écrits et les nombreuses autres *Sagas*, pour la plupart Islandaises, avec les commentaires, Islandais ou non, qui se continuent avec zèle dans le Nord jusqu'à ce jour, il est possible d'obtenir quelque intuition directe même encore, et de voir ce vieux système Norse de Croyance, pour ainsi dire, face à face. Oublions que c'est une Religion erronée; considérons-le comme vieille Pensée, et cherchons si nous ne pouvons pas sympathiser avec lui quelque peu.

Le caractère premier de cette vieille Mythologie de la Terre du Nord, je trouve que c'est la Personnification des œuvres visibles de la Nature. Simple et sérieuse reconnaissance des œuvres de la Nature Physique, comme chose entièrement miraculeuse, stupéfiante et divine. Ce dont maintenant nous dissertons comme Science, ils s'en émerveillaient comme Religion, et tombaient à genoux devant, avec une respectueuse terreur. Les sombres et hostiles Puissances de la Nature, ils se les figurent comme des « *Jötuns* », des Géants, énormes êtres hirsutes d'un caractère démoniaque. La Gelée, le Feu, la Tempête de Mer, voilà des Jötuns. Les Puissances amies au contraire,

comme la Chaleur d'Été, le Soleil, sont des Dieux. L'empire de cet Univers est divisé entre ces deux; ils habitent à part, dans une perpétuelle dissension où ils s'entre-tuent[1]. Les Dieux habitent au-dessus dans Asgard, le Jardin des Asen, ou Divinités; Jötunheim, terre lointaine, sombre, chaotique, est la demeure des Jötuns.

Curieux tout ceci, et non oiseux ou vain, si nous voulons en considérer le fondement! La puissance du *Feu*, ou *Flamme*, par exemple, que nous désignons par quelque trivial nom chimique, nous dérobant par là à nous-mêmes le caractère essentiel de merveille qui habite en elle comme en toutes choses, est pour ces vieux Northmans, Loke, un très rapide et subtil Démon, de l'engeance des Jötuns. Les sauvages des Iles des Larrons aussi (disent quelques voyageurs Espagnols) pensaient que le Feu, qu'ils n'avaient jamais vu auparavant, était un démon ou un dieu, qui vous mordait d'une dent aiguë quand vous le touchiez, et qui vivait de bois sec. A nous aussi, aucune Chimie, si elle n'avait pas la Stupidité pour l'aider, ne nous cacherait que la flamme est une merveille. Qu'*est*-ce Flamme? — La *Gelée*, le vieux Voyant Norse discerne qu'elle est un monstrueux Jötun blanc, le Géant *Thrym*, *Hrym*, ou *Rime*, le vieux mot tombé depuis peu en désuétude ici, mais encore usité en Écosse pour signifier gelée blanche. *Rime* n'était pas alors comme maintenant une morte chose chimique, mais un vivant Jötun ou Démon; le monstrueux Jötun *Rime* poussait au gîte ses Chevaux à la nuit, était assis « pei-

1. Internecine.

gnant leurs crinières », — et ces Chevaux c'étaient les *Nuages de Grêle* ou les rapides *Vents de Gelée*. Ses Vaches — Non, pas les siennes, mais celles d'un parent, le géant Hymir, sont les *Icebergs ;* cet Hymir « fixe les rocs » de son œil de démon, et ils se *fendent* à l'éclair de ce regard.

Le Tonnerre n'était pas alors simple Électricité, vitreuse ou résineuse; c'était le Dieu Donner (Thunder) ou Thor, — Dieu aussi de la bienfaisante Chaleur d'Été. Le tonnerre était sa colère; le rassemblement des noirs nuages est le froncement des sourcils irrités de Thor; le carreau de feu jaillisant du Ciel, c'est le Marteau brisant tout lancé de la main de Thor : il presse son chariot retentissant sur les cimes des montagnes, — c'est le fracas de la foudre ; courroucé il « souffle dans sa barbe rouge », — c'est le souffle frémissant de l'orage avant que le tonnerre commence. Balder par contre, le Dieu Blanc, le beau, le juste et le bénigne (que les premiers missionnaires Chrétiens trouvaient ressembler à Christ), c'est le Soleil, — la plus belle des choses visibles ; merveilleux aussi, et divin encore, après toutes nos Astronomies et tous nos Almanachs! Mais peut-être le dieu le plus remarquable dont nous entendions parler est-il un de ceux dont Grimm l'Étymologiste Allemand trouve trace : le dieu *Wünsch*, ou Wish. Le Dieu *Wish*, qui pouvait nous donner tout ce que nous désirions (*wished*)[1]. Ceci n'est-il pas la plus sincère et pourtant la plus rudimentaire voix de l'esprit de l'homme ? Le plus rudimentaire idéal que l'homme ait jamais formé ;

1. To wish, désirer.

qui se montre encore dans la plus récente forme de notre culture spirituelle. De plus hautes considérations doivent nous enseigner que le Dieu *Wish* n'est pas le vrai Dieu.

Des autres Dieux ou Jötuns je mentionnerai seulement pour l'amour de l'étymologie, que la Tempête de Mer c'est le Jötun *Aegir*, un très dangereux Jötun; — et maintenant jusqu'à ce jour, sur notre rivière de Trent, comme je l'apprends, les bateliers de Nottingham, quand la Rivière est dans un certain état de hautes eaux (une sorte de rebroussement, ou de remous et de tournoiement qu'elle a, très dangereux pour eux), ils l'appellent *Eager;* ils crient : « Prenez garde, voilà l'*Eager* qui vient! » Curieux; ce mot survivant, comme le pic d'un monde submergé! Les *très vieux* bateliers de Nottingham ont cru au Dieu Aegir. En vérité notre sang Anglais aussi pour une bonne part est Danois, Norse; ou plutôt, au fond, Danois et Norse et Saxon ne comportent pas de distinction, si ce n'est une superficielle, — comme en Païens et Chrétiens, ou autres pareilles. Mais d'un bout à l'autre de notre Ile, nous sommes largement mêlés de Danois proprement dits, — par suite des invasions incessantes qu'il y avait : et ceci, naturellement, dans une plus grande proportion le long de la côte Est; et dans la plus grande de toutes, comme je trouve, dans la Contrée Nord. Depuis l'Humber en remontant, d'un bout à l'autre de l'Écosse, la Langue du peuple est encore à un degré singulier Islandaise; son Germanisme a encore une teinte Norse particulière. Eux aussi sont « Normands », Northmans, -- si c'est là quelque grande beauté! —

Du principal Dieu, Odin, nous en parlerons tout à l'heure. Marquons à présent ceci seulement, ce qu'est l'essence du Paganisme Scandinave et en vérité de tout Paganisme : à savoir, le fait de reconnaître les forces de la Nature pour des Agents personnels, stupéfiants, divins, — pour des Dieux et des Démons. Non inconcevable pour nous. C'est la Pensée enfant de l'homme s'ouvrant, avec admiration et terreur, sur ce toujours stupéfiant Univers. Pour moi il y a dans le Système Norse quelque chose de très ingénu, de très grand et de très viril. Une large simplicité, rusticité, si fort différente de la grâce légère du vieux Paganisme Grec, distingue ce Système Scandinave. C'est la Pensée, la Pensée ingénue de profonds, rudes, sérieux esprits, candidement ouverts aux choses environnantes; une inspection des choses, face à face et cœur à cœur, la première caractéristique de toute bonne Pensée en tout temps. Non gracieuse légèreté, demi-jeu, comme dans le Paganisme Grec; une certaine véracité familière et une force rustique, une grande et rude sincérité se révèlent ici. Il est étrange, après nos belles statues d'Apollon et nos clairs mythes souriants, de tomber sur les Dieux Norses, « brassant de la bière » pour tenir leur festin avec Aegir, le Jötun de Mer; envoyant Thor leur chercher le chaudron au pays des Jötuns; Thor, après beaucoup d'aventures, mettant le Pot sur sa tête, comme un vaste chapeau, et s'en allant avec, entièrement perdu en lui, les oreilles du Pot descendant jusqu'à ses talons ! Une sorte de vide énormité, une large et gauche géantise [1]

1. Gianthood.

caractérise ce Système Norse; force énorme, encore tout à fait ignorante, marchant sans aide à larges et incertaines enjambées. Considérez seulement leur premier mythe de la Création. Les dieux, ayant fait tuer le Géant Ymer, géant qu'un « vent chaud » et beaucoup de travail confus avaient fait sortir du conflit de la Gelée et du Feu, — se déterminèrent à construire un monde de lui. Son sang fit la Mer; sa chair fut la Terre, les Rochers ses os; de ses sourcils ils formèrent Asgard, leur Demeure des Dieux; son crâne fut la grande voûte bleue de l'Immensité, et ses cervelles devinrent les Nuages. Quelle Hyper-Brobdignacienne affaire! Pensée indomptée, grande, gigantesque, énorme; — qui devait être domptée et transformée au temps dû en la compacte grandeur, non gigantesque, mais divine et plus forte que géantise, des Shakespeare, des Gœthe! — Spirituellement aussi bien que corporellement ces hommes sont nos générateurs.

J'aime, aussi, cette représentation qu'ils avaient de l'Arbre Igdrasil. Toute la Vie est figurée par eux comme un Arbre. Igdrasil, le Frêne, Arbre de l'Existence, a ses racines profondément enfoncées dans les royaumes de Héla ou Mort; son tronc s'élève haut comme le ciel, étend ses rameaux sur tout l'Univers : c'est l'Arbre de l'Existence. A ses pieds, dans le Royaume de la Mort, se tiennent Trois *Nornes*, Fatalités, — le Passé, le Présent, le Futur; arrosant ses racines d'eau puisée à la Source Sacrée. Ses « rameaux », avec leurs bourgeonnements et leurs effeuillements, — événements, choses souffertes, choses faites, catastrophes, — s'étendent à travers toutes les terres et tous les temps. Chacune de ses feuilles n'est-elle pas une biographie,

chaque fibre, là, un acte ou un mot? Ses rameaux sont les Histoires des Nations. Son bruissement est la rumeur de l'Existence Humaine, en avançant depuis l'antiquité. Il croît là, le souffle de la passion humaine bruissant à travers lui; — ou secoué par l'orage, le vent d'orage hurlant à travers lui comme la voix de tous les dieux. C'est Igdrasil, l'Arbre de l'Existence. C'est le passé, le présent et le futur; ce qui a été fait, ce qui se fait, ce qui sera fait; « l'infinie conjugaison du verbe *Faire.* » Considérant comment les choses humaines circulent, chacune inextricablement en communion avec toutes, — comment le mot avec lequel je vous parle aujourd'hui est emprunté, non pas d'Ulfila le Mœsogoth[1] seulement, mais de tous les hommes depuis que le premier homme commença à parler, — je ne trouve aucune assimilation si vraie que celle d'un Arbre. Belle; tout à fait belle et grande. La « *Machine* de l'Univers », — hélas! pensez seulement à cela comme contraste!

Eh bien, elle est assez étrange cette vue Norse de Nature; assez différente de ce que nous croyons de la Nature. D'où elle est venue spécialement, on n'aimerait pas à être forcé de le dire très minutieusement! Une chose que nous pouvons dire : Elle est venue des pensées des hommes Norses; — de la pensée surtout, du *premier* homme Norse qui eut une originale puissance de penser. Le Premier Norse « homme de génie », comme nous l'appellerions! D'innombrables hommes avaient passé à travers cet Univers, avec un muet et

1. 318-388. A traduit la Bible en idiome gothique. C'est le plus ancien monument écrit de la langue allemande.

vague étonnement, tel que les animaux même en peuvent sentir; ou avec un étonnement douloureux et infructueusement investigateur tel que les hommes seuls en sentent; — jusqu'à ce que le Grand Penseur vînt, l'homme *original*, le Voyant[1], dont la Pensée formée et parlée éveille la dormante capacité de tous et la change en Pensée. Il en est toujours ainsi du Penseur, du Héros spirituel. Ce qu'il dit, tous les hommes n'étaient pas loin de le dire, aspiraient à le dire. Les Pensées de tous tressaillent et surgissent, comme d'un douloureux sommeil enchanté, autour de sa Pensée; lui répondant : Oui, c'est cela! Joyeux pour les hommes comme l'aube du jour sortant de la nuit; — n'*est*-ce pas, en vérité, le réveil pour eux du non-être à l'être, de la mort à la vie? Nous honorons encore un tel homme; nous l'appelons Poète, Génie, et ainsi de suite : mais pour ces hommes sauvages il était vraiment un magicien, un artisan de bénédictions pour eux, inattendues et miraculeuses; un Prophète, un Dieu! — La Pensée une fois éveillée ne s'endort plus; elle se développe en un Système de Pensée; croît, d'homme en homme, de génération en génération, — jusqu'à ce que sa pleine stature soit atteinte, et qu'un *tel* Système de Pensée ne puisse plus croître davantage, mais doive faire place à un autre.

Pour le peuple Norse, l'Homme maintenant nommé Odin, et le Principal Dieu Norse, imaginons-nous, ce que fut un tel homme. Un Enseigneur, un Capitaine d'âme et de corps; un Héros, d'un mérite *in*commensurable; pour qui l'admiration, surpassant les bornes connues,

1. Seer. Voir pag. 20, note 1.

devint adoration. N'a-t-il pas le pouvoir d'articuler[1] la Pensée; et bien d'autres pouvoirs, jusque-là miraculeux? C'est ainsi que, avec une gratitude sans bornes, le rude cœur Norse devait sentir. N'a-t-il pas résolu pour eux l'énigme de sphinx de cet Univers; ne leur a-t-il pas donné une assurance sur leur propre destinée, là? Par lui ils savent maintenant ce qu'ils ont à faire ici, ce qu'ils ont à attendre après ici. L'existence est devenue articulée, mélodieuse, par lui; il a le premier fait la Vie vivante! — Nous pouvons appeler cet Odin, l'origine de la Mythologie Norse : Odin, ou quelque nom que ce soit qu'ait porté le Premier Penseur Norse, tandis qu'il était un homme parmi des hommes. Sa vue de l'Univers une fois promulguée, une vue pareille s'élance à l'être dans tous les esprits; croît, va toujours croissant, tant qu'elle continue à être croyable là. Dans tous les esprits elle dormait écrite, mais invisiblement, comme en encre sympathique; à sa parole elle s'élance à la visibilité en tous. Oui, dans toute époque du monde, le grand événement, père de tous les autres, n'est-ce pas l'arrivée d'un Penseur dans le monde!! —

Une autre chose qu'il ne nous faut pas oublier; elle expliquera, un peu, la confusion de ces Eddas Norses. Elles ne sont point un Système de Pensée cohérent; mais proprement la *sommation* de plusieurs systèmes successifs. Toute cette vieille Croyance Norse qui est

1. To articulate. Mot dont Carlyle use et abuse, comme Aristote de son « acte », au dire de Leibnitz. Le rapprochement n'est d'ailleurs pas oiseux. « Articulé » ou « inarticulé », tout est là aussi pour Carlyle. Il ne s'agit que d'entendre la doctrine. Car, comme on sait, les mots n'ont de sens qu'*après*. Voir ce qui a été dit du mot « genuine », p. 23, note 1.

pour nous, quant à la distance, jetée sur un seul plan dans l'Edda, comme une peinture peinte sur la même toile, ne se trouve pas ainsi du tout dans la réalité. Elle se trouve plutôt à toutes sortes de distances et de profondeurs, dans des générations successives, depuis que la Croyance pour la première fois commença. Tous les penseurs Scandinaves, depuis le premier d'entre eux, ont contribué à ce Système Scandinave de Pensée; par élaboration et addition toujours nouvelles, il est l'œuvre combinée d'eux tous. Quelle histoire il a eu, comment il a changé de forme en forme, par la contribution d'un penseur après l'autre, jusqu'à ce qu'il ait atteint la pleine forme finale sous laquelle nous le voyons dans l'*Edda*, nul homme maintenant jamais ne le saura : *ses* Conciles de Trébizonde, ses Conciles de Trente, ses Athanase, ses Dante, ses Luther sont engloutis sans écho dans la sombre nuit! Qu'il ait eu une telle histoire, c'est la seule chose que nous puissions tous savoir. Partout où un penseur apparaissait, là, dans la chose à laquelle il pensait, une contribution, accession, une modification ou révolution était faite. Hélas! la « révolution » la plus grandiose de toutes, la seule faite par l'homme Odin lui-même, celle-ci aussi n'est-elle pas engloutie pour nous comme le reste! D'Odin, quelle histoire? Étrange plutôt de réfléchir qu'il *a eu* une histoire! Que cet Odin, dans son sauvage vêtement Norse, avec sa barbe et ses yeux sauvages, son rude langage et ses rudes façons Norses, a été un homme comme nous; avec nos douleurs, nos joies, avec nos membres, nos traits; — intrinsèquement tout un que nous : et a fait une telle œuvre! Mais l'œuvre, en grande partie,

a péri; l'ouvrier, tout jusqu'au nom. « *Wednes*day[1] », diront les hommes demain; jour d'Odin! D'Odin il n'existe aucune histoire, ni aucun document pour elle; aucune conjecture sur elle digne d'être répétée.

Snorro, en vérité, de la plus tranquille façon, presque en bref style d'affaire, couche par écrit, dans son *Heimskringla*,[2] comment Odin était un Prince héroïque, dans la région de la Mer Noire, avec Douze Pairs, et un grand peuple à l'étroit dans ses frontières. Comment il conduisit ces *Asen* (Asiatiques) hors d'Asie; les établit dans les parties Nord de l'Europe, par la conquête guerrière; inventa les Lettres, la Poésie et ainsi de suite, — et en vint bientôt à être adoré comme Principal Dieu par ces Scandinaves, ses Douze Pairs changés en Douze de ses propres Fils, Dieux comme lui-même : Snorro n'a aucun doute sur ces choses. Saxo Grammaticus[3], un Northman très curieux de ce même siècle, est encore moins hésitant; il ne se fait pas scrupule de découvrir un fait historique dans tout mythe individuel, et il l'inscrit comme un événement terrestre en Danemark ou ailleurs. Torfœus, instruit et prudent, quelques siècles plus tard, assigne à l'aide du calcul une *date* à cela : Odin, dit-il, vint en Europe vers l'An 70 avant Christ. De tout ce qui, en tant que fondé sur de pures incertitudes, est trouvé insoutenable maintenant, je n'ai besoin de rien dire. Loin, bien loin avant l'An 70! D'Odin, date, aventures, histoire terrestre en entier,

1. Mercredi.

2. Son principal ouvrage. Chronique, en partie fabuleuse, des anciens rois de Norvège.

3. Historien danois du XIIe siècle.

figure et entourage, tout est englouti loin de nous à jamais dans d'inconnus milliers d'années.

Mieux encore, Grimm, l'Archéologue Allemand, va jusqu'à nier qu'un homme Odin ait jamais existé. Il le prouve par l'étymologie. Le mot *Wuotan*, qui est la forme originelle d'*Odin*, mot répandu, comme nom de leur principale Divinité, d'un bout à l'autre des Nations Teutoniques partout, ce mot, qui se rattache, d'après Grimm, au Latin *vadere*, à l'Anglais *wade* et autres semblables, — signifie primitivement *Mouvement*, Source de Mouvement, Puissance, et est le digne nom du plus haut dieu, non d'un homme quelconque. Le mot signifie Divinité, dit-il, parmi les vieilles Nations Saxonnes, Germaines, et toutes les Nations Teutoniques; les adjectifs formés de lui signifient tous *divin*, *suprême*, ou quelque chose appartenant au principal dieu. Assez vraisemblable! Il faut nous incliner devant Grimm en matière étymologique. Considérons comme un point fixé que *Wuotan* signifie *Wading*, force de *Mouvement*. Et maintenant encore, qu'est-ce qui empêche que ce soit le nom d'un homme Héroïque et *Moteur*, aussi bien que d'un dieu? Et quant aux adjectifs et mots tirés de là, — est-ce que les Espagnols, dans leur universelle admiration pour Lope, ne prirent pas l'habitude de dire « une Lope fleur », « une Lope *dama* », si la fleur ou la femme étaient de surpassante beauté? Si cela avait duré, *Lope* serait arrivé en Espagne, à être un adjectif signifiant *divin* aussi. En vérité, Adam Smith, dans son *Essai sur le Langage*, soupçonne que tous les adjectifs quelconques

1. Historien irlandais, 1636-1719.

ont été formés précisément de cette façon : une chose très verte, notable surtout pour sa verdeur, obtint le nom appellatif *Verte*, et alors la chose voisine remarquable pour cette qualité, un arbre par exemple, fut nommé l'arbre *vert*, — comme nous disons encore la « voiture *à vapeur* », « voiture à quatre chevaux », ou autres choses pareilles. Tous les adjectifs primitifs, selon Smith, ont été formés de cette façon, ont été d'abord des substantifs et des choses. Nous ne pouvons pas annihiler un homme pour l'étymologie comme cela! Sûrement il y a eu un Premier Enseigneur et Capitaine; sûrement il faut qu'il y ait eu un Odin, palpable aux sens, à une époque; pas un adjectif, mais un réel Héros de chair et de sang! La voix de toute tradition, histoire ou écho d'histoire, s'accorde avec tout ce que la pensée nous enseignera sur ce point, pour nous assurer de ceci.

Comment l'homme Odin en vint à être considéré comme un *dieu*, le principal dieu? — c'est là sûrement une question sur laquelle personne ne désirerait dogmatiser. Je l'ai dit, son peuple ne connaissait aucune *limite* à son admiration pour lui; il n'avait encore nulle échelle à mesurer l'admiration. Imaginez votre propre généreux amour de cœur pour quelque très grand homme s'épandant jusqu'à ce qu'il ait *dépassé* toutes bornes, jusqu'à ce qu'il ait comblé et inondé tout le champ de votre pensée! Et si cet homme Odin, — puisqu'une grande âme profonde, avec le souffle et le mystérieux flux de vision et d'impulsion fondant sur elle, elle ne sait d'où, est toujours une énigme, une sorte de terreur et de stupeur pour elle-même, — avait senti que peut-être *il* était divin;

qu'*il* était quelque émanation[1] du « Wuotan », du « *Mouvement* », du Suprême Pouvoir et de la Suprême Divinité, dont, pour sa vision ravie, toute la Nature était la redoutable Image de Flamme; que quelque émanation de *Wuotan* habitait ici-bas en lui! Il n'était pas nécessairement faux; il ne faisait que se méprendre, disant le plus vrai qu'il savait. Une grande âme, toute âme sincère, ne sait pas *ce qu*'elle est, — alterne entre la plus haute hauteur et la plus basse profondeur; de toutes choses, ce qu'elle peut le moins c'est se mesurer Elle-même! Ce pour quoi les autres le prennent, et ce qu'il conjecture qu'il peut être; ces deux articles[2] agissent étrangement l'un sur l'autre, aident à se déterminer l'un l'autre. Avec tous les hommes l'admirant et le révérant; avec sa propre âme sauvage pleine de nobles ardeurs et affections, de tourbillonnantes ténèbres chaotiques, et de glorieuse lumière nouvelle; un divin Univers éclatant tout en divine beauté autour de lui, et nul homme à qui pareille chose fût jamais arrivée, que pouvait-il penser être lui-même? « Wuotan? » Tous les hommes répondirent « Wuotan! » —

Et puis considérez ce que le seul Temps fera en pareil cas; comment, si un homme était grand tandis qu'il vivait, il devient dix fois plus grand quand il est mort. Quelle énorme *camera-obscura* amplifiante est la Tradition! Comment une chose croît dans la Mémoire humaine, dans l'Imagination humaine, quand l'amour, l'adoration, et tout ce qui gît dans le Cœur humain, est là pour l'encourager. Et dans les

1. Some *effluence* of the « Wuotan ». Voir p. 20, note 2.
2. These two *items*.

ténèbres, dans l'entière ignorance; sans date ou document; nul livre, nul marbre d'Arundel; seulement çà et là quelque muet tumulus monumental. Mais, en trente ou quarante ans, là où il n'y aurait nuls livres, tout grand homme deviendrait *mythique*, les contemporains qui l'avaient vu, étant une fois tous morts. Et en trois cents ans, et en trois mille ans — ! — Tenter de *théoriser* [1] en pareilles matières, profiterait peu : ce sont matières qui se refusent à être mises en *théorèmes* et diagrammes [2], dont la Logique devrait savoir qu'elle *ne peut* parler. C'est assez pour nous de discerner, au loin, à la plus extrême distance, quelque lueur comme d'une petite lumière réelle brillant au centre de cette énorme image de chambre obscure; de discerner que le centre de tout cela fut, non point folie et néant, mais santé et réalité.

Cette lumière, allumée dans le grand tourbillon ténébreux de l'esprit Norse, ténébreux mais vivant, attendant seulement la lumière, c'est là pour moi le centre du tout. Comment une telle lumière éclatera ensuite au dehors, et avec une merveilleuse expansion à mille replis se répandra en formes et couleurs, cela ne dépend pas d'*elle*, autant que de l'Esprit National qui en est le récipient. Les couleurs et les formes de votre lumière seront celles du *prisme* à travers lequel elle doit briller. — Curieux de penser comment, pour tout homme, le fait le plus vrai, quel qu'il soit, est modelé par la nature de l'homme! Je l'ai dit : L'homme

1. To attempt *theorising*...
2. Mot à mot : « théorémées et diagrammées ». Voir p. 135, note 1.

sérieux, parlant à ses frères les hommes, a dû nécessairement toujours établir ce qui lui semblait un *fait*, une réelle Apparence de la Nature. Mais la façon dont une telle Apparence ou un tel fait prenait forme, — quelle sorte de *fait* il devenait pour lui, — était et est modifiée par les lois de sa propre pensée; lois profondes, subtiles, mais universelles, toujours agissantes. Le monde de la Nature, pour tout homme, est la Fantaisie de Lui-même; ce monde est la multiple « Image de son propre Rêve ». Qui sait à quelles innomables subtilités de loi spirituelle toutes ces Fables Païennes doivent leur forme! Le nombre *Douze*, le plus divisible de tous, qui pouvait être divisé par moitié, par quart, partagé en trois, en six, le plus remarquable des nombres, — c'en était assez pour déterminer les *Signes du Zodiaque*, le nombre des *Fils* d'Odin, et d'innombrables autres Douze. Toute vague rumeur de nombre avait une tendance à se fixer à Douze. De même pour toute autre matière. Et tout à fait inconsciemment aussi, — sans la moindre notion qu'on édifie des « Allégories »! Mais le frais et clair coup d'œil de ces Premiers Ages devait être prompt à discerner les secrètes relations des choses, et entièrement ouvert à leur obéir. Schiller trouve dans le *Ceste de Vénus* une éternelle vérité esthétique quant à la nature de toute Beauté; curieux : — mais il n'a cure d'insinuer que les vieux Mythistes Grecs eussent quelque notion d'un cours à faire touchant la « Philosophie de la Critique »! — — En somme, il nous faut laisser ces régions sans bornes. Ne pouvons-nous concevoir que Odin ait été une réalité? Erreur en vérité, erreur assez : mais pure fausseté, fables

oiseuses, allégorie préconçue, — nous ne voulons pas croire que nos Pères aient cru en ces choses.

Les *Runes* d'Odin sont un trait significatif de sa physionomie. Les Runes et les miracles de « magie » qu'il opérait par elles, constituent un trait considérable dans la tradition. Les Runes sont l'Alphabet Scandinave, supposent qu'Odin fut l'inventeur des Lettres, aussi bien que de la « magie », parmi ce peuple ! C'est la plus grande invention que l'homme ait jamais faite, ce fait de noter la pensée invisible qui est en lui à l'aide de caractères écrits. C'est une sorte de seconde parole, presque aussi miraculeuse que la première. Vous vous rappelez l'étonnement et l'incrédulité d'Atahualpa le Roi Péruvien ; comment il se fit écrire, par le Soldat Espagnol qui le gardait, *Dios* sur l'ongle du pouce, afin de pouvoir éprouver par là le soldat suivant, pour s'assurer si un tel miracle était possible. Si Odin a apporté les Lettres parmi son peuple, il a pu faire œuvre de magie suffisamment !

L'Écriture Runique a quelque air d'être originale chez les Norses : non un Alphabet Phénicien, mais un Alphabet Scandinave indigène. Snorro nous dit de plus qu'Odin a inventé la Poésie, la musique de la parole humaine, aussi bien que sa miraculeuse notation runique. Transportez-vous dans la première enfance des nations, la première belle lumière matinale de notre Europe, quand tout reposait encore dans le frais et jeune rayonnement comme d'un grand lever de soleil, et que notre Europe commençait pour la première fois à penser, à être ! Émerveillement, espérance ; rayonnement infini d'espérance et d'émer-

veillement, comme des pensées d'un jeune enfant, dans les cœurs de ces hommes forts ! Forts enfants de la Nature; et voici qu'apparaissait, non seulement un sauvage Capitaine et Combattant, discernant avec ses sauvages yeux étincelants ce qu'il faut faire, avec son sauvage cœur de lion l'osant et le faisant, mais un Poète aussi, tout ce que nous entendons par un Poète, un Prophète, un grand dévot Penseur et Inventeur, — comme le vrai Grand Homme est toujours. Un Héros, est un Héros de tous points; dans son âme et dans sa pensée avant tout. Cet Odin, à sa façon rude et mi-articulée, avait une parole à dire. Un grand cœur qu'on avait fait s'ouvrir, pour embrasser ce grand Univers, et la Vie de l'homme ici-bas, et prononcer une grande parole à ce sujet. Un Héros, comme je dis, à sa rude manière; un homme sage, doué, au noble cœur. Et maintenant, si nous admirons encore un tel homme par-dessus tous les autres, qu'est-ce que ces sauvages âmes Norses, pour la première fois éveillées à la pensée, doivent nécessairement avoir fait de lui ! Pour elles, jusque-là sans noms pour cela, il était noble et très noble; Héros, Prophète, Dieu; *Wuotan*, le plus grand de tous. La Pensée est la Pensée, comment qu'elle se parle ou s'épèle. Intrinsèquement, je conjecture, qu'il faut que cet Odin ait été de la même sorte d'étoffe que la plus grande espèce d'hommes. Une grande pensée dans son cœur profond et sauvage. Les rudes mots qu'il articulait, ne sont-ils pas les racines rudimentaires de ces mots Anglais dont nous usons encore? Il travaillait ainsi, dans cet obscur élément. Mais il y était comme une *lumière* allumée; une lumière d'Intelli-

gence, de rude Noblesse de cœur, la seule espèce de lumières que nous ayons encore; un Héros, comme je dis; et il avait à briller là, et à rendre son obscur élément un peu plus lumineux, — comme c'est encore la tâche de nous tous.

Nous voulons imaginer qu'il fut le Type du Norse; le plus beau Teuton que la race eut encore produit. Le rude cœur Norse éclata en admiration *sans borne* autour de lui; en adoration. Il est comme une racine de tant de grandes choses; son fruit, on le trouve croissant, du fond de milliers d'années, sur tout le champ de la Vie Teutonique. Notre propre Wednesday, comme je dis, n'est-il pas encore le Jour d'Odin? Wednesbury, Wansborough, Wanstead, Wandsworth : Odin, dans sa croissance, a envahi l'Angleterre aussi, ce sont encore là des feuilles germées de cette racine! Il a été le Principal Dieu pour tous les Peuples Teutoniques; leur Norse Modèle; — c'est de cette façon réellement qu'*ils* ont admiré leur Norse Modèle; telle est la fortune qu'il a eue dans le monde.

Ainsi donc, si l'homme Odin lui-même s'est évanoui entièrement, il y a cette Ombre immense, la sienne, qui se projette encore sur toute l'Histoire de son Peuple. Car cet Odin une fois admis comme Dieu, nous pouvons bien comprendre que tout le Scandinave Schème de la Nature, ou obscur Non-schème [1], quel qu'il pût avoir été auparavant, devait commencer maintenant à se développer tout à fait différemment, et à croître dès lors d'une nouvelle manière. Ce que cet Odin a pénétré et enseigné avec ses runes et ses

1. Carlyle emploie tour à tour les mots : Scheme, Theorem, System.

rimes, tout le Peuple Teutonique l'a pris à cœur et porté en avant. Sa façon de penser devint leur façon de penser : — telle est encore, dans des conditions nouvelles, l'histoire de tout grand penseur. Dans ses confus et gigantesques linéaments, pareille à quelque ombre énorme de chambre obscure projetée des mortes profondeurs du Passé, et couvrant tout le Ciel du Nord, est-ce que cette Mythologie Scandinave n'est pas en quelque sorte le Portrait de cet homme Odin? La gigantesque image de *sa* face naturelle, lisible ou non lisible là, épandue et confuse de cette manière! Ah! la Pensée, dis-je, est toujours la Pensée. Aucun grand homme ne vit en vain. L'Histoire du monde n'est que la Biographie des grands hommes.

Pour moi il y a quelque chose de très touchant dans cette figure primitive de l'Héroïsme; dans une telle réception, inhabile, impuissante, mais entièrement cordiale, faite à un Héros par ses semblables. Quelque impuissante qu'en soit la forme, c'est le plus noble des sentiments, et un sentiment, sous une forme ou sous une autre, perpétuel comme l'homme lui-même. Si je pouvais montrer en quelque mesure, ce que je sens profondément depuis longtemps déjà, Que c'est l'élément vital de l'humanité, l'âme de l'histoire de l'homme ici dans notre monde, — ce serait le principal profit des présents discours. Nous n'appelons plus maintenant nos grands hommes des Dieux, pas plus que nous ne les admirons *sans* limite; ah! non, *avec* limite assez! Mais si nous n'avions aucun grand homme, ou si nous n'admirions plus du tout, — ce serait un cas pire encore.

Ce pauvre Scandinave Culte des Héros, toute cette

façon Norse d'envisager l'Univers, et de s'y adapter, a un mérite indestructible pour nous. Une rude façon enfantine de reconnaître la divinité de la Nature, la divinité de l'Homme; fort rude, pourtant sentie au cœur, robuste, gigantesque; présageant en quel géant d'homme [1] cet enfant cependant croîtrait! — Elle fut une vérité, et n'en est plus une. N'est-ce pas comme la voix mi-muette, étouffée, des générations depuis longtemps ensevelies, de nos propres Pères, appelant des profondeurs des âges vers nous, dans les veines de qui leur sang coule encore : « Voici donc, voici ce que *nous* avons pensé du monde : voici toute l'image et toute la notion que nous avons pu nous former de ce grand mystère d'une Vie et de l'Univers. Ne la méprisez pas. Vous êtes élevés haut par-dessus elle, à une large et libre portée de vision; mais vous non plus vous n'êtes pas encore au sommet. Non, votre notion également, si élargie, n'est qu'une notion partielle, imparfaite; cette matière est une chose que nul homme jamais, dans le temps ou hors du temps, ne comprendra; après des milliers d'années d'une expansion toujours nouvelle, l'homme ne s'en trouvera lui-même qu'à lutter pour la comprendre encore en partie : la chose est plus vaste que l'homme, ne saurait être comprise par lui; une chose Infinie! »

L'essence de la Mythologie Scandinave, comme en vérité de toutes les Mythologies Païennes, nous avons trouvé que c'est la reconnaissance de la divinité de la Nature, la sincère communion de l'homme avec

1. What a giant of a man...

les mystérieuses et invisibles Puissances visiblement vues à l'œuvre dans le monde autour de lui. Ceci, dirais-je, a lieu plus sincèrement dans la Mythologie Scandinave qu'en quelque Mythologie que je connaisse. La sincérité est sa grande caractéristique. Une sincérité supérieure (de beaucoup supérieure) nous console du manque total de l'ancienne grâce Grecque. La sincérité, je pense, vaut mieux que la grâce. Je sens que ces vieux Northmans regardaient dans la nature d'un œil ouvert et d'une âme ouverte, fort sérieux, honnêtes; en enfants, et pourtant en hommes; avec une simplicité et une profondeur, et une fraîcheur de grands cœurs; d'une façon vraie, aimante, admirative, intrépide. Une très vaillante, vraie vieille race d'hommes. Une telle reconnaissance de la Nature, on trouve que c'est le principal élément du Paganisme : la reconnaissance de l'Homme, et de son Devoir Moral, quoique ceci non plus ne manque pas, n'arrive à être l'élément principal que dans de plus pures formes de religion. Voici, en vérité, une grande distinction et une grande époque dans les Croyances Humaines, une grande ligne de démarcation dans le développement religieux de l'Humanité. L'Homme en premier lieu se met en relation avec la Nature et ses Puissances, les admire et les adore; ce n'est qu'à une époque postérieure qu'il discerne en effet que toute Puissance est Morale, que le grand point est la distinction pour lui du Bien et du Mal, du *Tu dois* et *Tu ne dois pas*.

En ce qui concerne toutes ces descriptions fabuleuses dans l'Edda, je remarquerai, de plus, comme en vérité il y a déjà été fait allusion, que fort proba-

blement, que nécessairement elles doivent être d'une date bien plus récente; que fort probablement, même dès l'origine, elles ont été comparativement oiseuses pour les vieux Norses, et pour ainsi dire une sorte de jeu Poétique. L'Allégorie et la Description Poétique, comme je l'ai dit précédemment, ne peuvent être une Foi religieuse ; il faut que la Foi elle-même soit d'abord là, alors assez d'Allégorie s'assemblera autour d'elle, comme le corps approprié autour de son âme. La Foi Norse, je peux bien le supposer, comme toute autre Foi, a été le plus active pendant sa période plutôt silencieuse, alors qu'elle n'avait pas encore beaucoup à dire touchant elle-même, encore moins à chanter.

Parmi l'ombre de ces matières de l'*Edda*, au milieu de tout cet amoncellement fantastique d'assertions et de traditions, dans leurs Mythologies musicales, la principale croyance pratique qu'un homme pût avoir ce n'était probablement pas beaucoup plus que ceci : croyance aux *Valkyries* et au *Palais d'Odin;* à une inflexible *Destinée;* et que la seule chose nécessaire pour un homme, c'était d'*être brave*. Les *Valkyries* sont Choisisseuses des Tués : une Destinée inexorable, qu'il est inutile de chercher à plier ou à adoucir, a fixé qui doit être tué; ceci était un point fondamental pour le croyant Norse; — comme en vérité c'en est un pour tous les hommes sérieux partout, pour un Mahomet, un Luther, pour un Napoléon aussi. Ceci est la base de la vie, pour tout homme tel; c'est le tissu dont tout son système de pensée est tissé. Les *Valkyries;* et alors que ces *Choisisseuses* conduisent les braves à un céleste *Palais d'Odin;* seuls les bas et les serviles étant plongés

ailleurs, dans les royaumes de Héla, la Déesse de Mort : j'estime que ceci a été l'âme de toute la Croyance Norse. Ils comprenaient dans leur cœur qu'il était indispensable d'être brave; qu'Odin n'aurait aucune faveur pour eux, mais les mépriserait et les rejetterait, s'ils n'étaient pas braves. Considérez également s'il n'y a pas quelque chose dans ceci! C'est un éternel devoir, valable en nos jours comme en ceux-là, que le devoir d'être brave. La *valeur* encore aujourd'hui *vaut* [1]. Le premier devoir pour un homme c'est encore celui de subjuguer la *Crainte*. Il nous faut devenir francs de Crainte; nous ne pouvons pas agir du tout jusqu'alors. Les actes d'un homme sont serviles, non vrais, mais spécieux; ses pensées même sont fausses, il pense aussi comme un esclave et un couard, jusqu'à ce qu'il ait réussi à mettre la Crainte sous ses pieds. La croyance d'Odin, si nous en dégageons la moelle réelle [2], est vraie jusqu'à cette heure. Pour un homme, c'est un devoir et une nécessité d'être vaillant; une nécessité de marcher en avant, et de s'acquitter en homme, — s'en remettant imperturbablement à la désignation et au *choix* des Puissances d'en haut; et, en résumé, de ne pas craindre du tout. Maintenant et toujours, le degré

1. *Valour* is still *value*. La langue anglaise a pour les deux choses deux substantifs, distincts et apparentés tout ensemble. Le français emploie le même mot dans les deux cas, et tombe par conséquent sous le coup de la critique de Condillac. J'ai dû recourir au verbe. Voir, au surplus, pour ces filiations étymologiques, les pages 20, 185, 310, 342 (notes).

2. The real *kernel* of it... Voir p. 100: the kernel of the matter. Mot-à-moi : l'amande. J'ai cru devoir très rarement, par exception, chercher des métaphores autochthones équivalentes : moelle, cœur, etc.

plus ou moins complet de sa victoire sur la Crainte déterminera en quelle mesure il est homme.

Elle est sans doute très sauvage cette espèce de valeur des vieux Northmans. Snorro nous dit qu'ils tenaient à honte et à misère de ne pas mourir dans la bataille; et si la mort naturelle semblait approcher, ils se tailladaient la chair de blessures, afin qu'Odin pût les recevoir comme des guerriers tués. Les vieux rois, aux approches de la mort, se faisaient mettre dans un navire; le navire était lancé, avec ses voiles dehors et un feu lent qui le brûlait; afin que, une fois en pleine mer, il pût s'incendier et flamber haut, et de cette façon ensevelir dignement le vieux héros, à la fois dans le ciel et dans l'océan! Sauvage et sanglante valeur; pourtant valeur à sa façon; meilleure, dis-je, que rien. Dans les vieux Rois de Mer aussi, quelle indomptable et âpre énergie! Silencieux, avec les lèvres closes, comme je les imagine, inconscients d'être spécialement braves; défiant le sauvage océan avec ses monstres, et tous les hommes et toutes les choses; — générateurs de nos Blake et de nos Nelson! Nul Homère n'a chanté ces Norses Rois de Mer; mais d'Agamemnon, petite fut l'audace, et de peu de fruit dans le monde, auprès de celle de quelques-uns d'entre eux; — celle de Hrolf de Normandie, par exemple! Hrolf, ou Rollon Duc de Normandie, le sauvage Roi de Mer, a une part dans le gouvernement de l'Angleterre à cette heure.

Et ce n'était pas absolument rien, même cette sauvage course et bataille de mer, durant tant de générations. Il était besoin de s'assurer quelle était la *plus forte* espèce d'hommes; qui devait commander,

et à qui [1]. Parmi les Souverains du Nord, aussi, j'en trouve quelques-uns qui portaient le titre de *Coupeurs de Bois;* Rois Abatteurs de Forêts. Il y a bien des choses là-dedans. Je suppose au fond que beaucoup d'entre eux étaient abatteurs de forêts aussi bien que combattants, quoique les Scaldes parlent principalement des derniers, — n'égarant pas médiocrement certains critiques; car aucune nation d'hommes n'a jamais pu vivre de combat seulement; il ne pouvait sortir assez de produit de cela. Je suppose que le bon brave combattant était le plus souvent aussi le bon brave bûcheron, — le bon brave perfectionneur, discerneur, agisseur et travailleur [2] en tout genre; car la vraie valeur, assez différente de la férocité, est la base de tout. Une plus légitime espèce de valeur, celle-là; se montrant contre les Forêts indomptées et les sombres et brutes Puissances de la Nature, afin de conquérir la Nature pour nous. Dans la même direction, ne l'avons-nous pas, nous, leurs descendants, portée loin depuis lors? Puisse une telle valeur durer à jamais en nous!

Que l'homme Odin, parlant avec une voix et un cœur de Héros, comme avec une puissance d'impressionner puisée au Ciel, ait dit à son Peuple l'importance infinie de la Valeur, comment l'homme par là devenait un dieu; et que son Peuple, y sentant une réponse dans son propre cœur, ait cru à son message, et ait pensé que c'était un message venu du Ciel, et que lui était une Divinité puisqu'il le leur apportait : ceci me semble le premier grain semé de la

1. *Who*... over *whom.*
2. Voir p. 20, note 1.

Religion Norse, duquel toute sorte de mythologies, de pratiques symboliques, de spéculations, d'allégories, de chants et de sagas, naturellement croîtrait. Croîtrait, — combien étrangement! Je l'ai appelé une petite lumière informatrice [1], brillant dans l'immense tourbillon des ténèbres Norses. Pourtant les ténèbres elles-mêmes étaient *vivantes;* considérez cela. C'était l'Esprit de tout le Peuple Norse, avide, inarticulé, non instruit, aspirant seulement à devenir articulé, à continuer à s'articuler toujours de plus en plus. La vivante doctrine croît, croît; — comme un Banyan; la première *semence* est la chose essentielle : toute branche descend s'implanter dans la terre, devient une nouvelle racine; et ainsi, dans une complexité sans fin, nous avons tout un bois, toute une jungle, une seule semence mère de tout cela. Toute la Religion Norse n'a-t-elle pas été par conséquent, en quelque sens, ce que nous avons appelé « l'ombre énorme de l'image de cet homme » ? Les critiques trouvent trace de quelque affinité dans quelques mythes Norses, celui de la Création et autres pareils, avec ceux des Hindous. La Vache Adumbla, « léchant la gelée des rocs », a une sorte d'air Hindou. Une Vache Hindoue, transportée dans des pays glacés. Assez probable; en vérité, nous pouvons dire indubitablement, que ces choses auront une parenté avec les terres les plus reculées, avec les temps les plus anciens. La pensée ne meurt pas, mais change seulement. Le premier homme qui a commencé à penser sur cette Planète où nous sommes, c'est lui qui a été

1. Shaping.

le commenceur[1] de tout. Et puis le second homme, et le troisième homme; — oui, tout vrai Penseur jusqu'à cette heure est une sorte d'Odin, enseigne aux hommes *sa* façon de penser, étend une ombre de sa propre image sur toutes les sections de l'Histoire du Monde.

Du caractère ou du mérite poétique distinctif de cette Mythologie Norse, je n'ai pas de place pour en parler; et d'ailleurs cela ne nous concerne pas beaucoup. Quelques Prophéties sauvages, que nous avons, comme le *Völuspa* dans l'*Ancienne Edda*, sont d'un caractère transporté, fervent, sibyllin. Mais c'étaient comparativement d'oiseuses adjonctions à la matière; des hommes qui pour ainsi dire ne faisaient que jouer avec la matière, ces derniers Scaldes; et ce sont *leurs* chants principalement qui survivent. Dans les derniers siècles, je suppose, ils continuaient à chanter, à symboliser poétiquement, comme nos Peintres modernes peignent, quand ce n'était plus du fond du cœur, ou même plus du cœur du tout. Ceci doit être partout bien gardé dans l'esprit.

Les fragments de Science Norse de Gray, en tout cas, ne nous en donneront aucune notion, — guère plus que Pope d'Homère. Ce n'est pas du tout un sombre palais carré construit de blocs de marbre noir, enveloppé de terreur et d'horreur, comme nous la donne Gray : non ; rude comme les rocs du Nord, comme les déserts d'Islande; avec une cordialité, une familiarité, même une teinte de bonne humeur et de robuste gaieté au milieu de ces terribles choses. Le

1. Beginner. Voir p. 20, note 1.

fort et vieux cœur Norse ne se mêlait pas de sublimités théâtrales; ils n'avaient pas le temps de trembler. J'aime beaucoup leur robuste simplicité; leur véracité, leur droiture de conception. Thor « fronce ses sourcils » dans une véritable rage Norse; « étreint son marteau jusqu'à ce que *les articulations deviennent blanches* ». De beaux traits de pitié aussi, une honnête pitié. Balder «le Dieu blanc» meurt; le beau, le bénigne; c'est le Dieu-Soleil. On interroge toute la Nature pour un remède; mais il est mort. Frigga, sa mère, envoie Hermoder le chercher ou le voir : neuf jours et neuf nuits, il chevauche à travers de ténébreuses et profondes vallées, un labyrinthe de ténèbres; il arrive au Pont qui a un toit d'or : le Gardien dit, « Oui, Balder est bien passé ici; mais le Royaume de la Mort est en bas, là-bas, loin vers le Nord ». Hermoder chevauche; franchit la Porte d'Enfer, la porte de Héla; voit, en effet, Balder et parle avec lui : Balder ne peut pas être délivré. Inexorable! Héla, pour Odin ou tout autre Dieu, ne le rendra pas. Le beau et doux doit rester là. Sa Femme s'était volontairement offerte à aller avec lui, à mourir avec lui. Ils doivent à jamais rester là. Il envoie son anneau à Odin; Nanna sa femme envoie son *de* à Frigga, comme souvenir. — Ah! Dieu! —

Car en vérité la Valeur est la fontaine de Pitié aussi; — de Vérité, et de tout ce qui est grand et bon dans l'homme. La robuste et familière vigueur du cœur Norse attache beaucoup, dans ces peintures. N'est-ce pas un trait de droite et honnête force, dit Uhland, qui a écrit un bel *Essai* sur Thor, que le vieux cœur Norse trouve son ami dans le Dieu du Tonnerre? Qu'il

ne soit pas effrayé et éloigné par son tonnerre; mais trouve que la Chaleur d'Été, le bel et noble été, doit nécessairement avoir et aura du Tonnerre aussi! Le cœur Norse *aime* ce Thor et son marteau de foudre; joue avec lui. Thor est la Chaleur d'Été; le dieu de la Paisible Industrie aussi bien que du Tonnerre. Il est l'ami du Paysan; son vrai suivant et assistant est Thialfi, le *Travail Manuel*. Thor lui-même s'engage en toutes sortes de rudes travaux manuels, ne dédaigne aucune besogne pour son plébéianisme; de temps en temps voyage au pays des Jötuns, harcelant ces chaotiques Monstres de Glace, les subjuguant, du moins leur portant gêne et dommage. Il y a une grande et large humour dans quelques-unes de ces choses.

Thor, comme nous avons vu plus haut, va à la Terre des Jötuns, chercher le Chaudron de Hymir, afin que les Dieux puissent brasser de la bière. Hymir l'énorme Géant entre, sa barbe grise toute pleine de gelée blanche; il fend les piliers avec l'éclair même de son œil; Thor, après beaucoup de violent tumulte, saisit le Pot, le fourre sur sa tête; les « poignées en descendent jusqu'à ses talons ». Le Scalde Norse a une sorte d'affectueux badinage avec Thor. C'est ici le Hymir dont le bétail, les critiques l'ont découvert, sont les Icebergs. Énorme et indiscipliné génie de Brobdignac, — ayant besoin seulement d'être dompté, pour se transformer en des Shakespeare, des Dante, des Gœthe! Elle s'en est allée toute maintenant, cette vieille œuvre Norse, — Thor le Dieu du Tonnerre changé en Jack le Tueur de Géants : mais l'esprit qui l'avait faite est ici encore. Comme étrangement les choses croissent,

et meurent, et ne meurent pas ! Il y a des rejetons de ce grand arbre-du-monde de la Croyance Norse que l'on peut encore curieusement suivre à la trace. Ce pauvre Jack des Nourrices, avec ses miraculeux souliers de rapidité, son habit d'obscurité, son sabre d'acuité, c'en est un. *Hynde Etin*, et encore plus décisivement *Red Etin d'Irlande*, dans les Ballades Écossaises, ces personnages sont tous deux venus de la Terre Norse; *Etin* est évidemment un *Jötun*. Oui, le *Hamlet* de Shakespeare est un rejeton aussi de ce même arbre-du-monde; il n'y a, semble-t-il, aucun doute à cela. Hamlet, *Amleth*, je trouve, est réellement un personnage mythique; et sa Tragédie, du Père empoisonné, empoisonné pendant son sommeil par des gouttes versées dans son oreille, et le reste, c'est un mythe Norse ! Le vieux Saxo, selon sa coutume, en a fait une histoire Danoise; Shakespeare, s'inspirant de Saxo, en a fait ce que nous voyons. C'est là un rejeton de l'arbre-du-monde qui a *crû*, je pense; — par nature ou par accident celui-là a crû !

En fait, ces vieux chants Norses ont une *vérité* en eux, une vérité et une grandeur intérieures et perpétuelles, — comme, en effet, nécessairement doit en avoir une tout ce qui peut très longtemps se conserver par la tradition seule. C'est une grandeur non pas purement de corps et de gigantesque masse, mais une fruste grandeur d'âme. Il y a une sublime mélancolie sans plainte dont on peut suivre la trace dans ces anciens cœurs. Un grand et libre coup d'œil dans les profondeurs même de la pensée. Ils semblent avoir vu, ces braves vieux Northmans, ce que la Méditation a enseigné à tous les hommes dans tous

les âges, Que ce monde n'est après tout qu'une illusion, — un phénomène ou une apparence, nullement une chose réelle. Toutes les âmes profondes pénètrent cela, — le Mythologue Hindou, le Philosophe Germanique, — le Shakespeare, le sérieux Penseur, partout où il peut-être :

« Nous sommes de l'étoffe même dont les Rêves sont faits! »

Une des expéditions de Thor, à Utgard (le Jardin *Extérieur*, siège central de la Terre des Jötuns), est remarquable à ce point de vue. Thialfi était avec lui, et Loke. Après des aventures variées, ils sont entrés sur la Terre des Géants; ils ont erré sur des plaines, lieux sauvages et incultes, parmi des pierres et des arbres. A la tombée de la nuit, ils ont avisé une maison; et comme la porte, qui en vérité formait tout un côté de la maison, était ouverte, ils sont entrés. C'était une habitation simple; une large salle, absolument vide. Ils se sont arrêtés là. Soudain au plus profond de la nuit des bruits sonores les ont alarmés. Thor a étreint son marteau; il s'est mis sur la porte, préparé au combat. Ses compagnons au-dedans ont couru çà et là dans leur terreur, cherchant quelque issue dans cette salle nue; ils ont trouvé un petit réduit à la fin, et se sont réfugiés là. Mais Thor point n'a eu de bataille : car, voilà qu'au matin il s'est trouvé que le bruit n'avait été que le *ronflement* d'un certain Géant énorme, mais paisible, le Géant Skrymir, qui gisait paisiblement endormi près de là; et ceci qu'ils ont pris pour une maison c'était simplement son *Gant*, jeté à côté, là; la porte c'était le poignet du Gant; le petit réduit où ils s'étaient enfuis c'était le Pouce!

Quel gant! — Je remarque aussi qu'il n'avait pas de doigts comme en ont les nôtres, mais seulement un pouce, et le reste indivis : un gant fort ancien, fort rustique!

Skrymir maintenant portait leur valise tout le jour. Thor, cependant, avait ses soupçons à lui, n'aimait pas les façons de Skrymir; il résolut à la nuit d'en finir avec lui comme il dormait. Levant son marteau, il frappa sur la face du Géant un vrai coup de foudre, de force à fendre des rocs. Le Géant s'éveilla simplement ; il se frotta la joue, et dit : Est-ce qu'une feuille est tombée? De nouveau Thor frappa, aussitôt que Skrymir se fut rendormi; un plus beau coup qu'avant; mais le Géant murmura seulement : Est-ce un grain de sable? Le troisième coup de Thor, ce fut des deux mains (les « articulations blanches » je suppose); et il sembla laisser une marque profonde sur le visage de Skrymir; mais celui-ci arrêta seulement son ronflement et remarqua : Il faut qu'il y ait des moineaux qui juchent dans cet arbre, je pense. Qu'est-ce qu'ils ont donc laissé tomber? — A la porte d'Utgard, un lieu si haut qu'il vous fallait « tendre votre cou et le pencher en arrière pour voir le sommet », Skrymir alla son chemin. Thor et ses compagnons furent admis, invités à prendre part aux jeux en train. A Thor, pour sa part, ils tendirent une Corne à Boire; c'était un exploit ordinaire, lui dirent-ils, de la mettre à sec d'un trait. Longuement et furieusement, par trois fois coup sur coup, Thor but; mais produisit à peine quelque effet. Il n'était qu'un faible enfant, lui dirent-ils : pourrait-il soulever ce Chat qu'il voyait là? Petit comme lui semblait

l'exploit, Thor avec toute sa force divine ne put pas; il ploya le dos de la créature, il ne put pas soulever ses pattes de terre, put au plus soulever une patte. Mais, vous n'êtes pas un homme, dirent les gens d'Utgard; voilà une Vieille Femme qui luttera avec vous! Thor, humilié au fond du cœur, saisit cette hagarde [1] Vieille Femme, mais il ne put la terrasser.

Et alors, comme ils quittaient Utgard, le principal Jötun, les escortant poliment un bout de chemin, dit à Thor : « Vous êtes battu alors; — cependant ne soyez pas si humilié; il y avait là l'illusion d'une apparence. Cette Corne que vous essayiez de boire, c'était la *Mer*, vous l'avez fait refluer; mais qui pourrait la boire, cette insondable? Le Chat que vous vouliez soulever, — eh bien! c'est le *Serpent Midgard*, le Grand Serpent du Monde, qui, sa queue à la bouche, ceint et maintient tout le monde créé; si vous l'aviez arraché de terre, le monde s'effondrait nécessairement en ruines! Quant à la Vieille Femme, c'était le *Temps*, la Vieillesse, la Durée : avec elle qui peut lutter? Aucun homme ni aucun dieu avec elle; dieux ou hommes, elle prévaut sur tous. Et puis ces trois coups que vous avez frappés, — voyez ces *trois vallées;* vos trois coups les ont faites! » Thor regarda son compagnon le Jötun : c'était Skrymir; — c'était, disent les critiques Norses, la vieille chaotique et rocheuse *Terre* en personne, et cette *maison*-gant c'était quelque Caverne de la Terre! Mais Skrymir s'était évanoui;

1. This *haggard* Old Woman. Carlyle applique aussi ce mot à la Révolution française, qu'il appelle, « le plus nu des faits hagards ».

Voir la note de la page 371.

Utgard avec ses portes hautes comme le ciel, quand Thor étreignit son marteau pour les frapper, avaient disparu en l'air; seulement on entendait la voix du Géant qui se moquait : « Mieux vaut ne plus venir à Jötunheim ! » —

Ceci est de la période allégorique, comme nous voyons, et du demi-jeu, non de la période prophétique et entièrement dévote : mais, comme mythe, n'y a-t-il pas là de l'or réel et antique, de l'or Norse? Plus de vrai métal, sorti brut de la forge Mimique, que dans maint fameux Mythe Grec *façonné* beaucoup mieux! Une grande et large hilarité de Brobdignac, une vraie humour est dans ce Skrymir; gaieté reposant sur le sérieux et la tristesse, comme l'arc-en-ciel sur la sombre tempête : seul un droit et vaillant cœur est capable de cela. C'est l'effrayante humour de notre propre Ben Jonson [1], rare vieux Ben; elle coule dans notre sang, j'imagine; car on en surprend des accents, sous une autre forme encore, chez les Forestiers Américains.

C'est aussi une très frappante conception que celle du *Ragnarök*, Consommation ou *Crépuscule des dieux*. Elle est dans le chant de *Völuspa;* à ce qu'il semble une très vieille, prophétique idée. Les Dieux et les Jötuns, les divines Puissances et les Puissances chaotiques et brutes, après une longue lutte et une victoire partielle des premières, se rencontrent à la fin dans un combat universel, dans un duel embrassant le monde; le Serpent du monde contre Thor, force contre force; jusqu'à extinction mutuelle; et la ruine,

1. 1574-1637. Poète dramatique anglais; ami de Shakespeare.

« le crépuscule » s'abîmant dans les ténèbres, engloutit l'Univers créé. Le vieil Univers avec ses Dieux s'est abîmé; mais ce n'est pas la mort finale : il doit exister un nouveau Ciel et une nouvelle Terre; un plus haut Dieu suprême, et la Justice doivent régner parmi les hommes. Curieux : cette loi de mutation, qui est aussi une loi écrite dans l'intime pensée de l'homme, avait été déchiffrée par ces vieux et sérieux Penseurs, en leur rude style; et comment, quoique tout meure, et que même les dieux meurent, toute mort n'est pourtant que la mort de feu du phénix, et une renaissance en Plus Grand et en Mieux! C'est la fondamentale Loi de l'Être pour une créature faite de Temps, vivant en ce Lieu d'Espérance. Tous les hommes sérieux l'ont pénétrée, peuvent encore la pénétrer.

Et maintenant, en connexion avec ceci, jetons un coup d'œil au *dernier* mythe de l'apparition de Thor; et finissons là. J'imagine que c'est la dernière en date de toutes ces fables; une douloureuse protestation contre les progrès du Christianisme, — élevée avec reproche par quelque Conservateur Païen. Le roi Olaf a été durement blâmé pour son excès de zèle à introduire le Christianisme; sûrement je l'aurais bien plus blâmé pour un défaut de zèle en cela! Il a payé la chose assez cher; il est mort par suite de la révolte de son peuple Païen, dans une bataille, en l'an 1033, à Stickelstad, près de ce Drontheim, où la principale Cathédrale du Nord s'élève maintenant depuis bien des siècles, dédiée avec gratitude à sa mémoire sous le nom de *Saint* Olaf. Le mythe relatif à Thor est à ce sujet. Le Roi Olaf, le Roi Réformateur Chrétien, est à naviguer avec une escorte convenable

le long de la côte de Norwège, de havre en havre; dispensant la justice, ou faisant autre œuvre royale : en quittant un certain havre, on trouve qu'un étranger, aux yeux et à l'aspect graves, barbe rouge, de majestueuse et robuste tournure, est monté à bord. Les courtisans lui adressent la parole; ses réponses surprennent par leur pertinence et leur profondeur : à la fin il est amené au Roi. La conversation de l'étranger ici n'est pas moins remarquable, comme ils naviguent le long de la belle côte; mais après quelque temps, il s'adresse au Roi Olaf en ces termes : « Oui, Roi Olaf, tout cela est beau, avec le soleil brillant par là-dessus; vert, fertile, une belle et bonne demeure pour vous; et maint jour pénible a eu Thor, maint sauvage combat avec les Jötuns des rochers, avant de pouvoir la rendre telle. Et maintenant vous semblez vouloir mettre de côté Thor. Roi Olaf, prenez garde! » dit l'étranger, fronçant ses sourcils, — et lorsqu'ils regardèrent de nouveau, on ne put plus le trouver nulle part. — Ceci est la dernière apparition de Thor sur la scène de ce monde.

Ne voyez-vous pas assez bien comment la Fable pouvait s'élever, sans invéracité [1] de la part de qui que ce fût? C'est la façon principalement qu'ont les Dieux d'apparaître parmi les hommes : ainsi, au temps de Pindare, si « Neptune a été vu une fois aux Jeux Néméens », qu'était-ce aussi que ce Neptune, sinon un « étranger de noble et grave aspect », — *fait* de manière à être « vu »! Il y a quelque chose de pathétique, de tragique pour moi dans cette dernière voix du Paganisme. Thor s'est évanoui, tout entier le monde

1. Unveracity.

Norse s'est évanoui; et ne reviendra plus jamais. D'une façon pareille à cela passent les plus hautes choses. Toutes les choses qui ont été en ce monde, toutes les choses qui y sont ou qui y seront, doivent s'évanouir; nous devons leur donner notre mélancolique adieu.

Cette Religion Norse, une rude, mais sérieuse et austèrement impressionnante *Consécration de la Valeur* (ainsi pouvons-nous la définir), suffisait à ces vieux vaillants Northmans. La Consécration de la Valeur n'est pas une *mauvaise* chose! Nous la prendrons pour bonne certes, autant qu'il convient. Pas plus qu'il n'est sans utilité de *savoir* quelque chose touchant ce vieux Paganisme de nos Pères. Inconsciemment, et combinée avec de plus hautes choses, elle est en *nous* encore, cette vieille Foi aussi! La connaître consciemment, nous amène à une plus étroite et plus claire relation avec le Passé, — avec nos propres possessions dans le Passé. Car tout le Passé, comme je m'attache à le répéter, est la possession du Présent; le passé a toujours eu quelque chose de *vrai*, et est une possession précieuse. Dans un temps différent, dans un lieu différent, c'est toujours quelque autre *côté* de notre commune Nature Humaine qui a été se développant. Le Vrai actuel est la *somme* de tous ceux-ci; pas un d'eux à lui tout seul ne constitue ce qui de l'Humaine Nature est jusqu'ici développé. Il vaut mieux les connaître tous que les méconnaître. « A laquelle de ces Trois Religions spécialement adhérez-vous? » demande Meister à son Maître. « A toutes les Trois! » répond l'autre. « A toutes les Trois; car par leur union elles constituent pour la première fois la Vraie Religion. »

CONFÉRENCE II.

LE HÉROS COMME PROPHÈTE. MAHOMET : ISLAM.

[Vendredi, 8 mai 1840.]

SOMMAIRE.

Le Héros n'est plus regardé comme un Dieu, mais comme un inspiré de Dieu. Tous les Héros primitivement de la même étoffe; différant quant à la façon dont ils sont reçus. L'accueil qu'elle fait à ses Héros, est la pierre de touche la plus vraie d'une l'époque. Odin : Burns (p. 68).

Mahomet est un vrai Prophète; non un Imposteur ourdisseur d'intrigues. Un Grand Homme, et par conséquent avant tout un homme sincère : Nul homme ne doit être jugé purement à ses fautes. David, le Roi Hébreu. De tous les actes, pour l'homme, le *repentir* est le plus divin : Le plus mortel péché, c'est l'orgueilleuse conscience d'être sans péché (71).

Description de l'Arabie. Les Arabes ont toujours été un peuple doué de sentiments forts et sauvages, et d'une main de fer pour les contraindre. Leur instinct Religieux : Leur Culte des Étoiles : Leurs Prophètes et hommes inspirés; depuis Job jusqu'alors. Leurs Lieux Saints. La Mecque, son site, son histoire et son gouvernement (77).

Mahomet. Sa jeunesse : Son tendre Grand-père. Il n'avait aucune instruction scolaire ; Ses voyages aux Foires de Syrie, où pour la première fois il entra en contact avec la Religion Chrétienne. Homme tout à fait solide, fraternel, ingénu : Un bon rire, et de bons éclats de colère en lui, aussi (83).

Il épouse Kadijah. Il commence sa carrière de prophète à quarante ans. *Allah Akbar;* Dieu est grand : *Islam;* il faut

nous *soumettre* à Dieu. Est-ce que tous nous ne vivons pas dans l'Islam ? Mahomet, « le Prophète de Dieu » (86).

La bonne Kadijah croit en lui : gratitude de Mahomet. Ses lents progrès : Parmi quarante de ses parents, le jeune Ali seul s'est joint à lui. Son bon Oncle lui fait des remontrances : Mahomet fondant en larmes, persiste dans sa mission. L'Hégire. Propagande par l'épée : D'abord trouvez votre épée : Une chose se propage comme elle peut. La Nature est un juste arbitre. La Croyance de Mahomet indiciblement meilleure que les idolâtries de bois et les querelleuses Sectes Syriennes extirpées par elle (92).

Le Coran, règle universelle de la vie Mahométane : Livre, imparfaitement, méchamment écrit, mais livre ingénu : Enthousiaste prédication improvisée, parmi l'ardente hâte d'une lutte avec des ennemis de chair et de sang et avec des ennemis spirituels. Sa directe intuition poétique. Le Monde, l'Homme, la Compassion humaine; tout est entièrement miraculeux pour Mahomet (102).

Sa religion n'a pas réussi comme « étant facile » : aucune ne peut réussir par là. La partie sensuelle de cette religion n'est pas l'œuvre de Mahomet. Lui pour son compte était sobre : il raccommodait lui-même ses vêtements; il a prouvé qu'il était un héros, dans une rude et effective épreuve de vingt-trois années. Traits de sa générosité et de sa résignation. Il était totalement franc d'hypocrisie (111).

Ses préceptes moraux ne sont pas toujours de l'espèce la plus superfine; cependant il y a toujours une tendance au bien en eux. Son Ciel et son Enfer sont sensuels, pourtant pas tout à fait. Nature infinie du Devoir. Le mal de la sensualité consiste à être *esclave* des choses agréables, non à en jouir. Le Mahométisme est une religion *crue* du fond du cœur Pour la Nation Arabe il fut comme une naissance des ténèbres à la lumière : l'Arabie pour la première fois devint vivante grâce à lui (116).

Des rudes premiers temps du Paganisme chez les Scandinaves dans le Nord, nous nous avançons vers une époque religieuse très différente chez un peuple très différent : le Mahométisme chez les Arabes. Grand changement; quel changement et quel progrès sont indiqués ici, dans l'universelle condition et dans les pensées des hommes !

Le Héros n'est plus maintenant regardé comme un Dieu, parmi ses semblables ; mais comme un Inspiré de Dieu, comme un Prophète. C'est la seconde phase du Culte des Héros : la première, ou la plus ancienne, nous pouvons le dire, est passée, a disparu sans retour; dans l'histoire du monde, il n'y aura plus de nouveau d'homme, si grand soit-il, que ses semblables prennent pour un dieu. Et même nous pourrions raisonnablement le demander : est-ce que jamais groupe d'êtres humains a réellement pensé que l'homme qu'on *voyait* là debout à côté de soi était un dieu, le créateur de ce monde? Peut-être non : c'était d'ordinaire quelque homme dont on se souvenait, ou qu'on *avait* vu. Mais ceci même ne peut plus jamais être. Le Grand Homme n'est plus reconnu comme dieu désormais.

C'était une rude et grossière erreur que de prendre ainsi le Grand Homme pour un dieu. Disons pourtant qu'il est en tous temps difficile de savoir *ce qu*'il est, ou comment on doit le considérer et le recevoir ! Le trait le plus significatif dans l'histoire d'une époque, c'est la manière qu'elle a d'accueillir un Grand Homme. Toujours, pour les vrais instincts des hommes, il y a quelque chose de divin en lui. Maintenant, devront-ils le prendre pour un dieu, pour un prophète, ou pour quoi devront-ils le prendre ? C'est là toujours une grande question ; par leur façon d'y répondre, nous verrons, comme à travers une petite fenêtre, jusqu'au fond du cœur de la condition spirituelle de ces hommes. Car au fond le Grand Homme, tel qu'il sort des mains de la Nature, est toujours la même espèce de chose : Odin, Luther, Johnson, Burns ; j'espère

faire voir que ces hommes sont tous originellement d'une seule étoffe; que c'est seulement par la façon dont le monde les reçoit, et par les formes qu'ils assument, qu'ils sont si incommensurablement divers. Le culte d'Odin nous étonne, — tomber prosterné devant le Grand Homme, en un *deliquium* d'émerveillement et d'amour pour lui, et sentir dans le cœur qu'il était un habitant des cieux, un dieu! Ceci était assez imparfait : mais accueillir, par exemple, un Burns comme nous l'avons fait, était-ce là ce que nous pouvons appeler parfait? Le don le plus précieux que le Ciel puisse donner[1] à la Terre; un homme de « génie », comme nous l'appelons; l'Ame d'un Homme réellement envoyé des cieux ici-bas avec un message de Dieu pour nous, — voilà ce que nous dissipons comme un vain feu d'artifice, envoyé pour nous amuser un peu, et ce que nous réduisons en cendres, épave et inefficacité[2] : une *telle* réception faite à un Grand Homme, je ne l'appelle pas très parfaite non plus. A pénétrer le cœur de la chose, peut-être peut-on appeler ce cas de Burns un phénomène plus laid encore, dénotant de plus tristes imperfections encore dans les voies de l'humanité, que la méthode Scandinave elle-même! Tomber dans un pur et irraisonné *deliquium* d'amour et d'admiration, n'était pas bon; mais cet irraisonné, bien plus, cet irrationnel mépris, ce pas d'amour du tout[3]; c'est peut-être pis encore! — C'est une chose à jamais changeante, que ce Culte des Héros : différent en chaque

1. Gift... give...
2. Ineffectuality.
3. No love at all...

époque, difficile à bien pratiquer en toute époque. En vérité, le cœur de toute l'affaire de l'époque, on peut le dire, c'est de le bien pratiquer.

Nous avons choisi Mahomet, non comme le plus éminent des Prophètes, mais comme l'un de ceux dont nous sommes le plus libres de parler. Il n'est en aucune façon le plus vrai des Prophètes, mais je l'estime certes un vrai Prophète. En outre, comme il n'y a nul danger que n'importe qui d'entre nous se fasse Mahométan, je me propose de dire de lui tout le bien que j'en puis justement dire. C'est le moyen de pénétrer son secret : efforçons-nous de comprendre ce qu'*il* pensait du monde; alors, à cette question, qu'est-ce que le monde pensait et pense de lui, il sera plus facile de répondre. Notre hypothèse courante sur Mahomet, que c'était un Imposteur, ourdisseur d'intrigues, une Fausseté incarnée, et que sa religion est un pur amas de charlatanisme et d'infatuation, commence réellement à être maintenant insoutenable pour qui que ce soit. Les mensonges qu'un zèle bien intentionné a amoncelés autour de cet homme, ne sont déshonorants que pour nous-mêmes. Lorsque Pococ ke demanda à Grotius [1], Où était la preuve de cette histoire du pigeon, dressé à picorer des pois dans l'oreille de Mahomet, et passant pour un ange qui lui dictait? Grotius répondit qu'il n'y avait aucune preuve ! Il est réellement temps de rejeter tout cela. La parole que cet homme a dite a été le viatique de cent quatre-

1. Grotius, publiciste et érudit hollandais, 1583-1645. Auteur du célèbre *De jure belli et pacis*, où il pose les premiers fondements du droit public moderne. Dix ans ambassadeur de la reine de Suède, Christine, à la cour de France.

vingt millions d'hommes pendant ces derniers douze cents ans. Ces cent quatre-vingt millions ont été créés par Dieu aussi bien que nous. Plus grand est le nombre des créatures de Dieu qui croient en la parole de Mahomet à cette heure, que le nombre de celles qui croient en aucune autre parole. Devons-nous supposer que c'était quelque misérable supercherie spirituelle, ceci, dont vécurent et dont moururent tant de créatures du Tout-Puissant? Moi, pour ma part, je ne puis former de telles suppositions. Je croirai bien des choses plutôt que cela. On serait tout à fait embarrassé, pour savoir que penser de ce monde absolument, si le charlatanisme croissait ainsi et trouvait de telles sanctions ici-bas.

Hélas! de telles théories sont bien lamentables. Si nous voulons atteindre à quelque connaissance de la vraie Création de Dieu, accueillons-les avec une incrédulité absolue. Elles sont le produit d'un Age de Scepticisme; elles indiquent la plus triste paralysie spirituelle, et la pure mort-vivante des âmes des hommes : une théorie plus vide de dieu, je pense, ne fut jamais promulguée sur cette Terre. Un homme faux fonder une religion? Mais, un homme faux ne peut pas construire une maison de briques! S'il ne connaît pas et n'observe pas *vraiment* les propriétés du mortier, de l'argile cuite et de ce en quoi il travaille encore, ce n'est pas du tout une maison qu'il fait, mais un monceau de débris. Cela ne se tiendra pas debout pendant douze siècles, pour loger cent quatre-vingt millions d'hommes; cela croulera tout de suite. Il faut qu'un homme se conforme aux lois de la Nature, *soit* véritablement en communion avec la Nature et la vérité

des choses, ou la Nature lui répondra : non, non du tout ! Les spéciosités sont spécieuses — ah certes ! — un Cagliostro, maints Cagliostros, éminents conducteurs du monde, prospèrent en effet par leur charlatanisme, pour un jour. C'est comme un faux billet de banque ; ils arrivent à le faire passer hors de *leurs* indignes mains : d'autres, non eux, ont à en pâtir. La Nature éclate en feux et flammes, Révolutions Françaises et autres, proclamant, avec une terrible véracité que les billets faux sont œuvres de faussaire.

Mais quant à un Grand Homme spécialement, quant à lui, je m'aventurerai certes à l'affirmer, il est incroyable qu'il ait été autre chose que vrai. Ce qui me semble la base première et de lui et de tout ce qui peut se trouver en lui, c'est ça. Pas de Mirabeau, de Napoléon, de Burns, de Cromwell, pas d'homme capable de faire une chose quelconque, s'il ne commence par la prendre vraiment au sérieux, par être ce que j'appelle un homme sincère. Je dirais que la *sincérité*, une profonde, grande, ingénue sincérité, est le premier caractère de tous les hommes qui sont d'une façon quelconque héroïques. Non la sincérité qui s'appelle elle-même sincère ; ah non ! celle-là est une très pauvre chose en vérité ; — une vide et vantarde sincérité consciente ; le plus souvent amour-propre surtout. La sincérité du grand homme est de telle sorte qu'il n'en peut parler, qu'il n'en a pas conscience : bien plus, je suppose, il a plutôt conscience d'une *in*sincérité ; quel homme, en effet, peut rigoureusement marcher selon la loi de vérité un jour durant ? Non, le Grand Homme ne se vante pas d'être sincère, bien loin de là ; peut-être même ne se demande-

t-il pas s'il est tel : je dirais plutôt que sa sincérité ne dépend pas de lui-même ; qu'il ne peut s'empêcher d'être sincère ! Le grand Fait de l'Existence est grand pour lui. Qu'il fuie où il voudra, il ne peut s'évader de la redoutable présence de cette Réalité. Son esprit est ainsi fait ; il est grand par cela, avant tout. Étonnant et effrayant, réel comme la Vie, réel comme la Mort, est cet Univers pour lui. Quand tous les hommes devraient en oublier la vérité, et marcher dans une vaine apparence, lui ne peut. A tous les moments l'Image de Flamme l'y regarde fixement ; indéniable, là, là ! — Je désire que vous preniez ceci pour ma définition première d'un Grand Homme. Un homme petit peut avoir cette manière de sentir, elle est de la compétence de tous les hommes que Dieu a faits : mais un Grand Homme ne peut être sans elle.

Un tel homme est ce que nous appelons un homme *original*. Il nous vient de première main. Un messager, cet homme, envoyé du fond de l'Infini Inconnu avec des nouvelles pour nous. Nous pouvons l'appeler Poète, Prophète, Dieu ; — de manière ou d'autre, nous sentons tous que les paroles qu'il exprime ne sont comme les paroles d'aucun autre homme. Issu directement du Fait Intérieur des choses ; — il vit, et doit vivre, en communion quotidienne avec ce fait. Les ouï-dire ne peuvent pas le lui cacher ; il est aveugle, sans foyer, misérable, suivant les ouï-dire ; *le fait* le regarde fixement. Réellement ses expressions, ne sont-elles pas une sorte de « révélation » ; — ce qu'il nous faut bien appeler ainsi, faute de quelque autre nom ? C'est du cœur du monde qu'il sort ; il est une portion de la réalité primitive des

choses. Dieu a fait maintes révélations : mais cet homme aussi, Dieu ne l'a-t-il pas fait, la dernière et la plus nouvelle de toutes? L' « inspiration du Tout-Puissant *lui* donne l'intelligence » : il nous faut l'écouter avant tout, lui.

Ce Mahomet, donc, nous ne voulons le considérer en aucune façon comme une Inanité et une Théâtralité[1], un pauvre ambitieux et conscient ourdisseur d'intrigues ; nous ne pouvons le concevoir ainsi. Le rude message dont il s'est acquitté était réel aussi; une sérieuse et confuse voix sortant de l'inconnue Profondeur. Les paroles de l'homme n'étaient pas fausses, ni ses œuvres ici-bas; aucune Inanité et aucun Simulacre ; une masse en feu de Vie projetée du vaste sein de la Nature elle-même. *Enflammer* le monde; le Créateur du monde l'avait ordonné ainsi. Et les fautes, les imperfections, les insincérités mêmes de Mahomet, au cas où de telles choses seraient jamais si bien prouvées contre lui, rien ne peut ébranler ce fait premier en ce qui le concerne.

En somme, nous attachons trop d'importance aux fautes; les détails de l'affaire en cachent le centre réel. Des fautes? La plus grande des fautes, dirais-je, c'est de n'avoir conscience d'aucune. Des lecteurs de la Bible surtout, penserait-on, pourraient être mieux édifiés. Qui est appelé là « l'homme selon le propre cœur de Dieu »? David, le Roi Hébreu, était tombé dans pas mal de péchés ; dans les crimes les plus noirs ; il n'en manquait pas, là, de péchés. Et là-dessus les incrédules raillent et demandent : est-ce là

1. An Inanity and Theatricality... Voir la note de la page 156.

votre homme selon le cœur de Dieu? La raillerie, il faut que je le dise, ne me semble que superficielle. Que sont les fautes, que sont les détails extérieurs d'une vie; si son secret intérieur, son remords, ses tentations, sa vraie lutte, souvent déçue, jamais finie, si tout cela est oublié? « Il n'est pas en l'homme qui marche de diriger ses pas. » De tous les actes, n'est-ce pas, pour un homme, le *repentir* qui est le plus divin? Le plus mortel péché, dis-je, ce serait cette même orgueilleuse conscience d'être sans péché; — voilà la mort; le cœur qui a conscience d'être ainsi est divorcé d'avec la sincérité, l'humilité et le fait; est mort : il est « pur » comme le sable mort et sec est pur. La vie et l'histoire de David, telles qu'elles sont écrites pour nous dans ses Psaumes, je les considère comme l'emblème le plus vrai qui ait jamais été donné du progrès et du combat moral d'un homme ici-bas. Toutes les âmes ferventes y discerneront toujours la lutte loyale d'une fervente âme humaine tendant à ce qui est bon et à ce qui est le meilleur. Lutte souvent déçue, douloureusement déçue, abattue comme en une entière ruine; pourtant lutte jamais finie; toujours, avec larmes, repentir, vraie et indomptable volonté, commencée à nouveau. Pauvre nature humaine! Est-ce que la marche d'un homme, en vérité, n'est pas toujours cela : « une succession de chutes »? L'homme ne peut faire rien d'autre. Dans ce sauvage élément de Vie, il a à lutter en avant; maintenant tombé, profondément abaissé; et toujours, avec larmes, repentir, avec un cœur saignant, il a à se lever de nouveau, à lutter encore de nouveau en avant. Que sa lutte *soit* loyale et in-

domptable : voilà la question des questions. Nous pardonnerons bien de tristes détails, si l'âme de la chose est vraie. Les détails tout seuls ne nous enseigneront jamais ce qu'elle est. Je crois que nous méjugeons des fautes de Mahomet, même comme fautes : mais son secret à lui on ne l'obtiendra jamais en s'en tenant là. Nous laisserons donc tout ceci derrière nous; et nous assurant qu'il s'est proposé quelque chose de vrai, nous nous demanderons en toute candeur ce que cela était ou pouvait être.

Ces Arabes chez qui naquit Mahomet sont certainement un peuple remarquable. Leur pays lui-même est remarquable; la digne habitation d'une telle race. De sauvages et inaccessibles montagnes rocheuses, de grands déserts farouches, alternant avec de beaux pans de verdure: partout où il y a de l'eau, il y a verdure, beauté; odoriférants arbustes d'essence balsamique, dattiers, arbres à encens. Considérez ce vaste et désert horizon de sable, vide, silencieux, comme une mer de sable, séparant une région habitable d'une autre région habitable. Vous êtes tout seuls là, laissés seuls avec l'Univers; le jour, un furieux soleil dardant en bas ses feux avec un intolérable rayonnement; la nuit, un grand et profond Ciel avec ses étoiles. Un tel pays est digne d'une race d'hommes à la main rapide, au cœur profond. Il y a quelque chose de fort agile, actif, et pourtant de fort méditatif, enthousiaste, dans le caractère Arabe. Les Persans sont appelés les Français de l'Est; nous appellerons les Arabes des Italiens Orientaux. Peuple noble et doué ; peuple de sentiments forts et sauvages, et d'une main de

fer pour les contraindre : signe caractéristique de noblesse morale, de génie. Le sauvage Bédouin accueille l'étranger dans sa tente, comme quelqu'un qui a droit à tout ce qui est là; fût-il son pire ennemi, il tuera son poulain pour le traiter, il le servira avec une hospitalité sacrée trois jours durant, il le mettra loyalement sur son chemin; — et alors, de par une autre loi aussi sacrée, il le tuera s'il peut. En paroles aussi, comme en action. Ce n'est pas un peuple loquace; taciturne plutôt; mais éloquent, doué, lorsqu'il prend la parole. Sérieuse, véridique espèce d'hommes. Ils sont, comme nous savons, de race Juive : mais avec ce terrible et mortel sérieux des Juifs, ils semblent combiner quelque chose de gracieux, de brillant, qui n'est pas Juif. Ils avaient chez eux des « Tournois poétiques » avant le temps de Mahomet. Sale dit qu'à Ocadh, dans le Sud de l'Arabie, il y avait des foires annuelles, et que là, quand le trafic était terminé, les Poètes chantaient pour se disputer des prix : — le sauvage peuple s'assemblait pour entendre cela.

Une qualité juive que ces Arabes manifestent, le produit de maintes hautes qualités ou de toutes : c'est ce que nous pouvons appeler l'instinct religieux. De toute antiquité, ils avaient été des adorateurs zélés, selon leurs lumières. Ils adoraient les étoiles, comme des Sabéens; ils adoraient maints objets naturels, — les reconnaissaient comme symboles, manifestations immédiates du Créateur de la Nature. C'était mal, et pourtant pas entièrement mal. Toutes les œuvres de Dieu sont encore, en un sens, des symboles de Dieu. Est-ce que, ainsi que je l'ai avancé, nous ne regardons

pas encore comme un mérite de reconnaître une certaine signification inépuisable, « une beauté poétique », comme nous la nommons, dans tous les objets naturels quels qu'ils soient? Un homme est poète, et honoré, pour avoir fait cela, pour l'avoir dit ou chanté, — sorte d'adoration diffuse. Ils avaient beaucoup de Prophètes, ces Arabes; Éducateurs chacun de sa tribu, chacun selon les lumières qu'il avait. Mais, en vérité, n'en avons-nous pas de toute antiquité la plus noble des preuves, encore palpable pour chacun de nous; ne savons-nous pas quelle dévotion et quelle noblesse d'âme avaient habité en ces peuples rustiques et méditatifs? Les critiques de la Bible semblent s'accorder à dire que notre propre *Livre de Job* a été écrit dans cette région du monde. J'appelle cela, toutes théories sur le livre à part, une des plus grandes choses qui aient jamais été écrites avec une plume. On croirait, en vérité, que cela n'est pas Hébreu, tant il y règne une noble universalité, différente du noble esprit de patrie ou de secte. Noble Livre; Livre de tous les hommes! C'est notre première, notre plus vieille position du Problème sans fin, — la destinée de l'homme, et les voies de Dieu envers lui ici sur cette terre. Et tout d'une si libre et si large ébauche; grand dans sa sincérité, dans sa simplicité; dans sa mélodie épique, et son repos de réconciliation. Voilà l'œil qui voit, le cœur qui comprend avec douceur. Si *vrai* de toutes manières; vraie vue et vision pour toutes choses; choses matérielles non moins que spirituelles: le Cheval: — « as-tu vêtu son cou de *foudre?* » — il « *rit* quand on brandit la lance! » De si vivants portraits,

on n'en a jamais dessiné depuis. Sublime douleur, sublime réconciliation; la plus vieille mélodie chorale sortie comme du cœur de l'humanité; — si douce, et si grande; comme les minuits d'été, comme le monde avec ses mers et ses étoiles! On n'a rien écrit, je pense, dans la Bible ou ailleurs, d'un égal mérite littéraire. —

Pour les idolâtres Arabes, un des plus anciens et des plus universels objets de culte, c'était cette Pierre Noire, conservée encore dans l'édifice appelé Caabah, à la Mecque. Diodore de Sicile mentionne cette Caabah de façon à ne pas s'y méprendre, comme le plus ancien, le plus honoré des temples de son temps; c'est-à-dire quelque demi-siècle avant notre Ère. Silvestre de Sacy dit qu'il y a quelque vraisemblance que la Pierre Noire soit un aérolithe. En ce cas, quelque homme a pu la *voir* tomber du Ciel! Elle se trouve maintenant à côté de la source Zemzem; la Caabah est construite sur les deux. Une Source est en tous lieux un objet beau et émouvant, jaillissant comme la vie de la dure terre; — encore plus en est-il ainsi dans ces chaudes et sèches contrées, où elle est la première condition de l'être. La source Zemzem tire son nom du bouillonnement sonore des eaux, *zem-zem;* on pense que c'est la Source que trouva Agar avec son petit Ismaël dans le désert: l'aérolithe et la source sont consacrés maintenant, et ont une Caabah sur eux, depuis des milliers d'années. Un curieux objet, cette Caabah! Elle est là debout à cette heure dans le manteau de drap noir que le Sultan lui envoie annuellement; « vingt-sept coudées de haut »; avec une ceinture, avec une double ceinture de

colonnes, avec des cordons festonnés de lampes et d'étranges ornements anciens : les lampes seront encore allumées *cette* nuit, — pour briller encore sous les étoiles. Authentique fragment du plus vieux Passé. C'est le *Keblah* de tous les Musulmans : de Delhi toujours en avant jusqu'au Maroc, les yeux d'innombrables hommes en prière sont tournés vers *lui*, cinq fois, aujourd'hui et tous les jours : un des plus notables centres de l'Habitation des Hommes.

C'est au caractère sacré attaché à cette Pierre de la Caabah et à la Source d'Agar, aux pèlerinages de toutes les tribus d'Arabes en ce lieu, que la Mecque a dû son élévation comme Ville. Grande ville jadis, quoique bien déchue maintenant. Elle n'a aucun avantage naturel pour une ville; elle se trouve dans un creux sablonneux, au milieu de collines nues et stériles, à distance de la mer; ses provisions, son pain même, doivent être importés. Mais tant de pèlerins avaient besoin de logements : et puis tous les lieux de pèlerinage en effet, dès le début, deviennent des lieux de commerce. Le premier jour que des pèlerins s'y rencontrent, des marchands s'y rencontrent aussi : où les hommes se voient rassemblés pour une chose, ils trouvent qu'ils peuvent bien accomplir d'autres choses qui exigent qu'on soit réunis. La Mecque devint la Foire de toute l'Arabie. Et par là, en vérité, le principal entrepôt et magasin de n'importe quel Commerce alors existant entre les pays Indiens et les pays Occidentaux, Syrie, Égypte, Italie même. Elle eut à une époque une population de 100 000 personnes; acheteurs, exportateurs de ces produits Orientaux et Occidentaux; importateurs, pour leurs

propres besoins, de provisions et de grains. Le gouvernement était une sorte d'irrégulière république aristocratique, non sans une teinte de théocratie. Dix hommes d'une tribu principale, choisis d'après quelque procédé primitif, étaient Gouverneurs de la Mecque, et Gardiens de la Caabah. Les Koréishs étaient la tribu principale au temps de Mahomet; sa propre famille était de cette tribu. Le reste de la Nation, fractionné, coupé et séparé par des déserts, vivait sous de semblables formes rudes et patriarcales de gouvernement par un ou plusieurs : pasteurs, porteurs, marchands, généralement voleurs aussi; très souvent en guerre l'un avec l'autre, ou avec tous : n'étant retenus ensemble par aucun lien visible, sauf cette réunion à la Caabah, où toutes les formes de l'Idolâtrie Arabe s'assemblaient dans une commune adoration; — retenus surtout par l'*intérieur* et indissoluble lien d'une communauté de sang et de langue. C'est de cette façon que les Arabes avaient vécu pendant de longs âges, ignorés du monde; peuple de grandes qualités, attendant inconsciemment le jour où il devait devenir notable pour le monde entier. Leurs Idolâtries paraissent avoir été dans un état chancelant; bien des choses entraient en confusion et en fermentation parmi eux. D'obscures nouvelles du plus important Événement qui se soit jamais accompli en ce monde, la Vie et la Mort de l'Homme Divin en Judée, à la fois symptôme et cause d'un incommensurable changement pour tout peuple au monde, avaient, au cours des siècles, pénétré en Arabie aussi; et, d'elles-mêmes, n'avaient pu manquer d'y produire une fermentation.

C'est chez ce peuple Arabe, et dans ces circonstances, en l'an 570 de notre Ère, que l'homme Mahomet naquit. Il était de la famille de Hashem, de la tribu des Koréishs, comme nous avons dit; quoique pauvre, apparenté aux principaux personnages de son pays. Presque à sa naissance, il perdit son père; à l'âge de six ans, sa Mère aussi, femme remarquée pour sa beauté, son mérite et son bon sens : il tomba à la charge de son Grand-père, un vieillard, vieux de cent ans. Un bon vieillard : le Père de Mahomet, Abdallah, avait été son plus jeune fils favori. Il voyait en Mahomet, avec ses vieilles prunelles usées par la vie, vieilles d'un siècle, l'Abdallah perdu, en quelque sorte revenu, tout ce qui restait d'Abdallah. Il aimait le petit Garçon orphelin, grandement; il avait coutume de dire, Qu'il fallait qu'ils prissent soin de ce beau petit Garçon, que rien dans leur parenté n'était plus précieux que lui. A sa mort, alors que le garçon n'était encore âgé que de deux ans, il le laissa à la charge d'Abou Thaleb, l'aîné des Oncles, comme à celui qui maintenant était la tête de la maison. Par cet Oncle, homme juste et raisonnable comme tout le dénote, Mahomet fut élevé à la meilleure façon Arabe.

Mahomet, comme il grandissait, accompagnait son Oncle dans des voyages de commerce et autres pareils; dans sa dix-huitième année on le voit, en qualité de combattant, accompagner son Oncle à la guerre. Mais peut-être le plus significatif de tous ses voyages est-ce un voyage que nous trouvons noté comme d'une date antérieure de quelques années : un voyage aux Foires de Syrie. Le jeune homme ici, pour la première

fois, entrait en contact avec un monde tout à fait étranger, — avec un élément étranger d'une importance infinie pour lui : la Religion Chrétienne. Je ne sais ce qu'il faut penser de ce « Sergius, le Moine Nestorien », chez qui Abou Thaleb et lui, dit-on, logèrent; ou dans quelle mesure un moine aurait pu donner son enseignement à quelqu'un d'encore si jeune. Il est assez probable qu'elle a été grandement exagérée, cette histoire du Moine Nestorien. Mahomet n'avait que quatorze ans; il ne parlait absolument d'autre langue que la sienne : beaucoup de choses en Syrie doivent nécessairement avoir été un étrange et inintelligible tourbillon pour lui. Mais les yeux de l'adolescent étaient ouverts; des lueurs de bien des choses devaient sans doute y être recueillies, et couver, bien énigmatiques encore, mais pour mûrir d'étrange façon en vues, en croyances et en intuitions un jour. Ces voyages en Syrie furent probablement le commencement de bien des choses pour Mahomet.

Une autre circonstance qu'il ne nous faut pas oublier : c'est qu'il n'avait aucune instruction scolaire; de la chose que nous appelons instruction scolaire, pas l'ombre. L'art d'écrire venait à peine d'être introduit en Arabie; l'opinion qui semble avérée, c'est que Mahomet ne sut jamais écrire! La vie dans le Désert, avec ses expériences, fut toute son éducation. Ce que, de sa place obscure, avec ses propres yeux et ses propres pensées, il pouvait saisir de cet Univers infini, voilà ni plus ni moins ce qu'il en devait savoir. Curieux, si nous voulons y réfléchir, ce fait de n'avoir aucun livre. Excepté par ce qu'il pouvait

voir de lui-même, ou par ce dont il pouvait entendre parler, grâce à d'incertaines rumeurs, dans l'obscur Désert Arabe, il ne pouvait savoir rien. La sagesse qui avait été avant lui ou loin de lui dans le monde, était en une manière comme non avenue, là, pour lui. Des grandes âmes sœurs, fanaux de flamme à travers tant de terres et de temps, pas une n'est en communication directe avec cette grande âme. Il est seul là, profondément enfoui au sein du Désert; il a à grandir ainsi, — seul avec la Nature et ses propres Pensées.

Mais, dès son jeune âge, il avait été remarqué comme un homme méditatif. Ses compagnons le nommaient « *Al Amin*, le Fidèle ». Homme de vérité et de fidélité; vrai dans ce qu'il faisait, dans ce qu'il disait et pensait. Ils remarquaient que toujours *il* voulait dire quelque chose. Homme assez taciturne en parole; silencieux quand il n'y avait rien à dire; mais judicieux, sage, sincère, quand il prenait la parole; toujours jetant de la lumière sur la question. Voilà la seule sorte de parole qui *mérite* qu'on parle! Pendant toute sa vie nous trouvons qu'il a été regardé comme un homme tout à fait solide, fraternel, ingénu. Sérieux, sincère caractère; cependant aimable, cordial, sociable, enjoué même; — un bon rire en lui avec tout cela : il y a des hommes dont le rire est aussi faux que n'importe quoi en eux; qui ne savent pas rire. Il est parlé de la beauté de Mahomet : sa belle, sagace, honnête figure, son teint brun et fleuri, ses brillants yeux noirs; — j'aime assez aussi cette veine sur le front, qui se gonflait et noircissait quand il était en colère : comme la « veine *en fer à cheval* »

dans *Redgauntlet* de Scott. C'était une sorte de trait dans la famille de Hashem, cette veine noire qui se gonflait sur le front; Mahomet l'avait saillante, paraît-trait-il. Homme spontané, passionné, pourtant juste, vrai d'intention! Plein de faculté sauvage, de feu et de lumière; de vertu sauvage, tout inculte; accomplissant la tâche de sa vie dans les profondeurs du Désert, là.

Comment il fut placé chez Kadijah, riche Veuve, comme son Intendant, et voyagea pour ses affaires, et se rendit de nouveau aux Foires de Syrie; comment il dirigea tout, comme on peut bien comprendre, avec fidélité, adresse; comment la gratitude, l'estime pour lui grandirent en elle : toute cette histoire de leur mariage est tout à fait gracieuse et intelligible, telle qu'elle nous est dite par les auteurs Arabes. Il avait vingt-cinq ans; elle quarante, belle encore d'ailleurs. Il semble avoir vécu d'une façon très affectueuse, paisible, saine, avec cette bienfaitrice épousée; l'aimant véritablement, et n'aimant qu'elle. Cela va grandement contre la théorie de l'imposture, ce fait qu'il a vécu de cette façon entièrement irréprochable, entièrement calme et ordinaire, jusqu'à ce que l'ardeur de ses années fût tombée. Il atteignit quarante ans avant de parler d'aucune mission du Ciel. Toutes ses irrégularités, réelles et supposées, datent d'après sa cinquantième année, quand la bonne Kadijah fut morte. Toute « son ambition », à ce qu'il semble, avait été, jusqu'ici, de vivre une honnête vie; sa « réputation », la simple bonne opinion de voisins qui le connaissaient, avait été suffisante jusqu'ici. Il aurait donc attendu le moment où il deve-

nait déjà vieux, où l'ardent prurit[1] de sa vie s'était tout consumé et évaporé, où la *paix* commençait à être la principale chose que ce monde pût lui donner, pour se lancer dans la « carrière de l'ambition »; et, démentant tout son caractère et toute son existence passés, pour se poser en misérable et vide charlatan, afin d'acquérir ce dont maintenant il ne pouvait plus jouir! Pour ma part, je n'ai foi aucunement en cela.

Ah! non : ce Fils du Désert, au cœur profond, avec ses brillants yeux noirs, et son âme ouverte, sociale et profonde, avait d'autres pensées en lui que l'ambition. Grande âme silencieuse; il était un de ceux qui ne peuvent *que* prendre les choses au sérieux; que la Nature elle-même a destinés à être sincères. Tandis que d'autres marchent dans des formules et des ouï-dire, assez contents d'habiter là, cet homme ne pouvait pas s'abriter dans des formules; il était seul avec sa propre âme et la réalité des choses. Le grand Mystère de l'Existence, comme je l'ai dit, l'y regardait fixement, avec ses terreurs, avec ses splendeurs; pas d'ouï-dire qui pussent cacher ce fait indicible : « Me Voici! » Une telle *sincérité*, comme nous la nommons, a en vérité vraie quelque chose de divin. La parole d'un tel homme est une Voix sortie directement du propre Cœur de la Nature. Les hommes l'écoutent certes et il faut qu'ils l'écoutent, cette parole, comme ils n'écoutent rien autre au monde; — toute autre chose est du vent en comparaison. De tout temps, mille pensées, dans ses pèlerinages et

1. ... the prurient heat...

ses voyages, avaient été en cet homme : Que suis-je? Qu'*est*-ce que cette insondable Chose où je vis, que les hommes nomment Univers? Qu'est-ce que la Vie, qu'est-ce que la Mort? Que dois-je croire? Que dois-je faire? Les farouches rochers du mont Hara, du mont Sinaï, les sévères solitudes de sable ne répondaient pas. Le grand Ciel roulant silencieux sur nos têtes, avec ses bleues scintillations d'étoiles, ne répondait pas. Il n'y avait nulle part de réponse. La propre âme de l'homme, avec ce qu'il y habitait d'inspiration de Dieu, c'était à elle de répondre!

C'est la chose que tous les hommes ont à se demander; que nous aussi nous avons à nous demander, et à laquelle nous avons à répondre. Cet homme sauvage sentait que cela était d'une importance *infinie;* que toutes les autres choses étaient sans aucune importance en comparaison. Le jargon des raisonneuses Sectes Grecques, les vagues traditions des Juifs, la stupide routine de l'Idolâtrie Arabe : il n'y avait aucune réponse en ces choses. Un Héros, je le répète, a pour premier caractère distinctif, ce qu'en vérité nous pouvons appeler premier et dernier caractère, l'Alpha et l'Oméga de tout son Héroïsme, Qu'il pénètre à travers les apparences des choses le fond des *choses*. Usage et coutume, respectable ouï-dire, respectable formule : toutes ces choses sont bonnes, ou ne sont pas bonnes. Il y a quelque chose derrière et par delà toutes ces choses, à quoi toutes ces choses doivent nécessairement correspondre, dont elles doivent être l'image, ou bien elles sont — *Idolâtries;* « morceaux de bois noir prétendant être Dieu »; pour l'âme sérieuse, moquerie et abomi-

nation. Les Idolâtries, si dorées soient-elles, desservies par les chefs des Koréishs, ne pourront rien pour cet homme. Quoique tous les hommes marchent par elles, qu'importe? La grande Réalité se dresse là, *le* fixant. Il a à lui répondre, là, ou à périr misérablement. Maintenant, maintenant même, ou autrement à travers toute l'Éternité, jamais! Lui répondre : il faut que *tu* trouves une réponse. — L'ambition? Qu'est-ce que toute l'Arabie pouvait faire pour cet homme; avec la couronne du Grec Héraclius, du Persan Chosroès, et toutes les couronnes de la Terre; — que pouvaient-elles toutes faire pour lui? Ce n'était point de la Terre qu'il avait besoin d'entendre parler; c'était du Ciel là-haut et de l'Enfer là-bas. Toutes les couronnes et souverainetés quelconques, où seraient-*elles* dans quelques brèves années? Être Sheik de la Mecque ou d'Arabie, et avoir un petit morceau de bois doré placé entre ses mains, — sera-ce là le salut d'un homme? Je pense décidément que non. Nous la laisserons tout à fait de côté, cette hypothèse de l'imposture, comme non croyable; pas même très tolérable, digne surtout d'être rejetée par nous.

Mahomet avait pris l'habitude de se retirer tous les ans, durant le mois de Ramadhan, dans la solitude et le silence; comme en vérité c'était la coutume Arabe; louable coutume, qu'un tel homme, surtout, devait trouver naturelle et salutaire. En communion avec son propre cœur, dans le silence des montagnes; lui-même silencieux; ouvert aux « douces petites voix » : c'était une bien naturelle coutume! Mahomet était dans sa quarantième année, quand, s'étant retiré

dans une caverne du mont Hara, près de la Mecque, durant ce Ramadhan, pour passer le mois en prière, et en méditation sur ces grandes questions, il dit un jour à sa femme Kadijah, qui, avec toute sa maison, était avec lui ou près de lui cette année-là, Que, par une indicible et spéciale faveur du Ciel, il avait maintenant éclairci tous ces mystères; qu'il n'était plus dans le doute et dans les ténèbres, mais qu'il voyait tout à fait. Que toutes ces Idoles et Formules n'étaient rien, misérables petits morceaux de bois; qu'il y avait Un Dieu dans et sur tout; et qu'il nous fallait laisser toutes les Idoles, et regarder vers Lui. Que Dieu est grand, et qu'il n'y a rien autre de grand! Il est la Réalité. Les Idoles de bois ne sont pas réelles; Il est réel. Il nous a faits d'abord, nous soutient encore; nous et toutes choses ne sommes que l'ombre de Lui; un vêtement transitoire voilant l Éternelle Splendeur. « *Allah akbar*, Dieu est grand; » — et alors aussi « *Islam* », Qu'il faut nous *soumettre* à Dieu. Que toute notre force gît dans la soumission résignée à Lui, quoi que ce soit qu'Il nous fasse. Pour ce monde, et pour l'autre! La chose qu'Il nous envoie, fût-ce la mort et pis que la mort, doit être bonne, doit être la meilleure; nous nous résignons nous-mêmes à Dieu. — « Si c'est là l'*Islam* », dit Gœthe, « ne vivons-nous pas tous dans l'*Islam?* » Oui, tous ceux d'entre nous qui ont quelque moralité dans leur vie; nous tous vivons ainsi. Il a toujours été tenu pour la plus haute sagesse chez un homme, non pas simplement de se soumettre à la Nécessité, — la Nécessité le forcera bien à se soumettre — mais de savoir et de bien croire que

la chose sévère que la Nécessité a ordonnée, était la plus sage, la meilleure, la chose dont il était besoin là. D'abandonner sa prétention frénétique de mesurer ce grand Monde de Dieu dans sa petite fraction de cerveau; de savoir que ce monde *a* véritablement, bien qu'elle soit profondément insondable pour lui, une Juste Loi, que l'âme en est Bonne; — que son rôle à lui est de s'y conformer à la Loi du Tout, et dans un dévot silence de suivre cette loi, sans la discuter, lui obéissant comme à une loi indiscutable.

Je le dis, ceci est encore la seule vraie moralité connue. Un homme est droit et invincible, vertueux et sur la route qui mène à la sûre conquête, précisément tant qu'il se joint lui-même à la grande et profonde Loi du Monde, en dépit de toutes lois superficielles, apparences temporaires, calculs par profits et pertes; il est victorieux tant qu'il coopère avec cette grande Loi centrale, non victorieux autrement : — et sûrement sa première chance de coopérer avec elle, ou d'entrer dans son cours, c'est de connaître avec toute son âme qu'elle *est;* qu'elle est bonne, et seule bonne! Ceci est l'âme de l'Islam; c'est proprement l'âme du Christianisme ; — car l'Islam peut être défini une forme confuse de Christianisme; s'il n'y eût pas eu de Christianisme, lui non plus n'eût pas été. Le Christianisme aussi nous commande d'être, avant tout, résignés à Dieu. Nous devons ne prendre aucunement conseil de ce qui est chair et sang; ne prêter aucunement l'oreille à de vaines arguties, à de vains chagrins et désirs : savoir que nous ne savons rien; que le pire mal et le plus cruel à nos yeux n'est pas ce qu'il semble; que, quelle que soit la chose qui

nous arrive, nous avons à la recevoir comme envoyée de Dieu en haut, et à dire : Elle est bonne et sage, Dieu est grand ! « Même s'Il me tue, je veux encore me fier à Lui. » L'Islam se propose à sa manière la Négation de Soi, l'Annihilation de Soi. Ceci est encore la plus haute Sagesse que le Ciel ait révélée à notre Terre.

Telle était la lumière qui était venue, comme elle avait pu, illuminer les ténèbres de cette âme sauvage d'Arabe. Une confuse et éblouissante splendeur comme de vie et de Ciel, dans ces grandes ténèbres qui menaçaient d'être la mort : il l'appela révélation et ange Gabriel ; — qui de nous encore peut savoir comment l'appeler ? C'est l' « inspiration du Tout-Puissant qui nous donne l'intelligence. » *Connaître;* pénétrer la vérité de n'importe quoi, est toujours un acte mystique, — dont les meilleures Logiques ne peuvent en balbutiant qu'effleurer la surface. « La Croyance n'est-elle pas le vrai Miracle annonçant Dieu ? » dit Novalis. — Que l'âme entière de Mahomet, enflammée de cette grande Vérité à lui octroyée, y ait senti comme une chose importante et la seule importante, c'était très naturel. Que la Providence l'avait indiciblement honoré, *lui*, en la lui révélant, en le sauvant de la mort et des ténèbres; qu'il était par conséquent obligé de faire connaître cette même vérité à toutes les créatures : voilà ce qui était signifié par « Mahomet est le Prophète de Dieu » ; voilà aussi qui n'est pas sans avoir sa vraie signification. —

La bonne Kadijah, nous pouvons l'imaginer, l'écouta avec étonnement, avec doute : à la fin elle répondit : Oui, c'était *vrai* ce qu'il disait. On peut imaginer aussi

la gratitude sans bornes de Mahomet; et comment de toutes les bontés qu'elle avait eues pour lui, ce fait de croire à la fervente et laborieuse parole qu'il prononçait maintenant fut la plus grande. « Il est certain », dit Novalis, « que ma Conviction gagne infiniment, du moment qu'une autre âmeeut bien y croire. » C'est une faveur sans bornes. — Jamais il n'oublia cette bonne Kadijah. Longtemps après, Ayesha, sa jeune épouse favorite, femme qui, en vérité, se distingua parmi les Musulmans, par toute sorte de qualités, durant toute sa longue vie; cette jeune et brillante Ayesha donc était, un jour, à le questionner : « Voyons, est-ce que je ne vaux pas mieux que Kadijah ? Elle était veuve ; âgée, et elle avait perdu ses attraits : vous m'aimez mieux que vous ne l'aimâtes ? » — « Non, par Allah ! » répondit Mahomet : « Non, par Allah ! Elle a cru en moi quand nul autre n'y voulait croire. Dans le monde entier je n'ai eu qu'un seul ami, et ce fut elle ! » — Séid, son Esclave, crut aussi en lui; ceux-ci avec son jeune Cousin Ali, fils d'Abou Thaleb, furent les premiers qu'il convertit.

Il parla de sa Doctrine à l'un et à l'autre; mais la plupart la traitèrent avec raillerie, avec indifférence ; en trois années, je pense, il n'avait gagné que treize adhérents. Ses progrès étaient assez lents. Ses encouragements à persévérer, c'étaient tout à fait les encouragements usuels que rencontre un tel homme dans un tel cas. Après quelque trois années de petit succès, il invita quarante de ses principaux parents à un banquet ; et là il se leva et leur dit quelle était sa prétention : qu'il avait cette chose à promulguer au dehors pour tous les hommes ; que c'était la chose la

plus haute, la chose unique : lequel d'entre eux voudrait le seconder en cela? Au milieu du doute et du silence de tous, le jeune Ali, un adolescent de seize ans à peine, impatient du silence, se leva brusquement et s'écria en un passionné et fougueux langage, Que lui voulait bien! L'assemblée, parmi laquelle était Abou Thaleb, père d'Ali, ne pouvait pas avoir d'inimitié pour Mahomet; pourtant la vue, là, d'un homme illettré déjà âgé, avec un adolescent de seize ans, décidant une telle entreprise contre toute l'humanité, leur apparut ridicule; l'assemblée éclata de rire. Néanmoins l'entreprise prouva qu'elle n'était pas une chose risible; c'était une chose très sérieuse! Quant à ce jeune Ali, on ne peut que l'aimer. Créature à l'âme noble, comme il se montra, alors et toujours par la suite; plein d'affection, d'une audace de feu. Quelque chose de chevaleresque en lui; brave comme un lion; cependant avec une grâce, une vérité et une affection dignes de la chevalerie Chrétienne. Il mourut assassiné dans la Mosquée de Bagdad; mort occasionnée par sa généreuse loyauté, sa confiance, dans la loyauté des autres : il dit que Si la blessure ne se trouvait pas mortelle, il fallait pardonner à l'Assassin; mais que si elle l'était, alors il fallait le tuer sur-le-champ, afin qu'ainsi tous deux à la même heure pussent comparaître devant Dieu, et voir de quel côté dans cette querelle était la justice!

Mahomet naturellement offensait les Koréishs, Gardiens de la Caabah, surintendants des Idoles. Un ou deux hommes d'influence s'étaient joints à lui : la chose se propageait lentement, mais elle se propageait. Naturellement il offensait chacun : Quel est celui-ci qui

prétend être plus sage que nous tous; qui nous gourmande tous, comme purs imbéciles et adorateurs de bois! Abou Thaleb le bon Oncle parla avec lui : Ne pouvait-il garder le silence sur tout cela; croire tout cela pour lui-même, et n'en pas troubler d'autres, irriter les chefs, mettre en danger et lui-même et eux tous, en en parlant? Mahomet répondit : Quand le Soleil se tiendrait à sa droite et la Lune à sa gauche, lui ordonnant de se tenir en paix, il ne pourrait obéir! Non : il y avait dans cette Vérité qu'il avait trouvée quelque chose qui était de la Nature elle-même; égal en rang au Soleil, ou à la Lune, ou à n'importe quelle chose que la Nature eût faite. Elle s'énoncerait là, aussi longtemps que le Tout-Puissant le permettrait, en dépit du Soleil et de la Lune, et de tous les Koréishs et de tous les hommes et de toutes les choses. Il fallait qu'elle fît ainsi, et elle ne pouvait faire rien d'autre. Mahomet répondit ainsi; et, dit-on, « fondit en larmes ». Fondit en larmes : il sentait que Abou Thaleb était bon pour lui; que la tâche qui lui était dévolue n'était pas douce, mais sévère et grande.

Il continua à parler à qui voulait l'entendre; publiant sa Doctrine parmi les pèlerins quand ils venaient à la Mecque; gagnant des adhérents en tel lieu et en tel autre. Continuelle contradiction, haine, danger ouvert ou secret, le suivaient. Ses puissantes relations protégeaient Mahomet lui-même; mais bientôt, sur son propre avis, tous ses adhérents eurent à quitter la Mecque, et à chercher refuge en Abyssinie, outre-mer. Les Koréishs devenaient toujours plus irrités; formaient des complots, et prêtaient des serments entre eux, pour mettre à mort Mahomet de leurs propres

mains. Abou Thaleb était mort, la bonne Kadijah était morte. Mahomet ne sollicite pas de sympathie de notre part; mais sa perspective[1] en ce temps était une des plus sombres. Il eut à se cacher dans des cavernes, à s'échapper sous des déguisements; à fuir çà et là; sans demeure, en continuel péril pour sa vie. Plus d'une fois il sembla que c'en était fait de lui; plus d'une fois il s'en fallut d'un fétu, du cheval de quelque cavalier prenant peur, ou de telle autre chose pareille, que Mahomet et sa Doctrine ne prissent fin là, et qu'on n'en entendît plus parler du tout. Mais elle ne devait pas finir ainsi.

Dans la treizième année de sa mission, trouvant ses ennemis tous ligués contre lui, quarante conjurés, un par tribu, attendant l'occasion de lui ôter la vie, et que la Mecque n'était plus tenable pour lui, Mahomet s'enfuit au lieu alors appelé Yathreb, où il avait gagné quelques adhérents; lieu que maintenant on appelle Médine, ou « *Medinat al Nabi*, la Cité du Prophète », à cause de cette circonstance. Ce lieu se trouvait à quelque 200 milles de distance, à travers rochers et déserts; ce n'est pas sans grande difficulté, dans une disposition d'esprit telle que nous pouvons l'imaginer, qu'il s'y réfugia et trouva accueil. Tout l'Orient date son ère de cette Fuite, *Hegira* comme ils la nomment : l'An I de cette Hégire est l'année 622 de notre Ère, la cinquante-troisième de la vie de Mahomet. Il devenait maintenant un vieillard; ses amis disparaissant autour de lui un à un; son sentier désolé, entouré de danger : à moins qu'il ne pût trouver

1. ... his outlook...

de l'espoir dans son propre cœur, la face extérieure des choses n'était que désespoir pour lui. Il en est ainsi pour tous les hommes en pareil cas. Jusqu'ici Mahomet avait fait profession de publier sa Religion par la voie de la prédication et de la persuasion seules. Mais maintenant, ignominieusement chassé de son pays natal, puisque des hommes injustes, non seulement n'avaient pas du tout prêté l'oreille à son sérieux message du Ciel, au profond cri de son cœur, mais ne voulaient même pas le laisser vivre s'il continuait à le déclarer, — le sauvage Fils du Désert résolut de se défendre, en homme et en Arabe. Si les Koréishs veulent que les choses soient ainsi, ainsi seront-elles. Des nouvelles, senties d'une importance infinie pour eux et pour tous les hommes, ils ne voulaient pas les écouter; ils voulaient les fouler aux pieds par la pure violence, par le fer et le meurtre : eh bien, que le fer décide alors! Ce furent dix années de plus pour ce Mahomet; toutes de combat, de haletant et impétueux labeur et d'effort; avec quel résultat, nous le savons.

Bien des choses ont été dites sur ce fait de Mahomet propageant sa Religion par l'épée. Il est sans aucun doute beaucoup plus noble que nous puissions nous glorifier que la Religion Chrétienne se soit propagée pacifiquement par la voie de la prédication et de la conviction. Cependant, si nous prenons ceci comme un argument pour la vérité ou la fausseté d'une religion, il y a là une radicale méprise. L'épée, en vérité : mais où la prendrez-vous, votre épée! Toute opinion nouvelle, à son apparition, est précisément une *minorité d'un*. Dans la seule tête d'un homme, voilà où elle

habite jusqu'ici. Un seul homme dans le monde entier croit à elle; voilà un homme contre tous les hommes. Qu'*il* prenne une épée et s'efforce de la propager par ce moyen, cela l'avancera peu. Il vous faut d'abord trouver votre épée ! En somme, une chose se propage comme elle peut. Nous ne voyons pas, pour ce qui est de la Religion Chrétienne non-plus, qu'elle ait toujours dédaigné l'épée, lorsqu'une fois elle en avait trouvé une. La conversion des Saxons par Charlemagne n'eut pas lieu par la prédication. Peu m'importe cette question d'épée : j'admettrai qu'une chose lutte pour elle-même en ce monde, avec toute épée ou langue ou tout instrument qu'elle a, ou dont elle peut se saisir. Nous la laisserons prêcher, et pamphléter[1], et combattre, et se démener à outrance, et de bec et d'ongles, faire tout ce qui peut être en elle; bien sûrs que, à la longue, elle ne saurait rien conquérir qui ne mérite d'être conquis. Ce qui est meilleur qu'elle-même, elle ne peut le supprimer, mais seulement ce qui est pire. En ce grand Duel, la Nature elle-même est arbitre, et ne peut faire aucune injustice : la chose qui est la plus profondément enracinée dans la Nature, celle que nous appelons *la plus vraie*, c'est cette chose et non l'autre qui se trouvera grandir à la fin.

Ici cependant, à l'égard de bien des choses qu'il y a dans Mahomet et dans son succès, nous devons nous rappeler quel arbitre est la Nature; quelle grandeur, composée de profondeur et de tolérance, est en elle. Vous prenez du froment pour le jeter dans le sein de la Terre : votre froment peut être mêlé de balle, de

1. ... pamphleteer...

paille hachée, de balayures de grange, de poussière et de tous les rebuts imaginables; peu importe : vous le jetez dans la bonne et juste Terre; elle fait pousser le froment, — tous les rebuts, elle les absorbe silencieusement, *les* ensevelit; elle ne dit rien des rebuts. Le froment jaune est là qui croît; la bonne Terre est silencieuse sur tout le reste, — elle a silencieusement tiré quelque parti de tout le reste aussi, et elle ne fait aucune plainte à ce sujet! Ainsi en est-il partout dans la Nature! Elle est vraie et non un mensonge; et cependant si grande et juste, et maternelle en sa vérité. Elle ne requiert d'une chose que d'*être* ingénue de cœur; elle la protégera, s'il en est ainsi; non, s'il n'en est pas ainsi. Il y a une âme de vérité dans toutes les choses auxquelles elle a jamais donné asile. Hélas! ceci n'est-il pas l'histoire de toute très haute Vérité qui entre ou qui est jamais entrée dans le monde? Leur *corps* à elles toutes est imperfection; un élément de lumière *dans* des ténèbres : pour nous elles ont à s'incarner en une pure Logique, en quelque Théorème de l'Univers purement *scientifique;* qui *ne peut* être complet; qui ne peut qu'être trouvé, un jour, *in*complet, erroné, et ainsi mourir et disparaître. Le corps de toute Vérité meurt; et pourtant, dans toute vérité, dis-je, il y a une âme qui jamais ne meurt; qui dans une nouvelle et toujours plus noble incarnation vit immortelle comme l'homme lui-même! Telles sont les voies de la Nature. L'ingénue essence de vérité jamais ne meurt. Qu'elle soit ingénue, une voix issue de la grande Profondeur de la Nature, voilà le point au tribunal de la Nature. Ce que *nous* appelons pur ou impur, n'est pas pour elle la question finale. Non

combien il y a de paille en vous ; mais si vous avez du froment. Pur? je pourrais dire à maint homme : Oui, vous êtes pur ; assez pur; mais vous êtes paille, — insincère hypothèse, ouï-dire, formalité ; jamais absolument vous n'avez été en contact avec le grand cœur de l'Univers ; vous n'êtes proprement ni pur ni impur! vous n'*êtes* rien, la Nature n'a que faire de vous.

La Croyance de Mahomet, nous l'avons appelée une espèce de Christianisme ; et réellement, si nous considérons les sauvages ravissements de ferveur avec lesquels elle fut crue et prise à cœur, je dirais une meilleure espèce que celle de ces misérables Sectes Syriennes, avec leurs vaines querelles sur *Homoiousion* et *Homoousion*, la tête pleine d'un méprisable bruit, le cœur vide et mort! Sa vérité est amalgamée d'erreur et de fausseté monstrueuses ; mais c'est sa vérité qui lui suscite des croyants, non sa fausseté : elle réussit par sa vérité. Bâtarde espèce de Christianisme, mais vivante espèce ; avec une vie du cœur en elle ; non morte, hachant menu de la stérile logique purement! Hors de tout ce rebut d'idolâtries Arabes, d'argumentatives théologies, de traditions, de subtilités, de rumeurs et d'hypothèses de Grecs et de Juifs, avec leurs oiseux tréfilages [1] d'idées, cet homme sauvage du Désert, avec son cœur sincère et sauvage, sérieux comme la mort et la vie, avec sa grande et fulgurante vision naturelle, avait pénétré le cœur [2] de la chose. L'Idolâtrie n'est rien : vos Idoles de Bois, « vous les frottez d'huile et de cire, et les mouches s'y prennent »,

1. ... Wiredrawings...
2. ... Kernel... Voir p. 51, note 2.

— ces Idoles, c'est du bois, je vous dis ! Elles ne peuvent rien faire pour vous; elles sont une prétention blasphématoire et impuissante; une horreur et une abomination, si vous les connaissiez. Dieu seul est; Dieu seul a la puissance; Il nous a faits, Il peut nous tuer et nous garder en vie : « *Allah akbar*, Dieu est grand ». Comprenez que Sa volonté est la meilleure pour vous; que, si douloureuse soit-elle à ce qui est chair et sang, vous la trouverez la plus sage, la meilleure : vous êtes tenus de la prendre ainsi; dans ce monde et dans le prochain, vous n'avez aucune autre chose que vous puissiez faire !

Et maintenant, si les sauvages idolâtres ont réellement cru cette chose, et avec leurs cœurs de feu s'en sont emparés pour la pratiquer, sous quelque forme qu'elle leur vînt, je dis qu'elle était bien digne d'être crue. Sous une forme ou sous une autre, je dis que c'est encore la seule chose digne d'être crue par tous les hommes. L'homme en effet par là devient le grand-prêtre de ce Temple du Monde. Il est en harmonie avec les Décrets de l'Auteur de ce Monde; coopérant avec eux, n'allant pas vainement à l'encontre d'eux : je ne sais, jusqu'à ce jour, aucune meilleure définition du Devoir que celle-là même. Tout ce qui est *droit* s'implique dans ce fait de coopérer avec la réelle Tendance du Monde : vous réussissez par ce fait (la Tendance du Monde réussira), vous êtes bon, et dans le droit chemin, là. Homoiousion, Homoousion, cette vaine querelle logique, alors ou avant ou en tout temps, peut s'en aller quereller ailleurs, où et comme il lui plaira : voilà la *chose* que toute cette querelle s'efforce de signifier, si tant est qu'elle signifie quelque chose. Si

elle ne réussit pas à signifier cette chose, elle ne signifie rien. Non que les Abstractions, les Propositions logiques, soient correctement formulées ou incorrectement; mais que les vivants et concrets Fils d'Adam prennent réellement ceci à cœur : voilà le point important. L'Islam a dévoré toutes ces vaines Sectes querelleuses; et je pense qu'il avait le droit d'agir ainsi. Il était une Réalité, directement issue du grand Cœur de la Nature encore une fois. Idolâtries Arabes, formules Syriennes, tout ce qui n'était pas également réel, devait s'en aller en flamme, — pur bois mort, *combustible*, en divers sens, pour ceci qui était *feu*.

C'est pendant ces guerres et luttes sauvages, spécialement après la Fuite de la Mecque, que Mahomet a dicté par intervalles son Livre Sacré, qu'on nomme *Koran*, ou *Lecture*, « Chose à lire ». Voici l'Œuvre dont lui et ses disciples faisaient tant de cas, qu'ils demandaient au monde entier, Cela n'est-il pas un miracle? Les Mahométans regardent leur Coran avec un respect que peu de Chrétiens accordent même à leur Bible. Il est admis partout comme le type de toute loi et de toute pratique; la chose sur laquelle il faut se guider dans la spéculation et dans la vie : le message envoyé directement du Ciel, auquel la Terre doit se conformer, et selon lequel elle doit marcher; la chose à lire. Leurs Juges décident d'après lui; tous les Musulmans sont tenus de l'étudier, de chercher en lui la lumière de leur vie. Ils ont des mosquées où il est lu tout entier quotidiennement; trente relais de prêtres le reprennent en succession, et le lisent d'un bout à l'autre chaque jour. Là, pendant douze cents années,

la voix de ce Livre, à tous les moments, n'a cessé de résonner à travers les oreilles et les cœurs d'un si grand nombre d'hommes. Nous entendons parler de Docteurs Mahométans qui l'avaient lu soixante-dix mille fois!

Très curieux : si on recherchait « les différences de goût national », c'est ici sûrement qu'en serait l'exemple le plus saillant! Nous aussi, nous pouvons lire le Coran; la Traduction que nous en avons, par Sale, est connue pour être très fidèle. Il faut que je le dise, c'est une des plus pénibles lectures que j'aie jamais entreprises. Un confus et fastidieux fouillis, indigeste, informe; redites sans fin, longueurs à perdre haleine [1], enchevêtrement; très indigeste, informe; — insupportable stupidité, enfin ! Il n'y a rien qu'un sentiment de devoir qui puisse conduire n'importe quel Européen d'un bout à l'autre du Coran. Nous y lisons, comme nous pourrions lire dans les Archives d'État, des masses d'illisible fatras, parce que peut-être nous y pourrons saisir quelques lueurs d'un homme remarquable. Il est vrai que nous l'avons avec des désavantages : les Arabes y voient plus de méthode que nous. Les sectateurs de Mahomet ont trouvé le Coran gisant tout en fragments, tel qu'il avait été écrit lors de sa première promulgation; en grande partie, disent-ils, sur des omoplates de mouton, jetées pêle-mêle dans un coffre : et ils le publièrent, sans ordre saisissable, chronologique ou autre; — tâchant simplement, semblerait-il, et ceci pas bien strictement, de mettre les plus longs chapitres les premiers. Le

1. ... long-windedness...

commencement réel, de cette manière, s'en trouve presque à la fin : car les plus anciennes parties étaient les plus courtes. Lu dans sa suite historique il ne serait peut-être pas si mauvais. Une grande partie aussi, dit-on, en est rhythmique; une sorte de sauvage et chantante mélopée, dans l'original. Ceci peut être un grand point; beaucoup peut-être a été perdu dans la Traduction ici. Cependant, avec toutes ces concessions, on sent qu'il est difficile de voir comment jamais mortel a pu considérer ce Coran comme un Livre écrit dans le Ciel, trop bon pour la Terre; comme un livre bien écrit, ou en vérité comme un *livre* du tout; et non comme une rapsodie égarée; *ecrite*, si écrite on peut dire, aussi mal que presque aucun livre le fut jamais! Voilà pour ce qui regarde les différences nationales, et la règle du goût.

Cependant, dirais-je, il n'est pas inintelligible que les Arabes aient pu l'aimer ainsi. Lorsqu'une fois vous éloignez convenablement de vos mains ce confus enchevêtrement du Coran, et que vous l'avez derrière vous à distance, son caractère essentiel commence à se découvrir; et dans ceci il y a un mérite tout autre que le mérite littéraire. Si un livre vient du cœur, il trouvera moyen d'arriver à d'autres cœurs; tout l'art et le métier d'auteur sont de peu de résultat pour cela. On dirait que le caractère premier du Coran, c'est ce fait de son *ingénuité*, le fait d'être un livre de *bonne foi*. Prideaux, je sais, et d'autres l'ont représenté comme un pur tissu de jongleries; chapitre à chapitre fabriqué pour excuser et masquer les péchés successifs de l'auteur, seconder ses ambitions : et son charlatanisme : mais réellement il est temps

de rejeter tout cela. Je n'affirme pas la continuelle sincérité de Mahomet : qui est continuellement sincère? Mais je confesse que je ne m'explique pas du tout le critique qui, en ces temps-ci, l'accuserait de fourberie *préméditée*, de consciente fourberie généralement, ou même de fourberie du tout; — encore plus, qui l'accuserait d'avoir vécu dans un pur élément de fourberie consciente, et d'avoir écrit ce Coran comme un faussaire et un jongleur l'auraient fait! Tout œil candide, je pense, lira le Coran bien autrement qu'ainsi. C'est la confuse fermentation d'une grande et rude âme humaine; rude, inculte, qui ne sait pas même lire; mais fervente, sérieuse, luttant véhémentement pour s'exprimer en paroles, C'est avec une sorte d'intensité haletante qu'il s'efforce de s'exprimer; les pensées affluent vers lui pêle-mêle: en raison de la multitude même de choses à dire, il ne peut arriver à rien dire. L'idée qui est en lui ne s'ordonne en aucune forme de composition, elle est posée sans aucune suite, méthode, ou cohérence; — elles ne sont pas *formées* du tout, ces pensées de Mahomet; projetées informes, comme elles luttent et tombent là, dans leur état inarticulé et chaotique. Nous avons dit « stupide » : cependant une stupidité naturelle n'est en aucune façon le caractère du Livre de Mahomet; c'est une inculture naturelle plutôt. L'homme n'a pas étudié l'art de parler; dans la hâte et la presse d'un continuel combat, il n'a pas le temps de se mûrir en parole savante. La haletante et pantelante hâte ou véhémence d'un homme luttant au plus épais de la bataille pour la vie et le salut : voilà la disposition dans laquelle il est! Une hâte à corps perdu; en

raison de la grandeur même de la pensée, il ne peut arriver à s'articuler en paroles. Les expressions successives d'une âme dans cette disposition, colorées par les diverses vicissitudes d'une guerre de vingt-trois années; tantôt bien exprimées, tantôt mal : voilà le Coran.

Car nous devons considérer Mahomet, à travers ces vingt-trois années, comme le centre d'un monde entièrement en conflit. Batailles avec les Koréishs et les Païens, querelles parmi son propre peuple, défaillances de son propre cœur sauvage; tout ceci le tenait dans un perpétuel tourbillon, son âme ne connaissant plus de repos. Dans les nuits d'insomnie, comme on peut imaginer, l'âme sauvage de l'homme, ballottée parmi ces tourbillons, saluait toute lumière de décision en ces difficultés comme une véritable lumière venue du Ciel; *toute* résolution de sa pensée, ainsi bénie, indispensable pour lui là, lui semblait l'inspiration de quelque Gabriel. Faussaire et jongleur ? Non, non ! Ce grand cœur de feu, bouillant, sifflant comme une grande fournaise de pensées, n'était pas celui d'un jongleur. Sa vie était un Fait pour lui; cet Univers de Dieu, un Fait et une Réalité redoutables. Il a assez de défauts. L'homme était un inculte et demi-barbare Fils de la Nature, beaucoup du Bédouin persistant chez lui encore : il nous faut le prendre pour tel. Mais pour un misérable Simulacre, un famélique Imposteur sans yeux ou sans cœur, pratiquant pour une assiettée de potage une si blasphématoire escroquerie, contrefaçon de documents célestes, continuelle haute trahison contre son Créateur et Lui-même, voilà pour quel homme nous ne voulons ni ne pouvons le prendre.

La sincérité, en tous sens, me semble être le mérite du Coran; ce qui l'avait rendu précieux pour les sauvages Arabes. Elle est, après tout, le premier et le dernier mérite d'un livre; elle donne naissance aux mérites de toutes sortes, — oui, au fond, elle seule peut donner naissance au mérite de n'importe quelle sorte. Chose curieuse, à travers ces masses informes de tradition, vitupération, plainte, éjaculation, du Coran, on trouve une veine de vraie et directe intuition, de ce que nous pourrions presque appeler poésie, une veine errante. Le corps du Livre est fait de pure tradition, et pour ainsi dire de véhémente et enthousiaste prédication improvisée. Mahomet retourne sans cesse aux vieilles histoires des Prophètes, comme elles avaient cours dans la mémoire Arabe : comment Prophète après Prophète, le Prophète Abraham, le Prophète Hud, le Prophète Moïse, Chrétiens et autres réels et fabuleux Prophètes, étaient venus dans cette Tribu et dans celle-là, avertissant les hommes de leur péché; et avaient été reçus par eux précisément comme Mahomet l'était, — ce qui est une grande consolation pour lui. Ces choses, il les répète dix, peut-être vingt fois; de nouveau, et toujours de nouveau, avec de fastidieuses redites; il n'a jamais fini de les répéter. Un brave Samuel Johnson, dans son grenier abandonné, pouvait ressasser les Biographies d'Auteurs de cette façon! Voilà quelle est la grande matière du Coran. Mais, chose curieuse, à travers tout cela, perce de temps à autre quelque éclair comme du réel penseur et voyant. Il a effectivement un œil pour le monde, ce Mahomet : avec une certaine droiture et une âpre vigueur, il rapporte

à notre cœur la chose à laquelle son propre cœur a été ouvert. Je ne fais que peu de cas de ses louanges d'Allah, louanges que beaucoup de personnes louent; elles sont empruntées, je suppose, principalement à l'Hébreu, du moins elles sont bien surpassées là. Mais l'œil qui darde son regard droit dans le cœur des choses, et en *voit* la vérité, c'est là pour moi un objet hautement intéressant. Propre don de la grande Nature; qu'elle accorde à tous, mais que seulement un sur mille ne rejette pas lamentablement : c'est ce que j'appelle sincérité de vision; la pierre de touche d'un cœur sincère.

Mahomet ne peut opérer aucun miracle : il répond souvent impatiemment : « Je ne puis opérer aucun miracle. » Moi? « Je suis un Prédicateur Public »; chargé de prêcher cette doctrine à toutes les créatures. Pourtant le monde, comme nous pouvons voir, avait réellement de tout temps été tout entier un grand miracle pour lui. Embrassez d'un regard le monde, dit-il; n'est-il pas merveilleux, l'ouvrage d'Allah; entièrement « un signe pour vous », si vos yeux étaient ouverts! Cette Terre, Dieu l'a faite pour vous; il vous y a ménagé des sentiers »; vous pouvez y vivre, y marcher çà et là. — Les nuages, dans le sec pays d'Arabie, pour Mahomet, ils sont très merveilleux : Les grands nuages, dit-il, nés dans le sein profond de l'Immensité d'En-haut, d'où viennent-ils! Ils pendent, là, les grands monstres noirs; ils versent leurs déluges de pluie « pour revivifier une terre morte », et l'herbe pousse, et « les hauts palmiers feuillus avec leurs bouquets de dattes pendant autour. N'est-ce pas là un signe? » Votre bétail aussi, —

c'est Allah qui l'a fait; serviables et muettes créatures; elles changent l'herbe en lait; vos vêtements, vous les tirez d'elles, très étranges créatures; elles viennent en rang au logis, à l'heure du soir, « et, » ajoute-t-il, « et elles vous font honneur! » Les navires aussi, — il parle souvent des navires : Vastes montagnes mouvantes, ils déploient leurs ailes de toile, vont bondissant, là, à travers l'eau, le vent du Ciel les poussant; tout à l'heure ils gisent sans mouvement, Dieu a retiré le vent, ils gisent morts, et ne peuvent bouger! Des miracles? s'écrie-t-il : Quel miracle voudriez-vous avoir? N'êtes-vous pas vous-mêmes là? Dieu *vous* a faits, « vous a formés d'un peu d'argile. » « Vous étiez petits jadis; il y a peu d'années, vous n'étiez pas du tout. Vous avez beauté, force, pensées, « vous avez compassion les uns des autres ». La vieillesse vient sur vous, et les cheveux gris; votre force s'évanouit en faiblesse; vous tombez, et de nouveau vous n'êtes plus. « Vous avez compassion les uns des autres » : ceci m'a beaucoup frappé : Allah aurait pu vous faire sans aucune compassion l'un pour l'autre, — comment cela eût-il été alors! C'est là une grande et directe pensée, un aperçu de première main dans le fait même des choses. De rudes vestiges de génie poétique, de tout ce qu'il peut y avoir de meilleur et de plus vrai, sont visibles dans cet homme. Forte et inculte intelligence; vision, cœur : homme fort et sauvage, — qui aurait pu prendre forme de Poète, de Roi, de Prêtre, de toute sorte de Héros.

A ses yeux, il est à jamais clair que ce monde, en son entier, est miraculeux. Il voit ce que, comme

nous l'avons dit une fois déjà, tous les grands penseurs, les rudes Scandinaves eux-mêmes, de façon ou d'autre, sont arrivés à voir : Que ce monde matériel, si solide d'aspect, n'est, au fond, dans le fait même, Rien; que c'est une visuelle et tangible Manifestation de la puissance et de la présence de Dieu, — une ombre suspendue au dehors par Lui sur le sein du vide Infini; rien de plus. « Les montagnes, dit-il, ces grandes montagnes rocheuses, elles devront se dissiper « comme des nuages »; se dissoudre dans le Bleu comme font les nuages, et n'être plus! » Il figure la Terre, à la façon Arabe, nous dit Sale, comme une immense Plaine ou Plate étendue de terre, sur laquelle les montagnes sont posées pour la *maintenir*. Au Dernier Jour, elles devront disparaître « comme des nuages »; la Terre entière devra aller virant, s'emporter dans un tourbillon, s'abîmer en épave, et comme poussière et vapeur s'évanouir dans l'Inanité. Allah retire d'elle sa main, et elle cesse d'être. L'empire universel d'Allah, la présence partout d'une ineffable Puissance, d'une Splendeur et d'une Terreur innommables, comme étant la vraie force, essence et réalité, en toutes choses quelconques, voilà ce qui était continuellement clair pour cet homme. C'est ce dont parle un moderne sous le nom de Forces de la Nature, Lois de la Nature; et qu'il ne figure pas comme une chose divine; pas même comme une chose du tout, mais comme une collection de choses, assez indivine, — vendable, curieuse, bonne à faire marcher des bateaux à vapeur! Avec nos Sciences et nos Encyclopédies, nous sommes enclins à oublier la *divinité*, dans nos laboratoires. Nous ne devrions

pas l'oublier! Cela une fois bien oublié, je ne sais quoi d'autre serait digne de mémoire. La plupart des sciences, je pense, seraient alors chose bien morte; desséchée, contentieuse, vide ; — chardon de fin d'automne. La meilleure science, sans ceci, n'est que comme du *bois de charpente* mort; ce n'est pas l'arbre croissant et la forêt, — qui donne du bois de charpente toujours nouveau, entr'autres choses! L'homme ne peut *savoir* non plus, à moins qu'il ne puisse *adorer* de quelque façon. Sa connaissance est pédantisme, et chardon mort, autrement.

Bien des choses ont été dites et écrites touchant la Sensualité de la Religion de Mahomet; plus qu'il n'était juste. Les indulgences, criminelles pour nous, qu'il a permises, ne furent point son œuvre; il les a trouvées pratiquées, indiscutées, de temps immémorial en Arabie; ce qu'il a fait, c'est de les diminuer, de les restreindre, non d'un seul, mais de maint côté. Sa Religion n'est pas facile : avec ses jeûnes rigoureux, ses ablutions, ses strictes et complexes formules, ses prières cinq fois le jour, et son abstinence de vin, elle n'a pas « réussi comme étant une religion facile ». Comme si en vérité religion, ou cause tenant à la religion, pouvait réussir par là! C'est une calomnie contre les hommes que de dire qu'ils sont incités à l'action héroïque par facilité, espoir de plaisir, récompense, — friandises [1] de n'importe quelle sorte, dans ce monde ou dans le suivant! Dans le plus vil mortel, il gît quelque chose de plus noble. Le pauvre soldat jurant, embauché pour aller se faire tuer, a son

1. ... sugar-plums...

« honneur de soldat », différent des règlements d'exercice et du shilling par jour. Ce n'est pas à goûter de douces choses, mais à faire de nobles et vraies choses, et à revendiquer pour lui sous le Ciel de Dieu son titre d'Homme fait par Dieu, que le plus pauvre fils d'Adam obscurément aspire. Montrez-lui la voie pour cela faire, le plus morne esclave s'enflamme en héros. On fait injure à l'homme grandement quand on dit qu'il peut être séduit par la facilité. Difficulté, abnégation, martyre, mort, voilà les *appâts* qui agissent sur le cœur de l'homme. Allumez sa généreuse vie intérieure, vous avez une flamme qui consume toutes plus basses considérations. Ce n'est pas le bonheur, mais quelque chose de plus haut : on voit ceci même dans les classes frivoles, avec leur « point d'honneur » et autres choses pareilles. Ce n'est pas en flattant nos appétits; non, c'est en éveillant l'Héroïque qui sommeille en tout cœur, qu'une Religion quelconque peut gagner des adhérents.

Mahomet lui-même, après tout ce qui peut être dit sur lui, n'était pas un homme sensuel. Nous errerons grandement, si nous considérons cet homme comme un voluptueux vulgaire, préoccupé surtout de basses jouissances, — et même de jouissances d'aucune sorte. Sa maison était des plus frugale; sa nourriture ordinaire, du pain d'orge et de l'eau : parfois, pendant des mois, il n'était pas allumé de feu une seule fois à son foyer. On rappelle avec un juste orgueil qu'il raccommodait lui-même ses chaussures, rapiéçait lui-même son manteau. Pauvre homme, peinant ferme, mal pourvu; insoucieux de ce pour quoi les hommes vulgaires se donnent de la peine. Pas un mauvais homme,

dirais-je ; quelque chose de meilleur en lui qu'un *appétit* de n'importe quelle sorte, — ou bien ces sauvages Arabes, se battant à ses côtés et le coudoyant vingt-trois années, en étroit contact avec lui toujours, ne l'auraient pas révéré ainsi ! C'étaient des hommes sauvages, s'emportant de temps à autre en querelles, en toutes sortes de farouche sincérité ; sans vrai mérite et sans virilité, nul homme n'aurait pu les commander. Ils l'appelaient Prophète, dites-vous ? Eh bien ! il était là debout face à face avec eux ; nu, sans être enveloppé d'aucun mystère ; à la vue de tous ravaudant lui-même son manteau, réparant lui-même sa chaussure ; combattant, conseillant, ordonnant au milieu d'eux : ils doivent nécessairement avoir vu quelle sorte d'homme *c'était*, qu'il soit *appelé* comme il vous plaira ! Aucun empereur avec ses tiares n'a été obéi comme cet homme en manteau rapiécé de sa propre main. Durant vingt-trois années de rude et positive épreuve. Je trouve quelque chose d'un véritable Héros nécessaire pour cela, de soi-même.

Ses derniers mots sont une prière ; éjaculations entrecoupées d'un cœur luttant, dans un tremblant espoir, pour s'élever vers son Créateur. Nous ne pouvons pas dire que sa religion l'ait fait *pire ;* elle l'a fait meilleur ; bon, non mauvais. On rapporte de lui des choses généreuses : quand il a perdu sa Fille, la chose qu'il répond est, en son langage à lui, de toute façon sincère, et pourtant équivalent à celui des Chrétiens : « Le Seigneur donne, et le Seigneur enlève ; béni soit le nom du Seigneur ». Il répondit de la même manière pour Séid, son bien-aimé Esclave, qu'il

avait émancipé, le second des croyants. Séid était tombé dans la Guerre de Tabûc, le premier des combats de Mahomet avec les Grecs. Mahomet dit, Que c'était bien; Séid avait fait l'ouvrage de son Maître, Séid maintenant était allé vers son Maître : tout était bien pour Séid. Cependant la fille de Séid le trouva pleurant sur le corps ; — le vieillard à cheveux gris fondant en larmes! « Que vois-je? » dit-elle. — « Vous voyez un ami pleurant sur son ami. » — Il sortit une dernière fois pour se rendre à la mosquée, deux jours avant sa mort; il demanda, S'il avait fait du tort à quelqu'un? Que son propre dos endure les coups de lanière. S'il devait quelque chose à quelqu'un? Une voix répondit : « Oui, à moi trois drachmes, » empruntées dans telle occasion. Mahomet ordonna qu'on les payât : « Il vaut mieux avoir honte maintenant », dit-il, « qu'au Jour du Jugement ». — Vous vous rappelez Kadijah, et le « Non, par Allah! » Des traits de cette espèce nous montrent l'homme ingénu, le frère de nous tous, rendu visible à travers douze siècles, — le véritable Fils de notre commune Mère.

En outre, j'aime Mahomet comme totalement franc de cant. C'est un rude fils du désert ne comptant que sur soi; il ne prétend pas être ce qu'il n'est pas. Il n'y a nulle ostentation orgueilleuse en lui; mais il n'incline guère non plus à l'humilité : il est là comme il peut être, en manteau et en souliers rapiécés de sa main; il dit nettement à toute sorte de Rois Persans, d'Empereurs Grecs, ce qu'ils sont tenus de faire ; il sait bien assez, à propos de lui-même, « le respect à toi dû». Dans une guerre de vie et de mort avec les Bédouins, des choses cruelles ne pouvaient manquer; mais les

actes de merci, de noble et naturelle pitié et de générosité, ne font pas défaut non plus. Mahomet ne fait aucune apologie pour les uns, aucune vanterie pour les autres. Ils étaient chacun la libre dictée de son cœur; chacun demandé, là, et alors. Pas homme à langue doucereuse! Une candide férocité, si le cas le demande, est en lui; il ne mâche pas les choses! La guerre de Tabûc est une chose dont il parle souvent : ses hommes, beaucoup d'entr'eux du moins, refusaient de marcher dans cette occasion; ils alléguaient la chaleur de la température, la moisson, et ainsi de suite; il ne peut jamais oublier cela. Votre moisson? Elle dure un jour. Qu'adviendra-t-il de votre moisson à travers toute l'Eternité? Le temps chaud? Oui, il était chaud; « mais l'Enfer sera plus chaud »! Parfois un rude sarcasme apparaît : Il dit aux incrédules : Vous aurez sûrement la juste mesure de vos actions à ce Grand Jour. Elles vous seront pesées rigoureusement; on vous fera bon poids! — Partout il fixe son œil sur la chose; il la *voit :* son cœur, de temps en temps, est comme frappé de mutisme par sa grandeur. « Assurément », dit-il : ce mot, dans le Coran, est inscrit parfois, comme formant une phrase par lui-même : « Assurément ».

Aucun *Dilettantisme* en ce Mahomet; c'est une affaire de Réprobation et de Salut pour lui, de Temps et d'Éternité : il la prend mortellement au sérieux! Dilettantisme, hypothèse, spéculation, une sorte de recherche en amateur de la Vérité, jouant et coquetant avec la Vérité : ceci est le plus criminel péché. La racine de tous autres imaginables péchés. Il consiste en ce que le cœur et l'âme de l'homme n'ont jamais

été *ouverts* à la Vérité; — « vivant dans une vaine apparence ». Un tel homme, non seulement exprime et produit des faussetés, mais *est* lui-même une fausseté. Le principe raisonnable et moral, étincelle de la Divinité, est enfoui profondément en lui, en coite [1] paralysie de mort-vivante. Les faussetés même de Mahomet sont plus vraies que les vérités d'un tel homme. Il est l'homme insincère : lisse et poli, respectable en quelque temps et lieux; inoffensif, ne dit rien de dur à qui que ce soit; fort *innocent*, — justement comme l'acide carbonique, qui est mort et poison.

Nous ne louerons pas les préceptes moraux de Mahomet comme étant toujours de l'espèce la plus superfine [2]; cependant, on peut dire qu'il y a toujours une tendance au bien en eux; qu'ils sont les vraies dictées d'un cœur visant à ce qui est juste et vrai. Le sublime pardon du Christianisme, le fait de tourner l'autre joue quand l'une a été frappée, n'est pas ici : vous *devez* vous venger, mais ce doit être avec mesure, pas trop, ou au delà de la justice. D'autre part, l'Islam, comme toute grande Foi, et intuition dans l'essence de l'homme, est un parfait égaliseur [3] d'hommes : l'âme d'un seul croyant pèse plus que toutes les royautés terrestres; tous les hommes, d'après l'Islam aussi, sont égaux. Mahomet n'insiste pas sur la convenance, mais sur la nécessité de faire l'aumône; il fixe par une loi combien vous devez donner, et c'est à vos risques et périls si vous le négligez. La dixième partie du revenu annuel d'un homme, quel que puisse

1. ... quiet...
2. ...the superfinest sort...
3. ...equaliser... Voir p. 20, note 1.

être ce revenu, est la *propriété* des pauvres, de ceux qui sont affligés et ont besoin d'assistance. Bon tout ceci : la voix naturelle de l'humanité, de la pitié et de l'équité, habitant dans le cœur de ce sauvage Fils de la Nature, parle *ainsi*.

Le Paradis de Mahomet est sensuel, son Enfer sensuel : c'est vrai; dans l'un et l'autre il y a assez de choses qui choquent tout sentiment spirituel en nous. Mais nous devons nous rappeler que la chose était déjà ainsi chez les Arabes; que Mahomet, dans les changements quelconques qu'il a pu y apporter, a adouci et diminué tout cela. Les pires sensualités, aussi, sont l'œuvre des docteurs, ses disciples, non son œuvre. Dans le Coran, il est réellement dit très peu de chose sur les joies du Paradis; on les donne à entendre plutôt qu'on n'y insiste. Pas plus qu'on n'y oublie de dire que les plus hautes joies, même là, doivent être spirituelles : la pure Présence du Très-Haut, voilà ce qui surpassera infiniment toutes autres joies. Il dit : « Votre salutation sera : Paix! ». *Salam*, Ayez la Paix! — la chose à laquelle toutes les âmes raisonnables aspirent et qu'elles cherchent vainement ici-bas comme l'unique bénédiction. « Vous serez assis sur des sièges, en face les uns des autres : toutes inimitiés seront ôtées de vos cœurs. » Toutes inimitiés! Vous vous aimerez les uns les autres librement; pour chacun de vous, dans les yeux de ses frères, il y aura assez de Ciel!

Pour ce qui est de cette question du Paradis sensuel et de la sensualité de Mahomet, le plus pénible chapitre de tous pour nous, il y aurait bien des choses à dire; dans lesquelles il ne convient pas d'entrer ici.

Deux remarques seulement que je ferai, après quoi je laisserai la chose à votre bonne foi. La première m'est fournie par Gœthe; c'est une indication accidentelle qui me semble bien digne d'être notée. C'est dans une de ses Descriptions, dans les *Voyages de Meister*, qu'elle se trouve; le héros tombe dans une Société d'hommes aux usages très étranges, dont voici l'un : « Notre exigence » dit le Maître, c'est « que chacun des nôtres devra s'imposer une contrainte dans une direction, » devra aller droit contre son désir en une question, et se *forcer* lui-même à faire la chose qu'il ne désire pas, « dussions-nous lui accorder une latitude d'autant plus grande sur tous les autres points. » Il y a, ce me semble, une grande justesse en ceci. Jouir des choses qui sont agréables, là n'est pas le mal : c'est de réduire par elles notre personne morale en esclavage, qui est le mal. Qu'un homme affirme d'ailleurs qu'il est roi de ses habitudes; qu'il pourrait en secouer et en secouerait le joug, sur motif fourni : ceci est une loi excellente. Le Mois de Ramadhan pour les Musulmans, beaucoup de choses dans la Religion de Mahomet, beaucoup dans sa propre Vie, portent dans cette direction; sinon par préméditation, ou clair propos de perfectionnement moral de sa part, du moins par un certain instinct sain et viril, qui est aussi bon.

Mais il y a autre chose à dire sur le Ciel et l'Enfer Mahométans. Ceci nommément, que, quelque grossiers et matériels qu'ils puissent être, ils sont un emblème d'une éternelle vérité, dont il n'est pas toujours aussi bien fait mémoire ailleurs. Ce grossier et sensuel Paradis, cet horrible Enfer flambant, le grand et énorme

Jour du Jugement sur lequel perpétuellement il insiste; qu'est-ce que tout cela sinon une ombre grossière, dans la rude imagination d'un Bédouin, de ce grand Fait spirituel, et Commencement des Faits, qu'il est mauvais pour nous aussi de ne pas tous connaître et sentir : la Nature Infinie du Devoir? Que les actions de l'homme ici-bas sont d'une importance *infinie* pour lui, et jamais absolument ne meurent ou ne finissent; que l'homme, avec sa petite vie, s'élève aussi haut que le Ciel, descend aussi bas que l'Enfer et, dans ses soixante années de Temps, tient une Éternité terriblement et merveilleusement cachée : tout cela avait pénétré, pour s'y imprimer comme en caractères de flamme, dans cette âme sauvage d'Arabe. Comme en flamme et en éclair, cela se trouve écrit là; redoutable, ineffable, toujours présent à lui. Avec des éclats de ferveur, avec une sauvage et farouche sincérité, n'articulant qu'à demi, incapable d'articuler, il s'efforce de dire cela, l'incarne en ce Ciel et en cet Enfer. Incarné de la façon que vous voudrez, cela est la première de toutes les vérités. Cela est vénérable sous toutes les incarnations. Quelle est la fin principale de l'homme ici-bas? Mahomet a répondu à cette question d'une manière qui pourrait faire honte à quelques-uns d'entre *nous!* Il ne va pas comme un Bentham, un Paley, prendre le Juste et l'Injuste, et calculer les profits et pertes, le plaisir ultime de l'un et de l'autre; et résumant le tout par addition et soustraction en résultat net, vous demander, Si en somme ce n'est pas le Juste qui a la prépondérance considérablement? Non, il n'est pas *mieux* de faire l'un que l'autre; l'un est à l'autre comme la vie est à la mort, — comme le Ciel

est à l'Enfer. L'un, il ne faut en aucune façon le faire; l'autre, en aucune façon manquer de le faire. Vous ne devez pas les mesurer; ils sont incommensurables : l'un, c'est la mort éternelle pour un homme, l'autre c'est la vie éternelle. L'Utilité Benthamiste, la vertu par Profit et Perte, réduisant ce Monde de Dieu à une morte et brute Machine à Vapeur, l'infinie et céleste Ame de l'Homme à une sorte de Balance à Foin pour y peser foin et chardons, plaisirs et peines : — Si vous me demandez qui, de Mahomet ou d'eux, donne la plus misérable et la plus fausse vue de l'Homme et de ses Destinées dans cet Univers, je répondrai : Ce n'est pas Mahomet! — —

En résumé, nous répéterons que cette Religion de Mahomet est une sorte de Christianisme; qu'elle a un élément ingénu de ce qui est spirituellement le plus haut, transparaissant à travers elle, ne devant pas nous être caché par toutes ses imperfections. Le Dieu Scandinave *Desir*, le dieu de tous les hommes rudes — ce dieu a été élargi en Ciel par Mahomet; mais un Ciel Symbolique du Devoir sacré, et qu'il faut gagner par la foi et le bien-faire, par la vaillante action, et par une divine patience qui est encore plus vaillante. C'est le Paganisme Scandinave, et un élément vraiment céleste surajouté à cela. Ne l'appelez pas fausse, cette Religion; n'en considérez pas la fausseté, considérez-en la vérité. Pendant ces douze derniers siècles, elle a été la religion et le viatique de la cinquième partie de la famille entière de l'Humanité. Par-dessus toutes choses, elle a été une religion *crue* du fond du cœur. Ces Arabes croient à leur religion, et s'efforcent de vivre par elle! Nuls Chrétiens, depuis les premiers âges,

sauf peut-être les Puritains Anglais dans les temps modernes, ne se montrèrent jamais inébranlables dans leur Foi comme les Musulmans font dans la leur, — y croyant entièrement, affrontant le Temps avec elle, et l'Éternité avec elle. Cette nuit, le veilleur, dans les rues du Caire, quand il crie : « Qui va là? » entendra de la bouche du passant, avec sa réponse, ces mots : « Il n'y a de Dieu que Dieu ». *Allah akbar*, *Islam*, retentissent à travers les âmes, et toute l'existence quotidienne de ces millions d'êtres basanés. De zélés missionnaires la prêchent au dehors parmi les Malais, les noirs Papous, les brutaux Idolâtres; — supplantant ce qui est pire, rien de ce qui est meilleur ou bon.

Pour la Nation Arabe, ce fut comme une naissance des ténèbres à la lumière; l'Arabie, pour la première fois, devint vivante, grâce à elle. Un pauvre peuple pasteur, errant, inconnu dans ses déserts depuis la création du monde : un Prophète-Héros leur fut envoyé d'en haut avec une parole en laquelle ils pouvaient croire : voyez, l'inconnu devient connu du monde entier, le petit a grandi à la mesure du monde; moins d'un siècle après, l'Arabie est à Grenade d'un côté, à Delhi de l'autre; — étincelante de valeur et de splendeur et de lumière de génie, l'Arabie brille à travers de longs âges sur toute une grande section du monde. La Croyance est grande, et donne la vie. L'histoire d'une Nation devient féconde, élévatrice d'âme [1], grande, aussitôt qu'elle croit. Ces Arabes, cet homme Mahomet, et ce seul siècle-là, — n'est-ce

1. ...soul-elevating...

pas comme si une étincelle, une seule étincelle, était tombée sur un monde de ce qui semblait du sable noir indigne d'attention ; mais voilà que le sable se trouve être de la poudre explosive, flambe haut comme le ciel de Delhi à Grenade ! Je l'ai dit, le Grand Homme fut toujours comme un éclair jailli du Ciel ; les autres hommes l'attendaient comme du combustible, et alors eux aussi s'enflammaient !

CONFÉRENCE III.

LE HÉROS COMME POÈTE. DANTE ; SHAKESPEARE.

[Mardi, 12 Mai 1840.]

SOMMAIRE :

Le Héros comme Divinité ou comme Prophète, incompatible avec les progrès modernes de la sience : Le Poète Héros, figure commune à tous les âges. Tous les Héros au fond sont le même; c'est la différence de sphère qui constitue la grande distinction. Exemples. Variétés d'aptitude (p. 125).

Le Poète et le Prophète se rencontrent dans le *Vates* : Leur Évangile est le même, car le Beau et le Bien ne font qu'un. Tous les hommes ont quelque chose du poète; et les Poètes les plus hauts sont loin d'être parfaits. Prose, et Poésie, ou *Pensée musicale*. Le Chant est une sorte d'insondable parole inarticulée : Toutes les choses profondes sont des Chants. Le Héros comme Divinité, comme Prophète, et puis seulement comme Poète, cela n'indique nullement que notre appréciation du Grand Homme aille diminuant : Le Poète semble perdre caste, mais c'est plutôt que notre notion de Dieu va s'élevant (128).

Shakespeare et Dante, Saints de la Poésie. Dante : son histoire, dans son Livre et dans son Portrait. Son éducation scolastique, et le fruit de subtilité qu'il en retire. Ses misères : Amour de Béatrix : Son mariage, pas heureux. Il est banni : Jamais il ne rentrera, si on y met la condition qu'il s'avoue coupable. Son exil errant : « *Come e duro calle.* » A la Cour de Della Scalla. La grande âme de Dante, sans demeure sur terre, fait sa demeure de plus en plus dans l'Éternité. Son mystique, insondable Chant. Mort : Enseveli à Ravenne (135).

Sa Divine Comédie est un Chant : Allez assez *profond*, il y a de la musique partout. Le plus sincère de tous les Poèmes : Il a tout été comme fondu, au plus brûlant de la fournaise de son âme. Son Intensité, et sa puissance Picturale. Les trois parties constituent le Vrai Monde Invisible du Moyen Age : Comment le Chrétien Dante a senti que le Bien et le Mal sont les deux éléments polaires de cette Création. Paganisme et Christianisme (143).

Dix siècles silencieux ont trouvé une voix chez Dante. La chose dont l'expression sort des régions les plus intimes de l'âme d'un homme diffère tout à fait de celle dont l'expression sort de la région extérieure. L' « utilité » de Dante : Nous n'apprécierons pas le Soleil à la quantité de gaz qu'il nous épargne. Mahomet et Dante mis en contraste. Qu'un homme *fasse* son œuvre; le *fruit* de cette œuvre, cela regarde un Autre que lui (154).

Comme Dante incarne musicalement la Vie Intérieure du Moyen Age, ainsi Shakespeare incarne la Vie Extérieure qui germe de celle-là. L'étrange éclosion de l'Existence Anglaise que nous appelons « Ere d'Élisabeth ». Shakespeare, le premier de tous les Poètes : sa calme, omni-voyante Intelligence : sa merveilleuse peinture de Portraits (159).

Le premier don du Poète, comme il est celui de tous les hommes, c'est d'avoir assez d'intelligence, — afin d'être capable de *voir*. L'intelligence, résumé de tous les dons humains. L'intelligence humaine et l'intelligence vulpine mises en contraste. Grandeur inconsciente et instinctive de Shakespeare : Ses œuvres sont une partie de la Nature, et participent à sa profondeur inépuisable. Shakespeare plus grand que Dante; en ce qu'il a non seulement souffert, mais triomphé de ses souffrances. Sa gaieté et son sincère et débordant amour de rire. Ses Pièces Historiques, sorte d'Épopée Nationale. La Bataille d'Azincourt : Un noble Patriotisme, bien autre que l' « indifférence » que parfois on lui attribue. Ses œuvres sont comme autant de fenêtres, à travers lesquelles nous voyons des lueurs du monde qui est en lui (165).

Dante, le Prêtre mélodieux du Cathocisme du Moyen Age : De ce Shakespeare aussi il s'élève une sorte de Psaume Universel, non indigne de se faire entendre parmi des Psaumes encore plus sacrés. Shakespeare, « Prophète inconscient »; est par là plus grand et plus vrai que Mahomet. Ce pauvre Paysan du Warwickshire plus précieux pour nous que tout un régiment de très hauts Dignitaires : Empire Indien, ou Shakespeare, — lequel? Un Roi Anglais, que ni temps ni hasard

ne peuvent détrôner : Un signe de ralliement et un lien de fraternité pour tout Saxonnat : Partout où il y a des hommes et des femmes Anglais, ils se diront l'un à l'autre : « Oui, ce Shakespeare est *à nous!* » (174).

Le Héros comme Divinité, le Héros comme Prophète, sont des productions des vieux âges, qui ne sauraient se répéter dans les nouveaux. Elles présupposent une certaine rudesse de conception, à laquelle les progrès de la pure connaissance scientifique mettent fin. Il faut, pour ainsi dire, un monde vide, ou presque vide, de formes scientifiques, pour que les hommes, dans leur admiration et leur amour, puissent s'imaginer que leur semblable est soit un dieu, soit un être parlant avec la voix d'un dieu. Divinité et Prophète sont passés. Nous avons maintenant à voir notre Héros dans le moins ambitieux, mais aussi moins discutable, caractère de Poète; un caractère qui ne passe pas. Le Poète est une figure héroïque qui appartient à tous les âges; que tous les âges possèdent, quand une fois il est produit, que l'âge le plus nouveau comme le plus vieux peut produire; — et produira, toutes les fois qu'il plaira à la Nature. Qu'une âme de Héros soit envoyée par la Nature; en aucun âge il n'est impossible qu'elle puisse prendre forme de Poète.

Héros, Prophète, Poète, — autant de noms différents, en différents temps et lieux, que nous donnons en effet aux Grands Hommes; selon les variétés que nous notons en eux, selon la sphère dans laquelle ils se sont déployés! Nous pourrions donner beaucoup plus de noms, d'après ce même principe. Je remarquerai encore, cependant, comme un fait qu'il importe de comprendre, que la différence de *sphère* constitue

l'origine principale d'une telle distinction; que le Héros peut être Poète, Prophète, Roi, Prêtre, ou ce que vous voudrez, selon l'espèce de monde dans lequel il se trouve naître. Je le confesse, je n'ai aucune connaissance d'un homme vraiment grand qui n'eût pu être *toutes* sortes d'hommes. Le Poète qui ne pourrait que s'asseoir sur une chaise, et composer des stances, ne ferait jamais une stance de grande valeur. Il ne pourrait chanter le guerrier Héroïque, s'il n'était lui-même au moins un guerrier Héroïque aussi. J'imagine qu'il y a en lui le Politique, le Penseur, le Législateur, le Philosophe; — à l'un ou l'autre degré, il aurait pu être, il est tous ces hommes-là. Et de même je ne puis comprendre comment un Mirabeau, comment ce grand cœur brûlant, avec le feu qu'il portait en lui, avec les éclats de larmes qu'il portait en lui, n'aurait pas pu écrire des vers, des tragédies, des poèmes, et toucher tous les cœurs de cette façon, si le cours de sa vie et de son éducation l'eût tourné de ce côté. Le grand caractère fondamental est cela pour un Grand Homme : que l'homme soit grand. Napoléon a des mots en lui qui sont comme des Batailles d'Austerlitz. Les Maréchaux de Louis XIV sont une sorte d'hommes poétiques aussi; les choses que Turenne dit sont pleines de sagacité et de génialité, comme des dits de Samuel Johnson. Le grand cœur, l'œil clair qui voit profondément : tout est là; aucun homme quelconque, dans quelque province que ce soit, ne peut prospérer du tout sans ces choses. Pétrarque et Boccace remplirent des missions diplomatiques, semble-t-il, tout à fait bien : on peut aisément le croire ; ils avaient fait des choses un peu plus

ardues que celles-ci! Burns, un chansonnier doué, aurait pu faire un encore meilleur Mirabeau. Shakespeare, — on ne sait ce qu'*il* n'aurait pas pu faire, au suprême degré.

Il est vrai, il y a des aptitudes de Nature aussi. La Nature ne fabrique pas tous les grands hommes, pas plus que tous les autres hommes, dans le même moule exactement. Variétés quant à l'aptitude indubitablement; mais infiniment plus quant aux circonstances; et de beaucoup le plus souvent ce sont les *dernières* seules que l'on considère. Mais il en est comme pour le commun des hommes dans l'apprentissage des métiers. Vous prenez un homme, qui n'est encore qu'une vague capacité d'homme, qui pourrait être toute sorte d'artisan; et vous en faites un forgeron, un charpentier, un maçon : il est alors et désormais cela et rien autre. Et si, comme s'en plaint Addison, vous voyez parfois un portefaix de la rue chancelant sous son fardeau sur des jambes de fuseau, et tout auprès un tailleur avec la charpente d'un Samson maniant un bout de drap et une petite aiguille de Whitechapel, — on ne peut pas admettre non plus que l'aptitude de Nature seule ait été consultée ici! — Le Grand Homme aussi, où doit-il être mis en apprentissage? Étant donné votre Héros, doit-il devenir Conquérant, Roi, Philosophe, Poète? C'est un calcul inexplicablement complexe et controversé entre le monde et lui! Il lira le monde et ses lois; le monde avec ses lois sera là pour être lu. Ce que le monde sur *ce* sujet, devra permettre et ordonner, c'est, comme nous avons dit, le fait le plus important quant au monde.

Poète et Prophète diffèrent grandement dans nos lâches conceptions modernes sur eux. Dans quelques vieilles langues, encore, les titres sont synonymes; *Vates* signifie à la fois Prophète et Poète : et en vérité, en tout temps, Prophète et Poète, bien compris, ont une grande parenté de sens. Fondamentalement en vérité, ils sont encore le même homme ; à ce point de vue fort important spécialement, Qu'ils ont pénétré tous les deux le mystère sacré de l'Univers; ce que Gœthe appelle « le secret ouvert ». « Quel est le grand secret? » demande quelqu'un. — « Le secret *ouvert* », — ouvert à tous, vu de presque personne! Ce divin mystère, qui gît partout dans tous les Êtres, « la Divine Idée du Monde, celle qui gît « au fond de l'Apparence », comme Fichte l'appelle; dont toute Apparence, depuis le ciel étoilé jusqu'à l'herbe des champs, mais spécialement l'Apparence de l'Homme et de son œuvre, n'est que le *vêtement*, l'incarnation qui la rend visible. Ce divin mystère *est* en tous temps et en tous lieux; véritablement est. Dans la plupart des temps et des lieux, il est grandement méconnu; et l'Univers, définissable toujours en l'un ou l'autre dialecte, comme la Pensée de Dieu réalisée, est tenu pour une matière vulgaire, inerte, triviale, — comme si, dit le Satiriste, c'était une chose morte, que quelque tapissier eût ajustée! Il n'y a pas lieu en ce moment de *parler* beaucoup sur ce sujet; mais c'est une pitié pour chacun de nous si nous ne savons pas cela, si nous ne vivons pas toujours dans la connaissance de cela. Réellement une fort triste pitié ; — une faillite de la vie, tout à fait, si nous vivons autrement!

Mais maintenant, dis-je, qui que ce soit qui puisse

oublier ce divin mystère, le *Vates*, soit Prophète, soit Poète, l'a pénétré ; est un homme envoyé ici pour nous le faire connaître d'une façon plus frappante. C'est toujours là sa mission ; il doit nous révéler cela, — ce mystère sacré en la présence duquel plus que d'autres il vit toujours. Tandis que d'autres l'oublient, il le connaît ; — je pourrais dire, il a été forcé de le connaître ; sans que son consentement *lui* ait été demandé, il s'y trouve vivre, obligé d'y vivre. Encore une fois, il n'y a ici nul Ouï-dire, mais une directe Intuition ou Croyance ; cet homme non plus ne pourrait s'empêcher d'être un homme sincère ! Qui que ce soit qui puisse vivre dans les apparences des choses, c'est pour lui une nécessité de nature de vivre dans le fait même des choses. Un homme encore une fois qui prend au sérieux l'Univers, quand tous les autres ne feraient que jouer avec lui. Il est un *Vates*, avant tout, en vertu de ce fait qu'il est sincère. C'est dans cette mesure que Poète et Prophète, participateurs au « secret ouvert », ne font qu'un.

En ce qui regarde leur distinction, maintenant : le *Vates* Prophète, pourrions-nous dire, a saisi ce mystère sacré plutôt du côté moral, comme Bien et Mal, Devoir et Prohibition ; le *Vates* Poète du côté que les Allemands appellent esthétique, comme Beau, et autre chose pareille. L'un nous pouvons l'appeler un révélateur de ce que nous devons faire, l'autre de ce que nous devons aimer. Mais en vérité ces deux provinces pénètrent l'une dans l'autre, et ne peuvent être disjointes. Le Prophète aussi a l'œil sur ce que nous devons aimer : comment autrement fera-t-il pour connaître ce que nous devons faire ? La plus haute

Voix qui fut jamais entendue sur cette terre a dit aussi : « Considérez les lys des champs ; ils ne travaillent pas, pas plus qu'ils ne filent : cependant Salomon dans toute sa gloire n'était pas paré comme l'un d'eux. » Un coup d'œil, cela, dans la plus profonde profondeur[1] de la Beauté. « Les lys des champs » — mieux vêtus que les princes terrestres, jaillissant là dans l'humble sillon des champs ; un bel *œil* regardant au dehors, vers vous, du fond de la grande et intérieure Mer de Beauté ! Comment la rude Terre pourrait-elle produire ces choses, si son Essence, âpre comme elle paraît et est, n'était pas intérieurement Beauté ? A ce point de vue, aussi, un mot de Gœthe entre autres, qui en a fortement étonné plusieurs, peut avoir du sens : « Le beau », déclare-t-il, « il est plus haut que le Bien ; le Beau enveloppe en lui le Bien ». Le *vrai* Beau, qui d'ailleurs, je l'ai dit quelque part, « diffère du *faux* comme le Ciel diffère du Vaux-Hall ! » Voilà pour la distinction et l'identité du Poète et du Prophète. —

Dans les anciennes et aussi dans les modernes périodes, nous trouvons un petit nombre de Poètes qui sont tenus pour parfaits ; chez qui ce serait une sorte de trahison de trouver des fautes. Ceci est digne de remarque ; ceci est bien : cependant, à strictement parler, ce n'est qu'une illusion. Au fond, assez clairement, il n'y a pas de parfait Poète ! Une veine de Poésie existe dans les cœurs de tous les hommes ; nul homme n'est fait tout entier de Poésie. Nous sommes tous poètes lorsque nous *lisons* bien un poème. « L'imagi-

1. The deepest deep...

nation qui frissonne à l'Enfer de Dante », n'est-ce pas la même faculté, plus faible en degré, que celle même de Dante? Nul autre que Shakespeare ne peut incarner, en la tirant de *Saxo Grammaticus*, l'histoire d'*Hamlet*, comme Shakespeare l'a fait : mais chacun en tire et modèle quelque sorte d'histoire; chacun l'incarne mieux ou pis. Nous n'avons pas besoin de perdre notre temps à définir. Là où il n'y a aucune différence spécifique, comme entre le rond et le carré, toute définition doit nécessairement être plus ou moins arbitraire. Un homme en qui l'élément poétique est assez supérieurement développé pour qu'on en soit venu à le remarquer, sera appelé Poète par ses voisins. Les Poètes du Monde aussi, ceux que nous devons prendre pour de parfaits Poètes, sont déterminés par les critiques de la même façon. Un Poète qui s'élève si haut au-dessus du niveau général des Poètes, semblera, à tels et tels critiques, un Poète Universel; comme il doit faire. Et cependant, c'est, et ce doit être nécessairement, une distinction arbitraire. Tous les Poètes, tous les hommes, ont quelques touches de l'Universel; nul homme n'est entièrement fait de cela. La plupart des Poètes sont très vite oubliés : mais du plus noble Shakespeare ou Homère d'entre eux non plus, la mémoire ne peut durer à *jamais;* — un jour vient où lui aussi n'est plus!

Néanmoins, direz-vous, il doit nécessairement y avoir une différence entre la vraie Poésie et la vraie Parole non poétique : quelle est la différence? Sur ce point bien des choses ont été écrites, spécialement par les derniers Critiques Allemands, dont quelques-unes ne sont pas très intelligibles au premier abord.

Ils disent, par exemple, que le Poète a une *infinitude* en lui; communique une *Unendlichkeit*, un certain caractère « d'infinitude », à tout ce qu'il décrit. Ceci, bien que pas très précis, pourtant sur un si vague sujet, mérite qu'on le retienne : à le bien méditer, on y trouvera graduellement quelque signification. Pour ma part, je trouve une signification considérable dans la vieille distinction vulgaire, que la Poésie est *métrique*, a une musique en elle, est un Chant. Vraiment, si on était pressé de donner une définition, on pourrait dire ceci aussi bien que toute autre chose : Si votre description est authentiquement *musicale*, musicale non dans ses mots seulement, mais dans son cœur et sa substance, dans toutes ses pensées et expressions, dans sa conception tout entière, alors elle sera poétique; sinon, non. — Musicale : que de choses tiennent dans cela! Une pensée *musicale* est une pensée parlée par un esprit qui a pénétré dans le cœur le plus intime de la chose; qui en a découvert le plus intime mystère, c'est-à-dire la *mélodie* qui gît cachée en elle; l'intérieure harmonie de cohérence qui est son âme, par qui elle existe, et a droit d'être, ici en ce monde. Toutes les plus intimes choses, pouvons-nous dire, sont mélodieuses; naturellement s'expriment en Chant. La signification de Chant va profond. Qui est-ce qui, en mots logiques, peut exprimer l'effet que la musique fait sur nous? Une sorte d'inarticulée et insondable parole, qui nous amène au bord de l'Infini, et nous y laisse quelques moments plonger le regard!

Oui, toute parole, même la plus commune des paroles, a quelque chose du chant en elle : pas de paroisse au monde qui n'ait son accent de paroisse;

— le rhythme ou *ton* sur lequel le peuple y *chante* ce qu'il a à dire. L'accent est une sorte de chant; tous les hommes ont leur accent propre, — bien qu'ils ne *remarquent* que celui des autres. Observez aussi comment tout langage passionné devient réellement de lui-même musical, — avec une musique plus belle que le pur accent; la parole d'un homme même dans l'ardeur de la colère devient une musique, un chant. Toutes les choses profondes sont Chant. Il semble être de façon ou d'autre notre essence vraiment centrale, le Chant; comme si tout le reste n'était qu'enveloppes et cosses! L'élément premier en nous; en nous, et en toutes choses. Les Grecs imaginèrent la fable de l'Harmonie des Sphères : c'était le sentiment qu'ils avaient de la structure intérieure de la Nature; que l'âme de toutes ses voix et expressions était musique parfaite. La Poésie, donc, nous l'appellerons *Pensée musicale*. Le Poète est celui qui *pense* de cette manière. Au fond, cela revient toujours à la puissance d'intelligence; c'est la sincérité et la profondeur de vision d'un homme qui le fait Poète. Voyez assez profondément, et vous verrez musicalement; le cœur de la Nature *étant* partout musique, si vous pouvez seulement l'atteindre.

Le *Vates* Poète, avec sa mélodieuse Apocalypse de la Nature, semble tenir un pauvre rang parmi nous, en comparaison du *Vates* Prophète; sa fonction, et l'estime que nous faisons de lui pour sa fonction, également minces. Le Héros pris comme Divinité; le Héros pris comme Prophète; puis après le Héros pris seulement comme Poète; ne semble-t-il pas que notre estimation des Grands Hommes, d'époque en époque,

aille continuellement diminuant? Nous le prenons d'abord pour un dieu, puis pour un inspiré de dieu; et maintenant à la phase qui suit, sa très miraculeuse parole obtient de nous seulement que nous le reconnaissions comme Poète, beau faiseur de vers, homme de génie, ou autres appellations pareilles ! — Cela paraît ainsi; mais je me persuade qu'intrinsèquement il n'en est pas ainsi. Si nous y regardons bien, peut-être nous apparaîtra-t-il qu'il y a encore dans l'homme la *même* admiration tout à fait particulière pour le Don Héroïque, de quelque nom qu'on l'appelle, qu'il y ait jamais eu en aucun temps.

Je dirais, si nous ne tenons pas un Grand Homme littéralement pour divin, c'est que nos conceptions de Dieu, de la suprême et inaccessible Fontaine de Splendeur, de Sagesse et d'Héroïsme, vont toujours s'élevant *plus haut;* non tout à fait que notre vénération pour ces qualités, comme manifestées dans nos semblables, aille baissant. Ceci mérite qu'on y pense. Le Dilettantisme sceptique, le fléau de ces âges, un fléau qui ne durera pas à jamais, fait en vérité dans cette province la plus haute des choses humaines, comme dans toutes les provinces, une triste besogne; et notre vénération pour les grands hommes, toute boiteuse, aveugle, paralytique, comme elle est, se montre dans un pauvre état, à peine reconnaissable. Les hommes adorent les dehors des grands hommes; la plupart ne croient pas qu'il y ait quelque réalité de grands hommes à adorer. La plus lugubre, la plus fatale foi; à croire cela, on désespérerait littéralement des choses humaines. Néanmoins, considérez, par exemple, Napoléon! Un lieutenant d'artillerie Corse; voilà *ses*

dehors : cependant n'est-il pas obéi, *adoré*, à sa façon, comme tous les Tiarés et Diadémés [1] du monde mis ensemble ne pouvaient l'être? Hautes Duchesses, et garçons d'auberge, s'assemblent autour du paysan Écossais, Burns ; — un étrange sentiment habitant en chacun que jamais ils n'entendirent un homme comme celui-ci ; que, en somme, celui-ci est l'homme ! Dans le secret du cœur de ces gens, une chose se révèle encore obscurément, quoiqu'il n'y ait aucune façon accréditée de l'exprimer à présent, à savoir, que ce paysan, avec ses noirs sourcils et ses yeux de soleil, plein d'éclairs, et ses étranges paroles excitant le rire et les larmes, est d'une dignité bien au-dessus de toutes les autres, incommensurable avec toutes les autres. Ne le sentons-nous pas ainsi? Mais maintenant, si le Dilettantisme, le Scepticisme, la Trivialité, et toute cette lamentable engeance, étaient extirpés de nous, — comme, par la bénédiction de Dieu, ils doivent l'être un jour ; si la foi dans les dehors des choses était entièrement balayée, remplacée par la claire foi dans les *choses*, de telle sorte qu'un homme agît sous l'impulsion de celle-ci seulement, et tint l'autre pour non existante; quel nouveau et plus vivant sentiment pour ce Burns ce serait !

Bien plus, ici dans ces âges, tels qu'ils sont, n'avons-nous pas deux purs Poètes, sinon déifiés, du moins pouvons-nous dire béatifiés? Shakespeare et Dante sont des Saints de la Poésie ; réellement, si nous voulons y penser, *canonisés,* si bien que c'est une impiété de toucher à eux. L'instinct inguidé du

1. The Tiaraed and Diademed... Voir p. 42, note 2.

monde, travaillant à travers tous ces empêchements pervers est arrivé à un tel résultat. Dante et Shakespeare sont un Couple particulier [1]. Ils habitent à part, dans une sorte de royale solitude; nul n'est leur égal, nul n'est leur second : dans le sentiment général du monde, un certain transcendantalisme, une gloire comme de complète perfection, revêt ce couple. Ils *sont* canonisés, bien que ni Papes ni Cardinaux n'y aient mis la main. Telle, en dépit de toute influence pervertissante, dans les plus inhéroïques des temps, telle est encore notre indestructible vénération pour l'héroïsme. — Nous considérerons un peu ce Couple, le Poète Dante et le Poète Shakespeare : ce peu qu'il nous est permis de dire ici du Héros comme Poète, s'arrangera fort convenablement de cette façon.

Bien des volumes ont été écrits en fait de commentaire sur Dante et son Livre; cependant, en somme, sans grand résultat. Sa Biographie est, pour ainsi dire, irréparablement perdue pour nous. Un homme sans importance, errant, frappé par le chagrin, on ne faisait guère attention à lui tandis qu'il vivait; et la plus grande partie de cela s'est évanouie, dans le long espace de temps maintenant intervenu. Il y a cinq siècles qu'il a cessé d'écrire et de vivre ici-bas. Après tous les commentaires, le Livre lui-même est principalement ce que nous connaissons de lui. Le Livre; — et on pourrait ajouter ce Portrait communément attribué à Giotto, qu'on ne peut, quand on le regarde, s'empêcher d'incliner à croire authentique, qui que

1. A peculiar Two.

ce soit qui l'ait fait. Pour moi, c'est une figure fort touchante; peut-être de toutes les figures que je connais, celle qui l'est le plus. Solitaire là, peint comme sur le vide, avec le simple laurier tourné autour de la tête; la douleur et la peine immortelles, la victoire connue qui est elle aussi immortelle; — signifiant toute l'histoire de Dante! Je pense que c'est la figure la plus funèbre qui ait jamais été peinte d'après la réalité; une figure tout à fait tragique, émouvant le cœur. Il y a en elle, comme fond, la douceur, la tendresse, la charmante affection d'un enfant; mais tout ceci est comme congelé en contradiction aiguë, en abnégation, isolement, peine orgueilleuse et désespérée. Une âme douce, éthérée, regardant au dehors, si sévère, implacable, farouche et tranchante, comme du fond d'un emprisonnement de glace aux parois épaisses! Avec tout cela c'est une peine silencieuse aussi, silencieuse et dédaigneuse : la lèvre est plissée en une sorte de divin dédain de la chose qui est en train de ronger son cœur, — comme si c'était après tout une vile et insignifiante chose, comme si celui qu'elle avait le pouvoir de torturer et d'étrangler était plus grand qu'elle. La figure de quelqu'un entièrement en protestation, en bataille de toute la vie et sans reddition, contre le monde. Affection toute convertie en indignation : une implacable indignation; lente, égale, silencieuse, comme celle d'un dieu! L'œil aussi, il regarde comme dans une sorte de *surprise*, une sorte d'interrogation, Pourquoi le monde était-il de telle sorte? Voilà Dante : ainsi il regarde, lui, « voix de dix siècles silencieux », et nous chante « son mystique et insondable chant ».

Le peu que nous savons de la Vie de Dante correspond

assez bien à ce Portrait et à ce Livre. Il naquit à Florence, dans la haute classe de la société, en l'an 1265. Son éducation fut la meilleure qu'on donnât alors; beaucoup de théologie, de logique Aristotélique, quelques classiques Latins; — une intuition assez considérable dans certaines provinces de choses : et Dante, avec sa sérieuse et intelligente nature, nous n'avons pas besoin d'en douter, apprit, mieux que la plupart, tout ce qui était apprenable. Il a un entendement clair et cultivé, et, d'une grande subtilité; tel est l'excellent fruit d'éducation qu'il avait réussi à tirer de ces scolastiques. Il connaît avec soin et bien ce qui gît tout près de lui; mais, dans un tel temps, sans livres imprimés ou libre commerce, il ne pouvait bien connaître ce qui était à distance : la petite lumière claire, fort lumineuse pour ce qui est près, se brise en un singulier *chiaroscuro* en frappant sur ce qui est loin. Voilà ce que Dante apprit dans les écoles. Dans la vie, il avait traversé les destinées usuelles; il avait deux fois fait campagne comme soldat pour l'État Florentin, était allé en ambassade; dans ses trente-cinq ans, par gradation naturelle de talent et de service, il était devenu un des Principaux Magistrats de Florence. Il avait rencontré dans son enfance une certaine Béatrix Portinari, une belle petite fille de son âge et de son rang, et avait grandi dès lors, avec une prédilection pour elle, et quelques rapports avec elle de distance en distance. Tous les lecteurs connaissent le gracieux et touchant récit qu'il a fait de ceci; et puis comment ils furent séparés; comment elle fut mariée à un autre, et sa mort bientôt après. Elle fait une grande figure dans le Poème de Dante;

elle semble avoir fait une grande figure dans sa vie. De toutes les créatures il peut sembler que celle-là, séparée de lui, bien séparée à la fin dans l'obscure Éternité, soit la seule que, de toute sa puissance d'affection, il ait jamais aimée. Elle mourut : Dante lui-même se maria ; mais, semble-t-il, pas heureusement; de bien s'en faut, pas heureusement. J'imagine que cet homme sérieux et rigoureux, avec ses excitabilités[1] aiguës, n'était pas tout à fait aisé à rendre heureux.

Nous ne nous plaindrons pas des misères de Dante : si tout fut bien allé pour lui comme il le désirait, il aurait pu être Prieur, Podestat, peu importe le nom, de Florence, bien venu de ses voisins, — et le monde eût manqué d'une des plus notables paroles qui furent jamais dites ou chantées. Florence aurait eu un autre prospère Lord-Maire ; et les dix siècles muets auraient continué à rester sans voix, et les dix autres siècles l'écoutant (car il y en aura dix et plus) n'auraient pas eu de *Divina Commedia* à entendre! Nous ne nous plaindrons de rien. Une plus noble destinée était assignée à ce Dante; et lui, luttant comme un homme mené à la mort et à la crucifixion, ne pouvait éviter de l'accomplir. Donnez-*lui* le choix de son bonheur! Il ne savait, pas plus que nous ne le savons, ce qui était réellement heureux, ce qui était réellement misérable.

Sous le Priorat de Dante, la querelle des Guelfes et des Gibelins, des Blancs et des Noirs, ou quelques autres troubles confus s'élevèrent à une telle hauteur, que Dante, dont le parti avait semblé le plus fort, fut avec ses amis d'une façon inattendue jeté en exil;

1. Keen excitabilities...

condamné désormais à une vie de malheur errant. Sa propriété fut toute confisquée et plus ; il avait le plus violent sentiment que c'était entièrement injuste, scélérat, à la vue de Dieu et de l'homme. Il essaya tout ce qui était en lui pour se faire réintégrer ; il essaya même par la surprise de guerre, les armes à la main : mais cela n'aboutissait pas ; le mauvais seulement était devenu pire. Il y a un mémoire, je crois, encore existant dans les Archives de Florence, condamnant ce Dante, en quelque lieu qu'il fût pris, à être brûlé vif. Brûlé vif ; ainsi est-il écrit, dit-on : un très curieux document civique. Un autre curieux document, un nombre considérable d'années plus tard, c'est une Lettre de Dante aux Magistrats Florentins, écrite en réponse à une proposition plus douce qu'ils lui avaient faite, à savoir qu'il rentrerait à la condition de faire des excuses et de payer une amende. Il répond, avec un fixe et farouche orgueil : « Si je ne puis rentrer sans m'appeler moi-même coupable, jamais je ne rentrerai, *nunquam revertar.* »

Pour Dante, il n'y avait maintenant nul foyer en ce monde. Il erra de patron en patron, de place en place ; éprouvant, selon ses propres et amères paroles, « Combien dur est le sentier, *Come è duro calle* ». Les misérables ne sont pas une gaie compagnie. Dante pauvre et banni, avec son orgueilleuse et sérieuse nature, avec son humeur colère, n'était pas un homme à se concilier les hommes. Pétrarque rapporte de lui qu'étant à la cour du Can della Scala, et blâmé un jour pour son air sombre et sa taciturnité, il ne répondit guère en courtisan. Della Scalla se tenait parmi ses courtisans, avec des mimes et

des bouffons (*nebulones ac histriones*), qui le faisaient s'égayer de bon cœur; quand se tournant vers Dante, il dit : « N'est-il pas étrange, dites, que ce pauvre fou se rende si divertissant; tandis que vous, un homme sage, vous êtes assis là jour après jour, et n'avez rien du tout pour nous amuser? » Dante répondit amèrement : « Non, ce n'est pas étrange; Votre Altesse doit se rappeler le Proverbe : *Qui se ressemble s'assemble* »; — étant donné l'amuseur, l'amusé doit nécessairement aussi être donné! Un tel homme, avec ses façons orgueilleuses et silencieuses, avec ses sarcasmes et ses douleurs, n'était pas fait pour réussir à la cour. Par degrés, il devint évident pour lui qu'il n'avait plus désormais de lieu de repos, ou d'espoir de bienfaits, sur cette terre. Le monde terrestre l'avait rejeté, pour errer, errer; pas un cœur vivant pour l'aimer maintenant; pour ses douloureuses misères, il n'y avait nulle consolation ici-bas.

D'autant plus profond naturellement s'imprimerait en lui le Monde Éternel; cette redoutable réalité sur laquelle, après tout, ce monde du Temps, avec ses Florences et ses bannissements, flotte seulement comme une ombre irréelle. Florence plus jamais tu ne verras : mais l'Enfer et le Purgatoire et le Ciel sûrement tu verras! Qu'est-ce que Florence, Can della Scala, et le Monde et la Vie tout ensemble? L'ÉTERNITÉ : c'est là, véritablement, non ailleurs, que tu as, toi et toutes choses avec toi, ta destination! La grande âme de Dante, sans foyer sur terre, fit son foyer de plus en plus dans ce redoutable autre monde. Naturellement ses pensées couvaient cela, comme le seul fait important pour lui. Incarné ou non incarné, c'est le seul fait

important pour tous les hommes : — mais pour Dante, dans cet âge, il était incarné dans une fixe certitude de forme scientifique; il ne doutait pas plus de ce Marais *Malebolge,* qu'il s'étalât tout entier là avec ses cercles sombres, avec ses *alti guai*, et que lui en personne dût le voir, que nous ne doutons que nous dussions voir Constantinople, si nous y allions. Le cœur de Dante, longtemps rempli de ceci, le couvant dans sa pensée et sa terreur sans paroles, éclate à la fin en un « mystique et insondable chant »; et cette *Divine Comédie*, le plus remarquable de tous les Livres modernes, est le résultat.

Ce doit avoir été nécessairement une grande consolation pour Dante, et c'était, comme nous pouvons voir, une orgueilleuse pensée pour lui parfois, que lui, ici en exil, pût faire cette œuvre; que nulle Florence, nul homme ou nuls hommes non plus, ne pussent l'empêcher de la faire, ou même l'aider beaucoup à la faire. Il savait aussi, en partie, qu'elle était grande; la plus grande qu'un homme pût faire. « Si tu suis ton étoile, *Se tu segui tua stella* », — ainsi pouvait le Héros, dans son abandon, dans son extrême besoin, se dire encore à lui-même : « Suis, toi, ton étoile, tu ne manqueras pas un glorieux port! » — Le travail d'écrire, trouvons-nous, et en vérité nous pouvions le savoir autrement, fut grand et pénible pour lui; il dit : Ce Livre, « qui m'a fait maigre pour bien des années ». Ah oui, il a été acheté tout entier, par de la peine et du labeur douloureux, — non en se jouant, mais au prix d'un sérieux farouche. Son Livre, comme en vérité sont la plupart des bons Livres, a été écrit, en plusieurs sens, avec le sang de son cœur. C'est toute

son histoire, ce Livre. Il mourut après l'avoir fini; non encore très vieux, à l'âge de cinquante-six ans; — le cœur brisé plutôt, comme on dit. Il gît enseveli dans sa cité de mort de Ravenne : *Hic claudor Dantes patriis extorris ab oris.* Les Florentins mendièrent la restitution de son corps, un siècle après; le peuple de Ravenne ne voulut pas le donner. « C'est ici que je repose, moi, Dante, expulsé de ma rive natale. »

Je l'ai dit, le Poème de Dante est un Chant : c'est Tieck qui l'appelle « un mystique et insondable Chant »; et tel est littéralement son caractère. Coleridge remarque très pertinemment quelque part, que partout où vous trouvez une phrase musicalement exprimée, d'un vrai rythme et d'une vraie mélodie dans l'expression, il y a quelque chose de profond et de bon dans le sens aussi. Car corps et âme, mot et idée, vont étrangement ensemble ici et partout. Le chant : nous avons dit plus haut, que c'était l'Héroïque de la Parole! Tous les *vieux* Poèmes, ceux d'Homère et le reste, sont authentiquement des Chants. Je dirais, à strictement parler, que tous les vrais Poèmes sont tels; que tout ce qui n'est pas *chanté* n'est proprement pas Poème, mais un morceau de Prose contracté en lignes tintantes, — avec grande injure pour la grammaire, avec grand chagrin pour le lecteur, la plupart du temps! Ce que nous avons besoin d'atteindre c'est la *pensée* que l'homme avait, s'il en avait : pourquoi la tordrait-il en tintement, s'il *peut* la dire simplement? C'est quand son cœur est ravi d'une vraie passion de mélodie, et que ses accents même, selon la remarque de Coleridge, deviennent musicaux par la grandeur, la profondeur et la musique de ses pensées, c'est alors

seulement que nous pouvons lui donner le droit de rimer et de chanter; que nous l'appelons Poète, et que nous l'écoutons comme l'Héroïque des Parlants, — dont la parole *est* Chant. Des prétendants à ceci il y en a beaucoup; et pour un lecteur sérieux, je m'en doute, c'est en majeure partie, une vraie mélancolie, pour ne pas dire une insupportable affaire, que de lire des rimes! Rimes qu'aucune nécessité intérieure n'obligeait à être rimées; — elles auraient dû nous dire simplement, sans tintement, ce à quoi elles visaient. Je voudrais conseiller à tous les hommes qui *peuvent* parler leur pensée, de ne pas la chanter; de comprendre que, dans un temps sérieux, parmi des hommes sérieux, il n'y a aucune vocation en eux pour la chanter. C'est précisément parce que nous aimons le vrai chant, et parce qu'il nous charme comme quelque chose de divin, que nous haïrons le faux chant, et le tiendrons pour un pur brüit de bois, une chose creuse, superflue, tout à fait une insincère et offensive chose.

Je donne à Dante ma plus haute louange quand je dis de sa *Divine Comédie* qu'elle est, en tout sens, essentiellement un Chant. Dans le son même qu'elle rend, il y a un *canto fermo;* elle procède comme par un chant. Le langage, sa simple *terza rima*, sans doute l'aidait en ceci. On lit tout du long naturellement avec une sorte de *psalmodie*. Mais j'ajoute qu'il n'en pouvait être autrement; car l'essence et la matière de l'œuvre sont elles-mêmes rhythmiques. Sa profondeur, et sa passion ravie et sa sincérité, la font musicale; — allez assez *profond*, il y a de la musique partout. Une vraie symétrie intérieure, ce qu'on

appelle une harmonie architecturale, règne en elle, la proportionne toute : architecturale; ce qui aussi participe du caractère de la musique. Les trois royaumes, *Inferno*, *Purgatorio*, *Paradiso*, ont vue l'un dans l'autre comme des compartiments d'un grand édifice; une grande et surnaturelle cathédrale du monde, édifiée là, sévère, solennelle, redoutable; le Monde des Ames d'après Dante! C'est, au fond, *le plus sincère* de tous les Poèmes; la sincérité, ici aussi, nous trouvons qu'elle est la mesure du mérite. Il est sorti profondément du cœur des cœurs de l'auteur; et il pénètre profondément, et à travers de longues générations, dans le nôtre. Les gens de Vérone, quand ils le voyaient dans les rues, avaient coutume de dire : « *Eccovi l' uom ch' è stato all' Inferno;* Voyez, voilà l'homme qui a été en Enfer! » Ah! oui, il avait été en Enfer; — en Enfer assez, en lutte et douleur longues et sévères; comme il est assez sûr que ses pareils ont été. Les comédies qui se révèlent *divines* ne s'accomplissent pas autrement. La pensée, la vraie peine de toute sorte, la très haute vertu elle-même, n'est-elle pas la fille de la Douleur? Née comme du noir tourbillon; — vrai *effort*, en fait, comme d'un captif luttant pour se délivrer : voilà la Pensée. Dans toutes les voies nous avons à « devenir parfaits à travers la *souffrance* ». — Mais, comme je dis, aucune œuvre à moi connue n'est aussi élaborée que cette œuvre de Dante. Elle a été toute comme fondue, au plus brûlant de la fournaise de son âme. Elle l'avait fait « maigre » pour bien des années. Non seulement l'œuvre entière en général; mais chaque compartiment en est exécuté, avec une ferveur intense, au point d'être fait vérité, claire

visualité [1]. Chacun répond à l'autre; chacun s'ajuste à sa place, comme un bloc de marbre soigneusement taillé et poli. C'est l'âme de Dante, et en elle l'âme du moyen âge, rendue à jamais rhythmiquement visible, là. Pas du tout une tâche légère; une tâche tout à fait intense; mais une tâche qui est *remplie*.

Peut-être dirait-on que l'*intensité*, avec tout ce qui en dépend, est le caractère prédominant du génie de Dante. Dante ne se présente pas à nous comme un large esprit catholique; plutôt comme un esprit étroit, et même sectaire : c'est en partie le fruit de son époque et de sa position, mais en partie aussi de sa propre nature. Sa grandeur s'est, en tout sens, concentrée en profondeur et en énergie de feu. Il est grand comme le monde, non parce qu'il est vaste comme le monde, mais parce qu'il est profond comme le monde. A travers tous les objets il perce pour ainsi dire jusqu'au fond du cœur de l'Être. Je ne sais rien de si intense que Dante. Considérez, par exemple, pour commencer par le développement extérieur de son intensité, considérez comment il peint. Il a une grande puissance de vision; il saisit le type même d'une chose; présente cela et rien de plus. Vous vous rappelez cette première vue qu'il prend du Palais de Dite : *rouge* pinacle, cône de fer chauffé à rouge, brûlant à travers l'obscure immensité de ténèbres; — si vivide [2], si distinct, visible d'un coup et à jamais! C'est comme un emblême de tout le génie de Dante. Il y a une brièveté, une abrupte précision en lui : Tacite n'est pas plus bref, plus condensé; et puis chez Dante cela semble une

1. Visuality...
2. So vivid... « Vif » ne traduirait guère vraiment.

condensation naturelle, spontanée à l'homme. Un mot frappant; et puis il y a silence, plus rien de dit. Son silence est plus éloquent que des paroles. Il est étrange de voir avec quelle grâce aiguë et décisive il saisit la vraie ressemblance d'une chose : tranche dans la chose comme avec une plume de feu. Plutus, le géant rodomont s'effondre aux reproches de Virgile; c'est « comme les navires sombrent, le mât étant soudainement brisé ». Ou ce pauvre Brunetto Latini, avec le *cotto aspetto*, « face *cuite* », desséchée; brune et maigre; et la « neige de feu » qui tombe sur eux là, une « neige de feu sans vent », lente, délibérée, sans fin! Ou les couvercles de ces Tombes; sarcophages carrés, dans ce Palais silencieux brûlant obscurément, chacun avec son Ame en tourment; les couvercles tout ouverts, là; ils doivent être fermés au Jour du Jugement, pour l'Éternité. Et comment Farinata se lève; et comment Cavalcante tombe — en entendant parler de son Fils, et le temps passé « *fue* »! Les mouvements même chez Dante ont quelque chose de bref; de rapide, de décisif, de presque militaire. Elle est de l'intime essence de son génie, cette sorte de peinture. La nature de feu, la rapide nature Italienne de l'homme, si silencieuse, si passionnée, avec ses prompts et abruptes mouvements, ses silencieuses « pâles rages », parle elle-même dans ces choses.

Car bien que cet art de peindre soit un des développements extérieurs d'un homme, il provient comme tous les autres de sa faculté essentielle; il est physiognomonique de tout l'homme. Trouvez un homme dont les paroles vous peignent une ressemblance, vous avez trouvé un homme qui vaut quelque chose

remarquez sa manière de le faire, elle le caractérise tout à fait. En premier lieu, il n'aurait pas pu discerner l'objet du tout, ou voir son type vital, s'il n'eût, ce que nous pouvons appeler, *sympathisé* avec lui; — s'il n'eût eu de la sympathie en lui pour l'appliquer aux objets. Il faut qu'il ait été *sincère* en cela aussi; sincère et sympathique : un homme sans mérite ne peut vous donner la ressemblance d'un objet quelconque; il habite dans une vague extériorité, dans le fallacieux et trivial ouï-dire, quant à tous les objets. Et en vérité ne pouvons-nous pas dire que l'intelligence s'exprime tout à fait dans ce pouvoir de discerner ce qu'est un objet? Tout ce qu'un esprit d'homme peut avoir de faculté se montrera ici. S'agit-il même d'affaires, d'une chose à faire? L'homme doué est celui qui *voit* le point essentiel, et laisse tout le reste de côté comme superflu : c'est sa faculté aussi, la faculté de l'homme d'affaires, que de discerner la vraie *ressemblance*, non la fausse et la superficielle, de la chose à laquelle il a à travailler. Et combien de *moralité* il y a dans l'espèce d'intuition que nous obtenons d'une chose quelconque; « l'œil voyant en toutes choses ce qu'il a apporté avec lui la faculté de voir! » Pour l'œil vil toutes choses sont triviales, comme certainement pour l'homme atteint de la jaunisse, elles sont jaunes. Raphaël, nous disent les Peintres, est le meilleur de tous les peintres de Portrait aussi. Nul œil, si doué soit-il, ne peut épuiser la signification d'un objet quel qu'il soit. Dans la plus commune face humaine il gît plus de choses que n'en emportera Raphaël.

La peinture de Dante n'est pas graphique seulement,

brève, vraie, et d'une vividité comme d'un feu dans la nuit noire; prise sur une plus grande échelle, elle est de toutes façons noble, et le produit d'une grande âme. Francesca et son Amant, que de qualités en cela! Une chose tissée comme avec des arcs-en-ciel, sur un fond de noir éternel. Une petite voix de flûte d'une plainte infinie parle, là, et pénètre dans le cœur même de nos cœurs. Une touche de féminéité dans cela aussi : *della bella persona, che mi fu tolta;* et comment, même dans l'Abîme de douleur, c'est une consolation qu'*il* ne se séparera jamais d'elle! Très triste tragédie dans ces *alti guai.* Et les vents tourmenteurs, dans cet *aer bruno,* les emportent dans un tourbillon, encore, pour gémir à jamais! — Étrange à penser : Dante était l'ami du père de cette pauvre Francesca; Francesca elle-même a pu s'asseoir sur les genoux du Poète, comme une brillante et innocente petite enfant. Infinie pitié, cependant aussi infinie rigueur de la loi : c'est ainsi que la Nature est faite; c'est ainsi que Dante discerna qu'elle était faite. Quelle mesquine conception que celle qui fait de sa *Divine Comédie* un pauvre splénétique et impuissant libelle terrestre; plongeant en enfer ceux dont il ne pouvait se venger sur terre! Je suppose que si jamais pitié, tendresse comme d'une mère, furent dans le cœur d'un homme, c'est bien dans celui de Dante. Mais un homme qui ne connaît pas la rigueur, ne peut connaître la pitié non plus. Sa pitié même sera couarde, égoïste, — sensiblerie, ou guère mieux. Je ne sais pas au monde d'affection égale à celle de Dante. C'est une tendresse, un tremblant, aspirant, compatissant amour : comme la plainte des harpes Éoliennes, douce, douce; comme

un jeune cœur d'enfant; — et pourtant ce cœur sévère, attristé par le malheur! Ses aspirations vers sa Béatrix; leur rencontre dans le *Paradiso;* son regarder dans ses yeux purs et transfigurés, ses yeux qui avaient été purifiés par la mort depuis si longtemps, séparés de lui de si loin : — on compare cela au chant des anges; c'est parmi les plus pures expressions d'affection, peut-être la plus pure véritablement, qui soit jamais sortie d'une âme humaine.

Car l'*intense* Dante est intense en toutes choses; il a pénétré l'essence de tout. Son intuition intellectuelle comme peintre, à l'occasion aussi comme raisonneur, n'est que le résultat de toutes les autres sortes d'intensité. Moralement grand, surtout, il nous faut l'appeler; c'est le commencement de tout. Son dédain, son chagrin sont aussi transcendants que son amour; — comme en vérité, que sont-ils, sinon l'*inverse* ou *converse* de son amour? « *A Dio spiacenti ed a' nemici sui*, Haïssable à Dieu et aux ennemis de Dieu » : haut mépris; inapaisables et silencieuses réprobation et aversion; « *Non ragionam di lor*, Nous ne voulons pas parler d'*eux*, mais regarder seulement et passer. » Ou pensez à ceci : « Ils n'ont pas l'*espoir* de mourir, *Non han speranza di morte.* » Un jour, elle s'était levée sévèrement bénigne sur le cœur ravagé de Dante, cette idée que lui, misérable, sans repos jamais, usé comme il l'était, très sûrement *mourrait;* « que la Destinée elle-même ne pouvait le condamner à ne pas mourir. » De telles paroles sont dans cet homme. Pour la rigueur, le sérieux et la profondeur, on ne doit le mettre en parallèle avec personne dans le monde moderne; pour chercher avec qui le mettre en

parallèle, il nous faut entrer dans la Bible Hébraïque, et vivre avec les antiques Prophètes, là.

Je ne m'accorde pas avec une grande partie de la critique moderne, pour préférer grandement l'*Inferno* aux deux autres parties de la Divine *Commedia*. Une telle préférence provient, j'imagine, de notre général Byronisme de goût, et paraît devoir être un sentiment transitoire. Le *Purgatorio* et le *Paradiso*, spécialement le premier, dirait-on presque, lui sont même supérieurs. C'est une noble chose que ce *Purgatorio*, « Montagne de Purification »; emblème de la plus noble conception de cet âge. Si le Péché est si fatal, et que l'Enfer soit et doive être si rigoureux, si redoutable, pourtant dans le Repentir aussi l'homme se purifie; le Repentir est le grand acte Chrétien. Il est beau de voir comment Dante le traite. Le *tremolar dell'onde*, ce « tremblement » des vagues de l'océan, sous le premier pur rayon du matin, dont l'aube point au loin sur les Deux errants, est comme le type d'une humeur changée. L'aube de l'Espérance vient de poindre maintenant; de l'espérance qui jamais ne meurt, si elle est encore accompagnée de lourds chagrins. L'obscur séjour des démons et des réprouvés est sous les pieds; une douce haleine de pénitence monte plus haut et plus haut, jusqu'au Trône de Merci lui-même. « Priez pour moi », lui disent tous les habitants de ce Mont de Douleur. « Dites à ma Giovanna de prier pour moi », ma fille Giovanna; « je pense que sa mère ne m'aime plus! » Ils montent péniblement et douloureusement par cet escarpement en spirale, « ployés comme des encorbellements d'édifice », quelques-uns d'entre eux, — écrasés en-

semble ainsi « pour le péché d'orgueil »; et néanmoins dans des années, dans des âges et des éons, ils doivent atteindre le sommet, qui est la porte du Ciel, et par Merci doivent y être admis. La joie aussi de tous, quand un a prévalu; toute la Montagne tremble de joie, et un psaume de louange s'élève, quand une âme a parfait son repentir et est parvenue à laisser son péché et sa misère derrière elle! J'appelle tout ceci une noble incarnation d'une vraie et noble pensée.

Mais en vérité les Trois compartiments se supportent mutuellement l'un l'autre, sont indispensables l'un à l'autre. Le *Paradiso*, sorte de musique inarticulée pour moi, est le côté qui rachète l'*Inferno;* l'*Inferno* sans lui ne serait pas vrai. Tous trois constituent le Vrai Monde invisible, tel qu'il était figuré dans le Christianisme du Moyen Age; une chose à jamais mémorable, à jamais vraie en son essence, pour tous les hommes. Elle n'était peut-être tracée dans aucune âme humaine avec une telle profondeur de véracité que dans celle de Dante; un homme *envoyé* pour la chanter, pour en faire garder longue mémoire. Très notable avec quelle brève simplicité il sort de la réalité de tous les jours pour entrer dans la réalité Invisible; et dans la seconde ou la troisième stance, nous nous trouvons dans le Monde des Esprits; et nous habitons là, comme parmi des choses palpables, indubitables! Pour Dante elles *étaient* ainsi; le monde réel, comme on l'appelle, et ses faits, n'étaient que le seuil d'un Monde, d'un Fait infiniment plus haut. Au fond, l'un était aussi *sur*naturel que l'autre. Chaque homme n'a-t-il pas une âme? Non seulement il sera un esprit, mais il en est un. Pour le sérieux

Dante, c'est tout un Fait visible; il le croit, le voit; en est le Poète en vertu de cela. La sincérité, dis-je encore, est le mérite sauveur, maintenant comme toujours.

L'Enfer, le Purgatoire, le Paradis de Dante sont un symbole aussi, une représentation emblématique de sa Croyance touchant cet Univers : — quelque Critique dans un âge futur, comme ces Critiques Scandinaves l'autre jour, qui aura cessé tout à fait de penser comme Dante faisait, pourra trouver tout ceci également une « Allégorie », peut-être une oiseuse Allégorie ! C'est une sublime incarnation, ou très sublime, de l'âme du Christianisme. Elle exprime, pour ainsi dire en d'immenses emblèmes architecturaux aussi vastes que le monde, comment le Chrétien Dante sentait que le Bien et le Mal sont les deux éléments polaires de cette Création, sur lesquels elle tourne toute; que ces deux éléments diffèrent non par la *préférabilité* [1] de l'un à l'autre, mais par leur incompatibilité absolue et infinie; que l'un est excellent et haut comme la lumière et le Ciel, l'autre hideux, noir comme la Géhenne et l'Abîme de l'Enfer! Éternelle Justice, cependant avec Pénitence, avec éternelle Pitié, — tout le Christianisme, comme Dante et le Moyen Age le concevaient, est symbolisé ici. Symbolisé : et pourtant, ainsi que j'y ai insisté l'autre jour, avec quelle entière vérité d'intention; combien inconsciente de toute symbolisation. Enfer, Purgatoire, Paradis : ces choses n'étaient pas façonnées

1. Preferability. Nous avons déjà vu, p. 36, visibility; et p. 8, discoverability. Nous verrons, à la page 378, dupeability.

comme des symboles; y avait-il, dans notre Moderne Esprit Européen, la moindre pensée qu'elles fussent des symboles! N'étaient-elles pas d'indubitables et redoutables faits; tout le cœur de l'homme les prenant pour pratiquement vraies, toute la Nature partout les confirmant? Ainsi en est-il toujours en ces choses. Les hommes ne croient pas une Allégorie. Le Critique futur, quelle que puisse être sa nouvelle pensée, qui estimera que cette œuvre de Dante a été toute concertée comme une Allégorie, commettra une triste méprise! — Le Paganisme nous l'avons reconnu comme une véridique expression du sentiment sérieux et terrifié d'un homme à l'égard de l'Univers; véridique, vrai jadis, et encore non sans valeur pour nous. Mais remarquez ici la différence du Paganisme et du Christianisme; une grande différence. Le Paganisme symbolisait principalement les Opérations de la Nature; les destinées, les efforts, les combinaisons, les vicissitudes des choses et des hommes en ce monde; le Christianisme a symbolisé la Loi du Devoir Humain, la Loi Morale de l'Homme. L'une était pour la nature sensuelle : une rude et impuissante expression de la *première* Pensée des hommes, — la principale vertu reconnue, le Courage, la Supériorité à la Crainte. L'autre n'était pas pour la nature sensuelle, mais pour la nature morale. Quel progrès ici, si on se place à ce seul point de vue seulement! —

Et c'est ainsi que dans ce Dante, comme nous avons dit, dix siècles silencieux avaient, d'une très étrange façon, trouvé une voix. La *Divina Commedia* c'est Dante qui l'a écrite; cependant en vérité *elle* appar-

tient à dix siècles Chrétiens, la fin seulement en est de Dante. Ainsi toujours. L'artisan, là, le forgeron avec son métal, avec ses outils, avec ses adroites méthodes, — combien peu de tout ce qu'il fait est proprement *son* œuvre! Tous les hommes inventifs du passé travaillent là avec lui; — comme en vérité avec nous tous, en toutes choses. Dante est le porte-parole du Moyen Age; la Pensée dont on vivait alors s'élève là, en musique éternelle. Ces sublimes idées de Dante, terribles et belles, sont le fruit de la Méditation Chrétienne de tous les hommes de bien qui étaient venus avant lui. Précieux, eux; mais lui aussi n'est-il pas précieux? Bien des choses, s'il n'eût parlé, auraient été muettes; non mortes, mais vivant sans voix.

En résumé, n'est-il pas une expression, ce Chant mystique, à la fois d'une des plus grandes âmes humaines, et de la plus haute chose que l'Europe eût jusqu'ici réalisée pour elle-même? Le Christianisme, comme Dante le chante, est autre chose que le Paganisme dans le rude esprit Norse; autre chose que le « Bâtard Christianisme » mi-articulé parlé dans le Désert Arabe sept cents années auparavant! — La plus noble *idée* faite *réelle* jusqu'ici parmi les hommes, est chantée, et symbolisée durablement, par un des plus nobles hommes. Dans un sens et dans l'autre, ne sommes-nous pas bien aise de la posséder? D'après mes calculs, elle peut durer encore pendant de longs milliers d'années. Car la chose qui est exprimée des régions les plus intimes d'une âme humaine, diffère tout à fait de celle qui est exprimée par la région extérieure. L'extérieure est du jour, sous l'empire de

la mode; l'extérieure passe et disparaît, en de rapides changements sans fin; l'intime est la même hier, aujourd'hui et à jamais. Les âmes vraies, dans toutes les générations du monde, qui considèrent ce Dante, trouveront une fraternité en lui; la profonde sincérité de ses pensées, de ses malheurs et de ses espérances, parleront de même à leur sincérité; elles sentiront que ce Dante aussi était un frère. Napoléon à Sainte-Hélène est charmé par la généreuse véracité du vieil Homère. Le plus vieux Prophète Hébreux, sous le vêtement le plus différent des nôtres, par cela même qu'il parle du fond d'un cœur d'homme, parle encore réellement aux cœurs de tous les hommes. C'est le seul et unique secret pour rester longtemps mémorable. Dante, pour la profondeur de sincérité, est pareil à un antique Prophète aussi; ses paroles, comme les leurs, sortent de son cœur même. On n'aurait pas besoin de s'étonner s'il était prédit que son Poème pourrait être la plus durable chose que notre Europe ait encore faite; car rien ne dure comme une parole véridiquement parlée. Toutes cathédrales, pontificalités [1], tout airain ou rocher, et tout arrangement extérieur si durable soit-il, sont brefs en comparaison d'un insondable chant du cœur comme celui-ci : on croit sentir qu'il pourrait survivre, encore important pour les hommes, quand ces choses se seront englouties en de nouvelles et méconnaissables combinaisons, et auront cessé individuellement d'être. L'Europe a fait beaucoup; grandes cités, grands empires, encyclopédies, croyances, corps d'opinion et

1. ...pontificalities... Voir p. 75 (note).

de pratique : mais elle a fait peu de choses de la classe de la Pensée de Dante. Homère *est* encore, véritablement, présent face à face à toute âme ouverte d'entre nous; et la Grèce, où est-*elle?* Désolée depuis des milliers d'années; disparue, évanouie; un amoncellement, un labyrinthe de roches et de décombres, sa vie et son existence tout exhalées. Comme un rêve; comme la poussière du Roi Agamemnon! La Grèce fut; la Grèce, excepté dans les *paroles* qu'elle a dites, n'est plus.

L'utilité de ce Dante? Nous ne dirons pas beaucoup de choses sur son « utilité ». Une âme humaine qui a une fois pénétré dans cet élément premier du *Chant*, et chanté de là convenablement quelque chose, a travaillé dans les *profondeurs* de notre existence; nourrissant à travers de longs temps les *racines* de vie de toutes les excellentes choses humaines quelconques, — d'une façon que les « utilités » ne réussiront pas bien à calculer! Nous n'estimerons pas le Soleil à la quantité de lumière de gaz qu'il nous épargne; Dante devra être inévaluable, ou de nulle valeur. Une remarque que je puis faire : c'est le contraste à cet égard entre le Poète-Héros et le Prophète-Héros. En cent ans, Mahomet, comme nous avons vu, eut ses Arabes à Grenade et à Delhi; les Italiens de Dante semblent bien être encore où ils étaient. Dirons-nous, alors, que l'effet de Dante sur le monde a été petit en comparaison? Non certes : son arène est bien plus restreinte; mais aussi elle est bien plus noble, plus claire; — peut-être non pas moins, mais plus importante. Mahomet parle à de grandes masses d'hommes, dans le grossier dialecte

adapté à un tel auditoire; un dialecte plein d'inconsistances, de crudités, de folies : c'est sur les grandes masses seulement qu'il peut agir, et là avec le bien et avec le mal étrangement mêlés. Dante, parle à ce qui est noble, pur et grand, dans tous les temps et dans tous les lieux. Aussi ne devient-il pas suranné, comme fait l'autre. Dante brûle comme une pure étoile, fixée là au firmament, où ce qu'il y a de grand et de haut dans tous les âges vient s'allumer : il est la possession de tous les élus du monde pour un temps incompté. Dante, calcule-t-on, peut longtemps survivre à Mahomet. De cette façon, la balance peut être redressée.

Mais, dans tous les cas, ce n'est pas par ce qu'on appelle leur effet sur le monde, par ce que *nous* pouvons juger de leur effet là, qu'un homme et son œuvre se mesurent. Effet? Influence? Utilité? Qu'un homme *fasse* son œuvre; le fruit de cette œuvre, le soin en revient à un Autre que lui. Elle produira son fruit; et soit qu'elle s'incarne en Trônes de Califes et Conquêtes Arabes; au point de « remplir tous les Journaux du Matin et du Soir », et toutes les Histoires, qui sont une espèce de Journaux distillés; ou soit qu'elle ne s'incarne pas ainsi du tout; — qu'importe? Ce n'est pas là son fruit réel! Le Calife Arabe, pour autant seulement qu'il a fait quelque chose, a été quelque chose. Si la grande Cause de l'Homme et de l'œuvre de l'Homme sur la Terre de Dieu, ne retire aucun progrès du Calife Arabe, alors il n'importe combien de cimeterres il a tiré, combien de piastres d'or il a empochées, et quel tumulte et quel tapage il a fait dans ce monde, — *il* n'a été qu'une retentissante

inanité ou futilité; au fond, il n'a pas *été* du tout. Honorons le grand empire du *Silence*, encore une fois! Le trésor sans bornes que nous ne faisons *pas* sonner dans nos poches, ou que nous ne comptons pas et n'exhibons pas devant les hommes! C'est peut-être de toutes les choses la plus utile à faire pour chacun de nous, dans ces temps bruyants. — —

Comme Dante, l'homme Italien, a été envoyé dans notre monde pour incarner musicalement la Religion du Moyen Age, la Religion de notre Moderne Europe, sa Vie Intérieure; ainsi Shakespeare, pouvons-nous dire, incarne pour nous la Vie Extérieure de notre Europe, comme elle était développée alors, avec ses chevaleries, ses courtoisies, ses humeurs, ses ambitions, la façon pratique de penser, d'agir, de considérer le monde, qu'avaient alors les hommes. Comme dans Homère nous pouvons encore reconstruire la Vieille Grèce, ainsi dans Shakespeare et Dante, après des milliers d'années, ce que notre moderne Europe était, en Foi et en Pratique, sera encore lisible. Dante nous a donné la Foi ou âme; Shakespeare, d'une non moins noble façon, nous a donné la Pratique ou corps. Ce dernier aussi nous devions l'avoir; un homme a été envoyé pour lui, l'homme Shakespeare. Juste quand ce mode chevalesque de vie avait atteint son dernier fini, et était sur le point de se briser et de tomber en une lente ou rapide dissolution, comme nous le voyons maintenant partout, cet autre Poète souverain, avec son œil voyant, avec son inextinguible voix chantante, fut envoyé pour en prendre note, pour en donner un témoignage longtemps durable. Deux

hommes appropriés : Dante, profond, ardent comme le feu central du monde; Shakespeare, vaste, placide, voyant loin, comme le Soleil, la lumière d'en haut du monde. L'Italie a produit l'une de ces deux voix du monde; nous Anglais nous avons eu l'honneur de produire l'autre.

Assez curieux de voir comment, pour ainsi dire par pur accident, cet homme est venu à nous. Je pense toujours, si grand, si tranquille, si complet et se suffisant à lui-même est ce Shakespeare, que si le Hobereau du Warwickshire ne l'eût poursuivi pour vol de daims, nous n'aurions peut-être jamais entendu parler de lui comme Poète! Les forêts et les cieux, la Vie rustique de l'Homme à Stratford là, auraient été assez pour cet homme! Mais en vérité cette étrange éclosion de toute notre Existence Anglaise, que nous appelons l'Ère d'Élisabeth, est-ce qu'elle aussi n'est pas venue comme de son propre mouvement? L' « Arbre Igdrasil » bourgeonne et se dessèche par ses propre lois, — trop profondes pour que nous les scrutions. Mais il bourgeonne et sèche en effet, et chacune de ses branches et de ses feuilles est là, par de fixes et éternelles lois; pas un Sir Thomas Lucy qui ne vienne à l'heure appropriée pour lui. Curieux, dis-je, et non suffisamment considéré : comment chaque chose coopère réellement avec toutes; pas une feuille pourrissant sur le grand chemin qui ne soit une indissoluble portion des systèmes solaire et stellaires; pas de pensée, de mot ou d'acte d'homme qui n'ait jailli aussi de tous les hommes, et n'agisse tôt ou tard, reconnaissable ou méconnaissable, sur tous les hommes! Tout cela est un Arbre : circulation de sève et d'in-

fluences, mutuelle communication de chaque plus menue feuille avec la plus basse griffe d'une racine, avec chaque autre très grande ou très menue portion du tout. L'Arbre Igdrasil, qui a ses racines en bas dans les Royaumes de Héla et de la Mort, et dont les rameaux couvrent entièrement le plus haut Ciel ! —

En quelque sens on peut dire que cette glorieuse Ère d'Elisabeth avec son Shakespeare, comme le produit et la floraison de tout ce qui l'avait précédée, est elle-même attribuable au Catholicisme du Moyen Age. La Foi Chrétienne, qui était le thème du Chant de Dante, avait produit cette Vie Pratique que Shakespeare devait chanter. Car la Religion alors, comme elle est maintenant et toujours, était l'âme de la Pratique ; le fait primitif et vital dans la vie des hommes. Et remarquez ici, comme assez curieux, que le Catholicisme du Moyen Age était aboli, autant que des Actes de Parlement pouvaient l'abolir, avant que Shakespeare, son plus noble produit, eût fait son apparition. Il ne laissa pas de faire son apparition néanmoins. La Nature à son heure, avec le Catholicisme ou tout ce qui pouvait encore être nécessaire, le fit surgir ; prenant peu souci des Actes de Parlement. Rois Henrys, Reines Elisabeths vont leur chemin ; et la Nature aussi va le sien. Les Actes de Parlement, en somme, sont peu de chose, nonobstant le bruit qu'ils font. Quel est l'Acte de Parlement, quel est le débat à Saint-Stephen's, aux hustings ou ailleurs, qui amena ce Shakespeare à l'être? Aucun dîner à Freemason's Tavern, aucune ouverture de listes de souscription, vente de parts, et autre infini bavardage et vrai ou faux effort ! Cette Ère d'Elisabeth,

et toute sa noblesse et toute sa liesse, vint sans proclamation, sans préparation de notre part. Ce Shakespeare sans prix était le libre don de la Nature; donné tout à fait silencieusement; — reçu tout à fait silencieusement, comme si c'eût été une chose de peu d'importance. Et cependant, très littéralement, c'est une chose sans prix. On pourrait envisager ce côté de la question aussi.

Sur ce Shakespeare, peut-être l'opinion qu'on entend parfois exprimer d'une façon un peu idolâtre, est-elle, en fait, la bonne; je pense que le meilleur jugement non seulement de ce pays, mais de l'Europe en général, tend lentement à cette conclusion, que Shakespeare est le principal de tous les Poètes jusqu'ici; la plus grande intelligence qui, dans ce dont on se souvient de notre monde, ait laissé souvenir d'elle dans la carrière de la Littérature. En résumé, je ne connais une telle puissance de vision, une telle faculté de pensée, si nous en prenons tous les caractères, dans aucun autre homme. Un tel calme de profondeur; une si placide et si joyeuse force; toutes choses imagées dans cette grande âme si vraie et si claire, comme dans une tranquille et insondable mer! On a dit que, dans la construction des Drames de Shakespeare il y a, outre toutes les autres « facultés » comme on les appelle, une intelligence manifestée, égale à celle qu'on trouve dans le *Novum Organum* de Bacon. Cela est vrai; et ce n'est pas une vérité qui frappe le premier venu. Cela deviendrait plus apparent, si un de nous, n'importe lequel, cherchait à voir, pour son compte, comment, avec les matériaux dramatiques de Shakespeare, *il* pourrait façonner un

tel résultat ! La maison construite semble toute si bien ajustée, — de tout point comme elle devrait être, comme si elle venait là par sa propre loi et par la nature des choses, — que nous oublions la rude carrière en désordre d'où elle a été tirée et formée. La perfection même de la maison, comme si la Nature elle-même l'avait faite, cache le mérite du constructeur. Parfait, plus parfait qu'aucun autre homme, nous pouvons appeler Shakespeare en ceci : il discerne, il sait comme par instinct, sous quelle condition il travaille, ce que sont ses matériaux, ce qu'est sa propre force et sa relation avec eux. Ce n'est pas un transitoire éclair d'intuition qui suffira ; c'est une illumination délibérée du sujet tout entier; c'est un œil tranquillement *voyant;* une grande intelligence, enfin. Comment un homme, de quelque vaste chose dont il a été spectateur, construira un récit, quelle espèce de peinture et de description il en donnera, — c'est la meilleure mesure que vous puissiez obtenir de ce qu'il y a d'intelligence dans l'homme. Quelle circonstance est vitale et doit se détacher en relief; quelle inessentielle, méritant d'être supprimée; où est le vrai *commencement*, la vraie suite et la vraie fin ? Pour découvrir ceci, vous mettez en œuvre toute la force d'intuition qui est dans l'homme. Il lui faut *comprendre* la chose ; proportionnée à la profondeur de sa compréhension, sera la convenance de sa réponse. Vous l'éprouverez ainsi. Est-ce que le semblable se joint au semblable; est-ce que l'esprit de méthode s'agite dans cette confusion, de sorte que son embrouillement devienne ordre? L'homme peut-il dire, *Fiat lux*, Que la lumière soit; et du chaos tirer un monde?

Précisément dans la mesure où il y a de la *lumière* en lui-même, il accomplira ceci.

Ou en vérité, pouvons-nous dire encore, c'est dans ce que j'ai appelé peinture de Portrait, description des hommes et des choses, spécialement des hommes, que Shakespeare est grand. Toute la grandeur de l'homme apparaît décisivement ici. Elle est sans exemple, je pense, cette calme et créatrice perspicacité de Shakespeare. La chose qu'il considère révèle d'elle non cette face-ci ou celle-là, mais son cœur le plus intime, et son secret générique; elle se dissout comme en lumière devant lui, de telle sorte qu'il en discerne la parfaite structure. Créatrice, avons-nous dit : la création poétique, qu'est-ce autre chose ceci aussi que le fait de *voir* la chose suffisamment? Le *mot* qui décrira la chose, vient de lui-même, à la suite d'une vue de la chose si claire et si intense. Et la *moralité* de Shakespeare, sa valeur, candeur, tolérance, véracité; toute sa force victorieuse et sa grandeur, qui peuvent triompher de tels obstacles, ne sont-elles pas visibles ici aussi? Grand comme le monde! Pas du tout un miroir *courbe*, un pauvre miroir convexe-concave, réfléchissant tous les objets avec ses propres convexités et concavités; un miroir parfaitement *plan;* — c'est-à-dire également, si nous le comprenons bien, un homme en juste relation avec toutes les choses et tous les hommes, un brave homme. C'est vraiment un souverain spectacle, que de voir comment cette grande âme comprend toutes sortes d'hommes et d'objets, un Falstaff, un Othello, une Juliette, un Coriolan; les pose tous devant nous dans leur sphérique pléni-

tude[1]; aimant, juste, l'égal frère de tous. Le *Novum Organum*, et toute l'intelligence que vous trouverez dans Bacon, est d'un ordre tout à fait secondaire; terrestre, matériel, pauvre en comparaison de ceci. Parmi les hommes modernes, on ne trouve, strictement, presque rien du même rang. Gœthe seul, depuis les jours de Shakespeare, me le rappelle. De lui aussi vous dites qu'il *voyait* l'objet; vous pouvez dire ce que lui-même dit de Shakespeare : « Ses caractères sont comme des montres à cadran de cristal transparent; elles vous montrent l'heure comme d'autres, et le mécanisme intérieur de plus est tout visible. »

L'œil voyant! C'est ceci qui déclôt l'harmonie intérieure des choses; ce qu'a voulu la Nature, l'idée musicale que la Nature a enveloppée dans ces incarnations souvent grossières. C'est quelque chose qu'elle a voulu en effet. Pour l'œil voyant ce quelque chose serait discernable. Sont-ce de basses, de misérables choses? Vous pouvez rire d'elles, vous pouvez pleurer sur elles; vous pouvez de manière ou d'autre vous mettre sympathiquement en rapport avec elles; — vous pouvez, au pis, vous tenir en paix, quant à elles, détourner d'elles votre propre face et celle des autres, jusqu'à ce que vienne l'heure de les exterminer pratiquement et de les éteindre! Au fond, c'est le premier don du Poète, comme c'est celui de tous les hommes, que d'avoir assez d'intelligence. Il sera Poète s'il l'a : Poète en paroles; ou, faute de cela, peut-être encore mieux, Poète en acte. S'il écrira du tout; et en ce

1. Round completeness.....

cas, s'il écrira en prose ou en vers, cela dépendra d'accidents : qui sait de quels accidents extrêmement vulgaires, — peut-être de ce qu'il a eu un maître à chanter, de ce qu'il a été instruit à chanter dans son enfance ! Mais la faculté qui le rend capable de discerner le cœur intérieur des choses, et l'harmonie qui habite là (car toute chose qui existe a une harmonie dans son cœur, ou bien elle ne pourrait maintenir sa cohésion et exister), n'est pas le résultat d'habitudes ou d'accidents, mais le don de la Nature elle-même; le premier équipement pour un Homme Héroïque de quelque sorte qu'il soit. Au Poète, comme à tout autre, nous disons avant tout : *Vois*. Si vous ne pouvez faire cela, il n'est d'aucune utilité de persister à assembler des rimes, à faire sonner l'une contre l'autre des sensibilités, et de vous *nommer* vous-même Poète; il n'y a aucun espoir pour vous. Si vous pouvez le faire, il y a, en prose ou en vers, en action ou en spéculation, toute sorte d'espoir. L'âpre et vieux Maître d'école avait coutume de demander, quand on lui amenait un nouvel élève : « Mais êtes-vous bien sûr que ce n'est *pas un cancre?* » Eh bien, réellement on pourrait demander la même chose, en ce qui concerne tout homme proposé pour n'importe quelle fonction ; et considérer cela comme la seule enquête nécessaire : Êtes-vous bien sûr que ce n'est pas un cancre ? Il n'y a, en ce monde, nulle autre personne entièrement fatale.

Car, en fait, je dis que le degré de vision qui habite dans un homme est une correcte mesure de l'homme. Si j'étais appelé à définir la faculté de Shakespeare, je dirais supériorité d'Intelligence, et je penserais

avoir tout inclus dans cela. Qu'est-ce en effet que les facultés ? Nous parlons des facultés comme si elles étaient distinctes, choses séparables ; comme si un homme avait intelligence, imagination, fantaisie, etc., comme il a mains, pieds et bras. C'est là une erreur capitale. Puis encore, nous entendrons parler de la « nature intellectuelle » d'un homme, de sa « nature morale », comme si ces choses encore une fois étaient divisibles, et existaient à part. Les nécessités du langage prescrivent peut-être de telles formes d'expression ; il nous faut parler, je le sais bien, de cette façon, si nous voulons parler en somme. Mais les mots ne devraient pas se durcir en choses pour nous. Il me semble que notre compréhension de ce sujet est, pour la plus grande part, radicalement faussée par là. Nous devrions savoir aussi, et garder à jamais dans l'esprit, que ces divisions ne sont au fond que des *noms;* que la nature spirituelle de l'homme, la Force vitale qui habite en lui, est essentiellement une et indivisible; que ce que nous appelons imagination, fantaisie, intelligence, et ainsi de suite, ne sont que différents aspects de la même Puissance d'Intuition, tous indissolublement liés l'un à l'autre, physiognomoniquement apparentés; de sorte que si nous connaissions l'un d'eux, nous pourrions les connaître tous. La moralité elle-même, ce que nous appelons la qualité morale d'un homme, qu'est-ce que ceci, sinon un autre *côté* de l'unique Force vitale par où il est et agit ? Tout ce qu'un homme fait est physiognomonique de lui. Vous pouvez voir comment un homme combattrait, par la façon dont il chante; son courage ou son manque de courage est visible dans la parole qu'il prononce, dans

l'opinion qu'il a formée, non moins que dans les coups qu'il frappe. Il est *un*, et prêche le même Moi au loin de toutes ces façons.

Sans mains un homme pourrait avoir des pieds, et pourrait encore marcher; mais, considérez cela, — sans moralité, l'intelligence serait impossible pour lui; un *homme* complètement immoral ne pourrait rien connaître du tout! Pour connaître une chose, ce que nous pouvons appeler connaître, un homme doit nécessairement d'abord *aimer* la chose, sympathiser avec elle; c'est-à-dire, être *virtuellement* apparenté à elle. S'il n'a pas la justice de déposer son propre égoïsme à toute occasion, le courage de se mettre du côté du dangereux-vrai à toute occasion, comment connaîtra-t-il? Ses vertus, toutes ses vertus, se trouveront rappelées dans sa connaissance. La Nature, avec sa vérité, reste pour les méchants, pour les égoïstes et les pusillanimes, à jamais un livre scellé : ce qu'un tel homme peut connaître de la Nature est vil, superficiel, petit; pour l'utilité du jour purement. — Mais est-ce que le Renard même ne sait pas quelque chose de la Nature? Mais oui bien : il sait où logent les oies! Le Renard humain, très fréquent partout dans le monde, que sait-il de plus que ceci et l'analogue de ceci? Oui, on devrait considérer aussi que si le Renard n'avait pas une certaine *moralité* vulpine, il ne pourrait pas même savoir où sont les oies, où atteindre les oies! S'il dépensait son temps en de splénétiques et atrabilaires réflexions sur sa propre misère, sur ce qu'il est mal traité par la Nature, la Fortune et d'autres Renards, et ainsi de suite; et s'il n'avait pas courage, promptitude, esprit

pratique, et autres aptitudes et grâces vulpines appropriées, il ne prendrait aucune oie. Nous pouvons dire du Renard aussi que sa moralité et son intuition sont de la même dimension; des faces différentes de la même unité interne de vie vulpine! — Ces choses méritent d'être établies; car leur contraire agit avec uue perversion multiple et vraiment funeste, en ce temps : pour les limitations, les modifications qu'elles requièrent, votre propre bonne foi y pourvoira.

Si je dis, donc, que Shakespeare est la plus grande des Intelligences, j'ai dit tout ce qui le concerne. Mais il y a plus de choses dans l'intelligence de Shakespeare que nous n'en n'avons encore vues. C'est ce que j'appelle une intelligence inconsciente; il y a plus de vertu en elle qu'il ne le sait lui-même. Novalis remarque admirablement à son sujet que ses Drames sont des Produits de la Nature aussi, profonds comme la Nature elle-même. Je trouve une grande vérité dans cette parole. L'Art de Shakespeare n'est pas Artifice; son plus noble mérite n'est pas là par plan ou préconception. Il germe et sort des profondeurs de la Nature et croît à travers cette âme noble et sincère, qui est une voix de la Nature. Les dernières générations d'hommes trouveront de nouvelles significations dans Shakespeare, de nouvelles élucidations de leur propre être humain; « de nouvelles harmonies avec l'infinie structure de l'Univers; des concordances avec de plus récentes idées, des affinités avec les pouvoirs plus hauts et les sens plus hauts de l'homme. » Ceci mérite bien d'être médité. C'est la plus haute récompense de la Nature à une vraie, simple et grande âme, que de la faire arriver ainsi à être *une part d'elle-*

même. Les œuvres d'un tel homme, quoi que ce soit qu'il doive accomplir avec une extrême et consciente exertion ou préméditation, croissent *in*consciemment aussi, des profondeurs inconnues qui sont en lui; — comme l'arbre chêne croît du sein de la Terre, comme les montagnes et les eaux s'informent elles-mêmes; avec une symétrie fondée sur les propres lois de la Nature, conforme à toute Vérité quelle qu'elle soit. Combien de choses en Shakespeare gisent cachées; ses douleurs, ses silencieuses luttes connues de lui-même; beaucoup qui n'étaient pas connues du tout, pas exprimables du tout : comme des *racines*, comme de la sève et des forces travaillant souterraines! La Parole est grande; mais le Silence est plus grand.

Avec tout cela, la joyeuse tranquillité de cet homme est remarquable. Je ne veux pas blâmer Dante pour sa misère : c'est une bataille sans victoire; mais une vraie bataille, — la première, l'indispensable chose. Cependant j'appelle Shakespeare plus grand que Dante, en ce qu'il a combattu véritablement, et qu'il a réellement vaincu. N'en doutez pas, il avait ses douleurs à lui : ces *Sonnets* qu'il a laissés témoigneront même expressément dans quelles eaux profondes il avait guéé, et nagé, luttant pour sa vie; — et aussi bien quel homme pareil à lui manqua jamais d'avoir à le faire? Il me semble que c'est une conception irréfléchie, notre conception commune, qu'il était posé comme un oiseau sur la branche, et chantait, libre et primesautier, ne connaissant jamais les troubles des autres hommes. Pas ainsi; pour nul homme il n'en est ainsi. Comment un homme aurait-il pu faire un tel voyage, s'élever du rustique braconnage de daims à la com-

position de telles tragédies, et ne pas cheoir de douleur par la route? Ou, encore mieux, comment un homme aurait-il pu dépeindre un Hamlet, un Coriolan, un Macbeth, tant de cœurs héroïques souffrants, si son propre cœur héroïque n'eût jamais souffert? — Et maintenant, en contraste avec tout ceci, observez sa gaieté, son sincère et débordant amour du rire! En aucun point, diriez-vous il *n'exagère*, sauf dans le rire. Des objurgations de feu, des mots qui percent et brûlent, on peut les trouver dans Shakespeare; cependant il est toujours mesuré ici; il n'est jamais ce que Johnson considérerait comme un spécialement « bon haïsseur[1] ». Mais son rire semble s'épancher de lui à flots; il accumule toute espèce de ridicules sobriquets sur le plastron de ses moqueries, le bouscule et le ballotte en toute sorte de grosses railleries; c'est, diriez-vous, de tout son cœur qu'il rit. Et puis, si ce n'est pas toujours le plus fin, c'est toujours un rire généreux. Non sur la pure faiblesse, sur la misère ou la pauvreté; jamais. Nul homme *sachant* rire, ce que nous appelons rire, ne rira de ces choses. C'est quelque pauvre caractère seulement *désirant* rire, et avoir la réputation d'esprit, qui fait ainsi. Rire signifie sympathie; le bon rire n'est pas « le pétillement des épines sous le pot ». Même de la stupidité et de la prétention, ce Shakespeare n'en rit pas d'autre façon que sympathiquement. Dogberry et Verges nous chatouillent la rate; et nous les renvoyons couverts d'explosions de rire : mais nous n'en aimons que mieux les pauvres diables, pour en avoir

1. « Good hater ». Voir p. 20, note 1.

ri; et nous espérons qu'ils réussiront bien là, et continueront à être Présidents du Guet de la Cité. Un tel rire, comme la clarté du soleil sur la mer profonde, est très beau pour moi.

Nous n'avons pas de place pour parler des œuvres de Shakespeare prises une à une; quoique peut-être il y ait bien des choses qui attendent encore d'être dites sur ce sujet. Si nous pouvions avoir, par exemple, toutes ses pièces passées en revue, comme l'est *Hamlet*, dans *Wilhelm Meister!* Une chose qui pourrait, un jour, être faite. Auguste Wilhelm Schlegel a une remarque sur ses Pièces Historiques, *Henri-Cinq* et les autres, qui est digne de mémoire. Il les appelle une sorte d'Épopée Nationale. Marlborough, vous vous le rappelez, disait qu'il ne savait rien de l'histoire anglaise que ce qu'il en avait appris dans Shakespeare. Il y a réellement, si nous y regardons, peu d'Histoires aussi mémorables. Les grands points saillants sont admirablement saisis; tout se dégage et s'arrondit en une sorte de cohérence rhythmique; c'est, comme dit Schlegel, *épique;* — comme en vérité sera toute peinture faite par un grand penseur. Il y a de bien belles choses dans ces Pièces, qui en vérité dans leur ensemble ne forment qu'une seule belle chose. Cette bataille d'Azincourt me frappe comme une des choses les plus parfaites, en son genre, que nous ayons nulle part dans les œuvres de Shakespeare. La description des deux armées : les Anglais excédés, épuisés; l'heure redoutable, grosse de la destinée, quand la bataille doit commencer; et alors cette valeur immortelle : « Vous, bons yeomen, dont les membres furent

faits en Angleterre » ! Il y a un noble Patriotisme en cela, — bien autre que l' « indifférence » que vous entendez parfois attribuer à Shakespeare. Un vrai cœur Anglais respire, calme et fort, à travers toute l'affaire; non bruyant, saillant; d'autant meilleur pour cela! Il y a un son en elle, pareil au retentissement de l'acier. Cet homme aussi avait en lui de quoi bien frapper, s'il en fût venu là!

Mais je dirai, des œuvres de Shakespeare en général, que nous ne puisons pas du tout là une pleine impression de lui; pas même aussi pleine que celle que nous avons de bien des hommes. Ses œuvres sont autant de fenêtres, à travers lesquelles nous saisissons une lueur du monde qui était en lui. Toutes ses œuvres semblent, à parler par comparaison, cursives, imparfaites, écrites sous la gêne des circonstances; donnant seulement çà et là une note de la pleine expression de l'homme. Il y a des passages qui vous arrivent comme de la splendeur sortie du ciel; éclats de rayonnement, illuminant le cœur même de la chose ; vous dites : « Cela est *vrai*, exprimé une fois et pour toujours; en tout lieu et en tout temps où il y aura une âme humaine ouverte, cela sera reconnu comme vrai » ! De tels éclats, cependant, nous font sentir que les alentours ne sont pas rayonnants ; qu'ils sont, en partie, temporaires, conventionnels. Hélas! Shakespeare avait à écrire pour le Théâtre du Globe : sa grande âme devait s'écraser, comme elle pouvait, pour entrer dans ce moule et dans nul autre. Il en était pour lui, alors, comme il en est pour nous tous. Nul homme ne travaille sauf sous conditions. Le sculpteur ne peut poser sa propre et libre Pensée

vant nous; mais sa Pensée telle qu'il a pu la transporter dans la pierre qui lui a été donnée, avec les outils qui lui ont été donnés. *Disjecta membra*, c'est tout ce que nous trouvons de n'importe quel Poète, ou de n'importe quel homme.

Quiconque considère intelligemment ce Shakespeare peut reconnaître que lui aussi était un *Prophète*, à sa façon; d'une intuition analogue à la Prophétique, quoiqu'il s'y prît d'un autre ton. A cet homme aussi la Nature semblait divine; *in*effable, profonde comme le Tophet, haute comme le Ciel : « Nous sommes de l'étoffe même dont les Rêves sont faits! » Ce cartouche dans l'Abbaye de Westminster, que peu comprennent en le lisant, est de la profondeur d'un voyant. Mais l'homme chantait; il ne prêchait pas, si ce n'est musicalement. Nous avons appelé Dante le Prêtre mélodieux du Catholicisme du Moyen Age. Ne pouvons-nous pas appeler Shakespeare le Prêtre encore plus mélodieux d'un *vrai* Catholicisme, l' « Universelle Église » des temps Futurs et de tous les temps? Pas d'étroite superstition, d'âpre ascétisme, d'intolérance, de fanatique fureur ou perversion : une Révélation, pour autant que c'en est une, qu'une telle beauté ou divinité mille fois cachée habite dans toute la Nature; laquelle laisse tous les hommes adorer comme ils peuvent! Nous pouvons dire sans offense, qu'il s'élève de ce Shakespeare aussi une sorte de Psaume universel; non indigne de se faire entendre parmi les Psaumes encore plus sacrés. Non en désharmonie avec ceux-ci, si nous les comprenons, mais en harmonie! — Je ne puis appeler ce Shakespeare

un « Sceptique », comme le font quelques-uns; son indifférence aux croyances et aux querelles théologiques de son temps les induisant en erreur. Non : ni impatriote, quoiqu'il parle peu de son Patriotisme; ni sceptique, quoiqu'il parle peu de sa Foi. Une telle « indifférence » était le fruit de sa grandeur aussi bien : tout son cœur était dans sa propre et grande sphère d'adoration (nous pouvons l'appeler ainsi); ces autres controverses, d'une importance vitale pour d'autres hommes, n'étaient pas vitales pour lui.

Mais appelez-le adoration, appelez-le comme vous voudrez, n'est-ce pas une bien glorieuse chose ou collection de choses, ceci que Shakespeare nous a apporté? Pour moi, je sens qu'il y a effectivement une sorte de caractère sacré dans le fait qu'un tel homme a été envoyé sur cette Terre. N'est-il pas un œil pour nous tous; un Porteur de Lumière béni, envoyé du ciel? — Et, au fond, ne valait-il pas peut-être beaucoup mieux que ce Shakespeare, en tous sens un homme inconscient, n'eut *conscience* d'aucune Céleste mission? Il ne sentait pas, comme Mahomet, que, pour pénétrer ces Splendeurs intérieures, il fût pour cela spécialement le « Prophète de Dieu » : et n'était-il pas plus grand que Mahomet en cela? Plus grand; et aussi, si nous supputons strictement, comme nous avons fait dans le cas de Dante, plus heureux. C'était intrinsèquement une erreur cette idée qu'avait Mahomet, de son suprême Prophétisme; et elle est arrivée jusqu'à nous inextricablement enveloppée d'erreurs jusqu'à ce jour; traînant avec elle un tel enchevêtrement de fables, d'impuretés, d'intolérances, que cela constitue une démarche discutable pour

moi ici et maintenant de dire, comme j'ai fait, que Mahomet fut un vrai Parlant, et non plutôt un ambitieux charlatan, une perversité et un simulacre; non un Parlant, mais un Bavard! Même en Arabie, d'après mes supputations, Mahomet s'épuisera et deviendra suranné, tandis que ce Shakespeare, ce Dante peuvent être toujours jeunes; — tandis que ce Shakespeare peut toujours prétendre à être un Prêtre de l'Humanité, de l'Arabie comme d'autres lieux, pour d'illimitées périodes à venir!

Comparé avec tout parleur ou chanteur connus, même avec Eschyle ou Homère, pourquoi, pour la véracité et l'universalité, ne devrait-il pas durer comme eux? Il est *sincère* comme eux; il descend profondément comme eux, jusqu'à l'universel et au perpétuel. Mais quant à Mahomet, je pense qu'il eût mieux valu pour lui, n'être *pas* si conscient! Hélas! pauvre Mahomet; tout ce dont il était *conscient* était une pure erreur; une futilité et une trivialité, — comme il en est en vérité toujours ainsi. Le vraiment grand, en lui aussi, c'était l'inconscient : à savoir qu'il était un sauvage lion Arabe du désert, et qu'il parlait avec cette grande voix de tonnerre qu'il avait, non par des paroles qu'il *pensait* être grandes, mais par des actions, par des sentiments, par une histoire qui *étaient* grands! son Coran est devenu une prolixe et stupide absurdité; nous ne croyons pas, comme lui, que Dieu a écrit cela! Le Grand Homme ici aussi, comme toujours, est une Force de la Nature : tout ce qui est vraiment grand en lui jaillit des profondeurs *in*articulées[1].

1. The *in*articulate deeps. Voir, sur ce mot, la note de la page 36.

Et bien : voici notre pauvre Paysan du Warwickshire, qui s'est élevé à être Directeur d'un Théâtre, de manière à pouvoir vivre sans mendier; sur qui le Comte de Southampton a jeté quelques regards bienveillants; que sir Thomas Lucy, merci à lui, a voulu envoyer aux Galères! Nous ne l'avons pas tenu pour dieu, comme Odin, tandis qu'il habitait avec nous; — et sur ce point il y aurait beaucoup à dire. Mais je dirai plutôt, ou répéterai : En dépit du triste état où gît maintenant le Culte des Héros, considérez ce que ce Shakespeare est effectivement devenu parmi nous. Quel Anglais que nous ayons jamais fait, sur cette terre à nous, quel million d'Anglais, ne voudrions-nous pas livrer plutôt que ce Paysan de Stratford? Il n'y a aucun régiment de très hauts Dignitaires pour lequel nous voudrions le vendre. Il est la plus grande chose que nous ayons encore faite. Pour notre honneur parmi les nations étrangères, comme ornement pour notre Maison Anglaise, quel article y a-t-il que nous ne voulussions pas livrer plutôt que lui? Considérez maintenant, si on nous demandait : Voulez-vous abandonner votre Empire Indien ou votre Shakespeare, vous Anglais; n'avoir jamais eu d'Empire Indien, ou n'avoir jamais eu de Shakespeare? Réellement ce serait une grave question. Des personnages officiels répondraient sans doute en langage officiel; mais nous, pour notre part aussi, ne serions-nous pas forcés de répondre : Empire Indien, ou pas d'Empire Indien; nous ne pouvons faire sans Shakespeare! L'Empire Indien s'en ira, en tout cas, quelque jour; mais ce Shakespeare ne s'en va pas, il dure à jamais pour nous; nous ne pouvons abandonner notre Shakespeare!

Oui, toutes spiritualités à part, et le considérant purement comme une possession réelle, marchande, et tangiblement utile. L'Angleterre, avant longtemps, cette Ile à nous, ne contiendra qu'une petite fraction des Anglais : en Amérique, dans la Nouvelle-Hollande, à l'est et à l'ouest, jusqu'aux Antipodes même, il y aura un Saxonnat couvrant de grands espaces du Globe. Et maintenant, qu'y a-t-il qui puisse retenir tous ces hommes ensemble en Nation virtuellement une, de telle sorte qu'ils n'aillent pas se quereller et se battre, mais vivent en paix, en commerce fraternel, s'aidant l'un l'autre? Ceci est justement regardé comme le plus grand problème pratique, comme la chose que toute sorte de souverainetés et de gouvernements ont ici à accomplir : qu'est-ce qui accomplira ceci? Actes de Parlement, administratifs premiers ministres ne peuvent. L'Amérique est séparée de nous, autant qu'un Parlement pouvait la séparer. N'appelez pas cela fantastique, car il y a beaucoup de réalité en cela : Ici, dis-je, est un Roi Anglais, que ni temps ni hasard, Parlement ou combinaison de Parlements, ne peuvent détrôner! Ce Roi Shakespeare, est-ce qu'il ne brille pas, en souveraineté couronnée, sur nous tous, comme le plus noble, le plus doux, et pourtant le plus fort des signes de ralliement ; *in*destructible ; réellement plus appréciable à ce point de vue que tous autres moyens ou ressources quelconques? Nous pouvons l'imaginer comme rayonnant en haut sur toutes les Nations d'Anglais, dans mille ans d'ici. De Paramatta, de New-York, en quelque lieu, et sous quelque sorte de Constable de Paroisse, que soient des hommes An-

glais et des femmes Anglaises, ils se diront les uns aux autres : « Oui, ce Shakespeare est à nous; nous l'avons produit, nous parlons et pensons par lui; nous sommes de même sang et de même race que lui. » Le politicien le plus doué de sens commun, aussi, peut, s'il lui plaît, penser à cela.

Oui, vraiment, c'est une grande chose pour une Nation que d'arriver à avoir une voix articulée; que de produire un homme qui exprimera mélodieusement ce que son cœur à elle pense! L'Italie, par exemple, la pauvre Italie gît démembrée, morcelée et éparse, n'apparaissant comme une unité dans aucun protocole ou traité; cependant la noble Italie est effectivement *une :* l'Italie a produit son Dante; l'Italie peut parler! Le Czar de toutes les Russies, il est fort, avec tant de baïonnettes, de Cosaques et de canons; et il fait un grand exploit en gardant une telle étendue de Terre politiquement unie; mais il ne peut encore parler. Quelque chose de grand en lui, mais c'est une grandeur muette. Il n'a eu aucune voix de génie, pour être entendu de tous les hommes et de tous les temps. Il faut qu'il apprenne à parler. Il est un grand monstre muet jusqu'ici. Ses canons et ses Cosaques se seron tous rouillés et réduits en non-entité[1], que cette voix de Dante sera encore perceptible. La Nation qui a un Dante est unifiée comme aucune muette Russie ne peut l'être. — Il nous faut terminer ici ce que nous avions à dire du *Poète-Héros*.

1. Nonentity..., c'est un mot assez cher à Carlyle.

CONFÉRENCE IV.

LE HÉROS COMME PRÊTRE. LUTHER; RÉFORMATION KNOX; PURITANISME.

[Vendredi, 15 Mai 1840.]

SOMMAIRE :

Le Prêtre, sorte de Prophète; mais plus familier, comme l'éclaireur[1] journalier de la vie journalière. C'est un vrai Réformateur celui qui fait appel à l'invisible justice du Ciel contre la force visible de la Terre. Le Poète accompli est souvent un symptôme que son époque elle-même a atteint la perfection et est accomplie. Hélas! le Réformateur qui bataille est aussi parfois un phénomène inévitable et nécessaire : les offenses *en effet* s'accumulent, jusqu'à ce qu'elles deviennent insupportables. Des formes de Croyance, des modes de vie doivent nécessairement périr; pourtant le Bon du Passé survit, possession éternelle pour nous tous (p. 183).

Les Idoles, ou visibles Symboles reconnus, communes à toutes les Religions : Odieuses seulement quand elles ne sont pas sincères : Le propre de tout Héros, c'est qu'il revient à la sincérité, à la réalité : Protestantisme et « jugement privé ». Pas de vivante communion possible parmi des hommes qui ne croient qu'à des ouï-dire. L'Enseigneur-Héros, qui délivre les hommes des ténèbres et les fait entrer dans la lumière. Ce n'est pas abolition du Culte des Héros que signifie le Protestantisme; mais

1. ...Enlightener... V. p. 20, note 1.

plutôt tout un Monde de Héros, d'hommes *sincères*, croyants (p. 192).

Luther; sa naissance obscure et, ce semble, insignifiante. Sa jeunesse formée à l'école de l'adversité et de la réalité sévère. Il se fait Moine. Son désespoir religieux : Il découvre une Bible Latine : Pas étonnant qu'il vénère la Bible. Il visite Rome. Répond au Pape, feu pour feu. A la Diète de Worms : Le plus grand moment de l'Histoire moderne des hommes (p. 202).

Les Guerres qui suivirent ne doivent pas être mises à la charge de la Réformation. La Vieille religion vraie jadis : Le cri de « Pas de Papisme » assez sot aux jours où nous sommes. Le Protestantisme n'est pas mort : La Littérature Allemande et la Révolution Française sont d'assez considérables signes de vie! (p. 214).

Comment Luther resta souverain de la Réformation et maintint la Paix tant qu'il vécut. Ses Œuvres écrites : Leur force âpre et familière : Son dialecte devint la langue de tout écrit. Nul cœur mortel qu'on doive appeler *plus brave*, n'a jamais vécu dans cette Race Teutonique, dont le caractère est valeur : Cependant un cœur fort doux aussi, plein de pitié et d'amour, comme est toujours le cœur vraiment vaillant : Traits de caractère tirés de ses Propos de Table : Le Lit de mort de sa fille : Le Miraculeux dans la Nature. Son amour de la Musique. Son Portrait (218).

Le Puritanisme est la seule phase du Protestantisme qui ait mûri en une foi vivante : Assez défectueux, mais sincère. Son fruit dans le monde. La navigation du *Mayflower*, parti du Havre de Delft, est le commencement du Saxonnat Américain. Dans l'Histoire de l'Écosse, il n'y a proprement qu'une époque qui intéresse le monde, — la Réformation par Knox : Une « nation de héros »; une nation *croyante*. Le Puritanisme de l'Écosse devint celui de l'Angleterre, de la Nouvelle-Angleterre (p. 225).

Knox « coupable » d'être le plus brave de tous les Écossais : Il n'a pas recherché le poste de Prophète. Au siège du Château de Saint-André. Absolument un homme sincère. Galérien sur la *Loire*. Un Prophète Vieil-Hébreu, sous forme d'un Ministre d'Edimbourg au Seizième Siècle (p. 230).

Knox et la Reine Marie : « Qui êtes-vous, pour prétendre faire la leçon aux nobles et à la souveraine de ce royaume? » « Madame, un sujet qui y est né. » Son intolérance — des faussetés et des fourberies. Pas un homme bas et âcre; sans

quoi il n'eût jamais été le Président et le Souverain virtuels de l'Écosse. Sa veine de drôlerie inattendue : Un homme joyeux et sociable; pratique, prudent quoique plein d'espérance, patient. Son « imagination dévote » d'une Théocratie, ou Gouvernement de Dieu. Hildebrand désira une Théocratie. Cromwell la désira, combattit pour l'avoir : Mahomet l'obtint. Sous une forme ou sous une autre, c'est la seule chose pour laquelle on doive lutter (p. 234).

Notre présent entretien doit porter sur le Grand Homme comme Prêtre. Nous avons, à plusieurs reprises, essayé d'expliquer que toutes sortes de Héros sont intrinsèquement de la même matière; qu'étant donnée une grande âme, ouverte à la Divine Signification de la Vie, alors il est donné un homme apte à parler de cela, à chanter cela, à combattre et à agir pour cela, d'une manière grande, victorieuse, durable; il est donné un Héros, — dont la forme extérieure dépendra du temps et de l'entourage où il se trouve. Le Prêtre aussi, comme je l'entends, est une sorte de Prophète; en lui aussi est requise une lumière d'inspiration, comme il nous faut la nommer. Il préside à l'adoration du peuple; il est son Unisseur [1] à l'Invisible Saint. Il est le Capitaine spirituel du peuple; comme le Prophète en est le Roi spirituel avec maints capitaines : il le guide vers le ciel, en sage guide, à travers cette Terre et son œuvre. Son idéal est d'être lui aussi ce que nous pouvons appeler une voix sortie de l'invisible Ciel; interprétant, précisément comme faisait le Prophète, et d'une manière plus familière développant aux hommes la même chose. L'invisible Ciel, — le « secret ouvert de l'Uni-

1. *Uniter*. Voir p. 20, note 1.

vers », — pour lequel si peu ont des yeux ! C'est le Prophète dépouillé de sa plus redoutable splendeur; brûlant d'un rayonnement doux et égal, comme l'éclaireur de la vie journalière. Ceci, dis-je, est l'idéal d'un Prêtre. Ainsi dans les anciens temps; ainsi dans les nôtres, et dans tous les temps. On sait très bien que, en réduisant l'idéal en pratique, une grande largeur de tolérance est nécessaire; une très grande. Mais un Prêtre qui n'est pas ceci du tout, qui ne vise plus à être ceci ou qui ne tâche plus de l'être, c'est un caractère — dont il vaut mieux que nous ne parlions pas à cette place.

Luther et Knox ont été par expresse vocation Prêtres, et ont en effet loyalement rempli cette fonction dans son sens courant. Cependant il nous ira mieux ici de les considérer principalement dans leur caractère historique, plutôt comme Réformateurs que comme Prêtres. Il y a eu d'autres Prêtres peut-être également remarquables, dans des temps plus calmes, en tant que faisant loyalement l'office de Conducteurs de l'Adoration; apportant ici-bas, par un loyal héroïsme en ce genre, une lumière du Ciel dans la vie journalière de leur peuple; et le conduisant en avant, comme sous la direction de Dieu, dans la voie où il devait marcher. Mais quand cette même *voie* était une rude voie, de bataille, de confusion et de danger, le Capitaine spirituel, qui conduisait, là, devient, spécialement pour nous qui vivons du fruit de sa conduite [1], plus remarquable qu'aucun autre. C'est le Prêtre guerroyant et combattant; qui conduisait

1. ... who live under the fruit of...

son peuple, non au paisible et loyal travail comme dans des temps tout unis, mais au loyal et valeureux conflit, dans des temps tout violents, démembrés : service plus périlleux, et plus mémorable, qu'il soit plus haut ou non. Ces deux hommes nous les tiendrons pour nos meilleurs Prêtres, en tant qu'ils ont été nos meilleurs Réformateurs. Bien plus, je puis le demander, Tout vrai Réformateur n'est-il pas, de par sa nature, un *Prêtre* avant tout? Il fait appel à la justice invisible du Ciel contre la force visible de la Terre; il sait qu'elle, l'invisible, est forte et seule forte. Il est un croyant en la divine vérité des choses; un *voyant*, voyant [1] à travers les apparences des choses; un adorateur, de manière ou d'autre, de la divine vérité des choses; un Prêtre, en un mot. S'il n'est d'abord un Prêtre, il ne sera jamais bien bon comme Réformateur.

Ainsi donc, comme nous avons vu des Grands Hommes, en diverses situations, édifiant des Religions, des Formes héroïques de l'Existence humaine en ce monde, des Théories de Vie dignes d'être chantées par un Dante, des Pratiques de Vie par un Shakespeare, — nous avons à voir maintenant le processus inverse ; qui lui aussi est nécessaire, qui lui aussi peut être conduit à la manière Héroïque. Curieux que ce processus puisse être nécessaire : nécessaire il est pourtant. La lumière et la douce clarté du Poète doivent faire place au furieux éclair [2] du

1. ...a *seer*, seeing... *Voyeur* eût été quelque peu étrange.
2. ... *light*... *lightning*..., clarté... éclair..., en renonçant à traduire light par lumière. — V. les notes des pages 20, 10, 342.

Réformateur : malheureusement le Réformateur aussi est un personnage qui ne peut faire faute dans l'Histoire ! Le Poète en vérité, avec sa douceur, qu'est-il autre chose que le produit et l'ultime ajustement de la Réforme ou Prophétie, avec sa fureur? Sans sauvages Saint Dominique et sans Ermites de Thébaïde, il n'y eût pas eu de Dante mélodieux; c'est un rude Effort Pratique, Scandinave ou autre, d'Odin à Walter Raleigh[1], d'Ulfila à Cranmer, qui a mis Shakespeare à même de parler. Oui le Poète accompli, je le remarque parfois, est un symptôme que son époque elle-même a atteint la perfection et est accomplie; qu'avant longtemps il y aura une nouvelle époque, de nouveaux Réformateurs nécessaires.

Sans doute ce serait plus beau si nous pouvions aller de l'avant toujours selon les voies de la *musique;* être domptés et enseignés par nos Poètes, comme les rudes créatures le furent par leur Orphée du vieux temps. Ou, faute de cette voie rythmique et *musicale*, quel bonheur ce serait, si nous pouvions réussir à entrer dans la voie *égale;* je veux dire, si de *paisibles* Prêtres, réformant de jour en jour, pouvaient toujours nous suffire ! Mais il n'en est pas ainsi; même ce dernier vœu n'a pas encore été réalisé. Hélas! le bataillant Réformateur est, de temps en temps, un phénomène nécessaire et inévitable. Les obstructions ne manquent jamais : les choses même qui furent jadis d'indispensables progrès deviennent des obstructions; et ont besoin d'être renversées, et laissées der-

1. Raleigh (sir Walter), 1552-1618. Homme politique et écrivain anglais, auteur, comme on sait, d'une Histoire du Monde. Ulfila, voir p. 34, note 1.

rière nous, — affaire souvent d'une énorme difficulté. Il est assez remarquable, sûrement, de voir comment un Théorème, ou Représentation spirituelle, ainsi pouvons-nous l'appeler, qui jadis embrassait tout l'Univers, et qui était complètement satisfaisant en toutes ses parties pour Dante, pour cette intelligence hautement logique et aiguë, l'une des plus grandes du monde, — était dans le cours d'un autre siècle devenu douteux pour les intelligences communes; devenu niable; et est maintenant, pour le premier venu d'entre nous, positivement incroyable, suranné comme le Théorème d'Odin! Pour Dante, l'Existence humaine, et les voies de Dieu envers les hommes, étaient toutes bien représentées par ces *Malebolges, Purgatorios;* pour Luther, pas bien. Comment en était-il ainsi? Pourquoi le Catholicisme de Dante ne pouvait-il continuer, et pourquoi fallait-il nécessairement que le Protestantisme de Luther suivît? Hélas! rien ne doit *continuer*.

Je ne fais pas beaucoup de cas du « Progrès de l'Espèce », comme il en est traité dans ces temps où nous vivons; et je ne pense pas que vous ayez cure d'en entendre beaucoup parler. Les propos qu'on tient sur ce sujet sont trop souvent de la nature la plus extravagante et la plus confuse. Cependant je puis le dire, le fait lui-même semble assez certain; oui, nous pouvons suivre à la trace son inévitable nécessité dans la nature des choses. Tout homme, comme je l'ai établi quelque part, n'est pas seulement un apprenneur, mais un agisseur [1] : il apprend

1. ...not only a *learner* but a *doer*... Voir p. 20, note 1.

avec l'esprit à lui donné ce qui a été; mais avec le même esprit il pousse la découverte plus loin, il invente et imagine quelque chose de son propre fond. D'homme absolument sans originalité, il n'y en a aucun. Aucun homme quelconque ne croit, ou ne peut croire, exactement ce que son grand-père croyait : il élargit en quelque chose, par fraîche découverte, sa vue de l'Univers, et conséquemment son Théorème de l'Univers, — qui est un Univers *infini*, et ne peut jamais être embrassé entièrement ou finalement par aucune vue ou aucun Théorème, en aucun élargissement concevable : il élargit en quelque chose, dis-je; il trouve quelque chose, qui était croyable pour son grand-père, incroyable pour lui, faux pour lui, incompatible avec quelque nouvelle chose qu'il a découverte ou observée. C'est l'histoire de tout homme; et dans l'histoire de l'Humanité, nous voyons cela additionné en grands totaux historiques, — révolutions, nouvelles époques. La Montagne du Purgatoire, de Dante, ne se dresse *pas* « dans l'océan de l'autre Hémisphère », quand une fois Colomb a navigué là! Les hommes ne trouvent point une pareille chose existant dans l'autre Hémisphère. Elle n'y est pas. Il faut qu'on cesse de croire qu'elle y est. Ainsi pour toutes les croyances quelconques en ce monde, — pour tous les Systèmes de Croyance, et Systèmes de Pratique qui naissent de ces derniers.

Si nous ajoutons maintenant le mélancolique fait, que quand la Croyance devient mal assurée, la Pratique aussi devient malsaine [1], et que les erreurs, les

1. ...Belief... uncertain; Practice. . unsound.
J'ai dû sacrifier le mot « certain », cer-tus, qui se rattache

injustices et les misères partout de plus en plus prévalent, nous verrons assez de matériaux pour une révolution. Dans toutes les occasions, un homme, pour *agir* loyalement, a besoin de croire fermement. S'il a à demander en toute occasion le suffrage du monde; s'il ne peut se dispenser du suffrage du monde, et faire servir son propre suffrage, il est un pauvre surveillant; l'œuvre à lui commise sera *mal* faite. Tout homme semblable est un contributeur journalier à l'inévitable écroulement. Toute œuvre qu'il fait, malhonnêtement, avec l'œil sur l'apparence extérieure de la chose, est une nouvelle offense, mère d'une nouvelle misère pour quelqu'un ou quelque autre. Les offenses s'accumulent jusqu'à ce qu'elles deviennent insupportables, et sont alors violemment rompues et balayées comme par une explosion. Le sublime Catholicisme de Dante, incroyable maintenant en théorie, et défiguré d'une façon pire encore, par une déloyale, douteuse, et malhonnête pratique, doit être déchiré en deux par un Luther; la noble Féodalité de Shakespeare, quelque belle qu'elle ait

à cernere, et à κρίνειν, — pour adopter « assuré », sûr, se-curus (cura), libre de souci. Cette substitution au fond est fâcheuse. L'« absence de souci », quand il s'agit de l'idée de discernement, de discrimination, et que cette idée s'applique à la Croyance! Car on connaît l'importance capitale que Carlyle attribue à la Croyance, et la profonde conception, positive et mystique, qu'il s'en fait, à la façon des plus grands d'entre les philosophes et les théologiens, notamment de saint Anselme. — Mais ici la nécessité de marquer la solidarité rigoureuse du spirituel et du temporel m'a paru prépondérante; et je me suis occupé avant tout de la symétrie des préfixes. — V. mis-see et mis-take, p. 301 note 1, et, quelques lignes plus bas, mis-done.

jadis paru et été, doit prendre fin dans une Révolution Française. L'accumulation d'offenses, comme nous disons, trop littéralement fait *explosion*, saute en éclats volcaniquement; et il y a de longues périodes troublées, avant que les choses reviennent à une stabilité.

Sûrement il serait assez lugubre de considérer seulement cette face de la question, et de trouver dans toutes les opinions et combinaisons humaines, purement le fait qu'elles étaient incertaines, temporaires, sujettes à la loi de mort! Au fond, il n'en est pas ainsi : toute mort, trouvons-nous ici aussi, n'est que du corps, non de l'essence ou âme; toute destruction, par révolution violente ou comment que ce soit, n'est qu'une nouvelle création sur une plus vaste échelle. L'Odinisme était *Valeur;* le Christianisme était *Humilité*, une plus noble sorte de Valeur. Point de pensée ayant jamais habité honnêtement comme vraie dans le cœur de l'homme qui n'*ait été* une honnête intuition de la vérité de Dieu de la part de l'homme, et qui n'*ait* en elle une vérité essentielle durant à travers tous les changements, possession éternelle pour nous tous. Et, d'autre part, quelle mélancolique conception n'est-ce pas, que celle qui consiste à représenter tous les hommes, dans tous les pays et dans tous les temps excepté les nôtres propres, comme ayant passé leur vie dans une aveugle et condamnable erreur, purs Païens, Scandinaves, Mahométans, perdus; uniquement pour que nous seuls puissions avoir la vraie et ultime connaissance! Toutes les générations d'hommes ont été perdues et ont eu tort, uniquement pour que cette présente petite section d'une

génération puisse être sauvée et avoir droit[1]. Elles ont toutes marché en avant là, toutes les générations, depuis le commencement du monde, comme les soldats Russes dans le fossé du Fort Schweidnitz, uniquement pour combler le fossé de leurs cadavres, afin que nous puissions marcher par-dessus et prendre la place! C'est une hypothèse incroyable.

Une hypothèse si incroyable, nous l'avons vue maintenir avec une furieuse énergie; et tel ou tel pauvre homme individuel, avec sa secte d'hommes individuels, marcher comme par-dessus les cadavres de tous les hommes, vers la sûre victoire : mais quand lui aussi, avec son hypothèse et son ultime et infaillible credo, est tombé dans le fossé, et est devenu un cadavre, qu'y a-t-il eu à dire? — D'ailleurs, c'est un fait important dans la nature de l'homme, qu'il tend à reconnaître sa propre intuition comme finale, et la tient pour telle. Il le fera toujours, je suppose, de façon ou d'autre; mais il faut que ce soit de quelque façon plus large, plus sage que celle-ci. Est-ce que tous les vrais hommes qui vivent, ou qui ont jamais vécu, ne sont pas des soldats de la même armée, enrôlés, sous la capitainerie du Ciel, pour livrer bataille au même ennemi, l'empire des Ténèbres et du Mal? Pourquoi nous méconnaîtrions-nous l'un l'autre, combattrions-nous non contre l'ennemi mais contre nous-mêmes, pour la simple différence d'uniforme? Tous les uniformes seront bons, pourvu qu'ils contiennent de vrais vaillants hommes. Toutes sortes d'armes, le turban Arabe et le rapide cimeterre, le

1. ...lost and wrong... saved and right.

puissant marteau de Thor s'abattant sur les *Jötuns*, seront les bienvenus. La voix de bataille de Luther, la mélodie de marche de Dante, toutes les choses ingénues sont avec nous, non contre nous. Nous sommes tous sous un seul Capitaine, soldats de la même armée. — Considérons un peu maintenant ce combat de Luther; quelle sorte de bataille c'était, et comment il s'y est comporté. Luther aussi fut un de nos Héros spirituels; un Prophète pour son pays et pour son temps.

Comme introduction au tout, une remarque sur l'Idolâtrie sera peut-être à sa place ici. Une des caractéristiques de Mahomet, qui en vérité appartient à tous les Prophètes, c'est un zèle illimité et implacable contre l'Idolâtrie. C'est le grand thème des Prophètes : l'Idolâtrie, l'adoration de mortes Idoles comme étant la Divinité, c'est une chose dont ils ne peuvent se débarrasser, mais qu'ils ont à dénoncer continuellement, et à stigmatiser d'une inexpiable réprobation; c'est le principal de tous les péchés qu'ils voient commettre sous le soleil. Ceci est digne d'être noté. Nous ne voulons pas entrer ici dans la question théologique de l'Idolâtrie. Idole c'est *Eidolon*, chose vue, symbole. Ce n'est pas Dieu, mais un Symbole de Dieu; et peut-être peut-on faire cette question : est ce que le plus ennuité [1] des mortels a jamais pris cela pour plus qu'un Symbole. J'imagine qu'il n'a point pensé que cette pauvre image faite de ses propres mains *fût* Dieu; mais que Dieu était symbolisé par elle, que

1. ...benighted.

Dieu était en elle de façon ou d'autre. Et maintenant, en ce sens, on peut le demander, Est-ce que toute adoration quelconque n'est pas une adoration par Symboles, par *eidola*, ou choses vues? Soit *vues*, rendues visibles comme une image ou une peinture à l'œil du corps; soit visibles seulement à l'œil intérieur, à l'imagination, à l'intelligence : ceci fait une différence superficielle, mais non substantielle. C'est encore une Chose Vue,significative de la Divinité; une Idole. Le plus rigoureux Puritain a sa Confession de Foi, et sa Représentation intellectuelle des choses Divines, et adore par là; par là d'abord l'adoration est rendue possible pour lui. Toutes croyances, liturgies, formes religieuses, conceptions qui revêtent convenablement les sentiments religieux, sont en ce sens des *idoles*, des choses vues. Toute adoration quelconque doit nécessairement procéder par Symboles, par Idoles : — nous pouvons le dire, toute Idolâtrie est comparative, et la pire Idolâtrie est seulement *plus* idolâtre.

Où donc gît le mal de l'Idolâtrie? Il faut que quelque mal fatal gise en elle, sans quoi les hommes fervents et prophétiques ne la réprouveraient pas ainsi de tous côtés. Pourquoi l'Idolâtrie est-elle si odieuse aux Prophètes? Il me semble que, dans l'adoration de ces pauvres symboles de bois, la chose qui avait surtout irrité le Prophète, et rempli son âme intime d'indignation et d'aversion, n'était pas exactement celle qui se suggérait à sa propre pensée, et sortait de lui en paroles adressées aux autres, comme étant la chose en question. Le plus fruste païen qui adorait Canope, ou la Pierre Noire de la Caabah, cet

homme, comme nous avons vu, était supérieur au cheval qui n'adore rien du tout! Oui, il y avait une sorte de mérite durable dans ce pauvre acte; analogue à ce qui est encore méritoire dans les Poètes : la reconnaissance d'une certaine infinie et *divine* beauté ou signification dans les étoiles et dans tous les objets naturels quelconques. Pourquoi le Prophète condamnerait-il ainsi cet homme, sans merci? Le plus pauvre mortel adorant son Fétiche, tant que son cœur en est plein, peut être un objet de pitié, de mépris et d'éloignement, si vous voulez; mais il ne peut sûrement être un objet de haine. Que son cœur en *soit* honnêtement plein, que tout l'espace de son ténébreux et étroit esprit en soit illuminé; en un mot, qu'il *croie* entièrement en son Fétiche, — alors, dirais-je, il en ira, sinon bien pour lui, du moins aussi bien qu'il en peut aisément aller, et vous le laisserez tranquille, sans le molester, là.

Mais ici intervient la circonstance fatale de l'Idolâtrie, à savoir que, dans l'ère des Prophètes, aucun esprit d'homme n'*est* plus honnêtement plein de son Idole ou Symbole. Avant que puisse s'élever le Prophète, qui, voyant à travers elle, connaît qu'elle est purement du bois, beaucoup d'hommes doivent de toute nécessité avoir commencé obscurément à se douter qu'elle n'était guère plus. L'Idolâtrie condamnable c'est l'*insincère* Idolâtrie. Le doute a rongé son cœur : on voit une âme humaine se cramponner spasmodiquement à une Arche d'Alliance, qu'elle sent à demi maintenant être devenue un Fantôme. Ceci est un des plus funestes spectacles. Les âmes ne sont plus *pleines* de leur Fétiche; mais seulement préten-

dent être pleines, et voudraient bien se faire accroire qu'elles sont pleines. « Vous ne croyez pas », dit Coleridge; « vous croyez seulement que vous croyez ». C'est la scène finale en toutes sortes d'Adoration et de Symbolisme; le sûr symptôme que la mort est maintenant proche. C'est équivalent à ce que nous appelons Formulisme et Adoration de Formules, dans ces jours où nous sommes. Pas d'acte plus immoral qui puisse être fait par une créature humaine; car c'est le commencement de toute immoralité, ou plutôt c'est l'impossibilité désormais de toute moralité quelconque : le plus intime de l'âme morale est paralysé par là, jeté dans un fatal sommeil magnétique! Les hommes ne sont plus des hommes *sincères*. Je ne m'étonne pas que l'homme fervent dénonce cela, le stigmatise, le persécute avec une inextinguible aversion. Lui et cela, tout bien et cela, sont dans un duel à mort. L'Idolâtrie blâmable c'est le *Cant*, et même ce qu'on peut appeler le Sincère Cant. Le Sincère Cant : cela mérite qu'on y pense! Toute sorte d'Adoration finit par cette phase.

Je trouve que Luther a été un Briseur d'Idoles, non moins que tout autre Prophète. Les dieux de bois des Koréishs, faits de bois charpenté et de cire d'abeille, n'étaient pas plus odieux à Mahomet que les Pardons de Péché de Tetzel, faits de peau de mouton et d'encre, ne l'étaient à Luther. C'est le propre de tout Héros, en tout temps, en tout lieu et en toute situation, de revenir à la réalité; de se fonder sur les choses, et non sur les apparences des choses. Comme il aime, et vénère, d'une façon articulée ou avec une profonde pensée sans parole, les redoutables réalités des cho-

ses, ainsi les creuses apparences des choses, quoique régulières, décentes, accréditées par des Koréishs ou des Conclaves, seront intolérables et détestables pour lui. Le Protestantisme aussi est l'œuvre d'un Prophète : l'œuvre de prophète de ce seizième siècle. Le premier coup d'honnête démolition porté à une ancienne chose devenue fausse et idolâtre ; préparatoire de loin à une nouvelle chose, qui doit être vraie, et authentiquement divine ! —

A première vue il pourrait sembler que le Protestantisme fût entièrement destructif de ceci même que nous appelons Culte des Héros, et représentons comme la base de tout bien possible, religieux ou social, pour l'humanité. On entend souvent dire que le Protestantisme a introduit une nouvelle ère, radicalement différente de toute ère que le monde eût jamais vue avant : l'ère du « jugement privé », comme on l'appelle. Par cette révolte contre le Pape, tout homme est devenu son propre Pape, et a appris, entr'autres choses, qu'il ne doit plus se fier à aucun Pape, ou Capitaine-Héros spirituel, plus jamais ! Par là, l'union spirituelle, toute hiérarchie et toute subordination parmi les hommes, ne sont-elles pas désormais une impossibilité ? Voilà ce que nous entendons dire. — Maintenant je n'ai pas besoin de nier que le Protestantisme ait été une révolte contre les souverainetés spirituelles, les Papes et bien d'autres. Bien plus, je veux accorder que le Puritanisme Anglais, révolté contre les souverainetés terrestres, en a été le second acte ; que l'énorme Révolution Française elle-même a été le troisième acte, par où toutes souverainetés terrestres et spirituelles ont été, comme il pourrait

sembler, abolies ou assurées d'abolition. Le Protestantisme est la grande racine d'où toute notre subséquente Histoire Européenne pousse ses branches. Car le spirituel s'incarnera toujours dans l'histoire temporelle des hommes ; le spirituel est le commencement du temporel. Et maintenant, c'est assez sûr, le cri est partout pour Liberté et Égalité, Indépendance et ainsi de suite; au lieu de *Rois*, Urnes de scrutin et Suffrages électoraux : il semble prouvé que tout Souverain-Héros, ou que toute loyale obéissance des hommes à un homme, dans les choses temporelles ou dans les choses spirituelles, soient passés et disparus à jamais du monde. Je désespérerais complètement du monde, s'il en était ainsi. Une de mes plus profondes convictions, c'est qu'il n'en est pas ainsi. Sans souverains, vrais souverains, temporels et spirituels, je ne vois rien de possible qu'une anarchie; la plus odieuse des choses. Mais je trouve que le Protestantisme, quelque anarchique démocratie qu'il ait produit, est le commencement d'une nouvelle et sincère souveraineté et d'un nouvel ordre. Je trouve qu'il est une révolte contre de *faux* souverains ; la pénible mais indispensable première préparation pour que de *vrais* souverains prennent place parmi nous! Ceci mérite d'être expliqué un peu.

Remarquons donc, en premier lieu, que ce fait du « jugement privé » est, au fond, non une chose nouvelle dans le monde, mais seulement une chose nouvelle à cette époque du monde. Il n'y a rien de génériquement nouveau ou particulier dans la Réformation ; c'était un retour à la Vérité et à la Réalité par opposition à la Fausseté et au Semblant, comme sont et ont

été toutes sortes de Perfectionnement et d'Enseignement sincères. La liberté du jugement privé, si nous voulons la considérer, doit nécessairement avoir existé en tout temps dans le monde. Dante ne s'était pas arraché les yeux, ou ne s'était pas lié de chaînes; il était chez lui dans ce Catholicisme qu'il professait, il y était une âme librement voyante, — si maint pauvre Hogstraten, Tetzel ou Dr. Eck y étaient maintenant devenus esclaves. La liberté de jugement? Pas de chaîne de fer, ou de force extérieure d'aucune sorte, qui ait jamais pu forcer l'âme d'un homme à croire ou à ne pas croire : c'est sa propre et indéfectible lumière, ce jugement; il règnera, et croira, là, par la grâce de Dieu seul! Le plus triste sophistique Bellarmin, prêchant la foi aveugle et l'obéissance passive, doit nécessairement d'abord, par quelque espèce de *conviction*, avoir abdiqué son droit d'être convaincu. Son « jugement privé » a indiqué cela, comme la démarche la plus avisée qu'*il* pût faire. Le droit du jugement privé subsistera, en pleine force, partout où des hommes vrais subsisteront. Un homme vrai *croit* avec tout son jugement, avec toute l'illumination et tout le discernement qui sont en lui, et il a toujours cru ainsi. Un homme faux, qui s'efforce seulement de « croire qu'il croit », arrangera naturellement la chose de quelque autre façon. Le Protestantisme a dit à ce dernier, Malheur! et au premier, Parfait! Au fond, ce n'était nullement une parole nouvelle; c'était un retour à toutes les vieilles paroles qui avaient jamais été parlées [1]. Soyez ingénus, soyez sincères : voilà, encore une fois, quel

1. Sayings... said Ailleurs : Gifts... given.

était le sens de cela. Mahomet croyait avec tout son esprit; Odin avec tout son esprit, — lui, et tous les *vrais* Sectateurs de l'Odinisme. C'étaient eux, par leur jugement privé, qui avaient « jugé » — *ainsi*.

Et maintenant j'aventure cette assertion, que l'exercice du jugement privé, loyalement pratiqué, ne finit en aucune façon nécessairement par l'indépendance égoïste, par l'isolement, mais plutôt finit nécessairement par l'opposé de cela. Ce n'est pas l'honnête enquête qui fait l'anarchie, mais c'est l'erreur, la non sincérité, la demi-croyance et la non vérité qui la font. Un homme qui proteste contre l'erreur est sur la voie qui le mène à s'unir avec tous les hommes qui croient en la vérité. Il n'y a pas de communion possible parmi des hommes qui croient seulement aux ouï-dire. Le cœur de chacun gît mort, n'a aucun pouvoir de sympathie même avec les *choses*, — ou bien il *les* croirait, et non des ouï-dire. Aucune sympathie même avec les choses; combien moins avec les hommes ses semblables! Il ne peut s'unir avec des hommes; il est un homme anarchique. C'est seulement dans un monde d'hommes sincères que l'unité est possible; — et là, à la longue, elle est comme *certaine*.

Car observez une chose, une chose trop souvent laissée hors de vue, ou plutôt tout à fait perdue de vue, dans cette controverse : Il n'est pas nécessaire qu'un homme ait *découvert* lui-même la vérité en laquelle il doit croire, et quelque *sincèrement* qu'il y doive croire. Un Grand Homme, avons-nous dit, a toujours été sincère, et c'est là sa première condition d'existence. Mais un homme n'a pas besoin d'être grand pour être sincère; ce n'est point là une nécessité

de la Nature et de tout Temps, mais seulement de certaines époques de Temps corrompues et infortunées. Un homme peut croire et faire sien, de la façon la plus ingénue ce qu'il a reçu d'un autre; — et avec une gratitude sans bornes pour cet autre! Le mérite de l'*originalité*, ce n'est pas la nouveauté, c'est la sincérité. L'homme croyant est l'homme original; quoi que ce soit qu'il croie, il le croit pour lui-même, non pour un autre. Tout fils d'Adam peut devenir un homme sincère, un homme original, en ce sens; nul mortel n'est condamné à être un homme insincère. Des âges entiers, ce que nous appelons des âges de Foi, sont originaux; tous les hommes y sont, ou la plupart des hommes y sont sincères. Ce sont là les âges grands et féconds; tout travailleur, dans toutes les sphères, est un travailleur non sur apparence mais sur substance : tout travail a pour issue un résultat; la somme générale d'un tel travail est grande; car tout, en tant que sincère, y tend vers un seul but; tout y est *additif*, rien n'y est soustractif. Voilà la vraie union, la vraie royauté, loyauté, toutes les choses vraies et bénies, autant que la pauvre Terre peut produire de bénédiction pour les hommes?

Culte des Héros? Ah Dieu! qu'un homme soit subsistant par lui-même, original, vrai, ou comment que nous l'appelions, cela est sûrement le plus loin du monde de l'indisposer à révérer et à croire la vérité proposée par d'autres hommes! Cela le dispose seulement, le force et le contraint invinciblement à *ne pas* croire les formules mortes d'autres hommes, leurs ouï-dire et leurs non vérités. Un homme embrasse la vérité avec ses yeux ouverts, et parce que ses yeux

sont ouverts : a-t-il besoin de les fermer avant de pouvoir aimer son Enseigneur de vérité ? Lui seul peut aimer, avec une droite gratitude et une ingénue loyauté d'âme, l'Enseigneur-Héros qui l'a délivré des ténèbres et fait entrer dans la lumière. Un tel homme n'est-il pas un vrai Héros et Charmeur de Serpents, digne de tout respect ! Le monstre noir, la Fausseté, notre seul ennemi en ce monde, gît abattu par sa valeur; c'est lui qui a conquis le monde pour nous ! — Voyez, en conséquence, Luther lui-même n'était-il pas révéré comme un vrai Pape, ou Père Spirituel, *étant* véritablement tel ? Napoléon, du milieu de la révolte sans bornes du Sans-Culottisme [1], est devenu Roi. Le Culte des Héros jamais ne meurt, ni ne peut mourir. La Loyauté et la Souveraineté sont éternelles dans le monde : — et il y a ceci en elles, qu'elles sont fondées non sur des garnitures et des semblants, mais sur des réalités et des sincérités. Ce n'est pas en fermant vos yeux, votre « jugement privé » ; non, mais en les ouvrant et en ayant quelque chose à voir ! La mission de Luther était déposition et abolition pour tous les faux Papes et Potentats, mais vie et force, quoique de loin, pour de nouveaux et de sincères.

Tout ceci, Liberté et Égalité, Suffrages électoraux, Indépendance et ainsi de suite, nous le prendrons donc pour un phénomène temporaire, en aucune façon pour un phénomène final. Quoique vraisemblablement devant durer un long temps, avec d'assez tristes embrouillements pour nous tous, il nous faut l'accueillir, comme la pénalité de péchés qui sont passés, comme

1. Sansculottism...

le gage d'inestimables bienfaits qui sont en train de venir. Dans toutes les voies, il convenait pour les hommes de quitter les simulacres et de retourner au fait; coûte que coûte, voilà comment en effet il convenait d'agir. Avec des Papes apocryphes, et avec des Croyants n'ayant aucun jugement privé, — des charlatans prétendant commander à des dupes, — que pouvez-vous faire? Misère et malheur seulement. Vous ne pouvez constituer une association avec des hommes insincères; vous ne pouvez bâtir un édifice qu'avec fil à plomb et niveau, — à angles *droits* l'un à l'autre! Dans toute cette œuvre révolutionnaire sauvage, à partir du Protestantisme en descendant jusqu'à nous, je vois se préparer le plus béni des résultats : non l'abolition du Culte des Héros, mais plutôt ce que j'appellerais tout un Monde de Héros. Si Héros signifie *homme sincère*, pourquoi chacun de nous ne peut-il être un Héros? Un monde tout sincère, un monde croyant : le pareil a été; le pareil sera de nouveau, — ne peut s'empêcher d'être. Ce serait la vraie sorte d'Adorateurs pour Héros : jamais le vraiment Mieux ne saurait être si révéré que là où tout serait Vrai et Bon! — Mais il faut nous hâter vers Luther et sa Vie.

Le lieu de naissance de Luther fut Eisleben en Saxe; il vint au monde, là, le 10 de Novembre 1483. Ce fut un accident qui valut cet honneur à Eisleben. Ses parents, pauvres ouvriers mineurs d'un village de cette région, nommé Mohra, étaient allés à la Foire d'Hiver d'Eisleben : dans le tumulte de cette scène, la Frau Luther fut prise du travail de l'enfantement,

trouva un refuge dans quelque pauvre maison, là, et le garçon qu'elle mit au monde fut nommé MARTIN LUTHER. Assez étrange d'y réfléchir. Cette pauvre Frau Luther, elle était allée avec son mari pour faire son petit négoce ; peut-être pour vendre l'écheveau de fil qu'elle avait filé, pour acheter les petites choses nécessaires l'hiver pour son étroite hutte ou pour son ménage; dans le monde entier, ce jour-là, il n'y avait pas un couple de gens plus entièrement sans importance, semblait-il, que ce Mineur et sa Femme. Et cependant qu'étaient tous les Empereurs, Papes et Potentats, en comparaison? Voici qu'il était né, encore une fois, un Homme Puissant, dont la lumière devait flamber comme leur fanal par-dessus de longs siècles et époques du monde ; le monde entier et son histoire étaient dans l'attente de cet homme. Cela est étrange, cela est grand. Cela nous ramène à une autre heure de Nativité, dans un entourage encore plus humble, il y a Dix-Huit cents ans de cela, — dont il convient que nous ne *disions* rien, à laquelle il convient que nous pensions seulement en silence; car quelles paroles dire ! L'Age des Miracles passé? C'est à jamais l'Age des Miracles ici-bas ! —

Je trouve que c'est un fait parfaitement approprié à la fonction de Luther sur cette Terre, et sans doute sagement ordonné à cette fin par la Providence qui règne sur lui et nous et toutes choses, qu'il soit né pauvre, et qu'il ait été élevé pauvre, l'un des plus pauvres d'entre les hommes. Il lui fallut mendier, comme les écoliers en ces temps le faisaient; chantant pour des aumônes et du pain, de porte en porte. La pénible, la rigoureuse Nécessité fut la compagne du

pauvre garçon ; ni homme ni chose ne voulurent prendre masque pour flatter Martin Luther. C'est parmi les choses, non parmi les apparences des choses, qu'il eut à croître. Garçon de figure rude, et pourtant de faible santé, avec son âme large et avide, pleine de toute faculté et sensibilité, il a souffert grandement. Mais c'était sa tâche de devenir connaisseur de *réalités*, et d'en rester connaisseur, à quelque prix que ce fût : sa tâche était de ramener le monde entier à la réalité, car il avait trop longtemps habité l'apparence ! Jeune homme nourri dans les tourbillons d'hiver, dans les ténèbres désolées et les difficultés, afin qu'il puisse s'avancer à la fin, du fond de son orageuse Scandinavie, fort comme un vrai homme, comme un dieu : un Odin Chrétien, un vrai Thor, encore une fois, avec son marteau de tonnerre, pour frapper et pourfendre les assez vilains *Jötuns* et Monstres-Géants !

Peut-être l'incident pivotal de sa vie, nous pouvons l'imaginer, fut-il cette mort de son ami Alexis, foudroyé à la porte d'Erfurt. Luther avait traversé toute son enfance, en luttant, bien ou mal ; déployant, en dépit de tous les obstacles, la plus large intelligence, avide d'apprendre : son père jugeant sans doute qu'il pourrait s'avancer dans le monde, le mit à l'étude du Droit. C'était le sentier pour s'élever ; Luther, sans grande préférence pour une voie quelconque, avait consenti : il était maintenant âgé de dix-neuf ans. Alexis et lui étaient allés voir les vieux parents de Luther à Mansfeldt ; ils étaient revenus près d'Erfurt, quand survint un orage avec tonnerre ; la foudre frappa Alexis, il tomba mort aux pieds de Luther. Qu'est-ce que notre Vie ? — enfuie en un moment, réduite en

cendres comme un rouleau de parchemin, page blanche de l'Éternité ! Que sont tous les avancements terrestres, les Chancelleries, les Royautés ? Ils gisent tout recroquevillés ensemble — là ! La Terre s'est ouverte sous eux, en un moment ils ne sont plus, et l'Éternité est. Luther, frappé au cœur, résolut de se vouer à Dieu et au seul service de Dieu. En dépit de toutes les dissuasions de son père et d'autres, il se fit Moine au Couvent des Augustins à Erfurt.

Ce fut probablement là le premier point lumineux dans l'histoire de Luther, cet acte de sa volonté plus pure s'exprimant maintenant pour la première fois d'une façon décisive ; mais, pour le présent, ce n'était encore, pour ainsi dire, qu'un seul point lumineux dans un élément tout de ténèbres. Il dit qu'il était un pieux moine, *ich bin ein frommer Monch gewesen ;* luttant loyalement, péniblement, pour réaliser la vérité de cette haute action qu'il avait faite ; mais cela servait de peu. Sa misère n'avait pas diminué ; elle s'était plutôt, pour ainsi dire, accrue en infinitude. Les corvées qu'il avait à faire, comme novice dans son Couvent, toutes sortes de travaux serviles, ce n'étaient pas là ses griefs : l'âme profonde et fervente de l'homme était tombée en toute espèce de noirs scrupules, de doutes ; il se croyait vraisemblablement destiné à mourir bientôt, et à bien pis que mourir. On apprend avec un nouvel intérêt pour le pauvre Luther que, en ce temps, il vivait dans la terreur de l'indicible misère ; qu'il s'imaginait être condamné à l'éternelle réprobation. N'était-ce pas l'humble et sincère nature de l'homme? Qu'était-il, pour être élevé au Ciel ! Lui qui n'avait connu que misère, et bas esclavage : la

nouvelle était trop heureuse pour être croyable. Cela ne pouvait devenir clair pour lui, que, par jeûnes, veilles, formalités et messes, une âme d'homme pût être sauvée. Il tombait dans la plus noire détresse; il lui fallait errer en chancelant comme sur le bord de l'insondable Désespoir.

Ce doit nécessairement avoir été une bien heureuse découverte, que celle d'une vieille Bible Latine qu'il trouva dans la Bibliothèque d'Erfurt vers ce temps-là. Il n'avait jamais vu le Livre auparavant. Le Livre lui enseigna une autre leçon que celle des jeûnes et des veilles. Un moine d'entre ses frères aussi, de pieuse expérience, lui fut en aide. Luther apprit alors qu'un homme était sauvé non par le fait de chanter des messes, mais par la grâce infinie de Dieu : hypothèse plus croyable. Il arriva graduellement à se fonder, comme sur le roc. Il n'est pas étonnant qu'il vénérât la Bible, qui lui avait apporté ce bienheureux secours. Il la prisait comme la Parole du Très-Haut devait nécessairement être prisée par un tel homme. Il résolut de s'y tenir, comme à travers toute la vie et jusqu'à la mort il le fit fermement.

Ceci, donc, est sa délivrance des ténèbres, son triomphe final sur les ténèbres, ce que nous appelons sa conversion; pour lui-même la plus importante de toutes les époques. Que maintenant il croisse journellement en paix et en clarté; que, déployant maintenant, les grands talents et les grandes vertus implantés en lui, il s'éleve à l'importance dans son Couvent, dans son pays, et soit trouvé de plus en plus utile dans toutes les honnêtes affaires de la vie, c'est un résultat naturel. Il fut envoyé en missions par

son Ordre, par les Augustins, comme un homme de talent et de fidélité apte à bien faire leur affaire : l'Électeur de Saxe, Frédéric, nommé le Sage, prince vraiment juste et sage, avait jeté les yeux sur lui comme sur une personne de valeur ; il le nomma Professeur dans sa nouvelle Université de Wittenberg, Prédicateur aussi à Wittenberg ; et dans ces deux fonctions, comme dans tous les devoirs qu'il remplit, ce Luther, dans la paisible sphère de la vie commune, gagna de plus en plus l'estime de tous les gens de bien.

C'est dans sa vingt-septième année que, pour la première fois, il vit Rome, envoyé là, comme je l'ai dit, en mission, par son Couvent. Le Pape Jules Deux, et ce qui se passait à Rome, doivent nécessairement avoir rempli l'esprit de Luther de stupeur. Il était venu comme à la Cité Sacrée, trône du Grand-prêtre de Dieu sur Terre ; et il trouva — ce que nous savons ! Bien des pensées nécessairement cela doit avoir donné à l'homme ; bien des pensées dont nous n'avons aucun témoignage, que lui-même peut-être ne savait comment exprimer. Cette Rome, cette scène de faux prêtres, revêtue non de la beauté de la sainteté, mais d'un bien autre vêtement, est *fausse :* mais qu'importe à Luther ? Un homme de peu, lui, comment aurait-il à réformer un monde ? Cela était bien loin de ses pensées. Un homme humble, solitaire, pourquoi aurait-il à se mêler en quoi que ce fût du monde ? C'était la tâche d'hommes tout à fait plus hauts que lui. Son affaire, c'était de guider ses propres pas sagement à travers le monde. Qu'il y fasse bien son propre et obscur devoir ; le reste, horrible et lugubre comme il paraît, est dans la main de Dieu, non dans la sienne.

Il est curieux de réfléchir à ce qu'aurait pu être l'issue, si la Papauté Romaine s'était trouvée passer à côté de ce Luther, avancer toujours dans sa grande et destructive orbite, sans venir à la traverse de son petit sentier, et le forcer à lui donner l'assaut! Il est assez concevable que dans ce cas, il aurait pu se tenir en paix à l'égard des abus de Rome, laisser la Providence, et Dieu en haut, avoir affaire à eux! Un homme modeste et tranquille; pas prompt, lui, à attaquer irrévérencieusement les personnes en autorité. Sa claire tâche, comme je dis, c'était de faire son propre devoir, de marcher sagement dans ce monde de confuse méchanceté, et de conserver sa propre âme en vie. Mais la Grand' Prêtrise Romaine vint réellement à la traverse de sa vie; au loin à Wittenberg, lui, Luther, ne pouvait pas avoir vécu en honnêteté pour elle; il raisonna, résista, vint à extrémité; fut frappé, frappé de nouveau, et ainsi la chose en vint à un défi de guerre entre eux! Ceci mérite qu'on y prête attention, dans l'histoire de Luther. Peut-être nul homme de si humble, de si paisible disposition n'a-t-il jamais rempli le monde de contention. Nous ne pouvons que voir qu'il eût aimé la vie privée, la tranquillité diligente à l'ombre; qu'il était contre sa volonté de jamais devenir une notoriété. La notoriété : qu'est-ce cela pouvait lui faire? Le but de sa marche à travers ce monde c'était le Ciel Infini; un but indubitable pour lui : dans peu d'années, ou il aurait atteint ce but, ou il l'aurait manqué pour toujours! Nous ne dirons rien du tout, je pense, de cette théorie la plus triste de toutes, à savoir que c'est quelque basse jalousie de boutiquiers,

du Moine Augustin contre le Dominicain, qui a en premier lieu allumé la colère de Luther, et produit la Réformation Protestante. Nous dirons aux gens qui la soutiennent, si en vérité il existe encore de telles gens : Pénétrez d'abord dans la sphère de pensée où il est à peu près possible de juger de Luther, ou de quelque homme comme Luther, autrement qu'avec insanité; nous pourrons alors commencer à argumenter avec vous.

Le Moine Tetzel, envoyé imprudemment dans un but de commerce par Léon Dix, — qui voulait purement lever un peu d'argent, et qui, pour le reste, semble avoir été un Païen plutôt qu'un Chrétien, si tant est qu'il fût quelque chose, — arriva à Wittenberg, et exerça son scandaleux commerce, là. Les ouailles de Luther achetèrent des Indulgences; au confessionnal de son Église, ces gens alléguèrent auprès de lui qu'ils avaient déjà obtenu le pardon de leurs péchés. Luther, s'il ne voulait pas être trouvé manquant à son propre poste, faux, lâche et couard, au centre même du petit espace de terre qui était à lui proprement et non à un autre homme, devait s'avancer contre les Indulgences, et déclarer hautement qu'*elles* étaient une futilité et une lamentable moquerie, que les péchés d'aucun homme ne pouvaient être pardonnés par *elles*. Ce fut le commencement de toute la Réformation. Nous savons comment elle alla; à partir de ce premier défi public à Tetzel, le dernier jour d'Octobre 1517, à travers remontrance et argument; — s'étendant toujours plus large, s'élevant toujours plus haute, jusqu'à ce qu'elle devînt inextinguible, et enveloppa le monde entier. Le désir

de cœur de Luther était de voir ce grief et d'autres griefs amendés; sa pensée était encore bien autre que celle d'introduire une séparation dans l'Église, ou de se révolter contre le Pape, Père de la Chrétienté. — L'élégant Pape Païen s'inquiéta peu de ce Moine et de ses doctrines; il désira, cependant, en finir avec le bruit qu'il faisait : au bout de quelque trois années, ayant essayé de diverses méthodes plus douces, il crut bon d'y mettre terme par le *feu*. Il condamne les écrits du Moine à être brûlés par le bourreau, et sa personne a été envoyée garrottée à Rome, — probablement pour un but semblable. C'était la façon dont ils en avaient fini avec Huss, avec Jérôme, le siècle d'avant. Un court argument, le feu. Pauvre Huss : il vint à ce Concile de Constance, avec toutes les promesses et tous les sauf-conduits imaginables; sérieuse, non rebelle espèce d'homme : il le mirent instantanément dans un donjon de pierre « large de trois pieds, haut de six pieds, long de sept pieds »; *brûlèrent* sa véridique voix pour la chasser de ce monde; l'étouffèrent dans la fumée et le feu. Cela n'était *pas* bien fait!

Moi, pour ma part, je pardonne à Luther de se révolter tout à fait maintenant contre le Pape. L'élégant Païen, par son décret de feu, avait enflammé d'une noble et juste colère le plus brave cœur alors vivant en ce monde. Le plus brave, si un des plus humbles aussi, et des plus paisibles; il était maintenant enflammé. Ces paroles que je prononce, paroles de vérité et de modération, visant loyalement, autant que l'humaine incapacité peut le permettre, à propager la vérité de Dieu sur Terre, et à sauver les

âmes des hommes, vous, Vice-gérant de Dieu sur terre, vous y répondez par le bourreau et le feu? Vous nous brûlerez elles et moi, pour répondre au message de Dieu qu'elles s'efforcent de vous apporter? *Vous* n'êtes pas vice-gérant de Dieu; vous l'êtes d'un autre que de lui, je pense! Je prend votre Bulle, comme un Mensonge emparcheminé [1], et je *la* brûle. Vous ferez ce que vous jugerez bon après : voici ce que je fais. — C'était le 10 de Décembre 1520, trois ans après le commencement de l'affaire, que Luther, « avec un grand concours de peuple », fit ce pas indigné, de brûler le décret de feu du Pape, « à la Porte Elster de Wittemberg ». Wittemberg regarda « avec des acclamations »; le monde entier regardait. Le Pape n'aurait pas dû provoquer cette « acclamation »! C'était l'acclamation de l'éveil des nations. Le tranquille cœur Germanique, modeste, de grande patience, en avait à la fin plus qu'il ne pouvait porter. Formulisme, Papisme Païen, et autre Fausseté et autre Semblant corrompu avaient gouverné assez longtemps : et ici encore une fois un homme se rencontrait qui osait dire à tous les hommes que le monde de Dieu reposait non sur des semblants mais sur des réalités; que la Vie était une vérité, et non un mensonge!

Au fond, comme nous avons dit plus haut, nous devons considérer Luther comme un Prophète Briseur d'Idoles; un rameneur [2] des hommes à la réalité. C'est la fonction des grands hommes et des enseigneurs. Mahomet disait, Vos idoles, c'est du bois;

1. ...an emparchmented Lie.
2. ...a bringer-back... Voir p. 20, note 1.

vous mettez dessus de la cire et de l'huile, les mouches se collent après : ce n'est pas là Dieu, je vous le dis, c'est du bois noir ! Luther disait au Pape, Cette chose que vous appelez un Pardon de Péchés, c'est un morceau de papier de chiffon avec de l'encre. Ce *n'est* rien autre; cela et tout ce qui y ressemble, n'est rien autre. Dieu seul peut pardonner les péchés. Papauté, Paternité spirituelle de l'Église de Dieu, est-ce là un vain semblant, de drap et de parchemin? C'est un fait redoutable. L'Église de Dieu n'est pas un semblant, le Ciel et l'Enfer ne sont pas des semblants. Je me tiens sur ceci, puisque vous m'y poussez. Me tenant sur ceci, moi, pauvre Moine Germanique, je suis plus fort que vous tous. Je me tiens solitaire, sans ami, mais sur la Vérité de Dieu; vous, avec vos tiares, triples chapeaux, avec vos trésors et vos arsenaux, vos tonnerres spirituels et temporels, vous vous tenez sur le Mensonge du Diable, et vous n'êtes pas si forts ! —

La Diète de Worms, la comparution de Luther, là, le 17 d'Avril 1521, peuvent être considérés comme la plus grande scène de l'Histoire Européenne Moderne; le point, en vérité, où toute l'histoire subséquente de la civilisation prend sa source. Après des négociations, des discussions multipliées, la chose en était venue à ceci. Le jeune Empereur Charles-Quint, avec tous les Princes d'Allemagne, les nonces Papaux, les dignitaires spirituels et temporels, sont assemblés là : Luther doit comparaître et répondre pour lui-même, s'il veut se rétracter ou non. La pompe et la puissance du monde siègent là d'un côté : de l'autre, se lève pour la Vérité de Dieu un seul homme, le Fils

du pauvre mineur Hans Luther. Des amis l'avaient fait souvenir de Huss, lui avaient conseillé de ne pas aller; il ne voulut pas être conseillé. Une large compagnie d'amis sortit à cheval pour aller à sa rencontre, avec des avertissements encore plus sérieux; il répondit, « Y eût-il autant de Diables à Worms qu'il y a de tuiles aux toits, j'irais ». La foule, au matin, comme il se rendait au Palais de la Diète, encombrait les fenêtres et les faîtes des maisons, quelques-uns l'adjurant, en paroles solennelles, de ne pas se rétracter; « Quiconque me renie devant les hommes! » lui criaient-ils, — comme en une sorte de solennelle pétition ou adjuration. N'était-ce pas en réalité notre pétition aussi, la pétition du monde entier, gisant dans un noir esclavage d'âme, paralysé sous un noir et spectral Cauchemar de Chimère à triple chapeau, s'appelant lui-même Père en Dieu, et que sais-je encore : « Délivre-nous; il dépend de toi; ne nous déserte pas! »

Luther ne nous déserta pas. Son discours, de deux heures, se distingue par son ton respectueux, sage et honnête; soumis à tout ce qui pouvait légitimement réclamer soumission, non soumis à quelque chose de plus que cela. Ses écrits, disait-il, étaient en partie siens, en partie dérivés de la Parole de Dieu. Pour ce qui était sien, l'infirmité humaine y entrait; la colère où l'on s'oublie, l'aveuglement, bien des choses sans doute qu'il serait une bénédiction pour lui de pouvoir abolir tout à fait. Mais pour ce qui se fondait sur la saine vérité et sur la Parole de Dieu, il ne pouvait le rétracter. Comment le pourrait-il? « Réfutez-moi », conclut-il, « par preuves tirées de l'Écriture,

ou autrement par de clairs et justes arguments : je ne puis me rétracter autrement. Car il n'est ni sûr ni prudent de rien faire contre la conscience. Me voici debout, je ne puis faire rien d'autre : Dieu m'assiste! » — C'est, comme nous disons, le plus grand moment de l'Histoire Moderne des Hommes. Le Puritanisme Anglais, l'Angleterre et ses Parlements, les Amériques et l'œuvre vaste de ces deux siècles; la Révolution Française, l'Europe et son œuvre partout à présent : le germe de tout gît là : si Luther à ce moment eût agi autrement, tout eût été autrement! Le Monde Européen l'appelait : Dois-je sombrer toujours plus bas dans la fausseté, la putréfaction stagnante, la mort nauséabonde et maudite; ou, avec n'importe quel paroxysme, expulser les faussetés hors de moi, et être guérie et vivre? —

De grandes guerres, contentions et désunions furent la suite de cette Réformation; qui durent jusqu'à ce jour, et sont encore bien loin d'être finies. On a beaucoup bavardé et incriminé à propos de ces choses. Elles sont lamentables, indéniables; mais après tout, qu'avaient affaire avec elles Luther ou sa cause? Il semble étrange en raisonnant de charger la Réformation de tout ceci. Lorsque Hercule détourna la purifiante rivière dans les écuries du Roi Augias, je ne doute aucunement que la confusion qui en résulta fut considérable tout à la ronde : mais je pense qu'il n'était pas pour Hercule le blâme; il était pour quelque autre le blâme! La Réformation a pu apporter les résultats qu'il lui plaisait quand elle est venue, mais la Réformation simplement ne pouvait s'em-

pêcher de venir. A tous les Papes et avocats des Papes, récriminant, se lamentant, et accusant, la réponse du monde est : Une fois pour toutes, votre Papauté est devenue non vraie. Peu importe combien bonne elle a été, combien bonne vous dites qu'elle est, nous ne pouvons y croire; la lumière de tout notre esprit, à nous donné d'en haut par le Ciel pour nous conduire, la trouve désormais une chose incroyable. Nous ne voulons pas y croire, nous ne voulons pas nous efforcer d'y croire, — nous n'osons pas! La chose est *non vraie;* nous serions des traîtres envers le Donneur de toute Vérité, si nous osions prétendre la penser vraie. Qu'elle disparaisse; que ce qui voudra vienne à sa place : avec *elle* nous ne pouvons plus avoir commerce! — Luther et son Protestantisme ne sont pas responsables des guerres; les faux Simulacres qui le forcèrent à protester, ce sont eux qui sont responsables. Luther fit ce que tout homme créé par Dieu, non seulement a le droit, mais, de par un devoir sacré, est tenu de faire : il répondit à une Fausseté qui lui posait la question, Me crois-tu? — Non! — A quelque prix que ce fût, sans calculer le prix, il convenait que cette chose fût faite. Une union, une organisation spirituelle et matérielle, bien plus noble qu'aucune Papauté ou Féodalité dans leurs plus vrais jours, je n'en doute jamais, est en train de venir pour le monde, est assurée de venir. Mais c'est sur le Fait seul, non sur le Semblant et le Simulacre, qu'elle sera capable soit de venir, soit de tenir debout une fois venue. Une union fondée sur la fausseté, et nous ordonnant de parler et de pratiquer des mensonges, nous ne voulons en aucune façon y avoir

affaire. La paix? Une brutale léthargie est paisible, la tombe fétide est paisible. Nous espérons une paix vivante, non une paix morte!

Et pourtant, en prisant justement les indispensables bénédictions du Nouveau, ne soyons pas injustes pour l'Ancien. L'Ancien *fut* vrai, s'il ne l'est plus. Aux jours de Dante, il n'avait aucunement besoin de sophisme, de volontaire aveuglement ou d'autre malhonnêteté, pour se faire estimer vrai. Il était bon alors; bien plus, il y a dans son âme quelque chose d'immortellement bon. Le cri de « Pas de Papisme » est assez sot en ces jours où nous sommes. L'observation que le Papisme est en progrès, bâtissant de nouvelles chapelles et ainsi de suite, peut passer pour une des plus oiseuses qui se soient jamais élevées. Très curieux : compter un petit nombre de chapelles Papistes, écouter un petit nombre d'ergotages Protestants, — beaucoup d'ennuyeuse et bourdonnante et soporifique inanité qui s'appelle encore elle-même Protestante, et dire : Voyez, le Protestantisme est *mort;* le Papisme est plus vivant que lui, sera vivant après lui! — De soporifiques inanités, non en petit nombre, qui s'appellent elles-mêmes Protestantes, sont mortes; mais le *Protestantisme* n'est pas mort encore, que je sache! Le Protestantisme, si nous voulons regarder, a produit en ces jours son Gœthe, son Napoléon; la Littérature Allemande et la Révolution Française; assez considérables signes de vie! Bien plus, au fond, quoi d'autre est vivant *que* le Protestantisme? La vie de beaucoup d'autres choses qu'on rencontre est une vie galvanique purement, — non une plaisante, non une durable sorte de vie!

Le Papisme peut construire de nouvelles chapelles; libre à lui de faire ainsi, jusqu'au bout. Le Papisme ne peut pas revenir en arrière, pas plus que ne le peut le Paganisme, — *qui* lui aussi s'attarde encore dans quelques contrées. Mais, en vérité, il en est de ces choses, comme du reflux de la mer : vous regardez les vagues oscillant çà et là sur la plage; pendant des *minutes* vous ne pouvez dire comment va le reflux; regardez dans une demi-heure où il en est, — regardez dans un demi-siècle où en est votre Papauté! Hélas! n'y eût-il pas de plus grand danger pour notre Europe que cette résurrection du pauvre vieux Pape! Thor peut aussi bien essayer de ressusciter. — Et d'ailleurs cette oscillation a un sens. La pauvre vieille Papauté ne périra pas entièrement, comme Thor a fait, de quelque temps encore; et d'ailleurs elle ne le doit pas. Nous pouvons le dire, l'Ancien jamais ne meurt jusqu'à ce que ceci advienne, Jusqu'à ce que toute l'âme de bien qui était en lui se soit transfusée dans la pratique du Nouveau. Tant qu'il reste possible, par la forme Romaine, de faire une bonne œuvre; ou ce qui inclut tout, tant qu'il reste possible de mener, par elle, une *pieuse vie*, juste aussi longtemps, si nous y réfléchissons, telle ou telle autre âme humaine l'adoptera, ira çà et là comme un vivant témoignage d'elle. Aussi longtemps elle offusquera nos yeux à nous qui la rejetons, jusqu'à ce que nous, dans notre pratique aussi, nous nous soyons appropriés tout ce qu'il pouvait y avoir de vérité en elle. A ce moment, mais aussi pas avant ce moment, elle n'aura plus aucun charme pour personne. Elle dure ici-bas dans un but. Qu'elle dure aussi longtemps qu'elle pourra. —

Pour ce qui est de Luther, j'ajouterai maintenant, relativement à toutes ces guerres et effusions de sang, le fait notable qu'aucune d'elles ne commença tant qu'il continua de vivre. La controverse n'en vint pas au combat tant qu'il fut là. Pour moi, c'est une preuve de sa grandeur en tous sens, ce fait. Combien rarement en effet nous trouvons un homme ayant soulevé quelque vaste commotion, qui lui-même, ne périsse pas, balayé et emporté en elle! Telle est l'ordinaire destin des révolutionnaires. Luther resta, à un haut degré, souverain de cette très grande révolution; tous les Protestants, de n'importe quel rang ou quelle fonction, regardant fort vers lui pour se guider : et il la maintint paisible, resta ferme au centre. Pour faire ceci, il faut qu'un homme ait une faculté royale : il faut qu'il ait le don de discerner en toute occasion où gît le vrai cœur de la chose, et de se planter courageusement là-dessus, comme un fort et vrai homme, pour que les autres vrais hommes puissent se rallier autour de lui, là. Il ne restera pas conducteur d'hommes autrement. La claire et profonde force de jugement de Luther, sa force de toutes sortes, de *silence*, de tolérance et de modération, entre autres, sont très notables dans ces circonstances.

Tolérance, dis-je; une sorte de tolérance très ingénue : il distingue ce qui est essentiel, et ce qui ne l'est pas; l'inessentiel peut aller beaucoup comme il voudra. Une plainte lui arrive que tel ou tel prédicateur Réformé « ne veut pas prêcher sans soutane ». Eh bien, répond Luther, quel mal une soutane fera-t-elle à l'homme? « Qu'il mette une soutane pour prêcher; qu'il mette trois soutanes s'il trouve avan-

tage à cela! » Sa conduite dans l'affaire du sauvage bris d'images de Karlstadt, des Anabaptistes, de la Guerre des Paysans, montre une noble force, très différente de la violence spasmodique. Avec une sûre et prompte intuition il démêle ce que c'est : homme juste et fort, il déclare quel est le sage parti, et tous les hommes l'y suivent. Les Œuvres Écrites de Luther donnent de lui un semblable témoignage. Le dialecte de ces spéculations est maintenant devenu démodé pour nous; mais on les lit encore avec une singulière attraction. Et en vérité la pure diction grammaticale est encore assez lisible; le mérite de Luther dans l'histoire littéraire est des plus grands; son dialecte devint la langue de tout écrit. Ils ne sont pas bien écrits, ces Vingt-quatre In-quarto qu'il a laissés; écrits à la hâte, avec un objectif tout autre que littéraire. Mais en nuls Livres je n'ai trouvé une plus robuste, plus ingénue, je dirai plus noble faculté d'homme que dans ceux-ci. Une rude honnêteté, familiarité, simplicité; un sens et une force rudes et sans alliage. Il fait jaillir l'illumination de lui; ses phrases frappantes et idiomatiques semblent pénétrer comme un coin jusqu'au secret même des choses. Bonne humeur aussi, bien plus, tendre affection, noblesse, et profondeur : cet homme aurait pu être un Poète aussi! Il avait à *agir* un Poème Épique, non à en écrire un. Je l'appelle un grand Penseur; et en vérité sa grandeur de cœur déjà présage cela.

Richter dit des paroles de Luther, « ses paroles sont des demi-batailles ». On peut les appeler ainsi. Sa qualité essentielle était qu'il pouvait combattre et vaincre; qu'il était un bon spécimen de Valeur hu-

maine. Nul plus vaillant homme, nul cœur mortel qu'on pût appeler *plus brave*, et dont on ait mémoire, n'a jamais vécu dans cette Race Teutonique, dont le caractère est la valeur. Son défi aux « Démons » à Worms n'était pas une pure jactance, comme il pourrait l'être si on le lançait maintenant. C'était une foi de Luther, qu'il y avait des Démons, habitants spirituels de l'Enfer, qui continuellement assiégeaient les hommes. Maintes fois, dans ses écrits, ceci reparaît; et un tout petit ricanement s'est élevé à ce sujet chez quelques-uns. Dans la chambre de la Wartbourg où il était assis à traduire la Bible, on vous montre encore une tache noire sur le mur; l'étrange souvenir d'un de ces conflits. Luther était assis à traduire un des Psaumes; il était épuisé et abattu par un long travail, par la maladie, l'abstinence de nourriture : alors se leva devant lui, pour empêcher son travail, quelque hideuse et indéfinissable Image, qu'il prit pour le Malin même : Luther se leva en sursaut, avec défi au démon; lança son encrier au spectre, et le spectre disparut! La tache reste encore là; curieux monument de plusieurs choses. Quelque apprenti d'apothicaire peut maintenant nous dire ce que nous devons penser de cette apparition, en un sens scientifique : mais le cœur d'homme qui ose se lever avec défi, face à face, contre l'Enfer lui-même, ne peut donner aucune plus haute preuve d'intrépidité. La chose devant laquelle il tremblera n'existe ni sur cette Terre ni dessous. — Intrépide assez! « Le Démon sait », écrit-il dans une occasion, « que ceci ne procède pas d'une crainte en moi. J'ai vu et défié d'innombrables Démons. Le Duc « George », de Leipzig, un de ses grands ennemis,

« le Duc George n'est pas égal à un Démon », — est bien au-dessous d'un Démon ! « Si j'avais affaire à Leipzig, j'entrerais à cheval dans Leipzig, quand il pleuvrait des Ducs Georges neuf jours de suite. » Quel réservoir de Ducs où chevaucher ! —

En même temps, on erre grandement quand on s'imagine que ce courage d'homme était férocité, pure obstination ou sauvagerie grossière et désobéissante, comme font beaucoup. Bien loin de là. Il peut y avoir une absence de crainte qui naît de l'absence de pensée ou d'affection, de la présence de la haine et de la stupide furie. Nous n'évaluons pas haut le courage du tigre ! Avec Luther, il en était bien autrement ; nulle accusation ne pouvait être plus injuste que cette accusation de pure violence féroce portée contre lui. Un cœur fort généreux avec tout cela, plein de pitié et d'amour, comme en vérité le cœur vraiment vaillant l'est toujours. Le tigre devant un ennemi *plus fort* — fuit : le tigre n'est pas ce que nous appelons vaillant, mais seulement féroce et cruel. Je sais peu de choses plus touchantes que ces doux souffles d'affection, doux comme ceux d'un enfant ou d'une mère, dans ce grand cœur sauvage de Luther. Si honnêtes, si inadultérés de cant ; familiers, rudes dans leur expression ; purs comme l'eau qui jaillit du roc. Qu'était-ce, en fait, que toute cette humeur accablée de désespoir et de réprobation, que nous avons vue dans sa jeunesse, sinon le produit d'une noblesse de sentiments éminente et méditative, d'affections trop aiguës et trop délicates ? C'est la destinée où tombent des hommes tels que le pauvre Poète Cowper[1]. Luther, pour un observateur

1. 1731-1800.

léger, aurait pu sembler un homme timide, faible; la modestie, l'affectueuse et tremblante tendresse étant ce qui le distinguait principalement. C'est une noble valeur que celle qui est excitée dans un cœur comme celui-ci, une fois qu'il est poussé au défi, tout embrasé d'une céleste flamme.

Dans les *Propos de Table* de Luther, Livre posthume d'anecdotes et de dits colligés par ses amis, le plus intéressant maintenant de tous les Livres qui proviennent de lui, nous avons beaucoup de belles et inconscientes révélations sur l'homme, et sur l'espèce de nature qu'il avait. Son attitude au lit de mort de sa petite Fille, si immobile, si grande et si aimante, est parmi les choses les plus touchantes. Il est résigné à ce que sa petite Madeleine meure, pourtant il aspire inexprimablement à ce qu'elle puisse vivre; — il accompagne, d'une pensée terrifiée, la fuite de sa petite âme à travers ces royaumes inconnus. Terrifiée; bien sentie du cœur, nous pouvons le voir; et sincère, — car après tous les crédos et articles dogmatiques, il sent quel rien c'est ce que nous savons, ou pouvons savoir; sa petite Madeleine sera avec Dieu, comme Dieu le veut; pour Luther aussi cela est tout; *Islam* est tout.

Une fois, il regarde dehors, du fond de sa solitaire Pathmos, le château de Cobourg, au milieu de la nuit : La grande voûte de l'Immensité, les longues fuites de nuages voguant au travers, — muets, décharnés, énormes : — qui supporte tout cela? « Nul n'en vit jamais les piliers; cependant cela est supporté. » C'est Dieu qui le supporte. Il nous faut savoir que Dieu est grand, que Dieu est bon; et avoir confiance, là où

nous ne pouvons voir. — Retournant chez lui de Leipzig une fois, il est frappé par la beauté des champs à moisson : Comme il se dresse, ce blé jaune d'or, sur sa belle tige élancée, sa tête d'or inclinée, tout riche et ondoyant là, — la douce Terre, au bienveillant commandement de Dieu, l'a produit une fois encore; le pain de l'homme! — Dans le jardin à Wittenberg, un soir au coucher du soleil, un petit oiseau s'est perché pour la nuit : Ce petit oiseau, dit Luther, au-dessus de lui sont les étoiles et le profond Ciel des mondes; cependant il a plié ses petites ailes; il est venu avec confiance se reposer là comme chez lui : son Créateur lui a donné aussi un chez lui! — Et les traits de belle humeur ne manquent pas non plus : il y a un grand et libre cœur humain dans cet homme. Son langage ordinaire a une rude noblesse, idiomatique, expressive, ingénue; des lueurs çà et là avec de belles teintes poétiques. On sent que c'est un homme grand, notre frère. Son amour de la Musique, en vérité, ceci n'est-il pas, pour ainsi dire, le résumé de toutes ces affections qui sont en lui? Que de sauvage inexpressibilité [1] il exhala de son âme dans les accents de sa flûte! Les Démons fuyaient loin de sa flûte, dit-il. Un défi à la mort d'un côté, et un tel amour de la musique de l'autre; je pourrais appeler ces choses les deux pôles opposés d'une grande âme; entre ces deux pôles toutes les grandes choses avaient place.

La face de Luther, pour moi, exprime l'homme; dans les meilleurs portraits de Kranach, je trouve le

1. Unutterability.

vrai Luther. Une rude face plébéienne; avec ses gros sourcils et ses os pareils à des rochers, l'emblème d'une âpre énergie; au premier abord, presqu'une face répulsive. Cependant dans les yeux spécialement il y a une douleur silencieuse et sauvage; une innomable mélancolie, l'élément de toutes les affections généreuses et délicates; donnant au reste le vrai sceau de noblesse. Le rire était dans ce Luther, comme nous avons dit; mais les larmes aussi y étaient. Les larmes aussi lui étaient assignées; les larmes et le pénible labeur. La base de sa vie c'était la Tristesse, le Sérieux. Dans ses derniers jours, après tous les triomphes et toutes les victoires, il se déclare du fond du cœur las de vivre; il considère que Dieu seul peut et veut diriger le cours que prennent les choses, et que peut-être le Jour du Jugement n'est pas loin. Quant à lui, il aspire à une seule chose : que Dieu veuille bien le décharger de son labeur, et le laisser partir et être en repos. On comprend peu de chose à l'homme quand on cite ceci en *dis*crédit pour lui! — J'appellerai ce Luther un vrai Grand Homme; grand en intelligence, en courage, affection et intégrité; un de nos hommes les plus dignes d'être aimés[1] et les plus précieux. Grand, non comme un obélisque taillé; mais comme un mont Alpestre, — si simple, honnête, spontané, ne faisant pas le grand du tout; là pour un tout autre but que d'être grand! Ah oui, granit insubjuguable, qui perce haut et large dans les Cieux; portant dans ses fentes, des fontaines, de vertes et belles vallées avec des fleurs! Un vrai Héros et Prophète Spirituel; encore

1. Lovable... Voir p. 17, note 1.

une fois, un vrai Fils de la Nature et du Fait, pour qui ces siècles, et bien d'autres encore à venir, seront reconnaissants au Ciel.

La phase la plus intéressante que traverse en aucun lieu la Réformation, spécialement pour nous Anglais, c'est celle du Puritanisme. Dans le propre pays de Luther, le Protestantisme dégénéra vite en une affaire assez stérile; non une religion ou foi, mais plutôt maintenant un glapissement d'argumentation théologique; son siège propre n'étant pas le cœur; son essence étant une contention sceptique : laquelle en vérité a glapi de plus en plus, en descendant jusqu'au Voltairianisme lui-même, — à travers les contentions de Gustave-Adolphe jusqu'à celles de la Révolution Française! Mais dans notre Ile il s'est élevé un Puritanisme, qui même a réussi à s'établir comme Presbytérianisme et comme Église Nationale parmi les Écossais; qui s'est montré une réelle affaire du cœur; et qui a produit dans le monde un fruit très remarquable. En quelques sens, on peut dire que c'est la seule phase du Protestantisme qui soit jamais arrivée à ce rang d'être une Foi, une vraie communication du cœur avec le Ciel, et de se manifester dans l'Histoire comme telle. Il nous faut réserver quelques mots pour Knox; lui-même, homme brave et remarquable; mais encore plus important comme Premier Prêtre et Fondateur, ainsi qu'on peut le considérer, de la Foi qui devint celle de l'Écosse, de la Nouvelle-Angleterre, d'Olivier Cromwell. L'Histoire aura quelque chose à dire sur ceci, pendant quelque temps encore!

Nous pouvons censurer le Puritanisme comme il

nous plaira; et il n'est pas un de nous, je suppose, qui ne le trouve une chose très fruste et très défectueuse. Mais nous, et tous les hommes avec nous, nous pouvons comprendre que c'était une chose sincère; car la Nature l'a adopté, et il a crû, et il croît. Je dis parfois, que tout va par défi de guerre en ce monde; que la *force*, bien comprise, est la mesure de tout mérite. Donnez une chose au temps; si elle peut prospérer, c'est une chose bonne. Considérez maintenant le Saxonnat Américain; et ce petit Fait de la navigation du Mayflower, parti, il y a deux cents ans, du Havre de Delft en Hollande! Si nous étions gens de sens ouvert comme l'étaient les Grecs, nous aurions trouvé un Poème ici; un des propres Poèmes de la Nature, tel qu'elle en écrit en larges faits sur de grands continents. Car ce fut proprement là le commencement de l'Amérique : il y avait des colons épars en Amérique auparavant, quelques matériaux d'un corps pour ainsi dire étaient là; mais l'âme de ce corps, ce fut d'abord ceci. Ces pauvres gens, chassés de leur propre pays, ne pouvant pas bien vivre en Hollande, se déterminent à s'établir dans le Nouveau Monde. Il y a là de sombres forêts indomptées, et de sauvages et farouches créatures; mais pas si cruelles que les bourreaux de la Chambre Étoilée. Ils ont pensé que la Terre leur donnerait leur nourriture, s'ils la cultivaient honnêtement; que l'éternel ciel s'étendrait, là aussi, sur leur tête; qu'ils seraient laissés en paix, afin de se préparer pour l'Éternité en vivant bien dans ce monde du Temps; adorant selon ce qu'ils pensaient être la vraie, non l'idolâtre voie. Ils mirent en commun leurs petits moyens; louèrent un navire, le petit

navire Mayflower, et se préparèrent à mettre à la voile.

Dans l'*Histoire des Puritains* de Neal, il y a un récit de la cérémonie de leur départ : solennité, pourrions-nous l'appeler plutôt, car ce fut un acte réel d'adoration. Leur ministre descendit avec eux sur la plage, et aussi leurs frères qu'ils devaient laisser derrière eux; tous se joignirent en une prière solennelle, Que Dieu voulût avoir pitié de ses pauvres enfants, et les *accompagner* dans ce désert désolé, car Il l'avait fait également, ce désert, Il était là également aussi bien qu'ici. — Ah! Ces hommes, je pense, en avaient un travail! La chose faible, plus faible qu'un enfant, devient forte un jour, pourvu qu'elle soit une chose vraie. Le Puritanisme n'était que méprisable, risible alors; mais personne ne peut trouver moyen d'en rire maintenant. Le Puritanisme a acquis des armes et des nerfs; il a des armes à feu, des marines de guerre; il a de l'habileté dans ses dix doigts, de la force dans son bras droit; il peut diriger des navires, abattre des forêts, transporter des montagnes; — il est une des plus fortes choses qui soient sous ce soleil à présent.

Dans l'histoire d'Écosse, aussi, je ne peux trouver proprement qu'une seule époque; nous pouvons dire qu'elle ne contient rien du tout d'intéressant pour le monde, sauf cette Réformation par Knox. Un pauvre pays stérile, plein de brouilles, de dissensions, de massacres continuels; un peuple dans le dernier état de rudesse et de dénuement, guère meilleur peut-être que celui de l'Irlande aujourd'hui. De faméliques et féroces barons, pas même capables de former quelque arran-

gement entre eux *pour se partager* ce qu'ils tondaient de ces pauvres esclaves; mais obligés, comme le sont aujourd'hui les Républiques Colombiennes, de faire de chaque modification une révolution; pas d'autre façon de changer un ministère que de pendre à des gibets les anciens ministres : ceci est un spectacle historique qui n'a aucune signification bien particulière! « De la bravoure », suffisamment, je n'en doute pas; de furieux combats en abondance : mais pas plus braves ou plus furieux que ceux de leurs vieux ancêtres Scandinaves les Rois de Mer; *dont* les exploits ne nous ont pas paru valoir qu'on y insistât! C'est un pays jusqu'ici sans âme : rien n'y est développé que ce qui est rude, extérieur, semi-animal. Et maintenant à la Réformation, la vie intérieure s'enflamme, pour ainsi dire, sous les côtes de cette extérieure mort matérielle. Une cause, la plus noble des causes s'enflamme, comme un fanal posé en haut; haut comme le Ciel, cependant accessible de la Terre; — par où le plus humble des hommes devient non seulement un Citoyen, mais un Membre de la visible Église de Christ; un véritable Héros, s'il se montre un vrai homme!

Eh bien; ceci c'est ce que j'entends par toute une « nation de héros »; une nation *croyante*. Il n'est pas besoin d'une grande âme pour faire un héros; il est besoin d'une âme créée par Dieu, qui veuille ne pas mentir à son origine; ce sera là une grande âme! Pareille chose a été vue, trouvons-nous. Pareille chose sera vue de nouveau, sous des formes plus larges que la forme Presbytérienne : il ne peut se faire aucun bien durable jusqu'alors. — Impossible! disent quelques-

uns. Possible? Cela n'a-t-il pas *été*, en ce monde, comme fait pratiqué? Est-ce que le Culte des Héros a fait défaut dans le cas de Knox? Ou sommes-nous faits d'une autre argile maintenant? Est-ce que la Confession de Foi de Westminster a ajouté quelque nouvelle propriété à l'âme de l'homme? Dieu a fait l'âme de l'homme. Il n'a condamné aucune âme d'homme à vivre comme une Hypothèse et un Ouï-dire, dans un monde rempli d'une telle chose, et de l'œuvre fatale et du fruit d'une telle chose! — —

Mais pour revenir : Ceci que Knox a fait pour sa Nation, dis-je, nous pouvons réellement l'appeler une résurrection comme du fond de la mort. Ce ne fut pas une affaire tout unie ; mais elle fut la bien venue sûrement, et bon marché à ce prix, eût-elle été bien plus rude. En somme, bon marché à un prix quelconque, — comme est la vie. Le peuple commença *à vivre :* ils avaient besoin avant tout de faire cela, coûte que coûte. La Littérature et la Pensée Écossaises, l'Industrie Écossaise; James Watt, David Hume, Walter Scott, Robert Burns : je trouve Knox et la Réformation agissant au cœur du cœur de chacun de ces personnages et de ces phénomènes; je trouve que, sans la Réformation, ils n'auraient pas été. Mais que parlé-je de l'Écosse? Le Puritanisme de l'Écosse devint celui de l'Angleterre, de la Nouvelle-Angleterre. Un tumulte dans la Haute Église d'Edimbourg s'étendit en bataille et en lutte universelles sur tous ces royaumes; — il se déclara, après cinquante ans de luttes, ce que nous appelons tous la « *Glorieuse* Révolution », un Acte d'*Habeas Corpus*, de Libres Parlements, et bien d'autres choses! — Hélas! n'est-ce pas trop vrai ce

que nous disions, Que beaucoup d'hommes de l'avant-garde descendent toujours, en effet, comme les soldats Russes, dans le fossé de Schweidnitz, et le comblent de leurs cadavres, afin que l'arrière-garde puisse passer par-dessus à pied sec, et être à l'honneur? Combien de sérieux et rudes Cromwell, de Knox, de pauvres Paysans Covenantaires, luttant, combattant pour la vie même, en d'âpres et fangeuses places, ont à faire effort, et à souffrir, et à tomber, grandement censurés, *couverts de boue*, — avant qu'une belle Révolution de Quatre-vingt-huit puisse passer par-dessus eux en escarpins officiels et en bas de soie, avec un universel trois-fois-trois [1]!

Il me le semble, ce serait une dure mesure, que cet Écossais, maintenant après trois cents années, eût à plaider comme un accusé devant le monde, intrinsèquement pour avoir été, de la façon dont il était alors possible de l'être, le plus brave de tous les Écossais! S'il eût été un pauvre Moitié-l'un-moitié-l'autre [2], il eût pu se blottir dans le coin, comme tant d'autres; l'Écosse n'eût pas été délivrée; et Knox eût été sans blâme. Il est le seul Écossais, entre tous les autres, envers qui son pays et le monde aient une dette. Il a à plaider pour que l'Écosse veuille bien lui pardonner d'avoir eu pour elle la valeur de n'importe quel million d' « imblâmables » Écossais qui n'ont besoin d'aucun pardon! Il mit nue sa poitrine à la bataille; il eut à ramer sur les galères Françaises, à errer abandonné dans l'exil, dans les nuages et les

1. Three-times-three. Il s'agit de salves d'acclamations, « cheers ».
2. Half-and-half.

tempêtes ; il fut censuré, fusillé à travers ses fenêtres, il eut une très douloureuse vie de combat : si ce monde devait être son lieu de récompense, il n'en avait fait qu'une méchante aventure. Je ne puis faire l'apologiste pour Knox. Pour lui c'est très indifférent; depuis ces deux cent cinquante ans ou plus, ce que les hommes disent de lui. Mais nous, nous étant élevés au-dessus de tous ces détails de sa bataille, et vivant maintenant dans la clarté et des fruits de sa victoire, nous, par égard pour nous-mêmes, nous devrions, à travers les rumeurs et les controverses qui enveloppent l'homme, pénétrer l'homme lui-même.

En premier lieu, je veux en faire la remarque, ce poste de Prophète de sa Nation, il ne l'avait pas cherché; Knox avait vécu quarante années tranquillement obscur, avant de devenir un homme en vue. Il était le fils de parents pauvres; il avait reçu une éducation de collège; s'était fait prêtre; il adopta la Réformation, et sembla bien content de guider ses propres pas à sa lumière, sans en aucune façon l'imposer indûment aux autres. Il avait vécu comme Précepteur dans des familles de gentilshommes; prêchant lorsqu'un groupe de personnes désirait entendre sa doctrine : résolu, lui, à marcher selon la vérité, et à dire la vérité quand il serait appelé à le faire; n'ambitionnant rien de plus; ne s'imaginant pas être capable de plus. C'est de cette façon entièrement obscure qu'il avait atteint l'âge de quarante ans; il était avec le petit corps de Réformateurs qui soutenaient le siège dans le Château de Saint-André, — quand un jour, dans leur chapelle, le Prédicateur, après avoir fini son exhortation à ces

combattants d'avant-garde, dit soudain, Qu'il était besoin qu'il y eût d'autres parlants, que tous les hommes qui avaient en eux le cœur et le don d'un prêtre devaient parler maintenant; — que, ces dons et ce cœur, un d'entr'eux précisément, nommé John Knox, les avait : Ne les avait-il pas? dit le Prédicateur, faisant appel à tout l'auditoire : quel est alors *son* devoir? Le peuple répondit affirmativement; c'était un criminel abandon de son poste, si un tel homme gardait muet le verbe qui était en lui. Le pauvre Knox fut obligé de se lever; il essaya de répondre; il ne put dire un seul mot; — il fondit en un flot de larmes, et courut dehors. Elle est digne de mémoire, cette scène. Il fut grièvement troublé pendant quelques jours. Il sentait combien petites étaient ses facultés pour cette grande œuvre. Il sentait de quel baptême il était appelé à être baptisé aussi. Il « fondit en larmes ».

Notre première caractéristique d'un Héros, à savoir qu'il est sincère, s'applique énergiquement à Knox. On ne nie nulle part que cet homme-ci, quels que puissent être ses autres défauts ou qualités, soit parmi les plus vrais des hommes. Avec un singulier instinct il s'attache à la vérité et au fait; la vérité seule est là pour lui; le reste, pure ombre et décevante non-entité [1]. Quelque faible, quelque délaissée que la réalité puisse sembler, sur cela et sur cela seulement il *peut* prendre son point d'appui. Sur les Galères de la Loire, où Knox et les autres, après que leur Château de Saint-André fut pris, avaient été envoyés comme Galériens,

1. Nonentity. Voir p. 179, note 1.

— quelque officier ou prêtre, un jour, leur présenta une Image de la Vierge Mère, exigeant qu'eux, les blasphémateurs hérétiques, lui rendissent hommage. Mère? mère de Dieu? dit Knox, quand vint son tour : ceci n'est aucunement la Mère de Dieu : ceci est « un *pented bredd* », — un morceau de bois, vous dis-je, avec de la peinture dessus! Elle est plus faite pour nager, je pense, que pour être adorée, ajouta Knox; et il jeta la chose dans le fleuve. Ce n'était pas à très bon compte qu'on raillait là : mais advienne que pourra, cette chose pour Knox n'était et ne devait rester que ce quelle était en réelle vérité; c'était un *pented bredd :* l'adorer, il ne voulait pas.

Il disait à ses compagnons de prison, en ce temps très sombre, d'avoir du courage; la Cause qu'ils soutenaient était la vraie, et devait nécessairement prospérer et prospèrerait; le monde entier ne pouvait l'abattre. La réalité est de la fabrication de Dieu; elle est seule forte. Combien de *pented bredds*, prétendant être réels, sont plus faits pour nager que pour être adorés! — Ce Knox ne peut vivre que par le fait : il se cramponne à la réalité comme le navigateur naufragé au rocher. Il nous montre par son exemple comment un homme, par la sincérité elle-même, devient héroïque : c'est le don grandiose qu'il possède. Nous trouvons dans Knox un bon et honnête talent intellectuel, non transcendant; — un homme étroit, non considérable, si on le compare à Luther : mais, en instinctive adhésion de cœur à la vérité, en *sincérité*, comme nous disons, il n'a pas de supérieur; oui, pourrait-on demander, Quel égal a-t-il? Son cœur est de la caste des vrais Prophètes. « Ci-gît », a dit le

Comte de Morton sur sa tombe, « celui qui n'a jamais craint la face de l'homme ». Il ressemble, plus qu'aucun des modernes, à un Prophète Vieil-Hébreu. La même inflexibilité, intolérance, adhésion rigide et étroite, semble-t-il, à la vérité de Dieu, réprimande austère au nom de Dieu à tous ceux qui désertent la vérité : un Prophète Vieil-Hébreu sous la forme d'un Ministre d'Edimbourg au Seizième Siècle. Nous devons le prendre comme tel; non exiger de lui qu'il soit autre.

La conduite de Knox à l'égard de la Reine Marie, les âpres visites qu'il avait coutume de lui faire dans son propre palais pour la réprimander, là, ont été beaucoup commentées. Une telle cruauté, une telle grossièreté nous remplit d'indignation. En lisant la narration exacte de l'affaire, ce que Knox disait, et ce que Knox voulait, il faut que je le dise, le sentiment tragique est assez désappointé. Ils ne sont pas si grossiers, ces discours; ils me semblent à peu près aussi courtois que les circonstances pouvaient le permettre ! Knox n'était pas là pour faire le courtisan; il venait avec une autre mission. Quiconque, lisant ces colloques qu'il avait avec la Reine, pense que ce sont là de vulgaires insolences de prêtre plébéien, envers une délicate grande dame, se méprend sur leur intention et leur essence complètement. Il n'était malheureusement pas possible d'être courtois avec la Reine d'Écosse, à moins de se montrer infidèle à la Nation et à la Cause de l'Écosse. Un homme qui ne désirait pas voir la terre de sa naissance devenue un terrain de chasse pour les intrigants et ambitieux Guises, et la Cause de Dieu foulée aux pieds par les

Faussetés, les Formules, et la Cause du Diable, n'avait aucun moyen de se rendre agréable! « Il vaut mieux que les femmes pleurent », disait Morton, que de voir des hommes barbus forcés de pleurer. » Knox était le parti de l'opposition constitutionnelle en Écosse : les Nobles du pays, appelés par leur position à prendre ce poste, on ne les y trouvait pas; Knox devait marcher, ou personne. Reine malheureuse; — mais Pays plus malheureux encore, au cas où *elle* deviendrait heureuse! Marie elle-même ne manquait pas d'un certain mordant, entr'autres qualités : « Qui êtes-vous », disait-elle un jour, « vous qui prétendez donner des leçons aux nobles et à la souveraine de ce royaume? » — « Madame, un sujet né dans ce royaume », répondit-il. Raisonnablement répondu! Si le « sujet » a une vérité à dire, ce n'est pas le point d'appui qui fera défaut au sujet ici. —

Nous blâmons Knox de son intolérance. Oui, sûrement il est bon que chacun de nous soit aussi tolérant que possible. Cependant, au fond, après tout ce qu'on en dit et tout ce qu'on en a dit, qu'est-ce que la tolérance? La tolérance doit tolérer l'*in*essentiel, et bien voir ce que c'est. La tolérance doit être noble, mesurée, juste dans sa colère même, lorsqu'elle ne peut plus tolérer! Mais, en somme, nous ne sommes pas tout à fait ici pour tolérer! Nous sommes ici pour résister, contrôler et vaincre aussi. Nous ne « tolérons » pas des Faussetés, des Vols, des Iniquités, lorsqu'ils s'acharnent sur nous; nous leur disons, Tu es faux, tu n'es pas tolérable! Nous sommes ici pour éteindre les Faussetés, et y mettre fin, de quelque sage façon! Je ne veux pas quereller tant que cela sur la façon;

que la chose soit faite, voilà notre grande affaire. En ce sens Knox était, bien assurément, intolérant.

Un homme qu'on a envoyé ramer sur les Galères Françaises, et ainsi de suite, pour avoir enseigné la Vérité dans son propre pays, ne peut pas toujours être de la plus douce humeur! Je ne suis pas prêt à dire que Knox eût un caractère facile; et je ne sache pas non plus qu'il eût ce que nous appelons un mauvais caractère. Une mauvaise nature, il ne l'avait décidément pas. De bienveillantes et honnêtes affections habitaient dans l'homme fort endurant, usé à la peine, toujours combattant. Qu'il *ait pu* réprimander des Reines, et qu'il ait eu un tel poids parmi ces Nobles turbulents et orgueilleux, assez orgueilleux quoi qu'ils fussent par ailleurs; et qu'il ait pu maintenir jusqu'à la fin une sorte de Présidence et de Souveraineté virtuelles dans ce sauvage royaume, lui qui n'était qu' « un sujet né dans ce royaume » : ceci de soi-même nous prouvera qu'on ne le trouvait nullement, de tout près, un homme bas et âcre; mais, dans le cœur, un homme sain, fort, sagace. Un tel homme seul peut porter le poids du gouvernement cette façon. On le blâme d'avoir abattu des cathédrales, et ainsi de suite, comme s'il était un séditieux et tumultueux démagogue : précisément c'est l'inverse que nous voyons être le fait, en ce qui regarde les cathédrales et le reste, si nous examinons! Knox n'avait nullement besoin que des édifices de pierre fussent abattus; il avait besoin que la lèpre et les ténèbres fussent chassées de la vie des hommes. Le tumulte n'était pas son élément; c'était le trait tragique de sa vie qu'il fût forcé d'y habiter autant. Tout homme

pareil est l'ennemi-né du Désordre, a horreur d'y être plongé : mais quoi donc ? La Fausseté polie n'est pas l'Ordre; elle est le total général du *Dés*ordre. Ordre, c'est *Vérité*, — chaque chose reposant sur la base qui lui appartient : Ordre et Fausseté ne peuvent subsister ensemble.

Avec tout cela, chose assez inattendue, ce Knox avait une veine de drôlerie en lui; ce que j'aime beaucoup, combiné avec ses autres qualités. Il a vraiment l'œil qui saisit le ridicule. Son *Histoire*, avec son âpre sérieux, est curieusement vivifiée par ceci. Lorsque les deux Prélats, entrant dans la Cathédrale de Glascow, se querellent sur la préséance; s'avancent rapidement, se mettent à se pousser l'un l'autre, à s'arracher l'un à l'autre leurs rochets, et à la fin à brandir leurs crosses comme des gourdins, c'est un grand spectacle pour lui de toute façon. Non pas moquerie, mépris, amertume seulement; quoique il y ait assez de cela aussi. Mais un vrai rire, affectueux, un rire qui illumine, monte à ce sérieux visage; non un rire bruyant; vous diriez, un rire dans les *yeux* surtout. Un homme de cœur honnête, fraternel; frère du grand, frère aussi du petit, sincère dans sa sympathie pour les deux. Il avait sa pipe[1] de Bordeaux aussi, trouvons-nous, dans sa vieille maison d'Édimbourg; un homme joyeux et sociable, avec les visages qui l'aimaient! Ils errent grandement ceux qui pensent que ce Knox était un fanatique sombre, spasmodique, criard. Pas du tout : c'est un des plus solides d'entre les hommes. Pratique, prudent bien que plein d'espoir,

1. Grand fût.

patient; un homme fort madré, observant, discernant tranquillement. En fait, il avait beaucoup le type de caractère que nous assignons aux Écossais à présent : une certaine taciturnité sardonique est en lui; de l'intuition assez; et un cœur plus intrépide qu'il ne le sait lui-même. Il a le pouvoir de se tenir en paix relativement à bien des choses qui ne l'intéressent pas d'une façon vitale. — « Ça ? qu'est-ce que c'est que ça ? » Mais la chose qui l'intéresse vraiment d'une façon vitale, cette chose il en parlera; et sur un ton à être entendu du monde entier : d'autant plus énergique qu'il a plus longtemps gardé le silence.

Ce Prophète des Écossais ne m'est pas du tout haïssable ! — Il a eu une existence de douloureuse bataille; combattant contre les Papes et les Principautés; en défaite, contention, lutte de toute la vie; ramant comme galérien, errant comme exilé. Une douloureuse bataille; mais il l'a gagnée. « Avez-vous espoir ? » lui demanda-t-on à son dernier moment, lorsqu'il ne pouvait plus parler. Il leva son doigt, « dirigea en haut son doigt », et mourut ainsi. Honneur à lui ! Ses œuvres ne sont pas mortes. La lettre de son œuvre meurt, comme il arrive pour tous les hommes; mais l'esprit, jamais.

Un mot de plus quant à la lettre de l'œuvre de Knox. L'irrémissible offense en lui, c'est qu'il désira élever les Prêtres sur la tête des Rois. En d'autres termes, il s'efforça de faire du Gouvernement de l'Écosse une *Théocratie*. Ceci en vérité est proprement la somme de ses offenses, l'essentiel péché; pour lequel, quel pardon peut-il y avoir ? Il est très vrai qu'il voulait réellement, au fond, consciemment ou

inconsciemment, une Théocratie, ou Gouvernement de Dieu. Il voulait réellement que les Rois et les Premiers Ministres, et toutes sortes de personnes, dans le public ou le privé, faisant de la diplomatie ou n'importe quelle autre chose possible, marchassent d'accord avec l'Évangile de Christ, et comprissent que ceci était leur Loi, souveraine de toutes lois. Il espéra une fois voir une telle chose se réaliser; et la Pétition, *Que ton Règne arrive*, n'être plus un mot vide. Il fut douloureusement affligé quand il vit d'âpres Barons temporels faire main basse sur la propriété de l'Église; lorsqu'il réclamait en disant qu'elle n'était pas propriété séculière, qu'elle était propriété spirituelle, et qu'elle devait être appliquée aux *vrais* besoins ecclésiastiques, éducation, écoles, culte; — et que le Régent Murray eut à répondre, avec un haussement d'épaules : « C'est une imagination dévote! » Ceci était pour Knox le système du droit et de la vérité; ceci, il s'y appliqua avec zèle, pour le réaliser. Si nous pensons que son système de vérité était trop étroit, n'était pas vrai, nous pouvons nous réjouir qu'il n'ait pas pu le réaliser; que cela soit resté après deux siècles d'effort, irréalisable, et soit encore une « imagination dévote ». Mais comment *le* blâmerons-nous pour s'être efforcé de le réaliser? La Théocratie, le Gouvernement de Dieu, c'est précisément la chose pour laquelle il faut lutter! Tous les Prophètes, les Prêtres zélés, sont là dans ce but. Hildebrand désira une Théocratie; Cromwell la désira, combattit pour elle; Mahomet l'obtint. Oui, n'est-ce pas ce que tous les hommes zélés, qu'on les appelle Prêtres Prophètes, ou de quelque autre nom qu'on

les appelle, désirent en effet essentiellement et doivent nécessairement désirer? Que le droit et la vérité, ou la Loi de Dieu, règnent souverainement parmi les hommes, ceci est l'Idéal Céleste (bien nommé au temps de Knox, et nommable en tous temps, une révélation « de la Volonté de Dieu »), vers lequel le Réformateur tendra avec persistance, pour qu'on approche de plus en plus de sa plénitude. Tous les vrais Réformateurs, comme je l'ai dit, sont par leur nature Prêtres, et s'efforcent de fonder une Théocratie.

Dans quelle mesure un tel Idéal peut toujours être introduit dans la Pratique, et à quel point notre impatience de sa non-introduction [1] doit commencer, c'est toujours une question. Je pense que nous pouvons dire en toute sûreté : Qu'il s'introduise autant qu'il pourra y réussir! S'il est la vraie foi des hommes, tous les hommes doivent être plus ou moins impatients toujours, là où ils ne le trouvent pas introduit. Il y aura toujours assez de Régents Murray pour hausser les épaules et dire : « Imagination dévote! » Nous louerons plutôt le Prêtre-Héros, qui fait ce qui est en *lui* pour l'amener; et consume, dans la peine, la calomnie, la contradiction, une noble vie, pour faire un Royaume de Dieu de cette Terre. La Terre ne deviendra pas trop divine!

1. Our impatience with their non-introduction.

CONFÉRENCE V.

LE HÉROS COMME HOMME DE LETTRES. — JOHNSON. — ROUSSEAU. — BURNS.

[Mardi, 19 Mai 1840.]

SOMMAIRE.

Le Héros comme Homme de Lettres est tout à fait un produit de ces âges nouveaux : Une Ame Héroïque sous un étrange déguisement. Hommes Littéraires; sincères et frelatés. Fichte, sa « Divine Idée du Monde » : Sa conception du Vrai Homme de Lettres. Gœthe, le Héros Littéraire Modèle (p. 241).

La condition désorganisée de la Littérature, résumé de toutes les désorganisations modernes. L'Auteur d'un vrai Livre est notre vrai Prédicateur moderne. Miraculeuse influence des Livres : La Bible Hébraïque. Les Livres sont maintenant notre Université effective, notre Église, notre Parlement. Avec les Livres, la Démocratie est inévitable. La *Pensée* est la véritable influence thaumaturgique, par laquelle l'homme opère toutes choses (249).

Organisation de la « Corporation Littéraire » : Nécessité de la discipline; « leçons sans prix » de la Pauvreté. La Prêtrise Littéraire et son importance pour la société. Gouverneurs Littéraires Chinois. Tombés sur d'étranges temps; et d'étranges choses exigent qu'on spécule sur elles (258).

Un âge de scepticisme : La possibilité même de l'Héroïsme formellement niée. Le Benthamisme, un Héroïsme *sans yeux*. Scepticisme, Paralysie spirituelle, Insincérité : Héros sortis; Charlatans entrés. Notre brave Chatham lui-même a vécu la plus étrange vie de comédien tout ce temps. Violentes révul-

sions réparatrices : Chartismes, Révolutions Françaises : L'Age de Scepticisme s'en va. Que chaque Homme veille à amender sa propre vie (267).

Johnson une de nos Grandes Ames Anglaises. Sa Jeunesse misérable et son Hypocondrie : Son opiniâtre Aide-toi toi-même. Sa loyale soumission à ce qui est réellement plus haut que lui-même. Comment il s'est appuyé sur les vieilles Formules : Pas moins original pour cela. Formules; Us et Abus qu'on en fait. Inconsciente sincérité de Johnson. Son Double Évangile, une sorte de Prudence Morale et de claire Haine du Cant. Ses écrits sincères et pleins de substance. Noblesse architecturale de son dictionnaire. Boswell, avec tous ses défauts, vrai adorateur de héros, adore un vrai Héros (279).

Rousseau, homme morbide, excitable, spasmodique, intense plutôt que fort. N'avait pas l'inappréciable « talent du Silence ». Sa Face, expression de son caractère. Son Égoïsme : Affamé des louanges des hommes. Ses livres : Appels passionnés, qui en effet, encore une fois, s'efforçaient de revenir à la Réalité : Un Prophète pour son Temps: comme il pouvait, et comme le Temps pouvait. Fard, et attifement artificiel. Froissé, exaspéré, jusqu'à ce que son cœur devînt fou : On pouvait le parquer, mourant de faim, dans des greniers; rire de lui comme d'un maniaque; mais on ne pouvait l'empêcher de mettre le monde en feu (289).

Burns, Héros ingénu. Dans un Siècle desséché, incrédule, de seconde main. L'âme la plus large de toutes les terres britanniques est venue parmi nous sous la forme d'un Paysan Écossais aux mains calleuses. Son Père et sa Mère Héroïques, et leur lutte douloureuse à travers la vie. Son dialecte fruste et inculte : Affectueuse allégresse. Ses écrits, pauvre fragment de lui. Ses dons pour la conversation : Hautes duchesses et bas valets d'écurie fascinés par lui (295).

Ressemblance entre Burns et Mirabeau. Supérieurs officiels : La plus grande « faculté de penser » de ce pays dédaigneusement écartée. Culte des Héros en d'étranges conditions. La plus notable phase de l'histoire de Burns, c'est sa visite à Édimbourg. Pour un homme qui sait supporter la prospérité, il y en a cent qui supporteront l'adversité. Lionisme littéraire (300).

Dieux-Héros, Prophètes, Poètes, Prêtres sont des formes d'Héroïsme qui appartiennent aux vieux âges, font leur apparition dans les temps les plus reculés

quelques-unes d'elles ont cessé d'être possibles depuis longtemps, et ne peuvent plus se montrer en ce monde. Le Héros comme *Homme de Lettres*, par contre, catégorie dont nous avons à parler aujourd'hui, est tout à fait un produit de ces âges nouveaux; et aussi longtemps que l'art merveilleux de l'*Écriture*, ou de la Rapide écriture que nous appelons *Imprimerie*, subsistera, on peut s'attendre à voir ce héros persister, comme une des principales formes d'Héroïsme pour tous les âges futurs. Il est, à divers égards, un très singulier phénomène.

Il est nouveau, dis-je; il a à peine duré plus d'un siècle dans le monde encore. Jamais, jusqu'à il y a environ cent ans, on n'y vit figure pareille, une Grande Ame vivant à part, de cette façon anormale; s'efforçant d'exprimer au dehors par des Livres Imprimés l'inspiration qui était en elle, et de trouver place et subsistance avec ce qu'il plairait au monde de lui donner pour cela faire. Bien des choses avaient été vendues et achetées, et laissées à elles-mêmes pour débattre leur propre prix sur la place du marché; mais la sagesse inspirée d'une Ame Héroïque, jamais jusqu'alors, de cette façon nue. Cet homme, avec ses droits d'auteur et ses « torts d'auteur [1], » dans son galetas sordide, dans son habit mangé aux vers; gouvernant (car c'est là ce qu'il fait), du fond de sa tombe, après la mort, toutes nations et générations qui voulurent ou ne voulurent pas lui donner du pain de son vivant, — c'est un assez curieux spectacle ! Peu de formes d'Héroïsme peuvent être plus inattendues.

1... his copy-rights and copy-wrongs... Carlyle dit ailleurs pareillement : droit divin, ou... tort diabolique (p. 313, note).

Hélas, le Héros, de toute antiquité, à eu à se torturer en d'étranges formes : le monde ne sait jamais bien que faire de lui, tant est étranger son aspect dans le monde ! Il nous a semblé absurde, que des hommes, dans leur fruste admiration, pussent prendre quelque sage et grand Odin pour un dieu, et l'adorer comme tel; quelque sage et grand Mahomet pour un inspiré de Dieu, et religieusement suivre sa Loi pendant douze siècles : mais qu'un sage et grand Johnson, un Burns, un Rousseau puisse être pris pour un je ne sais quoi d'oiseux, existant dans le monde afin d'amuser l'oisiveté, et d'avoir quelques pièces de monnaies et quelques applaudissements qu'on lui jette, pour qu'il puisse en vivre; *cela* peut-être, comme il a été indiqué précédemment, semblera un jour une phase des choses encore plus absurde ! — Cependant, puisque c'est le spirituel toujours qui détermine le matériel, ce même Héros Homme de Lettres, il faut le regarder comme notre plus important personnage moderne. C'est lui, tel quel, qui est l'âme de tout. Ce qu'il enseigne, le monde entier le fera et l'exécutera. La manière dont le monde en use avec lui est le trait le plus significatif de la situation générale du monde. En considérant bien sa vie, nous pouvons jeter un coup d'œil, aussi profond qu'il nous est possible en courant, dans la vie de ces siècles singuliers qui l'ont produit, dans lesquels nous-mêmes nous vivons et travaillons.

Il y a des Hommes de Lettres sincères, et il y en a de non sincères; comme en toute espèce de choses il y a du sincère et du frelaté. Si *Héros* est pris comme devant signifier sincère, alors je dis que, le Héros comme

Homme de Lettres, on trouvera qu'il remplit auprès de nous une fonction qui est toujours honorable, toujours la plus haute, et qui devait, une fois bien connue, être la plus haute. Il exprime au dehors, de la façon qui lui est propre, son âme inspirée; tout ce qu'un homme, dans tous les cas, peut faire. Je dis *inspirée;* car ce que nous appelons « originalité » « sincérité », « génie », la qualité héroïque pour laquelle nous n'avons aucune bonne dénomination, signifie cela. Le Héros est celui qui vit dans la sphère intérieure des choses, dans le Vrai, le Divin et l'Éternel, qui existent toujours, inaperçus de la plupart, sous le Temporaire, le Trivial : son être est dans cela; il déclare cela au dehors, par acte ou parole, selon le cas, en se déclarant lui-même au dehors. Sa vie, comme nous l'avons dit précédemment, est un lambeau de l'éternel cœur de la Nature elle-même; la vie de tous les hommes aussi, — mais le grand nombre des faibles ne connaît pas le fait, et lui est infidèle, la plupart du temps; le petit nombre des forts est fort, héroïque, perpétuel, parce que le fait ne peut pas lui être caché. L'Homme de Lettres, comme tout Héros est là pour proclamer ceci de la façon qu'il peut. Intrinséquement c'est la même fonction pour l'accomplissement de laquelle les vieilles générations nommaient un homme Prophète, Prêtre, Divinité, pour accomplir laquelle, par parole ou par acte, toute sorte de Héros sont envoyés dans le monde.

Fichte, le Philosophe Allemand, a fait, il y a quelque quarante ans, à Erlangen, une fort remarquable Série de Conférences sur ce sujet : « *Ueber das Wesen des Gelehrten*, Sur la Nature de l'Homme Littéraire ».

Fichte, en conformité avec la Philosophie Transcendantale, dont il était un maître distingué, déclare d'abord : Que toutes les choses que nous voyons ou avec lesquelles nous travaillons sur cette Terre, spécialement nous-mêmes et toutes les personnes, sont comme une sorte de vêtement ou de sensorielle Apparence : que sous elles toutes gît, comme leur essence, ce qu'il appelle la « Divine Idée du Monde » ; telle est la Réalité qui » gît au fond de toute Apparence ». Pour la masse des hommes rien de pareil à cette Divine Idée n'est reconnaissable dans le monde ; ils vivent purement, dit Fichte, parmi les superficialités, les praticabilités et apparences du monde, ne songeant pas qu'il y a quelque chose de divin sous elles. Mais, l'Homme de Lettres est envoyé ici spécialement afin de pouvoir discerner pour lui-même, et nous rendre manifeste précisément cette Divine Idée : dans toute nouvelle génération, elle se manifestera en un nouveau dialecte; et il est là pour faire cela. Telle est la phraséologie de Fichte; sur laquelle nous n'avons pas besoin de le quereller. C'est sa façon de nommer ce que moi ici, par d'autres mots, je m'évertue imparfaitement à nommer; ce pourquoi à l'heure présente il n'y a aucun nom : l'indicible Signification Divine, pleine de splendeur, de merveille et de terreur, qui gît dans l'être de tout homme, de toute chose, — la Présence du Dieu qui a fait tout homme et toute chose. Mahomet enseignait cela dans son dialecte; Odin dans le sien : c'est la chose que tous les cœurs pensants, dans tel ou tel autre dialecte, ont ici à enseigner.

Fichte appelle l'Homme de Lettres, par conséquent,

un Prophète, ou comme il préfère le nommer, un Prêtre, révélant continuellement le Divin aux hommes : les Hommes de Lettres sont une perpétuelle Prêtrise, d'âge en âge, enseignant à tous les hommes qu'un Dieu est encore présent dans leur vie; que toute « Apparence », tout ce que nous pouvons voir dans le monde, n'est que comme un vêtement pour la « Divine Idée du Monde », pour « ce qui gît au fond de l'Apparence ». Dans le vrai Homme Littéraire, il y a ainsi toujours, reconnu ou non par le monde, un caractère sacré : il est la lumière du monde; le Prêtre du monde; — le guidant, comme une Colonne de Feu sacrée, dans son ténébreux pèlerinage à travers le désert du Temps. Fichte distingue avec un zèle aigu le *vrai* Homme Littéraire, ce que nous appelons ici le *Héros* comme Homme de Lettres, d'avec les multitudes des faux et des inhéroïques. Quiconque ne vit pas entièrement dans cette Divine Idée, ou, y vivant partiellement, ne s'efforce pas, comme pour la seule chose bonne, d'y vivre entièrement, — celui-là, qu'il vive partout ailleurs où bon lui semble, dans telles pompes et prospérités que bon lui semble, — n'est nullemment un Homme Littéraire; celui-là est, dit Fichte, un « Barbouilleur, un *Stümper* ». Ou, au mieux, s'il appartient aux provinces prosaïques, il peut être un « Gâcheur »; Fichte même l'appelle ailleurs une « Non entité », et est en résumé sans merci pour lui, sans désir de *le* voir continuer à prospérer parmi nous! Telle est chez Fitche la conception de l'Homme de Lettres. Elle veut dire, dans sa forme à elle, précisément ce que nous-même ici voulons dire.

A ce point de vue, je considère que, pendant les

derniers cent ans, de beaucoup le plus notable de tous les Hommes Littéraires, c'est le compatriote de Fichte, Gœthe. A cet homme aussi, d'une étrange façon, il a été donné ce que nous pouvons appeler une vie dans la Divine Idée du Monde; vision de l'intérieur et divin mystère : et étrangement, de ses Livres, le monde se lève en une image qui le représente encore une fois comme divin, comme l'œuvre et le temple d'un Dieu. Tout illuminé, non d'une furieuse et impure splendeur de feu comme chez Mahomet, mais d'un doux et céleste rayonnement; — réellement une Prophétie dans ces temps fort improphétiques; pour mon esprit, de beaucoup la plus grande, bien qu'une des plus tranquilles, parmi toutes les grandes choses qui ont pu se produire en ces temps. Notre spécimen choisi du Héros comme Homme Littéraire, ce serait ce Gœthe. Et ce serait un sujet très agréable pour moi ici de discourir sur son héroïsme : car je considère qu'il est un vrai Héros; héroïque dans ce qu'il disait et faisait, et peut-être encore plus dans ce qu'il ne disait pas et ne faisait pas; pour moi un noble spectacle : un grand ancien héroïque, parlant et gardant le silence comme un ancien Héros, sous la forme d'un très moderne Homme de Lettres, de haute éducation, de haute culture! Nous n'avons pas eu de pareil spectacle, pas d'homme capable d'en offrir un pareil, depuis ces derniers cent cinquante ans.

Mais à l'heure présente, tel est l'état général de la science touchant Gœthe, qu'il serait pis qu'inutile de tenter de parler de lui en ce cas. A parler comme je pourrais, Gœthe, pour la grande majorité d'entre vous, resterait problématique, vague : aucune impres-

sion, si ce n'est une impression fausse, ne pourrait se dégager. C'est un homme qu'il nous faut laisser aux temps futurs. Johnson, Burns, Rousseau, trois grandes figures prises dans une époque antérieure, dans un état de circonstances bien inférieur, nous conviendron mieux ici. Trois hommes du Dix-huitième Siècle; les conditions de leur vie ressemblent beaucoup plus à ce que sont encore celles des nôtres en Angleterre, qu'à ce qu'étaient celles de Gœthe en Allemagne. Hélas! ces hommes n'ont pas vaincu comme lui : ils ont combattu bravement, et sont tombés. Ils n'ont pas été d'héroïques porteurs de la lumière, mais ils en ont été d'héroïques chercheurs. Ils ont vécu dans des conditions enfiellées; luttant comme sous des montagnes d'empêchement, et ils n'ont pu se déployer en clarté, ou victorieuse interprétation de cette « Divine Idée ». Ce sont plutôt les *Tombes* de trois Héros Littéraires que j'ai à vous montrer. Voilà les monumentales collines tumulaires, sous lesquelles trois géants spirituels gisent ensevelis. Très funèbres, mais grandes aussi et pleines d'intérêt pour nous. Nous nous y attarderons un moment.

On se plaint souvent, dans ces temps, de ce que nous appelons la condition désorganisée de la société : tant de forces régularisées de la société accomplissant mal leur travail; tant de forces puissantes qu'on voit travailler d'une manière dévastatrice, chaotique, tout à fait irrégularisée. C'est une trop juste plainte, comme nous le savons tous. Mais peut-être, si nous considérons cette question des Livres et des Écriveurs de Livres, trouverons-nous ici, pour ainsi dire, le sommaire de toute autre désorganisation; — une sorte

de *cœur*, d'où, et vers où, toute autre confusion circule dans le monde! Considérant ce que l'Écrivain fait dans le monde, et ce que le monde fait de l'Écrivain, je dirais, Que c'est la chose la plus anormale que le monde à l'heure présente puisse montrer. — Nous entrerions dans une mer, bien plus qu'insondable, si nous tentions de donner une explication de ceci : mais il nous faut y jeter un coup d'œil pour les besoins de notre sujet. Le pire élément, dans la vie de ces trois Héros Littéraires, ce fut qu'ils trouvèrent leur affaire et leur position pareille à un chaos. Sur la route battue on peut voyager passablement; mais c'est un pénible labeur, et beaucoup ont à y périr, que de frayer un sentier à travers l'impraticable!

Nos pieux Pères, sentant bien quelle importance gisait dans le fait de parler de l'homme aux hommes, fondèrent des églises, firent des dotations, des règlements; partout dans le monde civilisé, il y a une Chaire, environnée de toutes sortes de complexes et dignes appartenances et avancements, afin que de là un homme avec la langue [1] puisse, le plus avantageusement possible, s'adresser aux hommes ses semblables. Ils sentaient que ceci était la chose la plus importante; que sans ceci il n'y avait nulle bonne chose. C'est une œuvre très pieuse, qu'ils ont faite là; belle à contempler. Mais maintenant avec l'art d'Écrire, avec l'art d'Imprimer, un changement total est survenu dans cette affaire. L'Auteur d'un Livre, n'est-il pas un Prédicateur prêchant non pour telle ou telle paroisse, tel ou tel jour, mais pour tous les hommes en tout

1. ...with the tongue...

temps et en tout lieu? Sûrement il est de la dernière importance qu'*il* fasse son œuvre bien, quel que soit celui qui la fait mal; — que l'*œil* ne fasse pas un faux rapport, car alors tous les autres membres sont fourvoyés! Eh bien, comment il peut faire son œuvre, s'il la fait bien ou mal, ou s'il l'a fait du tout, c'est un point auquel nul homme dans le monde n'a pris la peine de penser. Pour un certain boutiquier, qui tâche de se procurer quelque argent en échange de ses livres, si la chance le veut, il est de quelque importance; pour tout autre homme, d'aucune. D'où il est venu, quelle est sa destination, par quelles voies il est arrivé, par quoi il pourrait être avancé dans sa course, nul ne le demande. Il est un accident dans la société. Il erre comme un sauvage Ismaélite, dans un monde dont il est comme la lumière spirituelle, l'orientation ou la désorientation [1]!

Certainement l'Art d'Écrire est la plus miraculeuse de toutes les choses dont l'homme s'est avisé. Les *Runes* d'Odin furent la première forme de l'œuvre d'un héros; les *Livres*, mots écrits, sont encore de plus miraculeuses *Runes*, la forme dernière! Dans les Livres gît l'*âme* de tout le Temps Passé; l'articulée et perceptible voix du Passé, alors que son corps et sa substance matérielle se sont entièrement évanouis comme un rêve. Puissantes flottes et armées, ports et arsenaux, vastes cités, aux grands dômes, aux mille engins [2], — cela est précieux, grand, mais qu'est-ce que cela devient? Agamemnon, les nombreux Agamemnon, les Périclès, et leur Grèce, tout s'en est

1. ...the guidance or the misguidance.
2. ...high-domed, many-engined...

allé maintenant en quelques fragments ruinés, épaves et blocs funèbres et muets; mais les Livres de la Grèce! Là, la Grèce, pour tout penseur, encore très littéralement vit, peut être évoquée et rappelée à la vie. Nulle magique *Rune* n'est plus étrange qu'un Livre. Tout ce que l'Humanité a fait, pensé, gagné ou été : tout cela dort comme en une magique préservation dans les pages des Livres. Ils sont la possession de choix des hommes.

Les Livres n'accomplissent-ils pas encore des *miracles*, comme les *Runes*, d'après la fable, le faisaient? Ils persuadent les hommes. Il n'est pas jusqu'au plus misérable roman de bibliothèque circulante, que de sottes filles salissent et ressassent dans les villages éloignés, qui ne doive contribuer à régler effectivement et pratiquement les mariages et les ménages de ces sottes filles. Ainsi « Célia » sentait, ainsi « Clifford » agissait : le sot Théorème de Vie estampé dans ces jeunes cervelles, sort en solide Pratique un jour. Considérez si jamais *Rune*, dans la plus folle imagination de Mythologue, fit des merveilles comme celles que, sur l'effective et ferme Terre, quelques Livres ont faites! Qu'est-ce qui a construit la Cathédrale de Saint-Paul? Regardez au cœur de la chose, c'est ce divin Livre Hébreu, — la parole en partie de l'homme Moïse, un proscrit gardant ses troupeaux Madianites, il y a quatre mille ans, dans les déserts de Sinaï! C'est la plus étrange des choses, pourtant rien n'est plus vrai. Avec l'art d'Écrire, dont l'Imprimerie est un simple, un inévitable et comparativement insignifiant corollaire, le vrai règne des miracles pour l'humanité a commencé. Il relie, par une merveilleuse

et nouvelle contiguïté et par une intimité perpétuelle, le Passé et le Distant avec le Présent en temps et lieu; tous les temps et tous les lieux avec notre effectif Ici et Maintenant. Toutes choses ont été modifiées pour les hommes; tous les modes d'important travail des hommes : enseignement, prédication, gouvernement, et tous autres.

Voyons l'Enseignement, par exemple. Les Universités sont un remarquable, un respectable produit des âges modernes. Leur existence aussi est modifiée, jusqu'en sa base même, par l'existence des Livres. Les Universités s'élevèrent alors qu'on ne pouvait encore se procurer aucun Livre; alors qu'un homme, pour un seul Livre, devait donner un fonds de terre. Qu'un homme, dans ces circonstances, quand il avait quelque savoir à communiquer, le fît en rassemblant les appreneurs [1] autour de lui, face à face, c'était une nécessité pour lui. Si vous vouliez savoir ce qu'Abélard savait, il vous fallait aller écouter Abélard. Des milliers, jusqu'à trente milliers d'auditeurs, vinrent entendre Abélard et sa théologie métaphysique. Et maintenant, pour quelque autre enseigneur qui avait aussi quelque chose de son fonds à enseigner, il y avait là une grande commodité offerte : tant de milliers d'auditeurs avides d'apprendre étaient déjà assemblés là-bas; de tous les endroits, le meilleur endroit pour lui c'était celui-là. Pour quelque troisième enseigneur il était meilleur encore; et devenait d'autant meilleur que plus d'enseigneurs y venaient. Il ne fallait plus qu'une chose, maintenant, à savoir, que le Roi prît

1. Carlyle tient particulièrement aux mots : teacher, learner. C'est par exception qu'il dit : professor, pupil.

note de ce nouveau phénomène, combinât ou agglomérât les diverses écoles en une seule école, lui donnât édifices, privilèges, encouragements, et la nommât *Universitas* ou École de toutes Sciences : l'Université de Paris, dans ses caractères essentiels, était née. Le modèle de toutes les Universités subséquentes qui, en descendant jusqu'à aujourd'hui même, depuis six siècles maintenant, sont venues à se fonder. Telle je conçois que fut l'origine des Universités.

Il est clair, cependant, qu'avec cette simple circonstance, la facilité de se procurer des Livres, toutes les conditions de l'affaire, de haut en bas, ont été changées. Inventez une fois l'Imprimerie, vous avez métamorphosé toutes les Universités, ou vous les avez supplantées ! L'enseigneur n'avait pas besoin, maintenant, de rassembler les hommes en personne autour de lui, pour pouvoir leur *parler* ce qu'il savait : qu'il l'imprimât dans un Livre, et tous les appreneurs, au loin et au large, pour une bagatelle, l'avaient chacun au coin de leur feu, dans de bien plus efficaces conditions pour l'apprendre ! — Sans doute il y a encore une vertu particulière dans la Parole; même les écriveurs de Livres peuvent encore, dans quelques circonstances, trouver qu'il est commode de parler également, — témoin notre présente réunion ici ! Il y a, dirait-on, et il faut qu'il reste toujours, tant que l'homme aura une langue, une province distincte pour la Parole, aussi bien que pour l'Écriture et l'Imprimerie. Eu égard à toutes choses, il faut que ceci reste; eu égard aux Universités, entre autres. Mais les limites des deux provinces n'ont nulle part encore été indi-

quées, fixées avec certitude; bien moins encore observées dans la pratique : l'Université qui comprendrait complètement ce grand fait nouveau, l'existence de Livres Imprimés, et qui se mettrait nettement sur le pied convenable pour le Dix-neuvième Siècle, comme celle de Paris le fit pour le Treizième, cette Université n'est pas encore venue au jour. Si nous y pensons, tout ce qu'une Université ou École supérieure finale, peut faire pour nous, ce n'est encore que ce que la première École a commencé à faire, — nous enseigner à *lire*. Nous apprenons à *lire*, en divers langages, en diverses sciences; nous apprenons l'alphabet et les lettres de toutes sortes de Livres. Mais le lieu où nous devons acquérir la science, précisément la science théorique, ce sont les Livres eux-mêmes! Elle dépend de ce que nous lisons, après que toutes sortes de Professeurs ont fait de leur mieux pour nous. La vraie Université d'aujourd'hui c'est une Collection de Livres.

Mais pour l'Église elle-même, comme j'y ai déjà fait allusion, tout est changé, dans sa prédication, dans son action, par l'introduction des Livres. L'Église est l'Union reconnue et agissante de nos Prêtres ou Prophètes, de ceux qui, par leur sage enseignement, guident les âmes des hommes. Tant qu'il n'y avait pas d'Écriture, même tant qu'il n'y avait pas de Facile Écriture ou *Imprimerie*, la prédication par la voix était la seule méthode naturelle pour accomplir cela. Mais maintenant avec des Livres! — Celui qui peut écrire un vrai Livre, pour persuader l'Angleterre, n'est-il pas, lui, l'Évêque et l'Archevêque, le Primat d'Angleterre et de Toute l'Angleterre? Je le dis maintes

fois, les écriveurs de Journaux, de Pamphlets, de Poèmes, de Livres, ceux-là *sont* la réelle, agissante, effective Église d'un pays moderne. Que dis-je? non seulement notre prédication, mais même notre adoration, n'est-elle pas, elle aussi, accomplie par le moyen des Livres Imprimés? Le noble sentiment qu'une âme douée a revêtu pour nous de mélodieuses paroles, qui font descendre la mélodie dans nos cœurs, — cela n'est-il pas essentiellement, si nous voulons le comprendre, de la nature de l'adoration? Il y a beaucoup de gens, dans tous les pays, qui, dans ce temps confus, n'ont aucune autre méthode d'adoration. Celui qui, de quelque façon, nous montre, mieux que nous ne le savions auparavant, qu'un lis des champs est beau, ne nous le montre-t-il pas comme une effusion de la Fontaine de toute Beauté, comme l'*écriture*, faite visible là, de la main même du grand Créateur de l'Univers? Il a chanté pour nous, nous a fait chanter avec lui un petit verset d'un Psaume sacré. Il en est essentiellement ainsi [1]. Combien plus celui qui chante, qui dit, ou de quelque façon rapporte à notre cœur les nobles faits et gestes, sentiments, audaces et endurances d'un homme notre frère! Il a véritablement touché nos cœurs comme avec un vivant charbon *pris à l'autel*. Peut-être n'y a-t-il nulle adoration plus authentique.

La Littérature, pour autant qu'elle est Littérature, est une « apocalypse de la Nature », une révélation du « secret ouvert ». Elle peut être assez bien nommée, en style de Fichte, une « révélation continue » du Divin

1. Essentially so. Voir la note de la page 311, et le texte de la page 115.

dans le Terrestre et le Commun. Le divin, toujours en vérité vraie, dure, là, est révélé tantôt dans ce dialecte, tantôt dans celui-là, avec des degrés divers de clarté : tous les Chanteurs et Parleurs vrais et doués, consciemment ou inconsciemment, font ainsi. La sombre et orageuse indignation d'un Byron, si fantasque et perverse, peut avoir des touches de cela; oui, même la moquerie desséchée d'un sceptique Français, — sa moquerie du Faux, amour et adoration du Vrai. Combien plus encore l'harmonie des sphères d'un Shakespeare, d'un Gœthe; la musique de cathédrale d'un Milton! C'est quelque chose aussi que ces humbles et ingénues notes d'alouette d'un Burns, — alouette céleste, jaillissant de l'humble sillon, loin sur nos têtes dans les bleues profondeurs, et chantant pour nous si ingénument, là! Car tout vrai chant est de la nature de l'adoration; et en vérité, on peut en dire autant de tout vrai *travail*, — dont un tel *chanter* n'est que le souvenir, et la juste et mélodieuse représentation pour nous. Des fragments d'une réelle « Liturgie d'Église » et d'un réel « Corps d'Homélies », étrangement déguisés et méconnaissables à l'œil ordinaire, peuvent être trouvés flottant dans cet immense océan d'écume de Parole Imprimée que nous appelons négligemment Littérature. Les Livres sont notre Église aussi.

Nous tournerons-nous maintenant vers le Gouvernement des hommes? Le Witenagemote, le vieux Parlement, était une grande chose. Les affaires de la nation y étaient délibérées et décidées; ce que nous devions *faire* en tant que nation. Mais, bien que le nom de Parlement subsiste, est-ce que le débat parle-

mentaire ne continue pas maintenant, partout et en tous temps, d'une façon beaucoup plus compréhensive, à *sortir* du Parlement tout à fait? Burke disait qu'il y avait Trois États dans le Parlement; mais que dans la Tribune des Reporters, là-bas, siégeait un *Quatrième État*, plus important de beaucoup qu'eux tous. Ce n'est pas une figure de langage, ou un trait d'esprit; c'est un fait littéral, — très important pour nous dans ces temps. La Littérature est notre Parlement aussi. L'Imprimerie, qui sort nécessairement de l'Écriture, je le dis souvent, est équivalente à la Démocratie : inventez l'Écriture, la Démocratie est inévitable. L'Écriture amène l'Imprimerie, amène l'Imprimerie improvisée, quotidienne et universelle, comme nous voyons à présent. Quiconque peut parler, parlant maintenant à la nation entière, devient une puissance, une branche du gouvernement, avec un poids inaliénable dans la confection des lois, dans tous les actes de l'autorité. Il n'est pas question de savoir quel rang il a, quels revenus ou quelles garnitures : la chose requise, c'est qu'il ait une langue que d'autres écouteront; cela est requis, et rien de plus. La nation est gouvernée par tout ce qui a une langue dans la nation : la Démocratie est virtuellement *là*. Ajoutez seulement que toute puissance existante quelconque arrivera bientôt à s'organiser; travaillant secrètement sous bandages, obscurcissements, obstructions, jamais elle ne s'arrêtera jusqu'à ce qu'elle obtienne de travailler libre, non entravée, visible à tous. La Démocratie virtuellement existante entendra devenir palpablement existante. —

De tous côtés, ne sommes-nous pas conduits à cette

conclusion que des choses que l'homme peut faire ou exécuter ici-bas, de beaucoup les plus importantes, les plus merveilleuses et les plus précieuses, ce sont les choses que nous appelons Livres? Ces pauvres morceaux de papier-chiffon avec de l'encre noire dessus, — depuis le Journal Quotidien jusqu'au sacré LIVRE Hébreu, que n'ont-ils pas fait, que ne sont-ils pas en train de faire? — Car, en vérité, quelle que soit la forme extérieure de la chose (morceaux de papier, comme nous disons, et encre noire), n'est-ce pas véritablement, au fond, l'acte le plus haut des facultés de l'homme qui produit un Livre? C'est la *Pensée* de l'homme, la vraie vertu thaumaturgique, par laquelle l'homme produit toutes choses quelles qu'elles soient. Tout ce qu'il fait, et tout ce qu'il détermine, est le vêtement d'une Pensée. Cette Cité de Londres, avec toutes ses maisons, ses palais, ses machines à vapeur, ses cathédrales, son énorme et incommensurable trafic et son tumulte, qu'est-ce autre chose qu'une Pensée, que des millions de Pensées fondues en Une; — l'énorme et incommensurable Esprit d'une PENSÉE, incarnée en brique, en fer, fumée, poussière, Palais, Parlements, Fiacres, Docks de Catherine, et le reste! Pas une brique n'a été fabriquée sans que quelque homme ait eu à *penser* à la fabrication de cette brique. — La chose que nous appelons « morceaux de papier avec des traces d'encre noire », c'est la plus *pure* incarnation qu'une Pensée d'homme puisse avoir. Il n'est pas étonnant qu'elle soit, de toutes façons, la plus active et la plus noble.

Tout cela, sur l'importance et la suprême importance de l'Homme de Lettres dans la Société moderne,

et comment la Presse est à un tel degré en voie de supplanter la Chaire, le Sénat, le *Senatus Academicus* et bien d'autres choses, tout cela a été admis il y a déjà un bon moment, et reconnu assez souvent, dans ces derniers temps, avec une sorte de triomphe ou d'étonnement sentimental. Il me semble que le Sentimental aura bientôt à faire place au Pratique. Si les Hommes de Lettres *sont* si incalculablement influents, et accomplissent effectivement une telle œuvre pour nous, d'âge en âge, et même de jour en jour, alors, je pense, nous pouvons conclure que les Hommes de Lettres n'erreront pas toujours comme d'irreconnus et d'irréguliers Ismaélites parmi nous! Toute chose, comme je l'ai dit plus haut, qui a un pouvoir virtuel inaperçu, rejettera ses entraves, bandages, et s'avancera un jour avec un pouvoir palpablement articulé, universellement visible. Qu'un homme porte l'habit, et touche les gages, d'une fonction qui est remplie par un tout autre que lui : il ne peut y avoir aucun profit à cela; cela n'est pas bien, c'est mal. Et pourtant, hélas! *faire* que cela soit bien, — quelle besogne, pour de longs temps à venir! Chose assez sûre, ce que nous appelons Organisation de la Corporation Littéraire est encore bien loin, encombré de toutes sortes de complexités. Si vous me demandiez quelle serait la meilleure organisation possible pour les Hommes de Lettres dans la société moderne, l'arrangement de progrès et de régulation, fondé le plus exactement possible sur les faits réels de leur position et de la position du monde; — je demanderais à dire que le problème excède de beaucoup mes facultés! Ce ne sont pas les facultés d'un seul homme; ce sont

celles de beaucoup d'hommes successifs s'y appliquant ardemment, qui dégageront même une solution approximative. Quel serait le meilleur arrangement, nul de nous ne pourrait le dire. Mais si vous demandez, Quel est le pire? Je réponds : C'est celui que nous avons maintenant, où le chaos devrait siéger en arbitre, c'est celui-là qui est le pire. Pour arriver au meilleur, ou même à un bon quelconque, il y a encore un long chemin.

Une remarque qu'il ne faut pas que j'omette, C'est que les dons d'argent, royaux ou parlementaires, ne sont en aucune façon la principale chose requise! Donner à nos Hommes de Lettres des salaires, des dotations, et toutes avances en espèces, fera peu pour l'affaire. En résumé, on est las d'entendre parler de l'omnipotence de l'argent. Je dirai plutôt que, pour un homme sincère, il n'y aucun mal à être pauvre; qu'il devrait y avoir des Hommes Littéraires pauvres, — pour montrer s'ils sont sincères ou non! Des Ordres Mendiants, corps de braves gens condamnés à *mendier*, furent institués dans l'Église Chrétienne : très naturel et même nécessaire développement de l'esprit du Christianisme. Il était lui-même fondé sur la Pauvreté, la Souffrance, la Contradiction, la Crucifixion, toute espèce de Détresse et de Dégradation terrestres. Nous pouvons dire que celui qui n'a pas connu ces choses, et appris d'elles les leçons inappréciables qu'elles ont à nous enseigner, a laissé échapper une bonne occasion d'aller à l'école. Mendier, et aller nu-pieds, en grossière robe de laine, avec une corde autour des reins, et être méprisé de tout le monde, ce n'était pas une belle besogne; — ni honorable à l'œil

du premier venu, jusqu'à ce que la noblesse de ceux qui agissaient ainsi l'eût faite honorer de quelques-uns!

La mendicité n'est pas dans nos mœurs, au temps présent; mais pour le restant, qui dira qu'un Johnson ne vaut pas d'autant mieux peut-être qu'il est pauvre? Il est nécessaire pour lui, en tous cas, de savoir que le profit extérieur, que le succès de toute sorte n'est *pas* le but qu'il doit viser. Orgueil, vanité, égoïsme de toutes sortes mal conditionné[1], sont nourris dans son cœur, comme dans tout cœur, ont besoin, par-dessus tout, d'être chassés de son cœur, — d'en être, avec n'importe quelles angoisses, arrachés, rejetés, comme une chose indigne. Byron, né riche et noble, a réussi même moins que Burns, pauvre et plébéien. Qui sait si, dans cette même « meilleure organisation possible » encore si éloignée, la Pauvreté ne peut pas encore entrer comme un élément important? Que diriez-vous si nos Hommes de Lettres, hommes s'érigeant en Héros Spirituels, étaient encore *alors*, comme ils le sont maintenant, une sorte d' « ordre monastique involontaire »; astreints encore à cette même laide Pauvreté, — jusqu'à ce qu'ils eussent éprouvé ce qu'il y a en elle aussi, jusqu'à ce qu'ils eussent appris à s'en arranger aussi! L'argent, en vérité, peut faire beaucoup, mais il ne peut faire tout. Il nous faut connaître sa province, et l'y confiner, et même le refouler avec mépris, quand il désire aller plus loin.

En outre, avances d'argent, saison propice pour les faire, juge compétent pour les assigner, quand tout

1. ...ill-conditioned...

cela serait établi, — comment le Burns pourra-t-il être reconnu les mériter? Il lui faut passer par l'épreuve, et faire lui-même ses preuves[1]. *Cette* épreuve, ce bouillonnement sauvage d'un chaos qui s'appelle Vie Littéraire : cela aussi est une sorte d'épreuve! Il y a une claire vérité dans l'idée qu'une lutte des basses classes de la société, tendant vers les régions supérieures et vers les faveurs de la société, doit nécessairement toujours continuer. Des hommes forts naissent là, qui doivent surgir ailleurs que là. La lutte multiple, inextricablement complexe, la lutte universelle de ces hommes constitue, et doit nécessairement constituer, ce qu'on appelle le progrès de la société. Pour les Hommes de Lettres, comme pour toutes autres sortes d'hommes. Comment régler cette lutte? Voilà toute la question. La laisser comme elle est, à la merci d'une aveugle Chance; un tourbillon d'atomes éperdus, l'un effaçant l'autre; un sur mille arrivant sauf, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf perdus en chemin; votre royal Johnson languissant inactif dans des greniers, ou harnaché au joug d'une Caverne d'Imprimeur; votre Burns mourant le cœur brisé au métier de Jaugeur[2]; votre Rousseau réduit à une exaspération insensée, allumant des Révolutions Françaises par ses paradoxes : cela, comme nous l'avons dit, est assez clairement la *pire* régulation. La *meilleure*, hélas! est loin de nous!

1. ...ordeal... to prove... : nous n'avons pas deux mots.

2. Burns, 1759-1796. C'est en 1786 qu'il publia son premier recueil. Ce début fut heureux. Mais, lui et les siens, n'en étaient pas moins sans ressources. Il obtint alors, dans l'administration, cet emploi de jaugeur, qui rapportait 1,750 francs par an.

Et cependant, il ne peut y avoir aucun doute, elle est en voie de venir, d'avancer vers nous, cachée encore dans le sein des siècles : c'est là une prophétie qu'on peut risquer. Car aussitôt que les hommes en viennent à discerner l'importance d'une chose, infailliblement ils se mettent à l'arranger, la faciliter, la seconder, et n'ont pas de cesse qu'ils n'aient, à quelque degré approximatif, accompli cela. Je dis, de toutes les Prêtrises, Aristocraties, Classes Gouvernantes en ce moment existantes dans le monde, il n'y a aucune classe comparable pour l'importance à cette Prêtrise des Écriveurs de Livres. C'est là un fait qu'on peut lire en courant, — et d'où on peut tirer des inférences. « La Littérature prendra soin d'elle-même », répondit Mr. Pitt, sollicité pour quelque secours à accorder à Burns. « Oui », ajouta Mr. Southey, « elle prendra soin d'elle-même; *et de vous aussi*, si vous ne faites pas attention à elle ! »

Le résultat pour les Hommes de Lettres individuellement n'est pas celui qui importe; ils ne sont que des individus, une fraction infinitésimale du grand corps; ils peuvent continuer à lutter, et à vivre ou bien à mourir, comme ils ont accoutumé de faire. Mais cela concerne profondément la société tout entière, de savoir si elle placera *sa lumière* sur les hauts lieux, pour marcher à sa clarté, ou si elle la foulera aux pieds, et la dispersera en toutes sortes de sauvage dévastation (non sans conflagration), comme par le passé ! De la lumière, c'est la seule chose requise pour le monde. Placez la sagesse à la tête du monde, le monde combattra sa bataille victorieusement, et sera le meilleur monde que l'homme puisse constituer.

J'appelle cette anomalie d'une Classe Littéraire désorganique le cœur de toutes autres anomalies, à la fois produit et principe; quelque bon arrangement pour cela serait comme le *punctum saliens* d'une nouvelle vitalité et d'un juste arrangement pour tout. Déjà, dans quelques contrées Européennes, en France, en Prusse, on saisit la trace de quelques commencements d'arrangement pour la Classe Littéraire, indiquant la possibilité graduelle d'une telle chose. Je crois qu'elle est possible, qu'il faudra qu'elle devienne possible.

Le fait de beaucoup le plus intéressant que j'apprenne touchant les Chinois, c'est un fait sur lequel nous ne pouvons pas arriver à la clarté, mais qui excite sans fin la curiosité même à l'état obscur : à savoir, ceci, qu'ils tentent effectivement de faire de leurs Hommes de Lettres leurs Gouverneurs! Il serait téméraire de dire qu'on a compris comment la chose est pratiquée, ou avec quel degré de succès elle est pratiquée. Toutes choses pareilles doivent nécessairement aboutir à beaucoup d'*in*succès; pourtant un petit degré de succès est précieux; la tentative même combien précieuse! Il semble en effet y avoir, dans toute l'étendue de la Chine, une recherche plus ou moins active partout pour découvrir les hommes de talent qui croissent dans la jeune génération. Il y a là des écoles pour chacun; ridicule espèce d'éducation, mais encore éducation. Les jeunes gens qui se distinguent dans l'école inférieure sont promus à l'école supérieure, stages favorables, pour pouvoir se distinguer encore plus, — en avant et en avant : il paraît que c'est parmi ces jeunes gens que l'on prend les Personnages Officiels et les Gouverneurs débutants. Ce sont

ceux qu'on *éprouve* d'abord, pour savoir s'ils peuvent gouverner ou non. Et sûrement avec le meilleur espoir : car ce sont les hommes qui ont déjà montré de l'intelligence. Éprouvez-les : ils n'ont pas gouverné ou administré encore; peut-être ne peuvent-ils pas; mais il n'y a aucun doute qu'ils *ont* quelque Jugement, — ce sans quoi personne ne peut! Aussi bien le Jugement n'est-il pas un *outil*, comme nous sommes trop enclins à nous le figurer; « c'est une *main* qui peut manier n'importe quel outil ». Éprouvez ces hommes : ils sont entre tous les plus dignes d'être éprouvés. — Sûrement, il n'y a aucune espèce de gouvernement, de constitution, de révolution, d'appareil ou d'arrangement social, à moi connu en ce monde, qui promette autant à la curiosité scientifique que cela. L'homme d'intelligence au sommet des affaires : c'est là le but de toutes constitutions et révolutions, si elles ont un but. Car l'homme de vraie intelligence, comme je l'affirme et le crois toujours, est l'homme de cœur noble aussi, l'homme vrai, juste, humain et vaillant. Obtenez-*le* pour gouverneur, tout est obtenu; manquez à l'obtenir, eussiez-vous des Constitutions abondantes comme les mûres sauvages, et un Parlement par village, vous n'avez encore rien obtenu! —

Ces choses paraissent étranges, vraiment; et ne ressemblent pas à ce sur quoi nous spéculons communément. Mais nous sommes tombés dans d'étranges temps; ces choses exigeront qu'on spécule sur elles; qu'on les rende praticables, qu'on les mette de quelque façon en pratique. Celles-ci et bien d'autres. De toutes parts autour de nous, il y a annonce, assez perceptible, que le vieil Empire de la Routine a pris

fin, que de dire qu'une chose est depuis longtemps, ce n'est nullement une raison pour qu'elle continue d'être. Les choses qui ont été sont tombées en décadence, sont tombées en incompétence; de larges masses d'humanité, dans toute société de notre Europe, ne sont plus du tout capables de vivre par les choses qui ont été. Lorsque des millions d'hommes ne peuvent plus, par leur extrême effort, gagner de la nourriture pour eux-mêmes, et « qu'un homme sur trois pendant trente-six semaines l'an est à court de pommes de terre de troisième qualité », les choses qui ont été, il faut décidément qu'elles se préparent à se modifier! — Je quitterai maintenant cette question de l'organisation des Hommes de Lettres.

Hélas! le mal qui a pesé le plus lourdement sur nos Héros Littéraires, ce n'est pas le manque d'organisation pour les Hommes de Lettres, mais un mal beaucoup plus profond; duquel, en vérité, ce mal-ci et tant d'autres, pour les Hommes Littéraires, et pour tous les hommes, ont, comme de leur source, pris naissance. Que notre Héros comme Homme de Lettres ait eu à voyager sans grands chemins tracés, sans compagnon, à travers un inorganique chaos, — et à laisser sa propre vie et ses facultés gisant là, comme une contribution partielle pour *pousser* quelque grand chemin à travers ce chaos : cela, si ses facultés elles-mêmes n'eussent pas été ainsi perverties et paralysées, il aurait pu le supporter, il aurait pu considérer que c'était simplement le lot commun des Héros. Sa fatale misère c'était la *paralysie spirituelle*, ainsi pouvons-nous la nommer, de l'Age dans lequel gisait sa vie;

par où sa vie aussi, quoi qu'il pût faire, était mi-paralysée ! Le Dix-huitième Siècle était un Siècle *Sceptique;* dans ce petit mot il y a toute une Boîte de Pandore de misères. Scepticisme signifie non pas Doute intellectuel seulement, mais Doute moral; toutes sortes d'*in*fidélité, d'insincérité, de paralysie spirituelle. Peut-être, dans peu de siècles qu'on pût spécifier depuis le commencement du monde, une vie d'Héroïsme fût-elle plus difficile pour un homme. Ce n'était pas un âge de Foi, — un âge de Héros! La possibilité même de l'Héroïsme avait été, pour ainsi dire, formellement niée dans les esprits de tous. L'Héroïsme s'en était allé à jamais; la Trivialité, le Formulisme et le Lieu commun étaient venus à jamais. L' « âge des miracles » avait été, ou peut-être n'avait pas été; mais il n'était plus désormais. Un monde épuisé, où Admiration, Grandeur, Divinité ne pouvaient plus maintenant habiter; — en un mot, un monde sans Dieu !

Comme basses, naines, sont leurs façons de penser, dans ce temps — comparées non avec les Shakespeare et les Milton Chrétiens, mais avec les vieux Scaldes Païens, avec n'importe quelle espèce d'hommes croyants! Le vivant ARBRE Igdrasil, avec la mélodieuse et prophétique ondulation de sa ramure vaste comme le monde, aussi profondément enraciné que Héla, a péri dans le vacarme d'un MONDE-MACHINE. « Arbre » et « Machine » : contrastez ces deux choses. Moi, pour ma part, je déclare que le monde n'est nullement une machine ! Je dis qu'il ne va *pas* par « mobiles [1] » à

1. ...by wheel-and-pinion « motives », self-interests, checks, balances...

« *Motives* : » les guillemets sont de Carlyle. Ce mot, en effet,

roue et pignon, intérêts personnels, freins, balanciers; qu'il y a quelque chose de tout autre en lui que le vacarme des métiers à filer, et des majorités parlementaires; et, en résumé, qu'il n'est pas une machine du tout! — les vieux Païens Norses avaient une plus-vraie notion du monde de Dieu que ces pauvres Sceptiques-Machines : les vieux Païens Norses étaient des hommes *sincères*. Mais pour ces pauvres Sceptiques il n'y avait nulle sincérité, nulle vérité. Demi-vérité et ouï-dire étaient appelés vérité. Vérité, pour la plupart des hommes, signifiait plausibilité, chose mesurable par le nombre de votes que vous pouviez obtenir. Ils avaient perdu toute notion que la sincérité fût possible, ou de ce que c'était que sincérité. Combien de Plausibilités demandant, avec une surprise non affectée et avec l'air de la vertu offensée, Quoi! ne suis-je pas sincère? La Paralysie Spirituelle, dis-

auquel j'ai vu des lecteurs ne pas prendre garde, comme étant un trait négligeable dans une accumulation redondante de métaphores mécaniques, ce mot est cependant le plus important du volume, et même des trente-cinq volumes de Carlyle, — au point de vue sa philosophie personnelle. C'est le mot « pivotal », comme dirait Carlyle lui-même.

C'est sur lui que porte l'éternelle discussion entre les deux psychologies et les deux morales qui se partagent le monde pensant, la discussion entre le Déterminisme et la Liberté, entre l'Utilitarisme Benthamiste et l'Impératif Kantien. Voir un peu plus bas le rude assaut que Carlyle donne au Benthamisme.

Le mot anglais « motive » est équivoque, ce qui ne laisse pas que d'être un avantage ici. Il signifie « motif », et aussi « moteur ». En français, « motif », n'ayant qu'une acception ne pouvait convenir; et « moteur », pas davantage, pour la même raison. J'ai adopté « mobile », qui est commun aux deux vocabulaires de la mécanique et de la psychologie, encore que la substitution de « mobile » à « moteur », en mécanique, soit quelque peu singulière.

je, rien ne restant plus qu'une vie Mécanique, telle était la caractéristique de ce siècle. Pour l'homme du commun, à moins qu'heureusement il ne se fût *au-dessous* de son siècle et n'appartînt à quelque autre antérieur, il lui était impossible d'être un Croyant, un Héros; il gisait enseveli, inconscient, sous ces influences funestes. A l'homme très fort, et seulement avec une lutte et une confusion infinies, il était possible de se créer à lui-même une demi-liberté, et de mener, pour ainsi dire, d'une façon enchantée, fort tragique, une mort-en-vie spirituelle, et d'être un Demi-Héros !

Scepticisme est le nom que nous donnons à tout ceci, comme le principal symptôme, comme la principale origine de tout ceci. Et là-dessus, qu'il y aurait à dire ! Il faudrait bien des Discours, et non un petit fragment d'un seul Discours, pour établir ce qu'on sent touchant ce Dix-huitième siècle et ses voies. Et en vérité, ceci, et ce qui est pareil à ceci, que nous appelons maintenant Scepticisme, c'est précisément le noir mal ennemi de vie [1], contre lequel tout enseignement et raisonnement depuis que la vie de l'homme a commencé, se sont dirigés : la bataille de la Croyance contre l'Incroyance c'est la bataille sans fin ! Ce n'est pas d'ailleurs en manière d'incrimination qu'on désirerait parler. Le Scepticisme, pour ce siècle, il nous faut le considérer comme la décadence des vieilles voies de la croyance, la préparation lointaine de nouvelles et meilleures et plus larges voies, — chose inévitable. Nous ne blâmerons pas les hommes à ce

1. ...life-foe...

sujet; nous nous lamenterons sur leur pénible destin. Nous comprendrons que la destruction des vieilles *formes* n'est pas la destruction des éternelles *substances;* que le Scepticisme, si douloureux et si odieux que nous le voyions, n'est pas une fin mais un commencement.

L'autre jour parlant, sans idée préconçue de ce côté-là, de la théorie de Bentham sur l'homme et la vie de l'homme, je me trouvai l'appeler une théorie plus misérable que celle de Mahomet. Je suis obligé de dire maintenant, cette parole une fois prononcée, que telle est mon opinion délibérée. Non qu'on puisse songer à offenser l'homme Jérémie Bentham, ou ceux qui le respectent et croient en lui. Bentham lui-même, et même la croyance de Bentham, me semblent comparativement dignes d'éloge. C'est *être* déterminément ce que tout le monde, d'une manière couarde, ni chair ni poisson[1], tendait à être. Ayons la crise; nous aurons ou mort ou cure. J'appelle ce grossier Utilarisme de machine à vapeur une approche vers la nouvelle Foi.

Ç'a été une mise à bas du cant, une façon de se dire soi-même : « Eh bien donc, ce monde est une morte machine de fer, son dieu c'est la Gravitation et l'égoïste Faim; voyons, par frein et balancier, et bon ajustement de dent et pignon, ce qu'on peut en faire! » Le Benthamisme a quelque chose de complet, de viril, à se commettre ainsi lui-même intrépidement à ce qu'il trouve vrai; vous pouvez l'appeler Héroïque, bien que d'un Héroïsme aux *yeux* arrachés! C'est le point culminant, et l'ultimatum intrépide de

1. ...half-and-half. V. p. 230, note 2.

ce qui gisait dans l'état ni chair ni poisson, pénétrant l'existence entière de l'homme dans ce Dix-huitième siècle. Il me le semble, tous les négateurs de la Divinité, et tous les croyants des lèvres, sont tenus d'être Benthamistes, s'ils ont du courage et de l'honnêteté. Le Benthamisme est un Héroïsme *sans yeux :* l'Espèce Humaine, comme un infortuné et aveuglé Samson tournant la meule dans le Moulin des Philistins, étreint convulsivement les piliers de son Moulin, entraîne une vaste ruine, mais finalement la délivrance aussi. De Bentham, je n'en ai voulu dire aucun mal.

Mais voici ce que je dis, et ce que je désirerais que tous les hommes connussent et prissent à cœur, c'est que celui qui ne discerne rien que Mécanisme dans l'Univers a, de la manière la plus fatale, passé à côté du secret de l'Univers tout à fait. Que toute Divinité vint à s'évanouir de la conception que les hommes se font de l'Univers, cela me semble précisément l'erreur la plus brutale, — je ne veux pas faire au Paganisme l'injure de l'appeler une erreur Païenne, — où les hommes pourraient tomber. Cela n'est pas vrai; cela est faux jusqu'en son cœur même. Un homme qui pense ainsi pensera *mal* sur toutes choses dans le monde; ce péché originel viciera toutes les autres conclusions qu'il peut former. On pourrait l'appeler la plus lamentable des Illusions, — sans oublier la Sorcellerie elle-même! La Sorcellerie adorait du moins un vivant Démon; mais celle-ci adore un mort Démon de fer; nul Dieu, pas même un Démon! — Tout ce qui est noble, divin, inspiré, s'en va par là goutte à goutte de la vie. Il reste partout dans la vie un méprisable *caput mortuum*, l'enveloppe méca-

nique, quand toute l'âme s'en est enfuie. Comment un homme peut-il agir héroïquement? Là « Doctrine des Motifs » lui enseignera que, sous plus ou moins de déguisement, il n'y a rien qu'un misérable amour du Plaisir, une misérable crainte de la Peine; que la Faim, d'applaudissement, d'argent, de quelque victuaille que ce puisse être, est le fait ultime de la vie de l'homme. Athéisme, en bref; — qui en vérité effroyablement se punit lui-même. L'homme, dis-je, est devenu spirituellement un paralytique; ce divin Univers, une morte et mécanique machine à vapeur, agissant toute par mobiles, freins, balanciers, et je ne sais quoi encore; où, comme dans le détestable ventre de quelque Taureau de Phalaris de sa propre invention, lui, le pauvre Phalaris, se trouve misérablement en train de mourir!

La croyance, je la définis l'acte sain d'un esprit d'homme. C'est un mystérieux et indescriptible processus, que ce fait d'arriver à croire; — indescriptible, comme le sont tous les actes vitaux. Notre esprit nous a été donné, non pour pouvoir argumenter et ergoter, mais pour pouvoir pénétrer quelque chose, nous donner une claire croyance ou compréhension touchant quelque chose, sur quoi nous avons alors à procéder à l'action. Le doute, vraiment, n'est pas lui-même un crime. Certainement nous ne nous élançons pas, nous ne saisissons pas la première chose que nous trouvons, et nous ne croyons pas aussitôt cela! Toute sorte de doute, d'enquête, de σκεψις comme on l'appelle, sur toute sorte d'objets, habite dans tout esprit raisonnable. C'est le mystique travail de l'esprit, sur l'objet qu'il est *en voie* de connaître et de

croire. La croyance sort de tout cela, au-dessus du sol, comme l'arbre de ses *racines* cachées. Mais maintenant si, même sur les choses communes, nous exigeons qu'un homme garde ses doutes *en silence*, et n'en bavarde pas, jusqu'à ce qu'en quelque mesure ils deviennent affirmations ou négations, combien plus encore pour ce qui regarde les plus hautes choses, absolument impossibles à exprimer les paroles! Qu'un homme fasse parade de son doute, et arrive à s'imaginer que le débat et la logique (qui ne signifie au mieux que la manière de nous *dire* votre pensée, votre croyance ou non croyance, touchant une chose) est le triomphe et la vraie œuvre de ce qu'il a d'intelligence : hélas! ceci c'est comme si vous *retourniez* l'arbre, et au lieu des verts rameaux, des feuilles et des fruits, vous nous montriez les vilaines griffes des racines retournées en l'air, — et plus de croissance, seulement la mort et la misère avançant toujours!

Car le Scepticisme, comme je l'ai dit, n'est pas intellectuel seulement; il est moral aussi; maladie et atrophie chroniques de l'âme tout entière. Un homme vit en croyant quelque chose; non en débattant et argumentant sur beaucoup de choses. Triste cas pour lui, quand tout ce qu'il peut parvenir à croire c'est quelque chose qu'il peut boutonner dans sa poche, et avec tel ou tel autre organe manger et digérer! Tomber plus bas, il ne saurait. Nous appelons ces âges, dans lesquels il tombe si bas, les plus lugubres, les plus malades et les plus vils de tous les âges. Le cœur du monde est paralysé, malade : comment un quelconque de ses membres peut-il être intact? L'Action sincère cesse dans tous les départements de

l'œuvre du monde; un adroit Semblant d'Action commence. Les salaires du monde sont empochés, l''œuvre du monde n'est pas faite. Les Héros sont sortis; les Charlatans sont entrés. Conséquemment, quel Siècle, depuis la fin du monde Romain, qui elle aussi fut un temps de scepticisme, de simulacre, et d'universelle décadence, quel Siècle abonde autant en Charlatans que ce Dix-huitième ? Considérez-le, avec son ampoulée et sentimentale vantardise de vertu, de bienveillance, — le misérable Escadron de Charlatans, Cagliostro à sa tête ! Peu d'hommes furent sans charlatanisme; ils en étaient venus à le considérer comme un ingrédient et un amalgame nécessaires pour la vérité. Chatham, notre brave Chatham lui-même, vient à la Chambre, tout entortillé de bandages, il « s'est traîné ici en grande souffrance physique », et ainsi de suite; — *il oublie*, dit Walpole, qu'il est en train de jouer l'homme malade; dans le feu du débat, il arrache son bras de l'écharpe, et oratoirement l'agite et le brandit! Chatham lui-même vit la plus étrange vie de comédien, mi-héros, mi-charlatan, tout le temps. Car en vérité le monde est plein de dupes; et vous avez à gagner le suffrage *du monde!* Comment les devoirs du monde seront faits dans ce cas, quelles quantités d'erreur qui signifie faillite, qui signifie douleur et misère, pour quelques-uns et pour beaucoup, s'accumuleront graduellement dans toutes les provinces des affaires du monde, nous n'avons pas besoin de le supputer.

Il me semble que vous mettez le doigt ici sur le cœur des maladies du monde, quand vous l'appelez un Monde Sceptique. Un monde non sincère; une

non-vérité athée de monde! C'est de ceci que je considère que toute la tribu des pestilences sociales, Révolutions Françaises, Chartismes, et que sais-je encore, ont tiré leur être, — leur principale nécessité d'être. Il faut que ceci change. Jusqu'à ce que ceci change, rien ne peut avantageusement changer. Mon seul espoir quant au monde, mon inexpugnable consolation quand je considère les misères du monde, c'est que ceci est en voie de changement. Çà et là on trouve en effet maintenant un homme qui sait, comme jadis, que ce monde est une Vérité, et nullement une Plausibilité et une Fausseté; que lui-même il est vivant, non mort ou paralytique; et que le monde est vivant, animé de Divinité, beau et redoutable, tout comme au commencement des jours! Un seul homme une fois sachant ceci, beaucoup d'hommes, tous les hommes, doivent nécessairement bientôt en venir à le savoir. Le fait gît là clair, pour quiconque ôtera ses *lunettes* de ses yeux et regardera honnêtement, pour savoir. Pour un tel homme le Siècle Incroyant, avec ses Productions maudites, est déjà passé : un nouveau siècle est déjà venu. Les vieilles et maudites Productions et Œuvres, pour solides qu'elles paraissent, sont des Fantômes, qui se préparent rapidement à s'évanouir. A tel ou tel autre Simulacre bruyant, de très grande apparence, avec le monde entier poussant des hourras sur ses talons, cet homme peut dire, en se rangeant tranquillement de côté : Tu n'es pas *vrai;* tu n'es pas une existence, mais seulement un semblant; va ton chemin! — Oui, creux Formulisme, grossier Benthamisme, et autre inhéroïque et athée Insincérité, en sont visiblement et même rapidement à décliner. Un

incroyant Dix-huitième Siècle n'est qu'une exception, — comme de temps à autre il en survient d'occurence. Je prophétise que le monde encore une fois deviendra *sincère;* un monde croyant; avec *beaucoup* de Héros en lui, un monde héroïque! Il sera alors un monde victorieux; jamais jusqu'alors.

Ou en vérité que parlé-je du monde et de ses victoires? Les hommes parlent beaucoup trop du monde. Chacun de nous ici, — que le monde aille comme il voudra, et soit victorieux ou non victorieux, — n'a-t-il pas sa propre Vie à conduire? Une seule Vie; une petite lueur de Temps entre deux Éternités; pas de seconde chance pour nous plus jamais! Il serait bien pour *nous* de vivre non en sots et en simulacres, mais en sages et en réalités. Le salut du monde ne nous sauvera pas; pas plus que la perte du monde ne nous détruira. Nous devrions nous occuper de nous-mêmes : il y a grand mérite ici dans le « devoir de rester à la maison » ! Et, en résumé, pour dire la vérité, je n'ai jamais entendu parler de « mondes » « sauvés » de quelque autre façon. Cette manie de sauver des mondes est elle-même un trait du Dix-huitième Siècle avec son vain sentimentalisme. Ne le suivons pas trop loin. Pour le salut du *monde*, je m'en remettrai avec confiance au Créateur du monde; et je m'occuperai un peu de mon propre salut, pour lequel je suis plus compétent ! — En résumé, pour l'amour du monde, et pour l'amour de nous-même, nous nous réjouirons grandement de ce que le Scepticisme, l'Insincérité, l'Athéisme Mécanique, avec toutes leurs rosées de poisons, soient en train de partir, et presque partis. —

Or, c'était dans de telles conditions, dans ces temps de Johnson, que nos Hommes de Lettres avaient à vivre. Temps dans lesquels il n'y avait proprement nulle vérité dans la vie. Les vieilles vérités étaient tombées, presque muettes : les nouvelles gisaient encore cachées, n'essayant pas de parler. Que la Vie de l'Homme ici-bas était une Sincérité et un Fait, et continuerait à jamais d'être telle, aucun nouvel indice de cette idée, aucune aube, dans ce crépuscule du monde, n'avait encore pu poindre. Aucun indice; pas même une Révolution française, — que nous définissons une Vérité encore une fois, bien que Vérité vêtue de feu d'enfer! Combien le pèlerinage de Luther, avec son but assuré, fut différent de celui de Johnson, entouré de pures traditions, suppositions, devenues maintenant incroyables, inintelligibles! Les formules de Mahomet étaient de « bois ciré et huilé », et pouvaient être *brûlées* et rejetées de sa voie : celles du pauvre Johnson étaient bien plus difficiles à brûler. — L'homme fort trouvera toujours du *travail*, ce qui signifie difficulté, peine, à la pleine mesure de sa force. Mais remporter une victoire, dans ces circonstances de notre pauvre Héros comme Homme de Lettres, c'était peut-être plus difficile qu'en aucunes. Pas l'obstruction, la désorganisation, le Libraire Osborne et les quatre décimes et demi par jour; pas ceci seulement; mais la lumière de sa propre âme lui était enlevée. Aucun point de repère sur la Terre; et, hélas! qu'est-ce que de n'avoir aucune étoile polaire dans le Ciel! nous n'avons pas besoin de nous étonner qu'aucun de ces Trois hommes ne soit arrivé à la victoire. Qu'ils aient combattu loyalement, c'est la

plus haute louange. Avec une funèbre sympathie nous voulons contempler, sinon trois Héros vivants et victorieux, du moins, comme je l'aï dit, les Sépulcres de trois Héros tombés! Ils tombèrent pour nous aussi, frayant une voie pour nous. Voilà les montagnes qu'ils lançaient au loin dans leur confuse Guerre des Géants, sous lesquelles, leur force et leur vie dépensées, ils gisent maintenant ensevelis.

J'ai déjà écrit sur ces trois Héros Littéraires, expressément ou incidemment; ce qui, je suppose, est connu de la plupart de vous; ce qui n'a pas besoin d'être dit ou écrit une seconde fois. Ils nous intéressent ici comme les *Prophètes* singuliers de cet âge singulier; car tels étaient-ils virtuellement; et l'aspect qu'ils présentent, eux et leur monde, à ce point de vue, peut nous induire en pas mal de réflexions! Je les appelle, tous trois, des Hommes Ingénus plus ou moins; loyalement, en majeure partie inconsciemment, s'efforçant d'êtres ingénus, et de se planter sur l'éternelle vérité des choses. Ceci à un degré qui les distingue éminemment de la pauvre masse artificielle de leurs contemporains, et les rend dignes d'êtres considérés comme des Porte-parole, en quelque mesure, de l'éternelle vérité, comme des prophètes dans cet âge où ils ont vécus. De par la Nature elle-même, une noble nécessité leur était imposée d'être ainsi. Ils étaient des hommes d'une telle grandeur qu'ils ne pouvaient pas vivre d'irréalités, — nuages, écume et toute inanité cédaient sous eux : ils ne pouvaient prendre pied que sur la terre ferme; nul repos, ni mouvement régulier pour eux, s'ils n'arrivaient à

prendre pied là. Jusqu'à un certain point, ils étaient des Fils de la Nature encore une fois dans un âge d'Artifice; encore une fois, des Hommes Originaux.

Johnson [1], par exemple, je l'ai toujours considéré comme étant, par nature, une de nos grandes âmes Anglaises. Un homme noble et fort; tant de choses restées sans développement en lui jusqu'à la fin : dans un élément plus clément, que n'eût-il pas pu devenir, — Poète, Prêtre, souverain Régulateur! En somme, il ne faut pas qu'un homme se plaigne de son « élément », de son « temps », et autre choses semblables; il perd sa peine, ce faisant. Son temps est mauvais : eh bien donc! il est là pour le rendre meilleur! — La jeunesse de Johnson fut pauvre, isolée, sans espoir, très misérable. En vérité, il ne semble pas possible que, dans les circonstances extérieures les plus favorables du monde, la vie de Johnson eût pu être autre chose que douloureuse. Le monde aurait pu tirer de lui plus de *travail* profitable, ou moins; mais l'*effort* de Johnson contre l'œuvre du monde n'aurait jamais pu être un effort léger. La Nature, en retour de sa noblesse, lui avait dit : vis dans un élément d'affliction et de maladie. Oui, peut-être l'affliction et la noblesse étaient-elles intimement et même inséparablement connexes l'une avec l'autre. En tout cas, le pauvre Johnson devait aller çà et là environné d'hypocondrie continuelle, de douleur physique et spirituelle. Comme un Hercule, ayant sur lui la robe brûlante de Nessus, qui lui darde une sourde et incurable misère : cette robe de Nessus indépouil-

1. 1709-1784.

lable, qui est sa propre peau naturelle! Voilà de quelle façon *il* devait vivre. Figurez-vous-le, là, avec ses maladies scrofuleuses, avec son grand cœur avide, et un indicible chaos de pensées; marchant funèbre comme un étranger sur cette Terre; dévorant ardemment ce qu'il pouvait se procurer de choses spirituelles : langues d'écoles et autres matières purement grammaticales, faute de mieux! L'âme la plus large qui fût dans toute l'Angleterre; et pour pourvoir à ses besoins, « quatre décimes et demi par jour ». Pourtant une âme invincible et géante, l'âme d'un vrai homme. On se souvient toujours de cette histoire de souliers à Oxford : le fruste et hâve Collégien Servant [1], à face couturée, allant et venant, en hiver, avec ses souliers usés; comment le charitable Gentleman Commoner place secrètement une paire neuve à sa porte; et comment le hâve Servant, les soulevant, les considérant de près, avec ses mauvais yeux, avec quelles pensées! — les jette dehors par la fenêtre! Pieds mouillés, boue, gelée, faim, et tout ce que vous voudrez; mais pas de mendicité : nous ne pouvons pas supporter de mendicité! Rude et obstinée indépendance ici; tout un monde de squalidité, de rudesse, de confuse misère et de dénuement, et pourtant de noblesse et de virilité aussi. C'est un trait typique de la vie de l'homme, ce fait de jeter dehors les souliers. Un homme original; — non un homme de seconde main, empruntant ou mendiant. Dressons-nous sur notre propre base, à tout prix! En tels souliers que nous pouvons nous-même nous procurer. Dans la

1. College Servitor », par opposition au « Gentleman Commoner », l'étudiant de bonne famille.

gelée et dans la boue, si vous voulez, mais honnêtement dans cela; — dans la réalité et la substance que la Nature *nous* donne; non dans le semblant, dans la chose qu'elle a donnée à un autre que nous! —

Et pourtant avec tout cet âpre orgueil de virilité et d'indépendance, y eut-il jamais âme plus tendrement affectueuse, plus loyalement soumise à ce qui était réellement plus haut qu'elle? Les grandes âmes sont toujours loyalement soumises, respectueuses pour ce qui est au-dessus d'elles : seules les petites et basses âmes sont autrement. Je ne pourrais pas trouver une meilleure preuve de ce que je disais l'autre jour, Que l'homme sincère était par nature l'homme obéissant; que dans un Monde de Héros, là seulement se trouvait la loyale Obéissance à l'Héroïque. L'essence de l'*originalité* ce n'est pas la *nouveauté :* Johnson croyait tout à fait aux vieilles choses; il trouvait les vieilles opinions croyables pour lui, convenables pour lui; et d'une droite et héroïque manière, il vécut sous leur empire. Il mérite bien d'être étudié à cet égard. Car nous devons dire que Johnson était un tout autre homme qu'un pur homme de mots et de formules; c'était un homme de vérités et de faits. Il s'appuyait sur les vieilles formules; tant mieux pour lui qu'*il* pût s'appuyer ainsi : mais dans toutes les formules sur lesquelles *il* pouvait s'appuyer, il fallait qu'il y eût une très véritable substance. Très curieux de voir comment, dans ce pauvre Age de Papier, si stérile, si artificiel, si épaissement matelassé de Pédantismes, d'Ouï-dire, le grand Fait de cet Univers, à jamais merveilleux, indubitable, ineffable, divin-infernal, regardait fixement cet homme aussi! Comment il

mettait ses Formules en harmonie avec lui, comment il s'arrangeait parfaitement dans de telles circonstances : c'est là une chose digne d'être vue. Une chose « à considérer avec respect, avec pitié, avec terreur ». Cette Église de Saint-Clément Danes, où Johnson *adorait* encore dans l'ère de Voltaire, c'est pour moi un lieu vénérable.

C'est en vertu de sa *sincérité*, de son parler issu encore en quelque sorte du cœur de la Nature, bien que dans l'artificiel dialecte courant, c'est en vertu de cela que Johnson était un Prophète. Tous les dialectes ne sont-ils pas « artificiels »? Les choses artificielles ne sont pas toutes fausses; — oui tout vrai Produit de la Nature prendra infailliblement *forme;* nous pouvons dire que toutes les choses artificielles sont, à leur point de départ, *vraies*. Les choses que nous appelons « Formules » ne sont pas à leur origine mauvaises; elles sont indispensablement bonnes. Formule, c'est *méthode*, habitude; on trouve cela partout où l'on trouve l'homme. Les Formules se font comme les Sentiers, comme les Grands Chemins battus, qui mènent vers quelque objet sacré ou haut, vers lequel maintes gens se dirigent. Considérez cela. Un homme, plein d'une fervente impulsion sentie au cœur, découvre un moyen de faire quelque chose, — soit d'exprimer le respect de son âme pour le Très-Haut, soit simplement de saluer convenablement l'homme son semblable. Un inventeur était nécessaire pour cela faire, un *poète;* il a articulé la pensée qui habitait et qui luttait obscurément dans son propre cœur et dans bien des cœurs. Voici sa façon de faire cela; voici la trace de ses pas, le commencement d'un « Sentier ».

Et maintenant, voyez : le deuxième homme voyage naturellement sur les traces de son prédécesseur, c'est la méthode la plus *aisée*. Sur les traces de son prédécesseur; pourtant avec des perfectionnements, avec des changements là où il semble bon; en tout cas avec des élargissements, le sentier toujours *s'élargissant* à mesure que plus de gens y voyagent; — jusqu'à ce que, à la fin, il y ait un ample Grand Chemin par où tout le monde puisse voyager à pied et en voiture. Tant qu'il restera une Cité ou un Sanctuaire, ou quelque Réalité où aller, à l'autre bout, le Grand Chemin devra être tout à fait bien venu! Lorsque la Cité aura disparu, nous délaisserons le Grand Chemin. C'est de cette manière que toutes les Institutions, les Pratiques, les Choses Réglées dans le monde sont venues à l'existence, et sorties de l'existence. Les formules commencent toutes par être *pleines* de substances; vous pouvez les appeler la *peau*, l'articulation en forme, en membres et en peau, d'une substance qui est déjà là : *elles* n'auraient pas été là autrement. Les idoles, comme nous avons dit, ne sont idolâtres que lorsqu'elles deviennent douteuses, vides pour le cœur de l'adorateur. Quoique nous parlions beaucoup contre les Formules, j'espère que nul de vous n'ignore pourtant la haute signification des *vraies* Formules; qu'elles ont été, et seront toujours, le plus indispensable ameublement de notre habitation en ce monde. — —

Remarquez aussi, combien peu Johnson se vante de sa « sincérité ». Il ne soupçonne aucunement qu'il soit particulièrement sincère, — qu'il soit particulièrement quelque chose! Un homme luttant dur, un homme au cœur las, ou un « écolier » comme il

s'appelle lui-même, s'efforçant durement d'atteindre quelque honnête moyen d'existence dans le monde, de ne pas mourir de faim, mais de vivre — sans voler! Une noble inconscience est en lui. Il ne va pas « graver *Vérité* sur son cachet de montre » ; non, mais il se tient debout par la vérité, parle par elle, travaille et vit par elle. Ainsi en est-il toujours. Pensez-y encore une fois. L'homme que la Nature a désigné pour faire de grandes choses est, avant tout, pourvu de cette ouverture [1] à la Nature qui le rend incapable d'être *in*sincère! Pour son cœur large, ouvert, sentant profondément, la Nature est un Fait : tout ouï-dire est ouï-dire; l'ineffable grandeur de ce Mystère de Vie, qu'il le reconnaisse ou non, bien plus même, quoiqu'il semble l'oublier ou le nier, est toujours présent pour *lui*, — étonnant et effrayant, d'un côté et de l'autre. Il a une base de sincérité; irreconnue, parce qu'elle n'est jamais mise en question ou susceptible d'être mise en question. Mirabeau, Mahomet, Cromwell, Napoléon : tous les Grands Hommes dont j'aie jamais entendu parler ont ceci comme matière première de leur être. D'innombrables hommes vulgaires vont débattant, vont débitant de ci de là leurs doctrines vulgaires, qu'ils ont apprises par logique, par routine, de seconde main : pour cette espèce d'homme-là, au contraire, tout ceci n'est encore rien. Il faut qu'il ait la vérité, la vérité qu'*il* sent être vraie. Comment fera-t-il pour se tenir debout autrement? Son âme entière, à tous moments, de toutes façons, lui dit qu'il n'y a là aucun moyen de se tenir debout. Il est dans la noble nécessité d'être

1. ...that *openness* to Nature : c'est là un mot, fréquent chez Carlyle, et qu'il ne faut pas songer à sacrifier.

vrai. La manière de penser de Johnson au sujet de ce monde n'est pas la mienne, pas plus que ne l'était celle de Mahomet : mais je reconnais l'éternel élément de *sincérité* de cœur dans les deux; et je vois avec plaisir comment aucune d'elles ne reste inefficace. Aucune d'elles n'est comme de la *paille* semée; en elles deux, il est quelque chose que le champ à semaille fera *croître*.

Johnson était un Prophète pour son peuple, il lui prêchait un Évangile, — comme tous ses pareils font toujours. Le plus haut Évangile qu'il ait prêché, nous pouvons le décrire comme une sorte de Prudence Morale : « dans un monde où il y a beaucoup à agir, et peu à savoir », voyez comment vous agirez ! Une chose bien digne d'être prêchée. « Un monde où il y a beaucoup à agir et peu à savoir » : « n'allez pas vous engloutir dans les abîmes sans bornes et sans fond du Doute, d'une misérable Incroyance qui oublie Dieu; — vous seriez misérable alors, impuissant, insensé; comment pourriez-vous *agir* ou travailler du tout? Tel est l'Évangile que Johnson prêchait et enseignait; — accouplé, théoriquement et pratiquement, à cet autre grand Évangile : « Purgez votre esprit de Cant ! » N'ayez nul commerce avec le Cant : tenez-vous dans la boue froide aux temps de gelée, mais que ce soit dans vos propres et *réels* souliers éculés : « cela sera meilleur pour vous », comme dit Mahomet ! J'appelle ceci, j'appelle ces deux choses-ci *jointes ensemble*, un grand Évangile, le plus grand peut-être qui fut possible en ce temps.

Les écrits de Johnson, qui ont eu jadis un tel cours et une telle célébrité, sont maintenant, pour ainsi dire,

reniés par la jeune génération. Ce n'est pas étonnant; les opinions de Johnson deviennent rapidement surannées : mais sa façon de penser et de vivre, nous pouvons l'espérer, ne deviendra jamais surannée. Je trouve dans les Livres de Johnson les plus indiscutables traces d'une grande intelligence et d'un grand cœur, — toujours bienvenus, sous n'importe quelles obstructions et perversions. Ce sont des paroles *sincères*, celles qu'il prononce; il veut exprimer des choses par elles. Un étonnant style de bougran [1] — le meilleur auquel il pût atteindre alors; une grandiloquence mesurée, marchant ou plutôt s'avançant à pas comptés d'une allure très solennelle, devenue surannée maintenant; parfois un *déploiement* ampoulé de phraséologie non en proportion avec son contenu : vous passerez sur tout cela. Car la phraséologie, ampoulée ou non, a toujours *quelque chose en elle*. Tant de beaux styles et de beaux livres, avec *rien* dedans; — un homme est un *mal*faiteur public, quand il en écrit de tels! *Voilà* l'espèce à éviter! — Johnson n'eût-il laissé que son *Dictionnaire*, on pourrait saisir la trace, là, d'une grande intelligence, d'un homme ingénu. Si l'on considère sa clarté de définition, sa solidité générale, son honnêteté, son intuition, et son heureuse méthode, on peut l'appeler le meilleur de tous les Dictionnaires. Il y a en lui une sorte de noblesse architecturale; il se dresse là comme un grand et solide édifice de construction carrée, fini, symétriquement complet : vous jugez qu'il a été fait de main d'Ouvrier.

Il nous faut, en dépit de notre hâte, accorder un

1. « Bukram style »; bougran, toile forte et gommée, comme on sait.

mot au pauvre Bozzy. Il passe pour une créature basse, enflée, gloutonne; et il était tel en bien des sens. Cependant le fait de son respect pour Johnson restera toujours digne de remarque. Le sot et vaniteux Laird Écossais, l'homme le plus vaniteux de son temps, approchant dans une telle attitude terrifiée le grand, poudreux et irascible Pédagogue dans son humble grenier, là : c'est un respect ingénu pour l'Excellence; une *adoration* pour les Héros, dans un temps ou ni Héros ni adoration n'étaient soupçonnés exister. Des Héros, semblerait-il, il en existe toujours, et une certaine adoration pour eux! Nous prendrons aussi la liberté de nier tout à fait ce mot du spirituel Français, que nul homme n'est un Héros pour son valet de chambre. Ou s'il en est ainsi, le blâme n'est pas pour le Héros, mais pour le Valet : c'est que son âme, s'il faut le dire, est basse, une âme de *valet!* Il s'attend à voir son Héros s'avancer dans un royal harnachement de théâtre, d'un pas mesuré, avec des porte-queue derrière lui, des trompettes sonnantes devant lui. On pourrait dire plutôt : nul homme ne peut être un *Grand Monarque* pour son valet de chambre. Arrachez à Louis Quatorze son attirail de roi, et il n'y *a* plus rien, là, qu'un pauvre radis fourché [1] avec une tête fantastiquement taillée; — ce qui n'a rien d'admirable pour aucun valet. Le Valet ne reconnaît pas un Héros quand il le voit! Hélas! non : il faut une sorte de *Héros* pour cela faire; — et une des pénuries du monde, en *ce* sens et en d'autres, c'est en majeure partie la pénurie de tels hommes.

1. ... a pour forked raddish...

En résumé, ne dirons-nous pas que l'admiration de Boswell était bien placée; qu'il n'aurait pu trouver aucune âme dans toute l'Angleterre si digne qu'on s'inclinât profondément devant elle? Ne dirons-nous pas, de ce grand et funèbre Johnson aussi, qu'il guida sa difficile et confuse existence sagement; qu'il la mena *bien*, comme un vrai vaillant homme? Ce chaos désolé de l'Autorat [1] commercial, ce chaos désolé du Scepticisme en religion et en politique, dans la théorie de vie et dans la pratique de vie; dans sa pauvreté, dans sa poussière et son obscurité, avec le corps malade et l'habit mangé aux vers : il s'en est accommodé, comme un brave homme. Non pas entièrement sans une étoile polaire dans l'Éternel; il avait encore une étoile polaire, comme les braves ont tous besoin d'en avoir une : avec ses yeux fixés sur cela, pour rien il ne changerait sa route dans ces tourbillons confus de la basse mer du Temps. « Devant l'Esprit des Mensonges, supportant la mort et la faim, en aucune façon il ne baisserait pavillon. » Brave vieux Samuel : *ultimus Romanorum!*

Sur Rousseau et son Héroïsme, je n'en puis dire si long. Il n'est pas ce que j'appelle un homme fort. Homme morbide, excitable, spasmodique; au mieux, intense plutôt que fort. Il n'avait pas « le talent du Silence », talent inappréciable; dans lequel peu de Français, ou en vérité peu d'hommes d'aucune sorte dans ces temps, savent exceller! L'homme souffrant doit réellement « dévorer sa fumée »; il n'y a aucun

1. ... Authorship..

bien à émettre de la *fumée* avant de l'avoir changée en *feu*, — ce que, au sens métaphorique aussi, toute fumée est capable de devenir! Rousseau n'a pas de profondeur ou d'étendue, pas de calme force pour la difficulté; la première caractéristique de la vraie grandeur. Méprise fondamentale que d'appeler la véhémence et la rigidité, force! Un homme n'est pas fort qui prend des accès de convulsions; bien que six hommes ne puissent le tenir alors. Celui qui peut avancer sous le poids le plus lourd sans chanceler, voilà l'homme fort. Nous avons besoin à jamais, spécialement dans ces jours de hauts cris perçants, de nous remettre cela en mémoire. Un homme qui ne peut pas *se tenir en paix*, jusqu'à ce que vienne le temps de parler et d'agir, n'est pas du tout l'homme qu'il faut.

La face du pauvre Rousseau pour moi exprime l'homme. Une intensité en elle, haute mais étroite et contractée : sourcils osseux; yeux profonds et rapprochés, dans lesquels il y a quelque chose qui paraît égaré, — égaré, inquisiteur, avec une ardeur de lynx. Une face pleine de misère, même d'ignoble misère, et aussi de l'antagonisme contre cela; quelque chose de bas, de plébéien, là, racheté seulement par l'*intensité :* la face de ce qu'on appelle un Fanatique, — un Héros tristement *contracté*! Nous le nommons ici parce que, avec tous ses défauts, et ils sont nombreux, il a la première et la principale caractéristique d'un Héros : il est du fond du cœur *sérieux*. Sérieux, si jamais homme le fut; comme aucun de ces Philosophes Français ne l'était. Oui, dirait-on, d'un sérieux trop grand pour sa nature d'ailleurs sensitive, assez faible;

et qui, en vérité, à la fin, le fit tomber dans les plus étranges incohérences, et presque délires. Il s'était déclaré, à la fin, une sorte de folie en lui; ses Idées le *possédaient* comme des démons; l'entraînaient ainsi çà et là, le poussaient aux précipices! —

Le défaut et la misère de Rousseau, c'était ce que nous nommons aisément d'un seul mot, *Égoïsme;* ce qui est en vérité la source et le résumé de tous les défauts et de toutes les misères quelconques. Il ne s'était pas perfectionné jusqu'à la victoire sur le pur Désir; une basse Faim, de maintes sortes, était encore son principe moteur. Je crains qu'il ne fut un homme très vain, affamé des louanges des hommes. Vous vous rappelez l'expérience de Genlis sur lui. Elle emmena Jean-Jacques au Théâtre : lui, stipulant un strict incognito, — « *Il* ne voudrait pas être vu là pour tout au monde! » Le rideau néanmoins se trouva être tiré de côté : le Parterre reconnut Jean-Jacques, mais ne fit guère attention à lui! Il exprima la plus amère indignation, s'assombrit pour toute la soirée, et ne dit rien autre que mots bourrus. La subtile Comtesse resta entièrement convaincue que sa colère, ce n'était pas d'avoir été vu, mais de n'avoir pas été applaudi étant vu. Comme toute la nature de l'homme est empoisonnée; rien que suspicion, isolement volontaire, façons d'humeur farouche! Il ne pouvait vivre avec personne. Un homme de la province, d'un certain rang, qui lui faisait visite souvent, et avait accoutumé de s'arrêter chez lui, n'exprimant que respect et qu'affection pour lui, vient un jour, et trouve Jean-Jacques plein de la plus aigre et inintelligible humeur. « Monsieur », dit Jean-Jacques, avec des yeux flamboyants,

« je sais pourquoi vous venez ici. Vous venez voir quelle pauvre vie je mène ; le peu de chose qu'il y a dans mon pauvre pot, qui est à bouillir là. Eh bien, regardez dans le pot! Il y a une demi-livre de viande, une carotte et trois oignons; c'est tout : allez dire cela à tout le monde, s'il vous plaît, Monsieur! » — Un homme de cette sorte était bien bas. Pour alimenter un rire léger et une certaine curiosité théâtrale, tout le monde s'approvisionnait d'anecdotes, dans ces perversions et ces contorsions du pauvre Jean-Jacques. Hélas! pour lui elles n'étaient point risibles ou théâtrales ; trop réelles pour lui! Les contorsions d'un gladiateur mourant : l'amphithéâtre comble regarde avec amusement; mais le gladiateur est à l'agonie et à la mort.

Et cependant, ce Rousseau, comme nous disons, avec ses appels passionnés aux Mères, avec son *Contrat social*, avec ses célébrations de la Nature, même de la Vie sauvage dans la Nature, touchait encore une fois à la Réalité, luttait pour atteindre la Réalité; remplissait la fonction de Prophète pour son Temps. Comme *il* pouvait, et comme le Temps pouvait! Étrangement à travers toute cette défiguration, dégradation et presque folie, il y a, dans l'intime cœur du pauvre Rousseau, une étincelle du réel feu céleste! Encore une fois, hors de l'élément de ce Philosophisme, Scepticisme ou Persiflage moqueur et desséché, il s'élevait dans cet homme l'indéracinable sentiment, et l'indéracinable science que cette Vie est *vraie*; non un Scepticisme, un Théorème, ou un Persiflage, mais un Fait, une redoutable Réalité. La Nature lui avait fait cette révélation, lui avait ordonné de la publier. Il

parvint à la publier; sinon bien et clairement, du moins mal et obscurément, — aussi clairement qu'il put. Oui, que sont toutes ses erreurs et perversités, même ces vols de rubans, misères et vagabondages confus et sans but, si nous voulons les interpréter avec indulgence, que sont-ils, sinon l'éblouissement clignotant et les chancellements çà et là d'un homme envoyé avec une mission pour laquelle il est trop faible, par un sentier qu'il ne peut encore trouver? Les hommes sont menés par d'étranges voies. On devrait avoir de la tolérance pour un homme, espérer de lui, le laisser essayer encore ce qu'il fera. Tant que dure la vie, dure l'espoir pour tout homme.

Des talents littéraires de Rousseau, grandement célébrés encore parmi ses compatriotes, je n'en parle pas beaucoup. Ses Livres, comme lui-même, sont ce que j'appelle malsains; pas la bonne espèce de Livres. Il y a une sensualité en Rousseau. Combinée avec un don intellectuel tel que le sien, elle produit des peintures d'une certaine séduction opulente : mais elles ne sont pas nativement poétiques. Pas la blanche lumière du soleil, quelque chose de l'*opéra;* une sorte de fard [1], d'attifement artificiel. Cela est fréquent, ou plutôt cela est universel, parmi les Français depuis son temps. Mme de Staël en a quelque chose; Saint Pierre; et en descendant jusqu'à la présente Littérature, étonnante et convulsionnaire « Littérature de Désespoir », cela abonde partout. Ce même *fard* n'est pas la couleur franche. Regardez un Shakespeare, un Gœthe, même un Walter Scott!

1. ...rosepink.

Qui a une fois pénétré ceci, a vu la différence du Vrai et du Simili-Vrai[1], et les distinguera toujours par la suite.

Nous avons eu à observer dans Johnson quelle quantité de bien un Prophète, malgré toute espèce de conditions désavantageuses et de désorganisations, peut accomplir pour le monde. Dans Rousseau nous sommes appelés à considérer plutôt le terrible monceau de mal qui, dans une telle désorganisation, peut accompagner le bien. Historiquement, c'est un très fécond spectacle, que celui de Rousseau. Banni dans les greniers de Paris, dans la sombre compagnie de ses propres Pensées et Nécessités, là; poussé du poteau au pilier; froissé, exaspéré jusqu'à ce que son cœur devînt fou, il était arrivé à sentir profondément que le monde n'était pas son ami, ni la loi du monde. Il eût été avantageux, si possible de quelque façon, qu'un tel homme n'eût *pas* été mis en nette hostilité avec le monde. On pouvait le parquer dans des greniers, rire de lui comme d'un maniaque, le laisser mourir de faim comme une bête fauve dans sa cage; — mais on ne pouvait l'empêcher de mettre le monde en feu. La Révolution Française trouva son Évangéliste dans Rousseau. Ses mi-délirantes spéculations sur les misères de la vie civilisée, sur la vie sauvage préférable à la vie civilisée, et autres choses semblables, aidèrent bien à produire un complet délire en France généralement. Il est vrai, vous pouvez bien demander : qu'est ce que le monde, qu'est-ce les que gouverneurs du monde pouvaient

1. ...Sham-True...

faire d'un tel homme? Difficile de dire ce que les gouverneurs du monde pouvaient faire de lui ! Ce qu'il pouvait faire d'eux est malheureusement assez clair, — *guillotiner* un grand nombre d'eux! Mais en voilà assez sur Rousseau.

C'était un curieux phénomène, dans ce Dix-huitième siècle desséché, incroyant, de seconde main, que ce fait d'un Héros surgissant, parmi les artificielles figures et productions de carton, à la façon d'un Robert Burns. Comme une petite source dans les lieux rocheux et déserts, — comme une soudaine splendeur de Ciel dans l'artificiel Vauxhall ! Les hommes ne surent que penser d'elle. Ils la prirent pour un feu d'artifice du Vauxhall; hélas! elle se *laissa* prendre pour telle, quoique luttant mi-aveuglément, comme dans l'amertume de la mort, contre cela! Peut-être n'y a-t-il nul homme à qui une si fausse réception ait été faite par ses semblables. Encore une fois, un drame de vie très désolé se jouait sous le soleil.

La tragédie de la vie de Burns est connue de vous tous. Sûrement pouvons-nous dire, si le désaccord entre la place occupée et la place méritée constitue perversion de sort pour un homme, nul sort ne pouvait être plus pervers que celui de Burns. Parmi ces figurants de seconde main, *mimes* pour la plupart, du Dix-huitième Siècle, encore une fois un Homme Original géant, un de ces hommes qui atteignent jusqu'aux Profondeurs perpétuelles, qui prennent rang avec les Héroïques d'entre les hommes : et il était né dans une pauvre hutte du Ayrshire. L'âme

la plus vaste de toutes les terres Britanniques venait parmi nous sous la forme d'un Paysan Écossais aux mains calleuses.

Son Père, pauvre homme besognant, essaya diverses choses, ne réussit en aucune, fut enveloppé de difficultés continuelles. L'Intendant, le Facteur comme l'appellent les Écossais, avait coutume d'envoyer des lettres de menaces, dit Burns, « qui nous faisaient tous fondre en larmes ». Le brave Père, peinant fort, souffrant fort, sa brave héroïne de femme, et ces enfants, dont l'un était Robert! Sur cette Terre, si vaste d'ailleurs, nul asile pour *eux*. Les lettres « les faisaient tous fondre en larmes »; figurez-vous cela. Le brave Père, je dis toujours; — Héros et Poète *en silence*, sans qui le fils ne l'eût jamais été en parole! Le Maître d'école de Burns vint à Londres par la suite, apprit ce que c'était que la bonne société; mais il déclare qu'en aucune réunion d'hommes il n'a jamais joui d'une meilleure conversation qu'au foyer de ce paysan. Et ses pauvres « sept acres de pépinière », — ni cela, ni le misérable lambeau de ferme argileuse, ni rien de ce par quoi il essayait de gagner sa vie, ne voulait prospérer avec lui; il avait une douloureuse et inégale bataille tous les jours de sa vie. Mais il y faisait face vaillamment; homme sage, loyal, indomptable; — dévorant en silence combien de souffrances douloureuses chaque jour; combattant comme un Héros ignoré, — personne ne publiant des articles de journaux sur sa noblesse; ne lui votant des pièces d'argenterie! Cependant, il n'était pas perdu : rien n'est perdu. Robert est là; le produit, et de lui, — et en vérité de maintes générations d'hommes comme lui.

Ce Burns apparaissait avec toute espèce de désavantages; sans instruction, pauvre, né seulement pour le rude travail manuel; et écrivant, lorsqu'il en vint là, dans un dialecte rustique spécial, connu seulement d'une petite province du pays où il vivait. S'il avait écrit, même ce qu'il écrivait, dans la langue générale de l'Angleterre, je ne doute pas qu'il n'eût été dès lors universellement reconnu comme étant, ou comme capable d'être, un de nos plus grands hommes. Qu'il ait tenté tant de gens de pénétrer la rude enveloppe de son dialecte, c'est la preuve qu'il se trouvait là dedans quelque chose de bien éloigné du commun. Il a gagné dans une certaine mesure que sa valeur fût reconnue, et il continue à gagner ainsi dans toutes les régions de notre vaste monde Saxon, d'un bout à l'autre : partout où l'on parle un dialecte Saxon, on commence à comprendre, par examen personnel de l'un et de l'autre, qu'un des Saxons les plus considérables du Dix-huitième Siècle, ce fut un paysan du Ayrshire nommé Robert Burns. Oui, dirai-je, c'était ici aussi un morceau de bonne étoffe Saxonne : fort comme le roc du Harz, enraciné dans les profondeurs du monde; — roc, pourtant avec des sources de vivante douceur en lui ! Un sauvage et impétueux tourbillon de passion et de faculté y dormait tranquille; une telle *mélodie* céleste en habitant le cœur. Une noble et rude ingénuité; familière, rustique, honnête; la vraie simplicité de la force; avec son feu d'éclair, avec sa douce pitié de rosée; — comme le Norse Thor, le Dieu-Paysan ! —

Le Frère de Burns, Gilbert, homme de beaucoup de sens et de mérite, m'a dit que Robert, dans ses

jeunes jours, en dépit de leur gêne, était habituellement le plus gai de parole; un compagnon d'infini enjouement, rire, sens et cœur; bien plus agréable à entendre là, déshabillé, coupant la tourbe dans le marais, ou autres choses pareilles, qu'il ne l'a jamais connu dans la suite. Je le crois bien. Cette base de gaieté (« *fond gaillard* », comme l'appelle le vieux Marquis Mirabeau), cet élément premier de soleil et de vie, accouplé avec ses autres qualités sérieuses et profondes, c'est un des caractères les plus attirants de Burns. Un large fonds d'Espérance habite en lui; en dépit de sa tragique histoire, ce n'est pas un homme lugubre. Il secoue au loin ses chagrins vaillamment; bondit victorieux par-dessus. C'est comme le lion secouant « les gouttes de rosée de sa crinière »; comme le rapide cheval bondissant, qui *rit* au choc de la lance. — Mais en vérité, l'Espérance, la Gaieté, celles de l'espèce de Burns, ne sont-elles pas le produit proprement d'une chaude et généreuse affection, — celle qui est précisément le commencement de tout pour tout homme?

Vous trouveriez la chose étrange, si j'appelais Burns la plus douée des âmes Britanniques que nous ayons eues dans tout ce siècle où il vécut : et pourtant je crois que le jour vient où il y aura peu de danger à parler ainsi. Ses écrits, tout ce qu'il *a fait* parmi de telles obstructions, ce n'est là qu'un pauvre fragment de lui. Le professeur Stewart a remarqué très justement, ce qui en vérité est vrai de tous les Poètes de valeur, que sa poésie n'était pas quelque faculté particulière, mais le résultat général d'un esprit naturellement vigoureux et original s'expri-

mant de cette façon. Les dons de Burns, exprimés dans la conversation, sont le thème de tous ceux qui l'ont jamais entendu. Toutes sortes de dons : depuis les plus gracieuses expressions de courtoisie, jusqu'au feu le plus haut du discours passionné; bruyants flots de gaieté, doux soupirs d'affection, laconique énergie, claire et perçante intuition : il avait tout en lui. De spirituelles duchesses le célèbrent comme un homme dont la parole « les enlevait ». Ceci est beau : mais encore plus beau ce que Mr. Lockhart a rapporté, ce à quoi j'ai plus d'une fois fait allusion, à savoir, comment les garçons et les valets d'écurie dans les auberges sortaient de leurs lits, et venaient en foule pour entendre cet homme parler! Des garçons et des valets d'écurie : — eux aussi étaient des hommes, et ici était un homme! J'ai entendu dire bien des choses au sujet de sa parole; mais une des meilleures que j'en aie jamais entendu dire, c'est l'an dernier, à un vénérable gentleman longtemps familier avec lui. Que c'était une parole qui se distinguait par le fait de toujours *avoir quelque chose en elle.* « Il parlait plutôt peu que beaucoup », me disait ce vieillard; « se tenait assez silencieux dans ces premiers jours, comme en la compagnie de personnes au-dessus de lui; et toujours, lorsqu'il prenait la parole, c'était pour verser une nouvelle lumière sur la question ». Je ne sais pas pourquoi personne parlerait jamais autrement! — Mais si vous considérez sa générale force d'âme, sa saine *robustesse* en tous sens, la rude droiture, la pénétration, la valeur généreuse et la virilité qui étaient en lui, — où trouverons-nous facilement un homme mieux doué?

Parmi les grands hommes du Dix-huitième Siècle, je crois parfois sentir qu'on pourrait trouver que Burns ressemble à Mirabeau plus qu'à tout autre. Ils diffèrent considérablement quant au vêtement; cependant considérez-les intrinsèquement. Il y a là la même force de corps aussi bien que d'âme, noueuse et d'épaisse encolure; — bâtie, dans les deux cas, sur ce que le vieux Marquis appelle un *fond gaillard*. Par nature, par éducation, en vérité par nation, Mirabeau fait beaucoup plus de tapage; homme bruyant, allant de l'avant, sans arrêt. Mais le trait caractéristique de Mirabeau aussi, c'est la véracité et le sens, la puissance de vraie *intuition*, la supériorité de vision. La chose qu'il dit est digne de mémoire. C'est un éclair d'intuition dans quelque objet ou autre : c'est ainsi que ces deux hommes parlent. Les mêmes passions faisant rage; capables aussi en tous deux de se manifester comme les plus tendres des nobles affections. Esprit, large rire, énergie, droiture, sincérité : ces choses étaient en tous deux. Les types des deux hommes ne sont pas dissemblables. Burns aussi aurait pu gouverner, débattre dans des Assemblées Nationales, faire de la politique, comme peu le pouvaient. Hélas! le courage qui avait à se montrer dans la capture des schooners en contrebande au Golfe de Solway, dans le *silence* gardé sur tant de choses, où nulle bonne parole n'était possible, mais seulement une rage inarticulée : ce courage aurait pu rugir aux Maîtres de cérémonie de Brézé et autres pareils; et se rendre visible à tous les hommes, en dirigeant des royaumes, en gouvernant de grandes époques à jamais mémorables! Mais on lui disait

avec reproche, ses Supérieurs Officiels lui disaient, et lui écrivaient : « Vous devez travailler, non penser. » De votre faculté de *penser*, la plus grande de ce pays, nous n'en avons que faire; vous devez jauger de la bière, là; c'est pour cela seulement qu'on a besoin de *vous*. Très remarquable, — et digne de mention, bien que nous sachions ce qu'il y a à dire et à répondre! Comme si la Pensée, le pouvoir de Penser n'étaient pas, en tout temps, en tous lieux et en toutes situations du monde, précisément la chose dont il *était* besoin. L'homme fatal, n'est-ce pas toujours l'homme *non* pensant, l'homme qui ne peut penser et *voir*, mais seulement marcher à tâtons, halluciné, et *mé*connaître [1] la nature de la chose avec laquelle il travaille? Il la méconnaît, il s'y mé*prend* comme nous disons; il la prend pour une chose, et elle *est* une autre chose, — et le laisse planté là comme une Futilité! Il est l'homme fatal; inexprimablement fatal, mis dans les hautes places des hommes. — « Pourquoi se plaindre de ceci? » disent quelques-uns : « La force se voit lamentablement dénier son arène; ceci a été vrai de toute antiquité ». Sans doute; et tant pis pour l'*arène*, répondrai-je! *Se plaindre* profite peu; l'établissement de la vérité peut profiter. Qu'une Europe, avec sa Révolution Française venant d'éclater, trouve qu'elle n'a nul besoin d'un Burns si ce n'est

1. *Mis*see, mis*take*.

« *Mé*voir » n'existe malheureusement pas. Je garde « voir » à la ligne précédente, à cause de l'importance fondamentale du mot, dans la théorie de la connaissance. Mais je lui substitue ici le mot « connaître », pour sauver le préfixe, qui, à son tour, est capital, dans une doctrine Platonicienne de la *faute*. V. p. 188, note 1.

pour jauger de la bière, — c'est une chose dont moi, pour ma part, je ne puis me *réjouir !* —

Encore une fois, nous devons dire ici, que la principale qualité de Burns c'est sa *sincérité.* Ainsi en est-il de sa Poésie, ainsi de sa Vie. Le Chant qu'il chante n'est pas fait de fantasticalités; il est fait d'une chose sentie réellement, là; le mérite premier de ceci, comme de tout en lui, et de sa Vie généralement, c'est la vérité. La Vie de Burns est ce que nous pouvons appeler une grande et tragique sincérité. Une sorte de sincérité sauvage, — non cruelle, bien loin de là; mais sauvage, luttant nue avec la vérité des choses. En ce sens, il y a quelque chose de sauvage dans tous les grands hommes.

Culte des Héros, — Odin, Burns? Eh bien! ces Hommes de Lettres non plus n'ont pas été sans une sorte de Culte des Héros : mais dans quelle étrange condition est entré ce culte maintenant! Les garçons et valets d'écurie des auberges Écossaises, rôdant autour de la porte, avides de saisir toute parole qui tombait des lèvres de Burns, rendaient un inconscient hommage à l'Héroïque. Johnson avait son Boswell pour adorateur. Rousseau avait des adorateurs suffisamment : des princes l'allant voir dans son humble grenier; les grands, les belles rendant hommage au pauvre lunatique. Pour lui-même, une contradiction fort monstrueuse, les deux fins de sa vie ne pouvant être mises en harmonie. Il s'assied aux tables des grands; et il lui faut copier de la musique pour gagner sa vie. Il ne peut même pas arriver à copier sa musique : « A force de dîner dehors, dit-il, je cours le risque de mourir de faim au logis. » Pour

ses adorateurs aussi, chose fort discutable! Si pratiquer bien ou mal le Culte des Héros atteste le vital bien-être ou mal-être[1] d'une génération, pouvons-nous dire que ces générations soient vraiment de première qualité? — Et cependant nos héroïques Hommes de Lettres bel et bien enseignent, gouvernent, sont rois, prêtres ou ce qu'il vous plaît de les appeler; intrinsèquement, il n'y a rien qui puisse empêcher cela par aucun moyen quelconque. Le monde *a* à obéir à celui qui pense et voit, dans le monde. Le monde peut modifier le mode du fait; il peut en faire ou un soleil d'été continu et béni, ou un tonnerre et un cyclone noirs et maudits, — avec une indicible différence de profit pour le monde! Le mode du fait est très modifiable; la matière même du fait n'est modifiable par aucun pouvoir sous le ciel. Clarté; ou, faute de cela, éclair[2] : le monde peut faire son choix. Non si nous appelons un Odin dieu, prophète, prêtre ou autre chose encore; mais si nous croyons la parole qu'il nous dit : tout est là. Si c'est une parole vraie, nous devrons la croire; la croyant, nous devrons l'accomplir. Quel *nom* ou quelle bienvenue leur accorder, à lui ou à elle, c'est un point qui nous concerne nous-mêmes principalement. *Elle*, la nouvelle Vérité, la nouvelle et plus profonde révélation du Secret de cet Univers, elle est véritablement de la nature d'un message d'en haut et doit nécessairement et veut être obéie. —

Ma dernière remarque porte sur cette très notable phase de l'histoire de Burns : — sa visite à Édim-

1. ...wellbeing or ilibeing...
2. Light... lightning... Voir p. 185, note 2.

bourg. Souvent il me semble que son attitude, là, fut la plus haute preuve qu'il ait donnée du fonds de mérite et de virilité ingénue qui était en lui. Si nous y pensons, peu de fardeaux plus lourds pouvaient être imposés à la force d'un homme. Si soudain! tout le *Lionisme* ordinaire, qui ruine d'innombrables hommes, n'était rien pour ainsi dire auprès de ceci. C'est comme si Napoléon avait été fait Roi, non graduellement, mais d'un coup, dès sa Lieutenance d'Artillerie au Régiment de La Fère. Burns, encore seulement dans sa vingt-septième année, n'est plus même un laboureur; c'est un homme qui fuit aux Indes Occidentales pour échapper à l'opprobre et à la geôle. Ce mois-ci, c'est un paysan ruiné; ses gages, sept livres par an, et ces gages même perdus pour lui : le mois suivant, il est dans l'éclat du rang et de la beauté, donnant le bras, pour les conduire à table, à des Duchesses couvertes de bijoux; le point de mire de tous les yeux! L'adversité est parfois pénible pour un homme; mais pour un homme qui sait supporter la prospérité, il y en a cent qui supporteront l'adversité. J'admire beaucoup la façon dont Burns fit face à tout cela. Peut-être ne pourrait-on indiquer personne qui ait jamais été si douloureusement éprouvé, et qui se soit oublié si peu. Tranquille, sans étonnement; ni intimidé, ni infatué; ni gaucherie ni affectation : il sent qu'*il* est là l'homme Robert Burns; que le « rang n'est que le coin de la guinée »; que la célébrité n'est que la lumière de chandelle qui montrera *ce qu'est* l'homme, mais n'en fera pas le moins du monde un homme meilleur ou autre! Hélas! elle peut promptement, à moins qu'il n'y prenne garde,

faire de lui un homme *pire*, un misérable sac-à-vent enflé, — enflé jusqu'à ce qu'il *crève*, et devienne un lion *mort;* pour qui, comme quelqu'un l'a dit, « il n'y a pas de résurrection du corps »; pis qu'un chien vivant! — Burns est admirable ici.

Et cependant, hélas! comme je l'ai observé ailleurs, ces Chasseurs de Lions furent la ruine et la mort de Burns. Ce furent eux qui lui rendirent la vie impossible! Ils venaient en foule l'entourer dans sa Ferme; ils entravaient son activité; nul endroit n'était assez écarté d'eux. Il ne pouvait pas arriver à faire oublier son Lionisme, quelque honnêtement disposé qu'il fût à le faire. Il tombe dans des mécontentements, dans des misères, des fautes; le monde devenant toujours plus désolé pour lui; santé, caractère, paix d'esprit, tout s'en est allé; — solitaire assez maintenant. Il est tragique d'y penser! Ces hommes ne venaient que pour le *voir;* c'était en dehors de toute sympathie pour lui, comme de toute haine pour lui. Ils venaient pour trouver un petit amusement : ils trouvaient leur amusement; — et la vie du Héros s'en allait en échange!

Richter dit que, dans l'Ile de Sumatra, il y a une sorte d' « Escarbots à Lumière », larges Mouches à Feu, qu'on fixe sur des pointes, pour en illuminer les chemins la nuit. Les personnes de condition peuvent ainsi voyager à une agréable lueur, qu'elles admirent beaucoup. Grand honneur pour les Mouches à Feu! Mais — ! —

CONFERENCE VI.

LE HÉROS COMME ROI. CROMWELL, NAPOLÉON. RÉVOLUTIONNISME MODERNE.

[Vendredi, 22 Mai 1840.]

SOMMAIRE.

Le Roi, le plus important des Grands Hommes : le résumé de *toutes* les formes variées d'Héroïsme. Introniser l'Homme le plus Capable, c'est la véritable affaire de toute Procédure sociale : l'Idéal des Constitutions. Tolérables et intolérables approximations. Droits Divins et Torts Diaboliques (p. 309).

Triste situation pour le monde, que d'avoir son Homme Capable à *chercher*, et de ne savoir comment s'y prendre. L'ère du Révolutionnisme moderne date de Luther. La Révolution française n'est pas un pur acte d'Insanité Générale : Vérité vêtue de feu d'enfer; la Trompette du Jugement pour les Plausibilités et la vide Routine. Le cri de « Liberté et Égalité », au fond, c'est la répudiation des Héros factices. Le Culte des Héros existe à jamais et partout, de l'adoration divine en descendant jusqu'aux courtoisies communes d'homme à homme : l'âme d'Ordre, à laquelle toutes choses, Révolutions comprises, travaillent. Quelque Cromwell ou Napoléon, fin nécessaire d'un Sans-culottisme. La manière dont se sont faits les Rois, et dont la Royauté elle-même pour la première fois a pris naissance (314).

Le Puritanisme, section de l'universelle guerre de la Croyance contre la Feinte. Laud, un faible Pédant, né sous une mauvaise étoile : dans sa véhémence spasmodique, n'écoutant aucune voix de prudence, aucun cri de pitié. Universelle nécessité de

Formes vraies : Comment distinguer entre le Vrai et le Faux. La Réalité la plus nue préférable à n'importe quel vide Semblant, quoique revêtu de dignité (321).

L'œuvre des Puritains. Le Sceptique Dix-Huitième siècle et son appréciation constitutionnelle de Cromwell et de ses associés. Nul désir de déprécier des caractères tels que Hampden, Éliot, Pym; groupe d'hommes fort constitutionnel, irréprochable, plein de dignité. L'âpre réprouvé Cromwell, l'homme d'eux tous en qui on trouve encore l'étoffe humaine. La seule chose qui vaille qu'on se révolte (325).

L' « hypocrisie » de Cromwell, théorie impossible. Sa pieuse Vie comme Fermier, jusqu'à quarante ans. Ses succès publics sont les honnêtes succès d'un brave homme. Sa participation à la mort du Roi n'est aucunement un motif pour le condamner. Son œil pour les faits n'est pas du tout un don d'hypocrite. Ses Côtes-de-fer sont l'incarnation de cette intuition qu'il avait (332).

Connaître les hommes en qui on peut avoir confiance : Hélas ! ceci est encore, en ces jours où nous sommes, très loin de nous. Hypocondrie de Cromwell : La soi-disant confusion de sa parole : Son habitude de prier. Ses discours improvisés et pleins de sens. Ses *réticences;* appelées « mensonge » et « dissimulation »; Pas une seule fausseté prouvée contre lui (338).

Sotte accusation d' « ambition ». Le grand Empire du Silence : Nobles hommes silencieux, épars çà et là, chacun dans son département : pensant silencieusement, espérant silencieusement, travaillant silencieusement. Deux sortes d'ambitions; l'une entièrement blâmable, l'autre louable, inévitable : ce qu'il en était effectivement pour Cromwell (347).

Théorie de l'Hypocrite-Fanatique de Hume. Combien indispensable partout est un *Roi*, dans tous les mouvements des hommes. Cromwell, comme Roi du Puritanisme, de l'Angleterre. Bavardage constitutionnel : Renvoi du Parlement Croupion. Parlements de Cromwell, son Protectorat : Les Parlements ayant failli, il ne lui restait plus rien que la voie du Despotisme. Ses derniers jours : Sa pauvre vieille Mère. Ce n'est pas au jugement des hommes qu'il en appelait; au surplus, les hommes ne l'ont pas jugé très bien (357).

La Révolution Française, « troisième acte » du Protestantisme. Napoléon, infecté des charlatanismes de son époque : il avait une sorte de sincérité, — un instinct pour le *pratique*. Sa *foi*, — « Les Outils à qui sait les manier », c'est toute la vérité de la Démocratie. Sa haine de cœur contre l'Anarchie. Finalement, ses charlatanismes prennent la haute main : Il voulait

fonder une « Dynastie » : Il croyait absolument à la dupabilité des Hommes. Ce Napoléonisme était *injuste,* une fausseté, et ne pouvait durer (371).

Nous arrivons maintenant à la dernière forme d'Héroïsme; celle que nous appelons Royauté. Le Commandeur des hommes, celui à la volonté de qui nos volontés doivent se subordonner et se livrer loyalement, et trouver leur bien à agir ainsi, peut être reconnu le plus important des Grands Hommes. Il est pratiquement le résumé pour nous de *toutes* les formes variées d'Héroïsme; Prêtre, Enseigneur, tout ce que nous pouvons imaginer de dignité terrestre ou spirituelle résidant dans un homme, s'incarne ici, pour nous *commander*, pour nous fournir un enseignement constant et pratique, pour nous dire chaque jour et chaque heure ce que nous devons *faire*. Il est appelé *Rex*, Régulateur, *Roi :* notre propre mot vaut encore mieux; King, *Könning*, qui signifie *Can*-ning [1], homme Capable.

De nombreuses considérations, visant des régions profondes, discutables, et en vérité insondables, se présentent ici : de la plupart desquelles il nous faut résolument pour le moment nous abstenir tout-à-fait de parler. Comme Burke disait que peut-être l'équitable *Jugement par Jury* était l'âme du Gouvernement, et que toute législation, administration, discussion parlementaire, et le reste, avaient cours, dans le « but d'amener douze hommes impartiaux à un banc de jury »; — ainsi, à bien plus forte raison, je puis dire ici que découvrir votre *homme Capable* et

1. To can, pouvoir. Voir p. 20, note 4.

l'investir des *symboles de capacité*, de dignité, d'élection (*élite*)[1], de royauté, de souveraineté, peu importe le mot, de telle sorte qu'*il* puisse effectivement être à même de guider conformément à sa faculté de le faire, — c'est la besogne, bien ou mal accomplie, de toute procédure sociale quelconque en ce monde! Discours d'élections, Motions Parlementaires, Bills de Réforme, Révolutions Françaises, tout signifie au fond ceci, ou autrement rien. Trouvez dans un pays l'Homme le plus Capable qui existe là; élevez-*le* à la place suprême, et révérez-le loyalement : vous avez un gouvernement parfait pour ce pays; pas de scrutin, d'éloquence parlementaire, de vote, de construction constitutionnelle, ou autre mécanisme quelconque, qui puisse l'améliorer d'un brin. Il est dans l'état parfait; un pays idéal. L'Homme le plus Capable; cela signifie aussi l'Homme le plus vrai de cœur, le plus juste, le plus Noble : la chose qu'il *nous dit de faire* doit être de toute nécessité précisément la plus sage, la plus pertinente, qui puisse, n'importe où et n'importe comment, nous être enseignée; — la chose que, de toutes façons, avec une droite et loyale gratitude, et sans douter aucunement, il conviendra pour nous de faire! Nos *faits et gestes* et notre vie seraient alors, autant que le gouvernement peut régler cela, bien réglés; ce serait l'idéal des constitutions.

Hélas! nous savons très bien que l'Idéal ne peut

1. ...worship (*worth*-ship)... Carlyle, de son perçant et rapide regard, dénude la racine des mots et des choses. Il fallait trouver un équivalent « adéquat », ou renoncer à traduire le volume. Je saisis l'occasion de proposer ici deux mots dont le rapprochement a été pour moi-même, antérieurement, un éclair.

jamais être complètement incarné dans la pratique. L'idéal doit toujours nécessairement se tenir à une très grande distance; et nous nous contenterons avec une vraie gratitude de quelque approximation passable en ceci! Que nul homme, comme dit Schiller, trop dolemment ne « mesure à une échelle de perfection le maigre produit de la réalité » dans ce pauvre monde où nous sommes. Nous ne l'estimerions aucunement un homme sage; nous l'estimerions un homme maladif, mécontent, sot. Et pourtant, d'un autre côté, il ne faut jamais oublier que l'Idéal existe réellement, que si on ne s'en approche pas du tout, toute l'affaire marche à la ruine! Infailliblement [1]. Nul maçon ne bâtit un mur *parfaitement* perpendiculaire, mathématiquement ceci n'est pas possible; un certain degré de perpendicularité lui suffit; et lui, en bon maçon, qui est forcé d'en finir avec sa besogne, laisse la chose ainsi. Et pourtant, s'il s'écarte *trop* de la perpendiculaire, surtout s'il jette le fil à plomb et le niveau tout à fait loin de lui, et empile brique sur brique sans attention, justement comme elles lui viennent à la main! — Un tel maçon, je pense, est dans une mauvaise voie. *Il* s'est oublié lui-même : mais la Loi de la Gravitation n'oublie pas, elle, d'agir sur lui; lui et son mur se précipitent dans un confus écroulement de ruine! —

Ceci est l'histoire de toutes les rébellions, Révolutions Françaises, explosions sociales dans les temps anciens ou modernes. Vous avez placé l'Homme trop *In*capable à la tête des affaires! L'homme trop dénué

1. C'est le « Assurément » de Mahomet (v. p. 115).

de noblesse, de vaillance, trop infatué. Vous avez oublié qu'il y a une règle, ou une nécessité naturelle quelconque, qui veut qu'on place l'Homme Capable là. Il faut que la brique pose sur la brique, comme il lui est permis et possible. Il faut que l'incapable Simulacre de capacité, le *charlatan*, en un mot, s'ajuste au charlatan, en toute sorte d'administration des choses humaines; — lesquelles par conséquent gisent inadministrées, fermentant en d'incommensurables masses de défaillance, d'indigence et de misère : au dehors, et au dedans ou au spirituel, de misérables millions étendent la main pour l'aliment qui leur est dû, et il n'est pas là. La « loi de la gravitation » agit; les lois de la Nature, aucunes d'elles, n'oublient d'agir. Les misérables millions éclatent en Sans-culottisme ou quelque autre sorte de folie : la maçonnerie et le maçon gisent comme un fatal chaos! —

Un grand misérable fatras, écrit il y a quelque cent ans ou plus, sur le « Droit Divin des Rois », tombe en poussière maintenant sans être lu dans les Bibliothèques Publiques de ce pays. Loin de nous l'idée de troubler la façon progressive et tranquille dont il disparaît inoffensivement de la terre, dans ces dépôts! En même temps, pour ne pas permettre que ces immenses décombres s'en aillent, sans nous laisser, après eux, comme ils doivent, ce qu'ils ont d'âme — je dirai qu'ils ont réellement signifié quelque chose; quelque chose de vrai, qu'il est important pour nous et pour tous les hommes de garder dans l'esprit. Assurer que dans le premier venu dont votre choix s'est emparé (par tel ou tel autre moyen de se saisir de lui), et sur la tête de qui vous avez planté une

pièce ronde de métal, et que vous avez appelé Roi, — il est venu résider aussitôt une vertu divine, de sorte que *cet* homme est devenu une espèce de Dieu, et qu'une Divinité lui a inspiré la faculté et le droit de régner sur vous sans restriction : ceci, — que pouvons-nous faire de ceci, sinon le laisser pourrir silencieusement dans les Bibliothèques Publiques? Mais, je dirai aussi, et c'est ce que ces hommes de Droit Divin entendaient, Que dans les Rois, et dans toutes les Autorités humaines, et les relations que les hommes créés par Dieu peuvent former les uns avec les autres, il y a là véritablement ou bien un Droit Divin ou autrement un Tort Diabolique [1]; l'un des deux! Car c'est faux tout à fait, ce que le Sceptique Siècle dernier nous enseignait, que ce monde est une machine à vapeur. Il y a un Dieu dans ce monde, et une sanction de Dieu, ou autrement la violation d'une telle sanction veille en effet au fond de tout gouvernement et de toute obéissance, au fond de tous les actes moraux des hommes. Il n'y a aucun acte plus moral entre les hommes que celui du gouvernement et de l'obéissance. Malheur à qui réclame l'obéissance lorsqu'elle n'est pas due; malheur à qui la refuse quand elle l'est! La loi de Dieu est dans cela, dis-je, de quelque façon que les Lois de Parchemin puissent être conçues : il y a un Droit Divin ou autrement un Tort Diabolique au cœur de toute réclamation qu'un homme élève sur un autre.

Il ne peut faire de mal à aucun de nous de réfléchir sur ceci : dans toutes les relations de la vie, la chose nous concerne; dans la Loyauté et la Royauté, les plus

1. A Divine Right or else a Diabolic Wrong. Voir p. 243 note 1 : Copy-rights and Copy-wrongs.

hautes de ces relations. L'erreur moderne, Que tout marche par intérêt personnel et par frein et balancier d'avides fourberies, et que, en bref, il n'y a absolument rien de divin dans l'association des hommes, je l'estime une erreur encore plus méprisable, quelque naturelle qu'elle soit à un siècle incroyant, que celle d'un « droit divin » chez les gens *appelés* Rois. Je dis, Trouvez-moi le vrai *Könning*, King, ou Homme Capable, et il *a* un droit divin sur moi. Que nous sachions en quelque passable mesure comment le trouver, et que tous les hommes soient prêts à reconnaître son droit divin une fois trouvé : telle est précisément la guérison qu'un monde malade, en ces temps-ci, va partout cherchant! Le vrai Roi, comme guide du pratique, a toujours quelque chose du Pontife en lui, — guide du spirituel, d'où tout temporel tire son origine. Ceci aussi est une parole vraie, Que le *Roi* est la tête de l'*Église*. — Mais nous laisserons le fatras de Polémiques d'un siècle mort dormir tranquille dans ses bibliothèques.

Certainement c'est une terrible affaire que d'avoir, votre Homme Capable à *chercher*, et de ne savoir comment procéder à cette recherche! C'est là la triste situation du monde dans ces temps où nous sommes. Ce sont temps de révolution, et ils sont tels depuis longtemps. Le maçon avec sa maçonnerie, ne faisant plus attention au fil à plomb ou à la loi de la gravitation, ont penché, croulé, et tout cela gît en ruines comme nous voyons! Mais le commencement de cela ce ne fut pas la Révolution Française; elle en est plutôt la *fin*, nous pouvons l'espérer. Il serait plus vrai

de dire que le *commencement* en fut trois siècles plus loin en arrière : dans la Réformation de Luther. Que la chose qui s'appelait encore elle-même Église Chrétienne fût devenue une Fausseté, et effrontément en fût venue à prétendre pardonner les péchés des hommes pour un métal frappé en monnaie, et faire beaucoup d'autres choses que dans l'éternelle vérité de la Nature elle ne faisait *plus* alors : ici gisait la maladie vitale. L'intérieur étant mauvais, tout l'extérieur devint toujours de plus en plus mauvais. La croyance mourut et s'évanouit; tout fut Doute, Mécréance. Le bâtisseur *jeta au loin* son fil à plomb; se dit à lui-même : « Qu'est-ce gravitation? La brique pose sur la brique, là! » Hélas! est-ce qu'elle ne sonne pas encore étrangement pour beaucoup d'entre nous, l'assertion qu'il y *a* une Vérité de Dieu dans les affaires des hommes créés par Dieu; que tout n'est pas une sorte de grimace, un « expédient », une diplomatie, on ne sait quoi! —

De cette première assertion nécessaire de Luther, « Vous, qui prenez le titre de *Papa*, vous n'êtes pas du tout un père en Dieu; vous êtes — une Chimère, que je ne sais comment nommer en langage poli! » — de cette assertion en allant jusqu'à l'acclamation qui s'éleva autour de Camille Desmoulins au Palais-Royal, « *Aux armes!* » quand le peuple eut éclaté contre *toutes* sortes de Chimères, — je trouve un enchaînement historique naturel. Cette acclamation également, si effroyable, mi-infernale, était une grande chose. Encore une fois la voix des nations réveillées; — bondissant confusément, comme d'un cauchemar, comme d'un sommeil de mort, en quelque obscur sentiment

que la Vie était réelle, que le Monde de Dieu n'était pas un expédient et une diplomatie! Infernale; — oui, puisqu'on ne la voulait pas autrement. Infernale, puisque non céleste ou terrestre! Le creux, l'insincère *doivent* cesser. Une sincérité de quelque sorte doit commencer. Coûte que coûte, règnes de terreur, horreurs de la Révolution Française, ou autres choses encore, nous devons retourner à la vérité. Ici est une Vérité, comme je l'ai dit : une Vérité vêtue de feu d'enfer, puisqu'on ne la voulait qu'ainsi! —

C'était une théorie commune et courante, parmi de considérables groupes d'hommes en Angleterre et ailleurs, que la Nation Française était, en ce temps-là, pour ainsi dire devenue *folle;* que la Révolution Française était un acte général d'insanité, une conversion temporaire de la France et de larges sections du monde en une sorte de Bedlam. L'Événement s'était levé et avait fait rage; mais c'était une folie et une non-entité, — heureusement entrée maintenant dans la région des Rêves et du Pittoresque! — Pour de si confortables philosophes, les Trois Jours de Juillet 1830 doivent nécessairement avoir été un surprenant phénomène. Voici la Nation Française levée de nouveau, dans la mousqueterie, et la lutte à mort, fusillant et fusillée, pour faire que cette même folle Révolution Française soit corroborée! Les fils et petit-fils de ces hommes, semblerait-il, persistent dans l'entreprise : ils ne la désavouent pas; ils veulent la corroborer; ils veulent se faire tuer, si elle n'est pas corroborée! Pour les philosophes qui avaient fondé leur système de vie sur le quiescat[1] de cette « folie »,

1. ... quietus... Le mot a été employé par Shakespeare, au

aucun phénomène ne pouvait être plus alarmant. Le pauvre Niebuhr, dit-on, le Professeur et Historien Prussien, en est tombé le cœur brisé; il est devenu malade, si nous pouvons le croire, et il est mort des Trois Jours? Ce n'était sûrement pas une mort bien héroïque; — un peu meilleure que celle de Racine, mourant parce que Louis Quatorze l'a regardé sévèrement une fois. Le monde avait soutenu quelque chocs considérables, en son temps; on aurait pu s'attendre à le voir survivre aux Trois Jours aussi, et tourner encore sur son axe même après eux! Les Trois Jours disaient à tous les mortels que la vieille Révolution Française, quelque folle qu'elle pût paraître, n'était pas une transitoire ébullition de Bedlam, mais un produit authentique de cette Terre où nous vivons tous; qu'elle était véritablement un Fait, et que le monde en général ferait bien partout de la regarder comme telle.

Vraiment, sans la Révolution Française, on ne saurait s'expliquer du tout un âge comme celui-ci. Nous saluerons la Révolution Française, comme des marins naufragés pourraient saluer les plus sombres rochers, dans un monde autrement tout de mer et de vagues sans base. Vraie Apocalypse, bien que terrible, pour ce temps faux, desséché, artificiel; attestant une fois de plus que la Nature est *sur*naturelle; sinon divine, alors diabolique; que le Semblant n'est pas la Réalité; qu'il a à devenir Réalité, ou bien le monde prendra feu sous lui, — *le* brûlera et le convertira en ce qu'il est, à savoir, Rien! La Plausibilité a

vingtième vers du monologue de Hamlet: « When he himself might his quietus make... »

pris fin; la vide Routine a pris fin; bien des choses ont pris fin. Ceci, comme avec une Trompette du jugement, a été proclamé à tous les hommes. Ce sont les plus sages qui apprendront ceci le plus tôt. Longues et confuses générations avant que ceci soit appris; paix impossible jusqu'à ce que ceci le soit! L'homme sérieux, entouré, comme toujours, d'un monde d'inconsistances, peut attendre patiemment, patiemment s'efforcer de faire *son* œuvre, au milieu de cela. La sentence de Mort est inscrite dans le Ciel contre tout cela; la sentence de Mort est maintenant proclamée sur la Terre contre cela : c'est ce qu'il peut voir de ses yeux. Et sûrement, dirais-je, considérant l'autre côté de la question, quelles énormes difficultés gisent là, et combien vite, terriblement vite, dans tous les pays, l'inexorable demande d'une solution de ces difficultés gagne du terrain, — il peut aisément trouver une autre œuvre à faire que de travailler dans la province Sans-culottique à cette heure du jour!

Pour moi, dans ces circonstances, ce fait du « Culte des Héros » devient un fait inexprimablement précieux, le fait le plus consolant qu'on voie dans le monde à présent. Il y a un éternel espoir en lui pour la direction du monde. Quand toutes les traditions, organisations, croyances, sociétés qu'aient jamais instituées les hommes, auraient sombré et disparu, ceci resterait. La certitude qu'il y a des Héros qui nous sont envoyés, la faculté que nous avons, la nécessité où nous sommes de révérer les Héros quand ils nous sont envoyés : cela brille comme une étoile polaire à travers les nuages de fumée, les nuages de poussière, et toute sorte d'écroulement et de conflagration.

Culte des Héros aurait sonné bien étrangement pour ces artisans et combattants de la Révolution Française. Point de vénération pour de Grands Hommes; point d'espérance ou de croyance, ou même de désir, que de Grands Hommes pussent de nouveau apparaître dans le monde! La Nature, changée en une « Machine », était comme épuisée maintenant, ne pouvait plus désormais produire de grands hommes : — je puis le lui dire, elle peut se retirer du commerce tout à fait, alors; nous ne pouvons faire sans Grands Hommes! — Mais je n'ai pas non plus à quereller à propos de cette devise de « Liberté et Égalité » ; à propos de cette foi que, de sages grands hommes étant impossible, une plate immensité de sots petits hommes suffirait. C'était une foi naturelle alors et là. « Liberté et Égalité; nulle Autorité nécessaire désormais. Le Culte des Héros, le respect pour de *telles* Autorités, s'est montré faux, est lui-même une fausseté; plus de cela! Nous avons eu de telles *contrefaçons*, que maintenant nous ne voulons plus nous fier à rien. Tant de pièces plaquées de bas aloi passant sur le marché, la croyance est maintenant devenue commune qu'il n'existe plus d'or, — et même que nous pouvons très bien faire sans or! » Je trouve ceci, entre autres choses, dans ce cri universel de Liberté et Égalité; et je le trouve très naturel, étant donné l'état des choses alors.

Et pourtant sûrement ce n'est que la *transition* du faux au vrai. Considéré comme la complète vérité, c'est faux tout à fait; — c'est le produit d'un entier aveuglement sceptique, qui ne fait encore que *s'efforcer* de voir. Le Culte des Héros existe à jamais et partout : non la Loyauté seule ; il s'étend et descend de l'adora-

tion divine jusqu'aux plus basses régions pratiques de la vie. « S'incliner devant des hommes », si ce ne doit pas être une pure grimace vide, dont il vaut mieux se dispenser que d'user, c'est le Culte des Héros, — c'est reconnaître qu'il habite réellement dans cette présence de notre frère quelque chose de divin; que tout homme créé, comme a dit Novalis, est une « révélation dans la Chair ». Ce furent des Poètes aussi, qui imaginèrent toutes ces gracieuses courtoisies qui font la vie noble! La courtoisie n'est pas une fausseté ou une grimace; elle n'a pas besoin de l'être. Et la Loyauté, la religieuse Adoration elle-même, sont encore possibles; que dis-je? encore inévitables.

Ne pouvons-nous pas dire, de plus, tandis que tant de nos derniers Héros ont travaillé plutôt en révolutionnaires, que néanmoins tout Grand Homme, tout homme ingénu, est de par sa nature un fils de l'Ordre, non du Désordre? C'est une position tragique pour un vrai homme de travailler en révolutions. Il semble un anarchiste; et en vérité un douloureux élément d'anarchie l'entrave à chaque pas, — lui à l'âme entière de qui l'anarchie est hostile, odieuse. Sa mission est Ordre, c'est celle de tout homme. Il est ici pour faire que ce qui était désordonné, chaotique, se change en une chose réglée, régulière. Il est le missionnaire de l'Ordre. Toute œuvre d'homme en ce monde n'est-elle pas une *création d'Ordre?* Le charpentier trouve des arbres bruts; il leur donne une forme, il les contraint à prendre des proportions équarries, des fins d'utilité. Nous sommes tous ennemis nés du Désordre: il est tragique pour nous tous de se mêler de bris d'images et de renversement; pour le Grand Homme,

plus homme que nous, c'est doublement tragique.

Ainsi aussi toutes choses humaines, les plus fous Sans-culottismes Français, travaillent en effet et doivent nécessairement travailler à l'Ordre. Je dis, il n'y a pas un *homme* là, faisant rage au plus fort de la folie, qui ne soit pourtant poussé, à tous les moments, vers l'Ordre. Sa vie même signifie cela; Désordre est dissolution, mort. Pas de chaos qui ne cherche un *centre* pour graviter autour. Tant que l'homme est l'homme, quelque Cromwell ou Napoléon est la fin nécessaire d'un Sans-culottisme. Il est curieux de voir comment, dans ces jours où le Culte des Héros était la chose la plus incroyable pour chacun, il se dégage néanmoins, et s'affirme pratiquement, d'une façon qui s'impose à tous. Le *droit* divin, prenez-le sur une grande échelle, se trouve signifier le *pouvoir* divin aussi! Tandis que les vieilles et fausses Formules sont en train d'être partout foulées aux pieds et détruites, de nouvelles et sincères substances se développent d'une manière inattendue, indestructibles. Dans des âges de rébellion, quand la Royauté elle-même semble morte et abolie, Cromwell, Napoléon s'avancent de nouveau comme Rois. L'histoire de ces hommes, c'est ce que nous avons maintenant à considérer, comme notre dernière phase d'Héroïsme. Les vieux âges sont ramenés pour nous; la manière dont se faisaient les Rois, et dont la Royauté elle-même pour la première fois prit naissance, est de nouveau exposée dans l'histoire de ces Deux.

Nous avons eu maintes guerres civiles en Angleterre; guerres des Roses Rouge et Blanche, guerres de

Simon de Montfort; assez de guerres, qui ne sont pas très mémorables. Mais cette guerre des Puritains a une signification qui n'appartient à pas une des autres. Me confiant à votre bonne foi, qui vous suggérera d'autre part ce que je n'ai pas le temps de dire, je l'appellerai un fragment encore une fois de cette grande guerre universelle qui seule constitue la vraie Histoire du Monde, — la guerre de la Croyance contre l'Incroyance! La lutte des hommes attachés à l'essence réelle des choses, contre les hommes attachés aux semblants et aux formes des choses. Les Puritains, semblent à beaucoup de purs Iconoclastes sauvages, de furieux destructeurs de Formes; mais il serait plus juste de les appeler des haïsseurs de Formes *non-vraies*. Nous savons, j'espère, avoir pour Laud et son Roi le même respect que pour eux. Le pauvre Laud me semble avoir été un homme faible et né sous une mauvaise étoile, non malhonnête; un infortuné Pédant plutôt que quelque chose de pire. Ses « Rêves » et ses superstitions, dont on rit tant, ont une sorte de caractère affectueux, aimable. Il est comme un Régent de Collège, pour qui le monde entier est formes, Règles de Collège; dont la conception est que ces choses sont la vie et le salut du monde. Il est placé soudainement, avec cette inaltérable et malencontreuse conception, à la tête non d'un Collège mais d'une Nation, pour régler les intérêts les plus complexes des hommes et les plus profondément enracinés. Il pense qu'ils doivent suivre les vieux et décents règlements; bien plus, que leur salut consistera à les étendre et à les perfectionner. Comme un homme faible, il s'avance avec une véhémence spasmodique vers ce but, s'y cramponne,

n'écoutant aucune voix de prudence, aucun cri de pitié : Il entend que ses Règles de Collège soient obéies de ses Collégiens; cela d'abord; et jusque-là, rien. C'est un Pédant né sous une mauvaise étoile, comme je l'ai dit. Il entendait que le monde fût un Collège de cette espèce, et le monde n'*était pas* cela. Hélas! son destin n'a-t-il pas été assez sévère? Les maux qu'il a causés, quels qu'ils soient, n'ont-ils pas tous été terriblement vengés sur lui?

Il est méritoire d'insister sur les formes; la Religion et toutes les autres choses se revêtent naturellement de formes. Partout le monde *formé* est le seul habitable. La nudité informe[1] du Puritanisme n'est pas la chose que je loue chez les Puritains; c'est la chose dont j'ai pitié, — louant seulement l'esprit qui avait rendu cela inévitable! Toutes substances se revêtent de formes : mais il y a de vraies formes appropriées et puis il y en a de non vraies et d'inappropriées. Comme la plus brève définition, on pourrait dire : les formes qui *croissent* autour d'une substance, si nous comprenons bien cela, correspondront à sa nature et à sa fin réelles, seront vraies, bonnes; les formes qui sont consciemment *posées* autour d'une substance, mauvaises. Je vous invite à réfléchir sur ceci. Ceci distingue le vrai du faux dans les Formes Cérémonielles, la solennité sérieuse de la parade vide, dans toutes les choses humaines.

Il faut qu'il y ait une véracité, une spontanéité naturelle dans les formes. Dans la plus commune réunion d'hommes, celui qui fait ce que nous appelons « des

1. Mot-à-mot : la nue informité (naked formlessness).

discours apprêtés », n'est-il pas un fâcheux? Au salon simplement, toutes les courtoisies que vous voyez être des grimaces, que n'inspire aucune réelle spontanéité intérieure, ce sont choses que vous désirez fuir. Mais supposez maintenant que ce fût quelque matière d'importance vitale, quelque matière transcendante (comme est l'Adoration Divine), touchant laquelle votre âme entière, frappée de mutisme par l'excès du sentiment, ne sût pas du tout comment trouver une *forme* pour s'exprimer, et préférât le silence informe à toute expression alors possible, — que dirions-nous d'un homme s'avançant pour représenter ou exprimer cela à votre place, avec une sorte de momerie de tapissier? Un tel homme, — qu'il décampe vite, pour l'amour de lui! — Vous avez perdu votre fils unique; vous êtes muet, atterré, sans larmes même : un importun vous offre importunément de célébrer des Jeux Funéraires pour lui à la manière des Grecs ! Une telle momerie n'est pas seulement inacceptable, — elle est odieuse, intolérable. C'est ce que les vieux Prophètes appelaient « Idolâtrie », adoration de creuses *apparences;* ce que tous les hommes sérieux rejettent en effet et rejetteront. Nous pouvons en partie comprendre ce que ces pauvres Puritains prétendaient. Laud consacrant cette Église, St. Catherine Creed's Church, de la façon qui nous a été décrite, avec son multiple cérémonial de génuflexions, gesticulations, exclamations : sûrement c'est plutôt le rigoureux et formaliste *Pédant,* tout à ses « Règles de Collège », que le sérieux Prophète, tout à l'essence de la chose!

Le Puritanisme trouva de *telles* formes insupportables, foula aux pieds de telles formes; — nous

devons l'excuser pour avoir dit : Pas de forme du tout plutôt que de telles formes! Il se dressa prêchant dans sa chaire nue, n'ayant rien que la Bible dans sa main. Oui, un homme prêchant du fond de son *âme* fervente et pénétrant les *âmes* ferventes des hommes : ceci n'est-il pas virtuellement l'essence de toutes les Églises quelles qu'elles soient? La plus nue, la plus sauvage réalité, dis-je, est préférable à tout semblant, quoique revêtu de dignité. D'ailleurs, elle se revêtira tout à l'heure du semblant *dû*, si elle est réelle. Pas de crainte à ce sujet; positivement pas de crainte du tout. L'*homme* vivant une fois donné, il se trouvera un *vêtement* pour lui; il trouvera lui-même un vêtement. Mais le vêtement complet, prétendant qu'*il* est les deux à la fois, le vêtement et l'homme — ! — Nous ne pouvons « battre les Français » avec trois cent mille uniformes rouges; il faut qu'il y ait des *hommes* dedans! Le Semblant, je l'affirme, *il ne* faut effectivement pas qu'il divorce d'avec la réalité. Si le Semblant le fait, — eh bien! alors, il est de toute nécessité qu'on voie des hommes se révolter contre le Semblant, car il est devenu un mensonge! Ces deux Antagonismes en guerre ici, dans le cas de Laud et des Puritains, sont presque aussi vieux que le monde. Ils en vinrent à une furieuse bataille dans toute l'Angleterre à cette époque, et décidèrent par les armes leur confuse controverse, jusqu'à un certain point, avec beaucoup de résultats pour nous tous.

Dans l'époque qui suivit directement celle des Puritains, il était peu probable que justice fût rendue à leur cause ou à eux-mêmes. Charles Deux et ses

Rochesters n'étaient pas l'espèce d'hommes que vous chargeriez de juger quels avaient pu être le mérite ou le dessein de tels hommes. Qu'il pût y avoir quelque bonne foi ou vérité dans la vie d'un homme, c'est ce que ces pauvres Rochesters, et l'époque qu'ils inauguraient, avaient oublié. Le Puritanisme était pendu aux gibets, — comme les os des principaux Puritains. Son œuvre néanmoins allait toujours s'accomplissant. Toute œuvre vraie d'un homme, pendez son auteur au gibet que vous voudrez, doit nécessairement s'accomplir et s'accomplira. Nous avons notre *Habeas-Corpus*, notre libre Représentation du Peuple; la reconnaissance, vaste comme le monde, que tous les hommes sont, ou autrement qu'il leur faut, qu'ils doivent, et qu'ils veulent devenir ce que nous appelons des hommes *libres;* — des hommes avec leur vie fondée sur la réalité et la justice, non sur la tradition, qui est devenue injuste, et une chimère! Ceci en partie, et bien des choses outre ceci, fut l'œuvre des Puritains.

Et en vérité, comme ces choses sont devenues graduellement manifestes, la réputation des Puritains a commencé à se purger. Leurs mémoires ont été, l'une après l'autre, *descendues* du gibet; que dis-je? une certaine partie d'entre eux est maintenant, en ces jours, presque canonisée. Éliot, Hampden, Pym, bien plus Ludlow, Hutchinson, Vane lui-même, on admet qu'ils sont des sortes de Héros; Pères Conscrits politiques, à qui nous devons, et pas à un faible degré, ce qui nous fait une libre Angleterre : il ne serait sûr pour personne de désigner ces hommes comme des méchants maintenant. Peu de Puritains de marque qui ne trouvent leurs apologistes quelque part, et à qui ne ren-

dent un certain hommage les hommes sérieux. Un seul Puritain, je pense, et presque lui seul, notre pauvre Cromwell, semble pendre encore au gibet, et ne trouver aucun apologiste de cœur nulle part. Lui, ni saint ni pécheur ne l'absoudra de l'accusation de grande méchanceté. Un homme de capacité, de talent infini, de courage, et ainsi de suite : mais il a trahi la Cause. Ambition personnelle, malhonnêteté, duplicité; un furieux, grossier, hypocrite *Tartuffe;* tournant toute cette noble Lutte pour la Liberté constitutionnelle en une misérable farce jouée à son propre bénéfice : telle et pire encore est la réputation qu'on fait à Cromwell. Et alors là viennent des contrastes avec Washington et d'autres; surtout avec ces nobles Pyms et Hampdens, dont il a volé à son profit l'œuvre si noble, pour la ruiner en une futilité et une difformité.

Cette vue sur Cromwell me semble le produit assez naturel d'un siècle comme le Dix-huitième. Ce que nous avons dit du Valet, il faut le dire du Sceptique : Il ne reconnaît pas un Héros quand il le voit! Le Valet attendait des manteaux de pourpre, des sceptres d'or, des gardes du corps, et des fanfares de trompettes : le Sceptique du Dix-huitième Siècle cherche des Formules régulières et respectables, « des Principes », peu importe le mot, un style de parole et de conduite qui est arrivé à sembler « respectable », qui peut plaider pour lui-même de quelque belle manière articulée, et gagner les suffrages d'un Dix-huitième Siècle éclairé et sceptique ! C'est au fond, la même chose que tous deux, le Valet et lui, attendent : l'apparat de quelque royauté *reconnue*, qu'*alors* ils reconnaîtront!

Le Roi venant à eux à l'état rude et *in*formulé ne doit être pour eux nullement Roi.

Pour ma part, bien loin de moi l'idée de dire ou d'insinuer un mot de dépréciation contre des caractères comme Hampden, Éliot, Pym, que je crois avoir été des hommes très dignes et très utiles. J'ai lu diligemment ce que j'ai pu trouver de livres et de documents sur eux; — avec le plus honnête désir de les admirer, de les aimer, de les adorer comme des Héros; mais je suis fâché de le dire, s'il faut déclarer la réelle vérité, avec un très médiocre succès. Au fond, j'ai trouvé qu'il n'y avait pas lieu. Ce sont là de très nobles hommes; ils s'avancent, de leur majestueuse allure, avec leurs euphémismes mesurés, leurs philosophies, leurs éloquences parlementaires, leurs Ship-moneys [1], leurs *Monarchies de l'Homme;* groupe d'hommes très constitutionnel, irréprochable, digne. Mais le cœur reste froid devant eux; l'imagination seule s'efforce de leur vouer un culte. Quel cœur d'homme, en réalité, éclate en feu de fraternel amour pour ces hommes? Ils sont devenus des hommes terriblement ennuyeux! On s'assomme assez souvent dans l'éloquence constitutionnelle de l'admirable Pym, avec son « septièmement et finalement ». Vous trouvez que cela peut être la plus admirable chose du monde, mais que c'est lourd, — lourd comme du plomb, aride comme de l'argile à briques; que, en un mot, pour vous il n'y a maintenant que peu de chose ou rien qui survive, là! On laisse toutes ces Noblesses figées dans leurs niches d'honneur: l'âpre proscrit Cromwell, voilà l'homme d'eux tous en

1. Littéralement, argent des vaisseaux; taxes, finances navales.

qui on trouve encore l'étoffe humaine. Le grand et sauvage *Baresark :* il n'a pu écrire aucune euphémistique *Monarchie de l'Homme;* il n'a pas parlé, il n'a pas travaillé avec une coulante régularité; il n'a jamais eu de réponse toute prête pour sa défense. Mais il s'est dressé nu, non enfermé dans une euphémistique cotte de mailles; il a lutté comme un géant, face à face, cœur à cœur, avec la nue vérité des choses! Cela, après tout, est le sort d'un homme qui compte pour un. Je m'avoue coupable d'évaluer un tel homme au-dessus de toutes les autres sortes d'hommes. Des Respectabilités rasées de près [1], ce n'est pas un petit nombre qu'on en trouve, qui ne valent guère. Maigres remerciements à un homme pour avoir gardé ses mains nettes, quand il n'a voulu toucher à l'ouvrage qu'avec des gants !

Aussi bien, en somme, cette tolérance constitutionnelle du Dix-huitième siècle pour les autres Puritains plus heureux, ne me semble pas être une bien grande affaire. On pourrait dire que ce n'est qu'un trait de Formulisme et de Scepticisme, comme le reste. On nous dit : ce serait une douloureuse chose d'admettre que le fondement de nos Libertés Anglaises a été posé par la « Superstition ». Ces Puritains s'avancèrent avec leurs incroyables Croyances Calvinistes, leurs Anti-Laudismes, leurs Confessions de Westminster; demandant, principalement, d'avoir la liberté d'*adorer* à leur façon. La liberté de se *taxer* eux-mêmes : voilà la chose qu'ils auraient dû demander! C'était Superstition, Fanatisme, honteuse ignorance de la

1. Littéralement : rasées lisse (smooth-shaven.)

Philosophie Constitutionnelle que d'insister sur l'autre chose! — La liberté de se *taxer* soi-même? De ne pas compter d'argent de sa poche, sinon sur motif fourni? Aucun siècle, je pense, si ce n'est un siècle assez stérile, n'aurait fixé cela comme le premier droit de l'homme! Je dirais, au contraire : un homme juste aura généralement un meilleur motif que l'*argent* sous quelque forme que ce soit, pour se décider à la révolte contre son Gouvernement. C'est un monde fort confus que le nôtre, où un brave homme sera reconnaissant de voir un Gouvernement quel qu'il soit se maintenir d'une manière pas trop insupportable; et ici en Angleterre, jusqu'à cette heure, s'il n'est pas prêt à payer une grande quantité de taxes dont il ne peut voir que faiblement la raison, cela n'ira pas bien pour lui, je pense! Il lui faut essayer de quelque autre climat que celui-ci. Percepteur de contributions? Argent? Il dira : « Emportez mon argent, puisque vous *pouvez*, et qu'il est si désirable pour vous; emportez-le, — et vous-même avec; et laissez-moi tranquille à mon travail ici. *Je* suis encore ici; je puis encore travailler, après tout l'argent que vous m'avez pris! » Mais s'ils viennent à lui, et lui disent : « Reconnaissez un Mensonge; prétendez dire que vous adorez Dieu, quand vous ne le faites pas : croyez, non la chose que *vous* trouvez vraie, mais la chose que moi je trouve, ou prétends trouver vraie! » Il répondra : « Non; avec l'aide de Dieu, non! Vous pouvez prendre ma bourse; mais ma Personne morale, je ne puis la laisser annihiler. La bourse appartient à tout voleur de grand chemin qui a pu m'aborder avec un pistolet chargé : mais la Personne est à moi et à Dieu mon Créateur; elle n'est

pas à vous; et je vous résisterai jusqu'à la mort, et je me révolterai contre vous, et, en résumé, j'affronterai toutes sortes d'extrémités, d'accusations et de confusions, pour la défense de cela! » —

Réellement, il me semble que c'est la seule raison qui pût justifier la révolte, cette raison des Puritains. Elle a été l'âme de toutes les justes révoltes parmi les hommes. Ce n'est pas la *Faim* seule qui a produit même la Révolution Française; non, mais le sentiment de l'insupportable *Fausseté* qui envahissait tout et qui s'était maintenant incarnée dans la Faim, dans l'universelle Rareté ou Non-entité matérielle, et par là était devenue *incontestablement* fausse aux yeux de tous! Nous laisserons le Dix-huitième Siècle avec sa « liberté de se taxer soi-même ». Nous ne nous étonnerons pas que la signification d'hommes tels que les Puritains soit restée obscure pour lui. Pour les hommes qui ne croient en aucune réalité du tout, comment une *réelle* âme humaine, la plus intense de toutes les réalités, pour ainsi dire la Voix du Créateur de ce monde *nous* parlant encore, — sera-t-elle intelligible? Ce qu'il ne peut réduire en doctrines constitutionnelles relatives à la « taxation », ou aux autres intérêts matériels semblables, grossiers, palpables au sens, un tel siècle nécessairement les rejettera comme un monceau amorphe de rebuts. Les Hampden, les Pym, et le Shipmoney seront le thème de beaucoup d'éloquence constitutionnelle, s'efforçant d'être ardente; — qui brillera, sinon comme fait le feu, du moins comme fait la *glace* : et l'irréductible Cromwell restera une masse chaotique de « folie », d' « hypocrisie », et de bien d'autres choses encore.

De tout temps, je le confesserai, cette théorie de la fausseté de Cromwell a été incroyable pour moi. Bien plus, je ne peux croire la pareille pour aucun Grand Homme quelconque. Des multitudes de Grands Hommes figurent dans l'Histoire comme des hommes faux et égoïstes; mais si nous voulons le considérer, ils ne sont que des *figures* pour nous, d'inintelligibles ombres; nous ne les pénétrons pas, et nous ne voyons pas en eux des hommes qui puissent avoir existé du tout. Une génération superficielle et incrédule, n'ayant d'yeux que pour les surfaces et les semblants des choses, pouvait seule se former de telles conceptions des Grands Hommes. Une grande âme peut-elle être possible sans une *conscience* en elle, l'essence de toutes les âmes *réelles*, grandes ou petites? — Non, nous ne pouvons figurer Cromwell comme une Fausseté et une Fatuité; plus je l'étudie lui et sa carrière, moins je crois ceci. Pourquoi le croirions-nous? Il n'y a aucune évidence à cela. N'est-il pas étrange que, après toutes les montagnes de calomnie sous lesquelles cet homme a été accablé, après avoir été représenté comme le prince même des menteurs, qui jamais, ou presque jamais, n'a dit la vérité, mais toujours quelque astucieuse contrefaçon de vérité, il n'ait pas encore été clairement convaincu d'une seule fausseté? Prince des menteurs, et pas un mensonge dit par lui. Pas un que j'aie encore pu réussir à voir. C'est comme Pococke demandant à Grotius : Où est votre *preuve* du Pigeon de Mahomet? Pas de preuve! — Laissons toutes ces calomnieuses chimères, comme des chimères doivent être laissées. Ce ne sont pas là des portraits de l'homme; ce sont des fantômes

incohérents, le produit combiné de la haine et des ténèbres.

A considérer la vie de l'homme avec nos propres yeux, c'est, il me semble, une hypothèse très différente qui nous est suggérée. Ce peu que nous savons de ses premières et obscures années, défiguré comme il nous est parvenu, ne dénote-t-il pas tout à fait une nature d'homme sincère, affectueuse, fervente? Son nerveux et mélancolique tempérament indique plutôt un sérieux *trop* profond pour lui. Ces histoires de « Spectres », du Spectre blanc en plein jour, prédisant qu'il serait Roi d'Angleterre, nous ne sommes pas tenus d'y croire beaucoup; — probablement pas plus qu'à l'autre Spectre noir, ou Diable en personne, auquel l'Officier le *vit* se vendre avant la Bataille de Worcester. Mais l'humeur d'Olivier, triste, sensitive à l'excès, hypocondriaque, dans ses jeunes années, est d'ailleurs incontestablement connue. Le Médecin de Huntingdon disait à Sir Philippe Warwick lui-même, qu'Il avait souvent été appelé à minuit; Mr. Cromwell était plein d'hypocondrie, se croyait près de mourir, et « avait des imaginations touchant la Croix de la ville ». Ces choses sont significatives. Une nature si excitable et si profondément sentante, dans cette force âpre et obstinée qu'il avait, n'est pas le symptôme de la fausseté; c'est le symptôme et la promesse de toute autre chose que la fausseté!

Le jeune Olivier est envoyé étudier le Droit; il tombe, ou l'on dit qu'il est tombé, pour peu de temps, dans quelques-unes des dissipations de la jeunesse; mais s'il en est ainsi, il se repent vite, abandonne tout cela : à peine âgé de plus de vingt ans, il est marié,

établi en homme tout à fait grave et tranquille. « Il rembourse ce qu'il a gagné d'argent au jeu » dit l'histoire ; — il ne pense pas qu'aucun gain de cette sorte puisse être réellement *sien*. Elle est très intéressante, très naturelle, cette « conversion », comme bien on la nomme ; cette grande âme vraie s'éveillant du fond du bourbier de ce monde, pour voir intérieurement la redoutable *vérité* des choses ; — pour voir que, le Temps et ses apparences, tout reposait sur l'Éternité, et que cette pauvre Terre où nous sommes était le seuil soit du Ciel, soit de l'Enfer ! La vie d'Olivier à St.-Ives et Élie, en sobre et laborieux Fermier, ne ressemble-t-elle pas tout à fait à celle d'un homme vrai et pieux ? Il a renoncé au monde et à ses voies ; les récompenses du *monde* ne sont pas la chose qui peut l'enrichir. Il cultive la terre ; il lit sa Bible ; chaque jour il rassemble ses serviteurs autour de lui pour adorer Dieu. Il réconforte les ministres persécutés, il aime les prédicateurs ; bien plus il sait prêcher lui-même, — il exhorte ses voisins à être sages, à travailler à la rédemption du siècle. Dans tout ceci, où voyez-vous « hypocrisie », « ambition », « cant », ou autre fausseté ? Les espérances de l'homme, je le crois fermement, se rattachaient à l'autre et Plus Haut Monde ; son but était d'arriver bien *là*, en marchant bien à travers son humble carrière en *ce* monde. Il ne courtise aucunement la notoriété : à quoi la notoriété pourrait-elle ici-bas lui servir ? « Toujours sous l'œil de son grand Surveillant. »

Il est frappant aussi de voir comment une fois il paraît en public et se met en vue, lui, puisqu'aucun autre ne veut le faire : c'est pour résister dans un cas

de grief public. Je veux dire, dans cette affaire des Marais du Bedford. Pas un autre ne veut appeler en justice l'Autorité; c'est pourquoi lui le fera. Cette affaire une fois réglée, il se replonge dans son obscurité, retourne à sa Bible et à sa Charrue. « Gagner de l'influence »? Son influence est la plus légitime possible; dérivée de la connaissance personnelle qu'on a de lui, comme d'un homme juste, religieux, raisonnable et déterminé. C'est de cette façon qu'il a vécu jusqu'à quarante ans passés; la vieillesse est maintenant en vue pour lui, et le sérieux portail de la Mort et de l'Éternité; c'est à ce moment qu'il est soudainement devenu « ambitieux »! Je n'interprète pas sa mission Parlementaire de cette façon!

Ses succès au Parlement, ses succès pendant toute la guerre, sont les honnêtes succès d'un vaillant homme, qui a plus de résolution dans le cœur, plus de lumière dans la tête que les autres hommes. Ses prières à Dieu, ses remerciements parlés au Dieu de la Victoire, qui l'avait conservé sauf, et l'avait mené si avant et si loin, à travers le choc furieux d'un monde tout mis en conflit, à travers les enveloppements désespérés, semblait-il, de Dunbar, à travers la grêle de mort de tant de batailles, merci après merci, jusqu'à « la merci suprême » de la Bataille de Worcester : tout ceci est bon et ingénu de la part d'un Calviniste Cromwell au cœur profond. C'est à de vains et incrédules Cavaliers adorant, non point Dieu, mais leurs propres « accroche-cœur », leurs frivolités et formalités, vivant tout à fait hors des contemplations de Dieu, vivant *sans* Dieu dans le monde, c'est à eux seulement que cela devait sembler hypocrite.

Sa participation à la mort du Roi n'entraînera pas davantage sa condamnation pour nous. C'est une grave affaire que de tuer un Roi! Mais si une fois vous entrez en guerre avec lui, cela gît *là;* cela et tout le reste git là. Une fois en guerre, vous lui avez porté un défi : c'est lui qui doit mourir, ou autrement vous. La réconciliation est problématique; elle peut être possible, ou, bien plus vraisemblablement, elle est impossible. Il est maintenant assez généralement admis que le Parlement, ayant vaincu Charles Premier, n'avait aucun moyen de faire avec lui quelque arrangement qui pût tenir. Le grand parti Presbytérien, qui craignait maintenant les Indépendants, était très désireux de faire ainsi; désireux en vérité comme pour sa propre existence; mais cela ne pouvait être. Le malheureux Charles, dans ces négociations finales de Hampton-Court, se montre comme un homme avec qui il est fatalement impossible de traiter. Un homme qui, une fois pour toutes, ne pouvait pas et ne voulait pas *comprendre :* — à qui sa pensée ne représentait en aucune mesure le fait réel de la question; bien pis encore, dont la *parole* ne représentait pas du tout la pensée. Nous pouvons dire ceci de lui sans cruauté, avec une profonde pitié plutôt : mais cela est vrai et indéniable. Dépouillé de tout, là, sauf du *nom* de la Royauté, se trouvant traité avec un respect extérieur en sa qualité de Roi, il s'imagina encore qu'il pourrait jouer les deux partis en les opposant l'un à l'autre, et se faufiler dans son ancien pouvoir en trompant les deux. Hélas! les deux *découvrirent* qu'il les trompait. Un homme dont la *parole* ne vous informe pas

du tout de ce qu'il projette ou veut faire, n'est pas un homme avec qui vous puissiez faire marché. Il vous faut ou sortir du chemin de cet homme, ou l'écarter du vôtre! Les Presbytériens, dans leur désespoir, étaient encore pour croire Charles, quoiqu'il eût été trouvé faux, incroyable maintes et maintes fois. Mais non pas Cromwell : « Pour toutes nos batailles, dit-il, nous aurions un petit morceau de papier? » Non! —

En fait, partout nous avons à noter l'*œil* pratique et décisif de cet homme ; comment il s'avance vers le pratique et le praticable ; comment il a une intuition naturelle de ce qui *est* fait. Une telle intelligence, je le maintiens, n'appartient pas à un homme faux : l'homme faux voit de fausses apparences, des plausibilités, des expédients : il est besoin d'un homme vrai pour discerner même la vérité pratique. L'avis de Cromwell, touchant l'Armée du Parlement, dès le commencement de la lutte, à savoir, qu'Il fallait congédier leurs cabaretiers de ville, gens légers et désordonnés, et choisir de solides yeomen, ayant le cœur à l'ouvrage, pour être soldats à leur place : ceci est l'avis d'un homme qui *voyait*. Le Fait répond, si vous voyez au fond du Fait! Les *Côtes-de-Fer* de Cromwell furent l'incarnation de cette intuition; des hommes craignant Dieu, et sans autre crainte. Nul corps de combattants plus décidément sincère ne foula jamais le sol de l'Angleterre, ou de tout autre terre.

Nous ne blâmerons pas non plus grandement cette parole que leur dit Cromwell, laquelle a été si blâmée : « Si le Roi se trouvait en face de moi dans la bataille, sûrement je tuerais le Roi. » Pourquoi pas? Ces

paroles furent dites à des hommes qui se tenaient pour ainsi dire devant Plus Haut que les Rois. Ils avaient mis plus que leurs propres vies sur le coup. Le Parlement peut appeler cela, en langage officiel, se battre « *pour* le Roi » ; mais nous, pour notre part, nous ne pouvons comprendre cela. Pour nous, ce n'est pas du tout une œuvre de dilettantisme, pas du tout une officialité polie; c'est la pure et âpre mort et quelque chose de sérieux. Ils ont porté la chose jusqu'à faire appel à la *Guerre;* l'horrible combat où l'on s'entretue, l'homme luttant corps à corps avec l'homme dans une rage aux yeux de feu, — l'*infernal* élément qui est dans l'homme, c'est à lui qu'on a fait appel, pour décider la chose par là! *Faites* donc cela, puisque c'est ce qu'il faut faire. — Les succès de Cromwell me semblent une chose très naturelle! Du moment qu'il n'était pas tué dans la bataille, ils étaient une chose inévitable. Qu'un tel homme, avec l'œil pour voir, avec le cœur pour oser, dût s'avancer, de poste en poste, de victoire en victoire, jusqu'à ce que le Fermier de Huntingdon arrivât, de quelque nom que vous pussiez l'appeler, à être reconnu l'Homme le plus Fort de l'Angleterre, virtuellement le Roi de l'Angleterre, il n'est besoin d'aucune magie pour expliquer ce fait! —

Vraiment c'est une triste chose pour un peuple, comme pour un homme, de tomber dans le Scepticisme, dans le dilettantisme, l'insincérité, de ne pas reconnaître une Sincérité quand il la voit. Pour ce monde, et pour tous les mondes, quelle malédiction est aussi fatale? Le cœur gisant mort, l'œil ne peut voir. Ce qu'il reste d'intelligence, c'est purement

l'intelligence *vulpine*. Qu'un vrai *Roi* leur soit envoyé, c'est de peu d'utilité ; ils ne le reconnaissent pas quand il est envoyé. Ils disent dédaigneusement : Est-ce là votre Roi ? Le Héros consume sa faculté héroïque dans une stérile contradiction de la part des indignes ; et peut accomplir peu de chose. Pour lui-même il accomplit certes une vie héroïque, ce qui est beaucoup, ce qui est tout ; mais pour le monde il n'accomplit comparativement rien. La sauvage et rude Sincérité, directement issue de la Nature, n'est pas doucereuse en répondant du banc des témoins : dans votre tribunal aux *pieds poudreux*, votre tribunal ambulant pour petites dettes, il est raillé comme un imposteur. L'intelligence vulpine le « démasque ». Car étant un homme qui vaut quelque millier d'hommes, la réponse que votre Knox, que votre Cromwell s'attire, c'est une discussion de deux siècles pour savoir s'il fut même un homme. Le plus grand don de Dieu à cette Terre est avec des ricanements rejeté au loin. Le miraculeux talisman est une méprisable pièce plaquée, qui n'est pas même bonne à passer dans les boutiques comme une vulgaire guinée.

Lamentable ceci ! Je dis, il faut qu'il soit remédié à ceci. Jusqu'à ce qu'il soit remédié à ceci en quelque mesure, il ne sera remédié à rien. « Démasquer les charlatans » ? Oui, faites pour l'amour du Ciel ; mais connaissez aussi les hommes en qui on doit croire ! Jusqu'à ce que nous connaissions cela, qu'est-ce que toute notre science ; comment saurons-nous même seulement « démasquer » ? Car la sagacité vulpine, qui se considère comme étant science, et « démasque » de cette façon, se méprend beaucoup. Des dupes en vérité

il y en a beaucoup : mais, de toutes les *dupes*, il n'y en a aucune dans une situation aussi fatale que celle qui vit dans la terreur indue d'être dupée. Le monde existe réellement : le monde a une vérité en lui, ou il n'existerait pas ! Reconnaissons d'abord ce qui est vrai, nous discernerons *alors* ce qui est faux : et proprement jamais jusqu'alors.

« Connaître les hommes en qui on doit croire » : hélas ! ceci est encore, de nos jours, très loin de nous. Le sincère seul peut reconnaître la sincérité. Ce n'est pas d'un Héros seulement qu'il est besoin, mais d'un monde digne de lui, qui ne soit pas un monde de *Valets;* — le Héros vient presque en vain pour lui autrement ! Oui, cela est loin de nous : mais cela doit nécessairement venir; Dieu merci, cela est visiblement en voie de venir. Jusqu'à ce que cela vienne, en effet, qu'avons-nous ? Des urnes de scrutin, des suffrages, des Révolutions Françaises : — si nous sommes comme des Valets, et que nous ne reconnaissions pas le Héros quand nous le voyons, à quoi bon tout cela? Un héroïque Cromwell vient; et depuis cent cinquante années il ne peut avoir un vote de nous. Eh bien, c'est que le monde insincère, incrédule, est la *propriété naturelle* du Charlatan, et du Père des charlatans et des charlatanismes ! Misère, confusion, invéracité sont seules possibles, là. Avec les urnes de scrutin nous modifions la *figure* de notre Charlatan; mais la substance continue. Le Monde-Valet *doit* être gouverné par le Héros Feinte, par le Roi purement *vêtu* de l'Accoutrement de Roi. Ce Monde est à ce Roi, ce Roi est à ce Monde [1] ! En résumé, de deux choses l'une : ou

1. It is his; he is its.

bien nous apprendrons à reconnaître un Héros, un vrai Gouverneur et Capitaine, quelque chose de meilleur, quand nous le verrons ; ou autrement nous continuerons d'être à jamais gouvernés par les Inhéroïques ; — eussions-nous des urnes de scrutin résonnant à tous les coins de rue, il n'y aurait aucun remède en ces choses.

Pauvre Cromwell, — grand Cromwell ! L'inarticulé Prophète ; le Prophète qui ne pouvait *parler*. Rude, confus, luttant pour s'exprimer, avec sa sauvage profondeur, avec sa farouche sincérité ; et il paraissait si étrange, parmi les élégants Euphémismes, les délicats petits Falkland, les didactiques Chillinworth, les diplomatiques Clarendon ! Considérez-le. Une enveloppe extérieure de confusion chaotique, des visions du Diable, des rêves nerveux, presque une demi-folie ; et cependant une telle énergie d'homme claire et déterminée travaillant au cœur de cela. Une sorte d'homme chaotique. Le rayon comme de pure lumière et de pur feu stellaires, travaillant dans un tel élément d'hypocondrie sans bornes, dans un noir *in*forme de ténèbres ! Et pourtant avec tout cela cette hypocondrie, qu'était-ce, sinon la grandeur même de l'homme ? La profondeur et la tendresse de ses sauvages affections : la quantité de *sympathie* qu'il avait avec les choses, — la quantité d'intuition qu'il voulait encore obtenir en pénétrant le cœur des choses, la maîtrise qu'il voulait encore obtenir sur les choses : c'était là son hypocondrie. La misère de l'homme, comme fait toujours la misère d'un homme, venait de sa grandeur. Samuel Johnson aussi est de cette espèce d'homme. Frappé par la

douleur, à demi égaré; le vaste élément de *noir* funèbre l'enveloppant, — vaste comme le monde. C'est le caractère d'un homme prophétique; un homme avec toute son âme *voyant*, et luttant afin de voir.

Sur ce terrain aussi, je m'explique que Cromwell fut réputé pour la confusion de sa parole. Pour lui-même, la signification interne était d'une clarté solaire; mais les matériaux à l'aide desquels il devait la revêtir d'expressions n'étaient pas là. Il avait *vécu* silencieux; une grande mer innomée de Pensée autour de lui, tous les jours de son existence; et dans son genre de vie presque rien ne l'invite à essayer de *nommer* ou d'exprimer cela. Avec sa puissance aiguë de vision, sa puissance résolue d'action, je ne doute pas qu'il n'eût pu apprendre à écrire des Livres aussi, et à parler d'une façon assez coulante; — il a fait des choses plus ardues que d'écrire des Livres. Un homme de cette espèce est précisément celui qui est apte à faire virilement toutes les choses que vous lui donnerez à faire. L'intelligence, ce n'est pas parler et raisonner; c'est voir et s'assurer. Vertu, *Vir-tus*, virilité [1],

1. C'est encore une de ces filiations étymologiques où se complait Carlyle. Mais cette fois l'avantage appartient à la langue française : « virtue », *vir-tus*, vir-ilité (man-hood). La transparence des deux mots « virilité » et « vertu » est suffisante, malgré l'obscurcissement de la voyelle dans le second. On sait d'ailleurs que les consonnes sont le seul élément fixe des mots, et qu'il n'y a, en somme, qu'une voyelle, dont la teinte mouvante s'éclaircit ou se fonce, sous des influences subtiles.

Dans l'exemple suivant au contraire : « *tu*gend », « do » (faire), la filiation indiquée dans les idiomes germaniques ne paraît pas pouvoir être transportée dans les idiomes latins.

Voir deux autres exemples, à la note 4 de la page 20, et à la note 1 de la p. 310.

héro-ité, ce n'est pas là régularité immaculée au beau langage; c'est avant tout ce que les Allemands nomment excellemment, *Tugend* (*Taugend*, *dow*-ing, ou *Dough*-tiness), le courage et la faculté de *do* (agir). Cette base de l'affaire Cromwell l'avait en lui.

On comprend en outre comment, bien qu'il ne pût parler au Parlement, il a pu se faire qu'il *prêchât*, d'une prédication rhapsodique; surtout, comment il a pu être grand dans la prière improvisée. Ces choses sont l'expression librement épanchée de ce qui est dans le cœur : la méthode n'est pas requise ici; chaleur, profondeur, sincérité, c'est tout ce qui est requis. L'habitude de prier qu'avait Cromwell est un de ses traits notables. Toutes ses grandes entreprises ont été commencées par la prière. Dans les sombres difficultés d'apparence inextricable, ses Officiers et lui avaient accoutumé de s'assembler, et de prier alternativement, pendant des heures, pendant des jours, jusqu'à ce que quelque résolution définie s'élevât parmi eux, que quelque « porte d'espérance », comme ils la nommaient, s'ouvrît. Considérez cela. En larmes, en ferventes prières, et en cris vers le grand Dieu, pour qu'il eût pitié d'eux, pour qu'il fît briller Sa lumière devant eux. Eux, Soldats armés de Christ, comme ils se sentaient être; une petite bande de Frères Chrétiens, qui avaient tiré l'épée contre un grand et noir monde dévorant, non Chrétien, mais Mammonique, Diabolique, — ils criaient à Dieu dans leurs difficultés, dans leur extrême besoin, de ne pas abandonner la Cause qui était Sienne. La lumière qui maintenant s'élevait sur eux, — comment une âme humaine pourrait-elle, par quelques moyens que ce fût, obtenir une meilleure

lumière ? Le dessein ainsi formé, n'était-il pas vraisemblable qu'il fût précisément le meilleur, le plus sage, le seul à suivre sans plus d'hésitation ? Pour eux c'était comme l'éclat de la propre Splendeur du Ciel dans les ténèbres dévastées et hurlantes ; la Colonne de Feu dans la nuit, qui devait les guider dans leur voie périlleuse et désolée. *N'était*-ce pas ainsi ? Une âme d'homme, jusqu'à cette heure, peut-elle obtenir d'être guidée par une autre méthode qu'intrinsèquement celle-là même, — la pieuse prosternation de l'âme fervente et luttante, devant le Très-Haut, le Donneur de toute Lumière ; qu'une telle *prière* soit parlée, articulée, ou qu'elle soit sans voix, inarticulée ? Il n'y a nulle autre méthode. « Hypocrisie ? » On commence à être fatigué de tout cela. Ceux qui appellent cela ainsi, n'ont pas le droit de parler sur de telles matières. Ils n'ont jamais formé un dessein, ce qu'on peut appeler un dessein. Ils sont allés balançant des expédients, des plausibilités ; rassemblant des votes, des avis ; ils n'ont jamais été seuls avec la *vérité* d'une chose, jamais absolument. — Les prières de Cromwell, il est vraisemblable qu'elles étaient « éloquentes », et bien plus que cela. Son cœur était celui d'un homme qui *savait* prier.

Mais en vérité ses Discours effectifs, j'imagine, n'étaient pas à beaucoup près aussi dépourvus d'éloquence, aussi gauches, qu'ils paraissent. Nous trouvons qu'il était, ce que tous les orateurs visent à être, un orateur impressionnant, même au Parlement ; un orateur qui, dès l'abord, avait du poids. Avec sa rude voix passionnée, on comprenait toujours qu'il *voulait dire* quelque chose, et on désirait savoir quoi. Il

dédaignait l'éloquence, bien plus la méprisait et la haïssait; il parlait toujours sans avoir prémédité les mots dont il devait se servir. Les Reporters, aussi, à cette époque, semblent avoir été singulièrement candides, et avoir donné à l'Imprimeur précisément ce qu'ils trouvaient sur leurs notes. Et de plus, quelle étrange preuve de la théorie qui fait de Cromwell l'hypocrite prémédité et toujours calculant, jouant un rôle devant le monde, ce fait que jusqu'à la fin il ne prit plus souci de ses Discours ! Comment n'en vint-il pas à étudier un peu ses paroles, avant de les jeter au public ? C'est que si les paroles étaient des paroles vraies, on pouvait les laisser se tirer d'affaire elles-mêmes.

Mais quant au « mensonge » de Cromwell, nous voulons faire une remarque. Ceci, je suppose, ou quelque chose comme ceci, en était la nature. Tous les partis se trouvaient déçus en lui; chaque parti comprenait qu'il voulait dire *ceci*, l'entendait même le dire, et voilà qu'il se trouve avoir voulu dire *cela !* Il était, criaient-ils, le chef des menteurs. Mais maintenant, intrinsèquement, tout cela n'est-il pas l'inévitable destin, non d'un homme faux dans des temps pareils, mais simplement d'un homme supérieur ? Un tel homme doit nécessairement avoir des *réticences* en lui. S'il marche en portant son cœur sur sa manche pour le faire becqueter aux corneilles, son voyage ne s'étendra pas loin ! Il n'y a aucun avantage pour un homme quelconque à fixer sa demeure dans une maison de verre. Un homme toujours doit être lui-même le maître de juger dans quelle mesure il montrera sa pensée aux autres hommes ; même à ceux

qu'il voudrait prendre pour collaborateurs. On fait des questions indiscrètes : votre règle, c'est de laisser le questionneur *in*-informé sur cette matière; non point, si vous pouvez vous en empêcher, *mal* informé, mais précisément aussi ignorant qu'il l'était! Ceci, si on pouvait trouver la vraie réponse à faire, c'est ce que l'homme sage et loyal viserait à répondre, dans un tel cas.

Cromwell, il n'y a aucun doute à cela, a parlé souvent le dialecte de petits partis subalternes; leur a exprimé une *partie* de sa pensée. Chaque petit parti pensait que Cromwell était tout sien. De là leur rage, à chacun et à tous, de trouver qu'il était non de leur parti, mais de son propre parti! Était-ce lui qui était à blâmer? A toutes les époques de son histoire, il doit nécessairement avoir senti, parmi de telles gens, que, s'il leur expliquait l'intuition plus profonde qu'il avait, il leur faudrait, ou bien frémir et être frappés de stupeur devant elle, ou, s'ils la croyaient, voir leur propre petite et compacte hypothèse s'en aller entièrement en ruine. Ils ne pourraient plus travailler dans sa province; bien plus, peut-être ne pourraient-ils plus désormais travailler dans leur propre province. C'est la position inévitable d'un grand homme parmi de petits hommes. De petits hommes, très actifs, très utiles, on peut en voir partout, dont toute l'activité dépend de quelque conviction qui pour vous est palpablement limitée, imparfaite, ce que nous appelons une *erreur*. Mais quand ce serait un acte de bonté toujours, est-ce un devoir toujours ou souvent, de les troubler dans cette conviction ? Maint homme qui fait une œuvre retentissante dans le monde, ne

s'appuie que sur quelque mince traditionnalité, conventionnalité; pour lui indubitable, pour vous incroyable : brisez cela sous lui, il sombre aux profondeurs infinies! « Je pourrais avoir ma main pleine de vérité, disait Fontenelle, et n'ouvrir que mon petit doigt ».

Et si cela est le fait, même en matière de doctrine, combien plus dans tous les départements de la pratique! Celui qui ne peut aussi *garder sa pensée pour lui-même* ne peut pratiquer rien absolument de considérable. Et nous l'appellons « dissimulation », tout cela? Que penseriez-vous, si on appelait dissimulé le général d'une armée, parce qu'il n'a pas dit à tout caporal ou à tout simple soldat, à qui il a plu de lui poser la question, quelles étaient ses pensées sur toute chose? — Cromwell, dirais-je plutôt, a conduit tout ceci d'une manière qu'il nous faut admirer pour sa perfection. Un tourbillon infini de ces « caporaux » questionneurs a roulé confusément autour de lui durant toute sa carrière, et il leur a répondu en effet. Il faut qu'il ait été comme un grand homme voyant vrai, pour avoir gardé la haute main ici aussi. Pas une seule fausseté prouvée, comme je l'ai dit; pas une! De quel homme qui se soit jamais engagé dans un tel réseau de choses, en direz-vous autant? —

Mais en fait il y a deux erreurs, grandement dominantes, qui pervertissent jusqu'à la base même les jugements que nous formons sur des hommes tels que Cromwell, sur leur « ambition », leur « fausseté » et autres choses pareilles. La première c'est ce que je pourrais appeler la substitution du *terme* de leur

carrière à son cours et à son point de départ. L'Historien vulgaire d'un Cromwell s'imagine qu'il avait résolu d'être Protecteur d'Angleterre, au temps où il était occupé à labourer les marais du Cambridgeshire. Sa carrière était là toute dessinée devant lui : un programme du drame entier, qu'alors pas à pas il développa dramatiquement, avec toute sorte d'artifice, de menteuse dramaturgie, au fur et à mesure qu'il avançait, — le fourbe, l'intrigant « Ὑποκρὶτης », ou Comédien, qu'il était! Ceci est une perversion radicale, presque universelle dans de tels cas. Et pensez un instant combien différent est le fait! Dans quelle mesure l'un de *nous* prévoit-il sa propre vie? A une courte distance en avant de nous, elle est toute obscure; un écheveau *dé*vidé de possibilités, d'appréhensions, de tentatives, de vagues lueurs d'espérances. Ce Cromwell n'avait *pas* sa vie tout étalée ainsi à la façon d'un Programme, de manière à n'avoir plus besoin dès lors, avec son insondable astuce, que de la jouer dramatiquement, scène après scène! Il n'en était pas ainsi. Nous voyons la chose ainsi; mais pour lui en aucune mesure il n'en était ainsi. Quelles absurdités tomberaient et disparaîtraient d'elles-mêmes, si ce seul et indéniable fait était honnêtement gardé en vue par l'Histoire! Les historiens en vérité vous raconteront qu'en effet ils le gardent en vue; — mais voyez si tel est pratiquement le fait! L'Histoire vulgaire, comme dans ce cas de Cromwell, l'omet tout à fait; même les meilleures espèces d'Histoire ne se le rappellent que çà et là. Se le rappeler dûment avec une perfection rigoureuse, comme il *existait* en fait, cela exige en vérité une faculté rare; rare, bien plus, impossible.

Un vrai Shakespeare comme faculté, ou plus que Shakespeare, celui qui pourrait *jouer* la biographie d'un de ses frères humains, voir avec les yeux de cet homme, son frère, à tous les points de sa carrière, les choses qu'*il* voyait; bref, *connaître* sa carrière et lui, comme peu d' « Historiens » vraisemblablement le font. Moitié ou plus de toutes les perversions entassées qui déforment notre image de Cromwell, disparaîtront, pour peu que nous nous efforçions honnêtement de représenter les choses ainsi, à la suite les unes des autres, comme elles *étaient*, non en bloc, comme elles sont jetées là devant nous.

Mais une seconde erreur, que commet je pense la généralité, se rapporte à cette « ambition » elle-même. Nous exagérons l'ambition des Grands Hommes; nous nous méprenons sur sa nature. Les Grands Hommes ne sont pas ambitieux en ce sens; c'est un petit et pauvre homme que celui qui est ambitieux ainsi. Examinez l'homme qui vit misérable parce qu'il ne brille pas sur d'autres hommes; qui va de-ci de-là, se produisant lui-même, dans le prurit et l'anxiété de ses dons et de ses prétentions; essayant d'obtenir de force de chacun, et pour ainsi dire mendiant pour l'amour de Dieu, auprès de chacun, qu'on le reconnaisse grand homme, et qu'on le place sur les têtes des hommes! Une telle créature est parmi les plus misérables spectacles qu'on voie sous ce soleil. Un *grand* homme? Un pauvre homme vide au prurit morbide, plus digne d'une salle d'hôpital que d'un trône parmi les hommes. Je vous conseille de vous tenir hors de son chemin. Il ne peut marcher dans des sentiers tranquilles; si vous ne le regardez, si vous

ne l'admirez, si vous n'écrivez des articles sur lui, il ne peut vivre. Il est la *vacuité* de l'homme, non sa grandeur. Parce qu'il n'y a rien en lui, il est affamé et assoiffé de vous voir trouver quelque chose en lui. En bonne vérité, je crois qu'aucun grand homme, pour peu du moins qu'il fût un homme ingénu ayant santé et substance réelle en lui de n'importe quelle grandeur, ne fut jamais bien tourmenté de cette façon.

Votre Cromwell, que pouvait lui importer d'être « remarqué » par de bruyantes foules? Dieu, son Créateur, l'a déjà remarqué. Lui, Cromwell, il était déjà là; aucune remarque ne *le* ferait autre qu'il n'était déjà. Jusqu'à ce que ses cheveux fussent devenus gris, et que la Vie du haut du versant lui fût tout apparue limitée, non infinie mais finie, et toute une matière mesurable *comme* elle venait, — il avait été content de labourer la terre, et de lire sa Bible. Et dans ses vieux jours il n'a pu supporter cela plus longtemps, sans se vendre à la Fausseté, afin de pouvoir se rendre en carrosses dorés à Whitehall, et avoir des clercs avec des liasses de papiers l'obsédant : « Décidez ceci, décidez cela; » ce que dans une extrême douleur de cœur nul homme ne peut parfaitement décider! Qu'est-ce que des carrosses dorés pouvaient faire à cet homme? Depuis bien longtemps, n'y avait-il pas dans sa vie un poids de pensées, une terreur et une splendeur comme du Ciel lui-même? Son existence, là, comme homme le plaçait au delà du besoin de dorure. Mort, Jugement et Éternité : ces choses étaient déjà comme le fond de tout ce qu'il pouvait penser ou faire. Toute sa vie était enveloppée comme d'une mer de Pensées sans nom, que nulle

parole de mortel ne pouvait nommer. Le Verbe de Dieu, comme les prophètes Puritains de ce temps l'avaient lu : ceci était grand, et tout le reste était petit pour lui. Appeler un tel homme « ambitieux », le figurer comme le sac à vent plein de prurit[1] décrit plus haut, cela me semble le plus pauvre des solécismes. Un tel homme dira : « Gardez vos carrosses dorés et vos populaces criant hourra; gardez vos clercs aux liasses ficelées de rouge, vos influencialités, vos importantes affaires. Laissez-moi tranquille, laissez-moi tranquille; j'ai déjà *trop vécu*! » Le vieux Samuel Johnson, la plus grande âme d'Angleterre en son temps, n'était pas ambitieux. « Le Corse Boswell se pavanait aux spectacles publics avec des rubans à fleurs autour de son chapeau; mais le grand vieux Samuel restait au logis. L'âme, vaste comme le monde, absorbée dans ses pensées, dans ses douleurs; — que pouvaient lui faire des parades, et des rubans au chapeau?

Ah! oui, dirai-je encore : Les grands hommes *silencieux!* Si l'on considère à la ronde la bruyante inanité du monde, paroles de petit sens, actions de petit mérite, on aime à réfléchir sur le grand Empire du *Silence*. Les nobles hommes silencieux, dispersés çà et là, chacun dans son département, pensant silencieusement, agissant silencieusement, dont aucun Journal du Matin ne fait mention! Ils sont le sel de la Terre. Un pays qui n'a que peu ou point de ces hommes est dans une mauvaise voie. Comme une forêt qui n'aurait pas de *racines;* qui aurait tourné

1... the prurient windbag...

toute en feuilles et branches; — qui devrait nécessairement bientôt se dessécher et n'être plus forêt. Malheur à nous si nous n'avions rien que ce que nous pouvons *montrer*, ou dire. Le Silence, le grand Empire du Silence : plus haut que les étoiles, plus profond que les Royaumes de la Mort! Lui seul est grand; tout le reste est petit. — J'espère que nous Anglais nous maintiendrons longtemps notre *grand talent pour le silence*. Laissons les autres, qui ne peuvent faire sans monter sur des fonds de tonneaux, laissons-les déclamer. et se faire voir de toute la place publique, cultiver la parole exclusivement, — devenir une très verte forêt sans racines! Salomon dit : « Il y a un temps pour parler; mais aussi un temps pour garder le silence. » A quelque grand silencieux Samuel, non pressé d'écrire, comme le vieux Samuel Johnson dit qu'il l'était, *par le manque d'argent*, et par rien autre, on pourrait demander : « Pourquoi ne vous levez-vous pas vous aussi pour parler, pour promulguer votre système, pour fonder votre secte? » « Vraiment », répondra-t-il, je suis *continent* de ma pensée jusqu'ici; heureusement j'ai eu encore le pouvoir de la garder en moi; je n'ai subi aucune contrainte assez forte pour me la faire exprimer. Mon « système » n'est pas fait pour être promulgué avant tout; il est fait pour me servir à vivre. C'est là son grand but pour moi. Et alors l' « honneur »? Hélas, oui; — mais comme Caton disait de la statue : « Tant de statues dans votre Forum, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux qu'on demandât : Où est la statue de Caton? » — —

Mais maintenant, en manière de contrepoids à cette théorie du Silence, laissez-moi dire qu'il y a deux

sortes d'ambition : l'une entièrement blâmable, l'autre louable et inévitable. La nature a pourvu à ce que le grand silencieux Samuel ne fût pas silencieux trop longtemps. L'égoïste désir de briller sur d'autres, qu'il soit regardé comme tout à fait pauvre et misérable. « Cherches-tu de grandes choses, ne les cherche pas » : ceci est très vrai. Et cependant, dis-je, il y a une irrépressible tendance dans tout homme à se développer selon la grandeur dont l'a fait la Nature, à exprimer au dehors, à exécuter au dehors ce que la nature a mis en lui. Ceci est juste, convenable, inévitable; bien plus, c'est un devoir, et même le résumé des devoirs pour un homme. La signification de la vie ici sur terre pourrait être définie comme consistant en ceci : Développer son *moi*, faire la chose à laquelle on est apte. C'est là une nécessité pour l'être humain, la première loi de notre existence. Coleridge remarque admirablement que le petit enfant apprend à *parler* par cette nécessité qu'il sent. — Nous dirons donc : Pour décider quant à l'ambition, si elle est mauvaise ou non, vous avez deux choses à prendre en considération. Non la convoitise de la place seulement, mais la convenance de l'homme pour la place aussi : voilà la question. Peut-être la place était-elle *sienne;* peut-être avait-il un droit naturel, et même une obligation, de chercher la place! L'ambition de Mirabeau d'être Premier Ministre, comment la blâmerons-nous, s'il était « le seul homme en France qui pût faire du bien, là »? Plus rempli d'espérance, peut-être n'eût-il pas si clairement *senti* quel bien il pouvait faire! Mais un pauvre Necker, qui ne pouvait faire aucun bien, et qui avait même senti qu'il n'en

pouvait faire aucun, et pourtant restant le cœur brisé parce qu'on l'avait jeté dehors, et qu'il en était maintenant quitte, Gibbon pouvait bien se lamenter sur lui. — La nature, dis-je, a pourvu amplement à ce que le silencieux grand homme dût s'efforcer de parler aussi; *trop* amplement, plutôt!

Imaginez, par exemple, que vous eussiez révélé au brave vieux Samuel Johnson, dans son existence cachée, qu'il était possible pour lui de faire une œuvre divine et inappréciable pour son pays et pour le monde entier. Que la parfaite Loi Céleste pouvait devenir la Loi de cette Terre; que la prière qu'il priait quotidiennement : « Que Ton règne arrive », devait être à la fin exaucée! Si vous aviez convaincu son jugement de ceci; que c'était possible, praticable; que lui, le silencieux et morne Samuel, était appelé à y prendre part! Est-ce que l'âme entière de l'homme ne se serait pas enflammée d'une divine clarté, d'une noble outrance, et d'une résolution d'agir; jetant tous les chagrins et toutes les craintes sous ses pieds; comptant toute affliction et contradiction pour peu de chose, — tout le sombre élément de son existence flamboyant en un rayonnement articulé de clarté et d'éclair [1]? Ce serait une vraie ambition ceci! Et pensez maintenant comment il en était effectivement pour Cromwell. Depuis bien longtemps, les souffrances de l'Église de Dieu, les vrais et zélés Prédicateurs de la vérité jetés dans les donjons, flagellés, mis aux piloris, les oreilles coupées, la cause de l'Évangile de Dieu foulée aux pieds des indignes : tout ceci avait pesé

1. ...light aud lightning. Voir p. 185, note 2.

lourdement sur son âme. Pendant de longues années il avait considéré cela, en silence, en prière; ne voyant aucun remède sur Terre; croyant bien qu'un remède dans la bonté du Ciel viendrait, — qu'un tel cours des choses était faux, injuste, et ne pouvait pas durer à jamais. Et maintenant voilà l'aurore de cela; après douze années de silence et d'attente, toute l'Angleterre s'agite; il faut qu'il y ait encore une fois un Parlement, le Droit trouvera une voix pour se faire entendre : une inexprimable espérance bien fondée est de retour sur la Terre. Un tel Parlement, ne valait-il pas la peine d'en être membre? Cromwel jeta bas ses charrues, et se hâta de s'y rendre.

Il prit la parole, là, — âpres éclats de ferveur, d'une vérité qu'on a vue soi-même, où on retrouve une lueur de ces explosions. Il travailla, là; il combattit et lutta, comme un fort et vrai géant d'homme qu'il était, à travers le tumulte du canon et tout le reste, — encore et encore, jusqu'à ce que la Cause *triomphât*, ses ennemis naguère si formidables tous balayés de devant elle, et que l'aurore de l'espérance fût devenue une claire lumière de victoire et de certitude. Qu'*il* ait surgi, là, comme l'âme la plus forte d'Angleterre, le Héros indiscuté de toute l'Angleterre, — qu'avez-vous à dire à ceci? Il était possible que la loi de l'Évangile de Christ pût maintenant s'établir dans le monde! La Théocratie dont John Knox dans sa chaire pouvait rêver comme d'une « pieuse imagination », cet homme pratique, qui s'était instruit par l'expérience dans tout le chaos d'une fort rude pratique, osa la considérer comme pouvant être *réalisée*. Ceux qui étaient les plus hauts dans l'Église de

Christ, les hommes les plus pieux et les plus sages, c'était à eux de gouverner la terre : à un degré assez considérable, il en pouvait être ainsi, et il en devait être ainsi. N'était-elle pas *vraie*, la vérité de Dieu ? Et si elle était *vraie*, n'était-elle pas alors la chose même qu'il fallait faire? La plus forte intelligence pratique d'Angleterre osa répondre : Oui! Ceci je l'appelle un noble et vrai dessein; n'est-ce pas, dans son dialecte, le plus noble qui pût entrer dans le cœur d'un homme d'État ou d'un homme? Pour un Knox, entreprendre cela c'était quelque chose; mais pour un Cromwell, avec son grand et sain bon sens et son expérience de ce que notre monde *était*, — c'est la seule fois, je pense, que l'Histoire montre pareille chose à un tel degré. Je tiens cela pour le point culminant du Protestantisme; la plus Héroïque phase que « la Foi en la Bible » fût destinée à produire ici-bas. Imaginez cela : qu'on rendît manifeste à l'un de nous le moyen de rendre le bien souverainement victorieux du mal, et que, tout ce que nous aurions désiré et imploré, comme le plus haut bien pour l'Angleterre et pour toutes les terres, on nous y montrât un fait accessible !

Eh bien, il faut que je le dise, l'intelligence *vulpine*, avec sa sagesse, sa prestesse, son adresse à « démasquer les hypocrites », me semble une assez triste affaire. Nous n'avons eu qu'un seul homme d'État semblable en Angleterre; un seul homme, que je sache voir, qui ait jamais eu dans son cœur pareil dessein absolument. Un seul homme, dans le cours de cinq cents années; et ceci fut sa bienvenue. Il comptait ses adhérents par cent ou dix; ses adversaires par million. Il avait l'Angleterre ralliée toute autour de lui,

— eh bien, alors, l'Angleterre aurait pu être une terre *Chrétienne!* Telle qu'elle est, la sagesse vulpine s'en tient encore à son problème sans espoir : « étant donné un monde de Fripons, tirer une Honnêteté de leur action réunie » ; — problème combien embarrassant, vous pouvez le voir dans les Cours de Justice de la Chancellerie, et quelques autres lieux! Jusqu'à ce qu'à la fin, par le juste courroux du Ciel, mais aussi par la grande grâce du Ciel, la chose commence à être stagnante, et que ce problème devienne pour tous les hommes *palpablement* sans espoir. —

Mais pour ce qui regarde Cromwell et ses desseins, Hume, et une multitude à sa suite, fond sur moi ici, admettant que Cromwell *était* sincère d'abord, un « Fanatique », sincère d'abord, mais qu'il devint graduellement un « Hypocrite », à mesure que les voies s'ouvrirent autour de lui. Cette théorie de l'Hypocrite-Fanatique, c'est celle de Hume sur cette question; appliquée depuis par extension, — à Mahomet et à bien d'autres. Pensez à cela sérieusement, vous y trouverez quelque chose; pas beaucoup, pas tout, pas tout il s'en faut bien. De sincères cœurs de héros ne sombrent pas de cette manière misérable. Le soleil projette des impuretés, s'incruste de taches funestes; mais il n'a garde de s'éteindre, et de n'être plus Soleil du tout, mais une masse de Ténèbres! Je me risquerai à dire que rien de tel n'arriva jamais à un grand et profond Cromwell; je pense, jamais. Propre Fils de la Nature, Fils au cœur de lion; pareil à Antée, sa force vient de ce qu'il *touche la Terre*, sa Mère; enlevez-le de Terre, enlevez-le dans l'Hypocrisie, l'Ina-

nité, sa force s'en est allée. Nous n'affirmerons pas que Cromwell ait été un homme immaculé, qu'il ne soit tombé dans aucune faute, aucune insincérité entre autres. Il n'était aucunement un professeur dilettante de « perfection », de « conduites immaculées ». C'était un âpre Orson[1], frayant sa rude voie à travers une *œuvre* vraie et effective, — sans doute avec mainte chute là dedans. Insincérités, fautes, maintes fautes par jour et par heure : cela n'était que trop bien connu de lui; connu de Dieu et de lui ! le Soleil s'était obscurci maintes fois; mais le Soleil ne s'était pas fait Obscurité. Les dernières paroles de Cromwell, comme il gisait attendant la mort, sont celles d'un Chrétien héroïque. Prières entrecoupées à Dieu, qu'Il voulût le juger et juger cette Cause, Lui, puisque l'homme ne pouvait, avec justice et pourtant avec pitié. Ce sont des paroles fort touchantes. Il exhala sa grande âme sauvage, ses labeurs et ses péchés tous finis maintenant, en la présence de son Créateur, de cette manière.

Moi, pour mon compte, je n'appellerai pas l'homme un Hypocrite. Hypocrite, momier; sa vie, pure théâtralité; vide et stérile charlatan, affamé des acclamations des populaces? L'homme s'était très bien accommodé de l'obscurité jusqu'à ce que sa tête fût grise; et maintenant il *était*, puisqu'il se tenait là reconnu sans reproche, le Roi virtuel de l'Angleterre. Un homme ne peut-il faire sans Voitures et sans Manteaux de Roi? Est-ce une telle félicité que d'avoir des

1. « Orson » est un des héros du vieux roman de « Valentine and Orson ». Ce héros, adopté par un ours, grandit avec des qualités *ursines*.

commis qui éternellement vous harcèlent avec des liasses de papiers ficelés de rouge[1]? Un simple Dioclétien préfère planter des choux; un George Washington, qui n'est pas du tout à vrai dire un homme incommensurable, fait de même. C'est, dirait-on, ce que tout homme ingénu pourrait faire, et ferait. Dès l'instant que son œuvre réelle serait hors de cause en matière de Royauté, — au diable tout cela!

Remarquons cependant, combien un *Roi* est partout indispensable, dans tous les mouvements des hommes. Il est montré d'une façon frappante, dans cette Guerre même, ce qu'il advient des hommes lors qu'ils ne peuvent trouver un Chef, et que leurs ennemis le peuvent. La Nation Écossaise était presque unanime dans le Puritanisme, zélée et d'un seul esprit, à cet égard, comme dans cette extrémité Anglaise de l'Ile, ce fut toujours bien loin d'être le cas. Mais il n'y avait là aucun grand Cromwell parmi eux; de pauvres Argyles tremblants, hésitants, diplomatiques, et autres personnages pareils; aucun d'eux n'avait un cœur assez vrai pour la vérité, ou n'osait se confier à la vérité. Ils n'avaient aucun chef; et le parti Cavalier épars dans ce pays en avait un : Montrose, le plus noble de tous les Cavaliers; homme accompli, de cœur vaillant, splendide, ce qu'on peut appeler le Cavalier-Héros. Eh bien, considérez cela : d'un côté des sujets sans Roi, de l'autre un Roi sans sujets! Les sujets sans Roi ne peuvent rien faire; le Roi sans sujets peut faire quelque chose. Ce Montrose avec une poignée d'Irlandais ou de sauvages Highlanders,

1. ... papers in red tape.

peu d'entre eux ayant à peine des fusils aux mains, se précipite sur les armées Puritaines bien exercées, comme un furieux tourbillon; coup sur coup, quelque cinq coups de suite, les balaie de la campagne, devant lui. Il fut à un moment, pour peu de temps, maître de toute l'Écosse. Un seul homme; mais c'était un homme : un million d'hommes zélés, mais *sans* ce seul; ils étaient contre lui impuissants! Peut-être, de toutes les personnes, dans cette lutte Puritaine, du commencement à la fin, la seule et unique indispensable, ce fut véritablement Cromwell. Voir et oser, et décider; être une colonne fixe dans le bouillonnement de l'incertitude; — un Roi parmi eux, qu'ils l'aient appelé ainsi ou non.

C'est précisément ici, cependant, que gît la difficulté pour Cromwell. Ses autres procédés ont tous trouvé des avocats, et se trouvent généralement justifiés; mais ce renvoi du Parlement Croupion et l'usurpation du Protectorat, c'est ce que personne ne peut lui pardonner. Il en était bel et bien venu à être Roi d'Angleterre, Chef du parti victorieux en Angleterre; mais il semble qu'il n'ait pu faire sans le Manteau de Roi, et qu'il se soit voué lui-même à la perdition pour l'avoir. Regardons un peu ce qu'il en fut.

L'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, gisant toutes maintenant subjuguées aux pieds du Parlement Puritain, la question pratique s'éleva : que fallait-il en faire? Comment gouvernerez-vous ces Nations, que la Providence d'une façon merveilleuse a mises à votre disposition? Clairement ces cent membres survivant du Long Parlement, qui siègent là comme autorité su-

prême, ne peuvent continuer à siéger à jamais. Que *faut*-il faire? — C'était une question à laquelle de théoriques constructeurs de constitution peuvent trouver aisé de répondre; mais pour Cromwell, plongeant son regard, là, dans les faits réels et pratiques, il ne pouvait y en avoir aucune de plus compliquée. Il demanda au Parlement, qu'est-ce qu'il voulait décider là-dessus? C'était au Parlement de le dire. Cependant les Soldats aussi, quoique contrairement à la Formule, eux qui avaient acheté cette victoire avec leur sang, il leur semblait qu'eux aussi ils devraient avoir quelque chose à dire à ce sujet! Nous ne voulons pas « Pour tout nos combats, n'avoir rien qu'un petit morceau de papier. » Nous entendons que la Loi de l'Évangile de Dieu, à laquelle par nous Il a donné la victoire, s'établisse, ou tente de s'établir, sur cette terre!

Pendant trois ans, dit Cromwell, on avait fait sonner cette question aux oreilles du Parlement. Ils ne pouvaient faire aucune réponse; rien que parler, parler. Peut-être cela gît-il dans la nature des corps parlementaires; peut-être nul Parlement ne pouvait-il dans un tel cas faire d'autre réponse que précisément celle-là : parler, parler! Néanmoins, il faut qu'il soit, et il doit être répondu à la question. Vous, soixante, là, qui devenez rapidement odieux, même méprisables, à toute la nation, que la nation déjà appelle Parlement Croupion, *vous* ne pouvez continuer à siéger là : qui ou quoi, alors, doit suivre? « Libre Parlement, droit d'Élection, Formules Constitutionnelles d'une ou d'autre sorte, — la chose est un Fait affamé qui vient sur nous, à qui il nous faut

répondre, ou par qui il nous faut être dévorés ! Et qui êtes-vous pour bavarder de Formules Constitutionnelles, de droits de Parlement? Vous avez eu à tuer votre Roi, à faire des Épurations de Pride, à expulser et bannir par la loi du plus fort quiconque n'a pas voulu laisser prospérer votre Cause : il ne reste plus là que cinquante ou soixante d'entre vous, à discuter aujourd'hui. Dites-nous ce que nous ferons; sous forme, non de Formule, mais de Fait praticable!

Comment en effet ils répondirent finalement, cela reste obscur jusqu'à ce jour. Le diligent Godwin lui-même admet qu'il ne peut le tirer au clair. Le plus vraisemblable est que ce pauvre Parlement ne voulait pas encore, et en vérité ne pouvait pas se dissoudre et se disperser; que quand il en vint au moment de la dispersion effective, de nouveau, pour la dixième ou douzième fois, il l'ajourna, — et que Cromwell perdit patience. Mais nous prendrons l'hypothèse la plus favorable qui ait jamais été mise en avant pour le Parlement; la plus favorable, bien que je croie qu'elle ne soit pas vraie, mais trop favorable.

Selon cette version : au point extrême de la crise, quand Cromwell et ses Officiers étaient réunis d'un côté, et les cinquante ou soixante Membres Croupions de l'autre, on dit soudain à Cromwell que le Croupion dans son désespoir *était* en train de répondre d'une façon très singulière; que dans leur spénétique et envieux désespoir, pour écarter l'Armée au moins, ces hommes étaient en train de faire passer en hâte, à la Chambre, une sorte de Bill de Réforme, — Parlement à choisir par toute l'Angleterre; égales divisions électorales en districts; libre suffrage, et

le reste! Chose très discutable, ou en vérité pour *eux*, indiscutable. Bill de Réforme, libre suffrage des Anglais? Mais, les Royalistes eux-mêmes, réduits au silence, en vérité, mais non exterminés, nous surpassent peut-être en *nombre;* la grande majorité numérique d'Angleterre a toujours été indifférente à notre Cause, s'est contentée de la regarder et de s'y soumettre. C'est en poids et en force, non en supputation de têtes, que nous sommes la majorité! Et maintenant, avec vos Formules et vos Bills de Réforme, toute l'affaire, douloureusement gagnée par nos épées, devra se lancer de nouveau à la mer, devenir une pure espérance et une probabilité, *petite* même comme probabilité? Et ce n'est pas une probabilité; c'est une certitude, que nous avons gagnée, par la force de Dieu et nos propres droites, et que maintenant nous tenons bel et bien *ici*. Cromwell descendit vers ces Membres réfractaires, les interrompit dans cette rapide diligence de leur Bill de Réforme, — leur ordonna de partir, et de ne point parler, là, plus longtemps. — Ne pouvons-nous lui pardonner? Ne pouvons-nous le comprendre? John Milton, qui a considéré cela de tout près, a pu l'applaudir. La Réalité avait balayé au loin les Formules devant cela. J'imagine que la plupart des hommes qui étaient des réalités en Angleterre a pu pénétrer la nécessité de cela.

L'homme fort et osant, donc, a mis toutes sortes de Formules et de superficialités logiques contre lui; il a osé en appeler au Fait sincère de cette Angleterre, pour savoir si ce fait le soutiendra ou non. Il est curieux de voir comment il s'efforce de gouverner de quelque manière constitutionnelle, de trouver quelque Parle-

ment pour le soutenir; mais il ne peut pas. Son premier Parlement, celui qu'on appelle le Parlement de Barebones, est, pour ainsi parler, une *Convocation des Notables*. De tous les cantons de l'Angleterre les Ministres dirigeants et les principaux Fonctionnaires Puritains nomment les hommes les plus distingués par leur réputation religieuse, leur influence et leur attachement à la vraie Cause : ceux-ci sont assemblés pour ébaucher un plan. Ils sanctionnèrent ce qui était passé; déterminèrent comme ils purent ce qui devait venir. Ils furent dédaigneusement appelés *Parlement de Barebones* [1] : le nom de l'homme, semble-t-il, était non *Barebones*, mais Barbone, — un assez brave homme. Et ce n'était pas une plaisanterie, leur œuvre; c'était une fort sérieuse réalité, — un essai de la part de ces Notables Puritains pour voir jusqu'à quel point la Loi de Christ pouvait devenir la Loi de cette Angleterre. Il y avait des hommes de sens parmi eux, des hommes de quelque rang; hommes de piété profonde, je suppose que la plupart d'entre eux l'étaient. Ils faillirent, semble-t-il, et échouèrent, en essayant de réformer la Cour de la Chancellerie! Ils finirent par se dissoudre, comme incompétents; remirent leur pouvoir de nouveau entre les mains du Lord Général Cromwell, pour en faire ce qu'il lui plairait et ce qu'il pourrait.

Que *voudra*-t-il en faire? Le Lord Général Cromwell, « Commandant en chef de toutes les Forces levées et à lever »; il se voit par là, dans cette conjoncture sans exemple, pour ainsi dire la seule Autorité valable qui restât en Angleterre, rien entre l'Angleterre et l'ex-

1. Le mot « barebone » signifie « squelette ».

trême Anarchie que lui seul. Tel est le Fait indéniable de sa position et de celle de l'Angleterre, là et alors. Qu'en fera-t-il? Après délibération, il décide qu'il l'*acceptera*, qu'il dira formellement, avec une solennité publique, et en jurant devant Dieu et devant les hommes : « Oui, le Fait est ainsi, et, cela étant, je ferai du mieux que je pourrai ! » Protectorat, Instrument de Gouvernement, — ce sont là les formes extérieures de la chose, élaborées et sanctionnées comme elles pouvaient l'être dans ces circonstances, par les Juges, par les Administrateurs dirigeants, par le « Conseil des Administrateurs et des Personnages influents dans la Nation : » et quant à la chose elle-même, assez incontestablement, à la passe où les affaires en étaient venues maintenant, il n'y *avait* aucune alternative que l'Anarchie ou cela. L'Angleterre Puritaine pouvait l'accepter ou non; mais l'Angleterre Puritaine était, en réelle vérité, sauvée du suicide par là! — Je crois que les Puritains, d'une façon inarticulée, grondeuse, pourtant en somme reconnaissante et réelle, acceptèrent en effet cet acte anormal d'Olivier; du moins, lui et eux ensemble le confirmèrent, et toujours de mieux en mieux jusqu'à la fin. Mais dans leur système Parlementaire *articulé*, ils avaient leurs difficultés, et jamais ne surent pleinement qu'en dire ! —

Le second Parlement d'Olivier, proprement son *premier* Parlement régulier, choisi d'après la règle établie dans l'Instrument de Gouvernement, s'assembla, et se mit à l'œuvre; — mais il tomba, avant longtemps, dans des questions sans fond relativement au *droit* du Protecteur, à l' « usurpation », et ainsi de

suite, et dut au premier jour légal être congédié. Le Discours de clôture de Cromwell à ces hommes est remarquable. Et de même pour son troisième Parlement, avec un semblable reproche pour leurs pédantismes et leurs obstinations. Fort rudes, chaotiques, sont tous ces Discours; mais de fort sérieuse mine. Vous diriez que c'était un homme sincère et impuissant, non habitué à *parler* sa grande et inorganique pensée, mais à l'agir plutôt! Une impuissance d'expression, avec une telle pensée pleine à éclater. Il parle beaucoup d' « enfantements de la Providence »: Tous ces changements, tant de victoires et d'événements, n'étaient pas des préméditations, et des machinations théâtrales des hommes, de *moi* ou des hommes; ce sont d'aveugles blasphémateurs qui persisteront à les appeler ainsi! C'est avec une énergie pesante, sulfureuse [1] et courroucée qu'il insiste sur ceci. Comme bien il pouvait. Comme si un Cromwell dans cette sombre et énorme partie qu'il venait de jouer, le monde entièrement jeté dans le chaos autour de lui, avait *prévu* tout cela, et joué tout cela jusqu'au bout, comme un spectacle de marionnettes arrangé d'avance avec bois et ficelles! Ces choses n'étaient prévues par nul homme, dit-il; nul homme ne pouvait dire ce qu'un jour apporterait: c'étaient « des enfantements de la Providence », le doigt de Dieu ne cessait de nous guider, et nous en vînmes à la fin au faîte lumineux de la victoire, la Cause de Dieu triomphante dans ces Nations; et vous, vous avez pu vous assembler comme Parlement, et dire de quelle manière tout ceci

1. ... Sulphurous...

pourrait être *organisé*, réduit en praticabilité rationnelle parmi les affaires des hommes. Vous deviez aider, de vos sages conseils, à faire cela. « Vous avez eu une occasion comme aucun Parlement en Angleterre n'en eut jamais. » La loi de Christ, le Juste et le Vrai, il s'agissait d'en faire en quelque mesure la Loi de ce pays. Au lieu de cela, vous êtes tombés dans vos oiseux pédantismes, vos constitutionnalités, vos chicanes sans fond et vos questions sur les lois écrites pour *ma* venue ici; — et vous replongeriez toute l'affaire dans le Chaos, parce que je n'ai aucun parchemin de Notaire, mais seulement la voix de Dieu sortie du tourbillon des batailles, pour être Président parmi vous! Cette occasion est passée; et nous ne savons pas quand elle reviendra. Vous avez eu votre Logique constitutionnelle; et la Loi de Mammon, non la Loi de Christ, gouverne encore dans ce pays. « Que Dieu soit juge entre vous et moi! » Voici les dernières paroles qu'il leur adresse : Prenons, vous, vos formules de constitution dans votre main; et moi mes *in*formes luttes, desseins, réalités et actes; et « Que Dieu soit juge entre vous et moi! » —

Nous avons dit plus haut quelles choses informes, enveloppées et chaotiques sont les Discours imprimés de Cromwell. *Volontairement* ambigus, inintelligibles, disent la plupart : un hypocrite se voilant d'un confus jargon Jésuitique! Pour moi ils ne me semblent pas ainsi. Je dirai plutôt, qu'ils m'ont fourni les premières lueurs que j'aie jamais pu obtenir pour pénétrer la réalité de ce Cromwell, bien plus sa possibilité. Efforcez-vous de croire qu'il veut dire quelque chose, cherchez avec sympathie ce que cela peut être :

vous trouverez un *discours* réel emprisonné au fond de ces expressions tortueuses, frustes et entrecoupées; une signification dans le grand cœur de cet homme inarticulé! Vous commencerez, pour la première fois, à voir qu'il était un homme, non une énigmatique chimère, inintelligible pour vous, incroyable pour vous. Les Histoires et Biographies écrites sur ce Cromwell, écrites dans des générations superficielles et sceptiques qui ne pouvaient pas reconnaître ou concevoir un profond croyant, sont beaucoup plus *obscures* que les Discours de Cromwell. Vous n'avez vue à travers elles que dans l'infini vague du Noir et du Vain. « Effervescences et défiances », dit lord Clarendon lui-même : « effervescences et défiances », pures lubies revêches, théories et billevesées; voilà ce qui induisit les lents, modérés, tranquilles Anglais à laisser là leurs charrues et leur travail, et à éclater en rouge furie et en confuse guerre contre le mieux établi des Rois! *Essayez* de voir si vous pouvez trouver cela vrai. Le Scepticisme écrivant sur la Croyance peut avoir des dons remarquables; mais c'est réellement *ultra vires* cela. C'est le Cécité établissant les Lois de l'Optique. —

Le troisième Parlement de Cromwell se brisa sur le même rocher que son second. Toujours la Formule constitutionnelle : Comment êtes-*vous* venu là? Montrez-nous quelque parchemin de Notaire! Aveugles pédants : — « Eh bien, mais, sûrement le même pouvoir qui vous a fait Parlement, c'est cela, et quelque chose de plus, qui m'a fait Protecteur! » Si mon Protectorat n'est rien, qu'est-ce donc, je vous prie, que votre Parlementariat, son reflet et sa création? —

Les Parlements ayant failli, il ne restait plus rien que la voie du Despotisme. Des Dictateurs Militaires, chacun dans son district, pour *réprimer* les Royalistes et autres contradicteurs, pour les gouverner, si non par acte de Parlement, alors par l'épée. La formule ne doit pas l'emporter, tant que la Réalité sera ici! Je continuerai à protéger les Protestants opprimés au dehors, à nommer des juges justes, des administrateurs sages, au dedans, à chérir les vrais ministres de l'Évangile, à faire du mieux que je pourrai, pour transformer l'Angleterre en une Angleterre Chrétienne, plus grande que la vieille Rome, la Reine de la Chrétienté Protestante; moi, puisque vous ne voulez pas m'aider; moi, tandis que Dieu me prête vie! — Pourquoi n'a-t-il pas abandonné la partie, ne s'est-il pas retiré dans l'obscurité de nouveau, puisque la Loi ne voulait pas le reconnaître? crient plusieurs. C'est où ils se méprennent. Pour lui il n'y avait aucun moyen d'abandonner la partie! Des Premiers Ministres ont gouverné des pays, Pitt, Pombal, Choiseul; et leur parole a été loi tant qu'elle a tenu: mais ce Premier Ministre en était un qui ne *pouvait pas se démettre*. Qu'une fois il se démît, Charles Stuart et les Cavaliers attendaient pour le tuer; pour tuer la Cause *et* lui. Une fois embarqué, il n'y a pas de retraite, pas de retour. Ce Premier Ministre ne pouvait *se retirer* nulle part excepté dans sa tombe.

On est attristé pour Cromwell dans ses vieux jours. Sa plainte est incessante sur le lourd fardeau que la Providence a posé sur lui. Lourd; qu'il lui faut porter jusqu'à la mort. Le vieux Colonel Hutchinson, comme le relate sa femme, Hutchinson, son vieux compagnon

de bataille, venant le voir pour quelque indispensable affaire, bien contre sa volonté, — Cromwell, « l'accompagne jusqu'à la porte », d'une manière très fraternelle, familière, conciliante; le prie de bien vouloir se réconcilier avec lui, son vieux frère d'armes; lui dit combien cela l'afflige d'être méconnu, déserté par de vrais camarades, chers à lui de tout temps : le rigoureux Hutchinson, retranché dans sa formule Républicaine, d'un air morose va son chemin. — Et la tête de l'homme maintenant blanche; son bras fort devenant las de son long travail! Je pense toujours aussi à sa pauvre Mère, maintenant très vieille, vivant dans ce palais à lui; une bien brave femme; et en vérité ils vivaient tous en honnête Maison craignant Dieu, là : si elle entendait partir un coup de feu, elle pensait que c'était son fils qu'on tuait. Il fallait qu'il vînt auprès d'elle au moins une fois par jour, afin qu'elle pût voir de ses propres yeux qu'il était encore vivant. La pauvre vieille mère ! — — Qu'avait-il gagné cet homme? qu'avait-il gagné? Il eut une vie de douloureuse lutte et de labeur, jusqu'à son dernier jour. Renommée, ambition, place dans l'Histoire? Son cadavre fut pendu enchaîné; sa « place dans l'Histoire », — place dans l'Histoire vraiment! — a été une place d'ignominie, d'accusation, de noirceur et d'opprobre; et ici, aujourd'hui, qui sait s'il n'est pas téméraire à moi d'être parmi les premiers qui se soient jamais aventurés à le déclarer non un coquin et un menteur, mais un ingénument honnête homme ! Paix à lui. N'a-t-il pas, en dépit de tout, beaucoup fait pour nous? *Nous* marchons moelleusement sur sa grande, âpre, héroïque vie; nous enjambons son corps jeté dans le

fossé là. Nous n'avons pas besoin de le *repousser du pied*, en passant dessus! — Laissons le Héros reposer. Ce n'est pas au jugement des *hommes* qu'il a fait appel; et les hommes non plus ne l'ont pas jugé très bien.

Précisément un siècle et un an après que ce soulèvement du Puritanisme se fut apaisé en une tranquillité convenable, et que ses résultats se furent aplanis, en 1688, voilà qu'il éclata une bien plus profonde explosion, beaucoup plus difficile à apaiser, connue de tous les mortels, et paraissant devoir être longtemps connue, sous le nom de Révolution Française. C'est proprement l'acte troisième et final du Protestantisme, l'explosif et confus retour de l'humanité à la Réalité et au Fait, alors qu'on périssait de Semblant et de Feinte. Nous appelons notre Puritanisme Anglais, le second acte : « Eh bien donc, la Bible est vraie; marchons selon la Bible! » « Dans l'Église », dit Luther; « Dans l'Église et dans l'État », dit Cromwell, « marchons selon ce qui *est* effectivement la Vérité de Dieu ». Les hommes ont à revenir à la réalité; ils ne peuvent vivre de semblant. La Révolution Française, ou acte troisième, nous pouvons bien l'appeler final; car plus bas que ce sauvage *Sans-culottisme* les hommes ne peuvent aller. Ils se tiennent là sur le plus nu des faits hagards [1], indéniable en toutes sai-

1. ... haggard... Cette épithète, Carlyle l'a appliquée, dans le premier chapitre (p. 61) à la Vieillesse, à la Durée, « *cette hagarde Vieille Femme* », avec qui personne, ni homme, ni dieu, ne peut lutter, et qui prévaut sur tous. Il l'applique ici à la Révolution française, « *le plus nu des Faits hagards* ». Ce qualificatif doit donc nous donner l'idée d'une force extra-humaine. incoercible, élémentaire. — Le mot d'ailleurs a une curieuse

sons et circonstances, et peuvent et doivent de toute nécessité recommencer avec confiance à édifier en partant de là. L'explosion Française, comme l'Anglaise, a trouvé son Roi, — qui n'avait aucun parchemin de Notaire à exhiber. Nous avons encore à jeter les yeux un moment sur Napoléon, notre second Roi moderne.

Napoléon ne me semble en aucune façon un aussi grand homme que Cromwell. Ses énormes victoires qui s'étendirent sur toute l'Europe, tandis que Cromwell resta surtout dans notre petite Angleterre, ne sont pour ainsi dire que les hautes *échasses* sur lesquelles on voit l'homme debout; la stature de l'homme n'est pas modifiée par là. Je ne trouve aucunement en lui la même *sincérité* qu'en Cromwell; je n'en trouve qu'une d'espèce bien inférieure. Pas de marche silencieuse, à travers de longues années, avec le Terrible Innomable de cet Univers; « marche avec Dieu », comme il l'appelait; et foi et force en cela seul; pensée et valeur *latentes*, contentes de rester latentes, puis éclatant comme en flamme d'éclair du Ciel! Napoléon vivait dans un âge où on ne croyait plus en Dieu; la signification de tout Silence, de toute Latence, était considérée comme Non-entité : il avait à prendre son point de départ non dans la Bible Puritaine, mais dans de pauvres *Encyclopédies* Sceptiques. C'est jusque-là que l'homme l'emporta. Méritoire d'aller si loin. Son caractère compact, prompt, et articulé en tous sens, est en lui-même peut-être petit, comparé avec celui de notre grand chaotique

saveur étymologique; il signifie : faucon, faucon de haie, qui ne mue pas à l'état domestique, faucon *sauvage*.

et *in*-articulé Cromwell. Au lieu d'un « *muet* Prophète s'efforçant de parler », nous avons une monstrueuse mixture du Charlatan aussi! La conception de Hume sur l'Hypocrite-Fanatique, avec ce qu'elle a de vérité, s'appliquera bien mieux à Napoléon qu'elle ne s'est appliquée à Cromwell, à Mahomet, ou autres semblables, — où en effet, prise strictement, elle a de la peine à être vraie le moins du monde. Un élément de blâmable ambition se montre, dès l'abord, dans cet homme, obtient la victoire sur lui à la fin, et l'enveloppe lui et son œuvre dans la ruine.

« Faux comme un bulletin » devint un proverbe au temps de Napoléon. Il s'excuse comme il peut sur cela : qu'il était nécessaire d'induire en erreur l'ennemi, de maintenir le courage de ses propres hommes, et ainsi de suite. En somme, il n'y a aucune excuse. Un homme en aucun cas n'a la liberté de dire des mensonges. Il eût *mieux valu*, à la longue, pour Napoléon aussi qu'il n'en eût pas dit. En fait, si un homme a quelque dessein s'étendant plus loin que l'heure et le jour, destiné à *subsister* encore le jour d'*après*, quel avantage peut-il jamais y avoir à promulguer des mensonges? Les mensonges sont découverts; une ruineuse pénalité est exigée pour eux. Personne ne croira le menteur la fois suivante même s'il dit la vérité, s'il est de la dernière importance qu'on le croie. C'est le vieux cri « au loup » ! — Un Mensonge n'est *nulle*-chose, vous ne pouvez de nulle chose faire quelque chose; vous ne faites *nulle-chose*[1] à la fin, et vous perdez votre peine par-dessus le marché.

1. « Nothing » (rien), c'est, dit Carlyle, *no*-thing (nulle-chose). Voir page 20, note 4.

Cependant Napoléon *avait* une sincérité; nous avons à distinguer entre ce qui est superficiel et ce qui est fondamental dans l'insincérité. A travers ces manœuvres et ces charlatanismes extérieurs, — qui étaient nombreux et fort blâmables, — discernons aussi que l'homme avait un certain sentiment de la réalité instinctif et indéracinable, et qu'il s'est basé sur le fait, aussi longtemps qu'il a eu quelque base. Il a un instinct de Nature meilleur que n'était sa culture. Ses *savants*, nous dit Bourrienne, dans ce voyage en Égypte, étaient un soir activement occupés à argumenter pour établir qu'il ne pouvait pas y avoir de Dieu. Ils l'avaient prouvé, à leur satisfaction, par toute espèce de logique. Napoléon levant les yeux vers les étoiles, répond : « Très ingénieux, Messieurs; mais *qui a fait* tout cela? » La logique Athée s'enfuit loin de lui comme de l'eau; le grand Fait le regarde fixement en face : « Qui a fait tout cela? » Et de même dans la Pratique : comme tout homme qui peut être grand, ou avoir la victoire en ce monde, il voit, à travers tous les enchevêtrements, le cœur pratique de l'affaire, pousse droit à lui. Quand le régisseur de son Palais des Tuileries lui fit voir le nouvel ameublement, avec éloges, et démonstrations, comme il était magnifique, et combien bon marché aussi, Napoléon, répondant à peine, demanda une paire de ciseaux, coupa un des glands d'or d'un rideau de fenêtre, le mit dans sa poche, et poursuivit son chemin. Quelques jours après, il l'exhiba au bon moment, à l'horreur de son préposé à l'ameublement; ce n'était pas de l'or, mais du paillon! A Sainte-Hélène, il est remarquable, comme jusqu'à ses derniers jours, il

insiste toujours sur le pratique, le réel. « Pourquoi parler et se plaindre; surtout, pourquoi vous quereller l'un avec l'autre? Il n'y a aucun *résultat* à cela; cela ne mène à rien qu'on puisse *faire*. Ne dites rien, si vous ne pouvez rien faire! » Il parle souvent ainsi, à ses pauvres et mécontents compagnons; il est comme un bloc de force silencieuse au milieu de leurs morbides jérémiades, là.

Et par conséquent n'y avait-il pas ce que nous pouvons appeler une *foi* en lui, ingénue pour autant qu'elle pouvait l'être. Que cette nouvelle et énorme Démocratie s'affirmant ici dans la Révolution française est un Fait insuppressible, que le monde entier, avec ses vieilles forces et institutions, ne peut abattre; ceci était une de ses vraies intuitions, qui transportait d'enthousiasme sa conscience, — une *foi*. Et n'en a-t-il pas bien interprété l'obscure tendance? « *La carrière ouverte aux talents*, Les outils à qui sait les manier » : ceci est effectivement la vérité, et même l'entière vérité ; ceci contient tout ce que la Révolution Française, ou toute Révolution, pouvait signifier. Napoléon, dans sa première période, était un vrai Démocrate. Et pourtant par sa nature, renforcée aussi par son métier militaire, il savait que la Démocratie, si elle était le moins du monde une vraie chose, ne pouvait être une anarchie : l'homme avait une haine de cœur pour l'anarchie. A ce fameux Vingt Juin (1792), Bourrienne et lui étaient assis dans un café, comme la populace roulait auprès : Napoléon exprime le plus profond mépris pour les autorités, parce qu'elles ne répriment pas cette cohue. Au Dix Août il se demande avec étonnement pourquoi il n'y a personne pour

commander ces pauvres Suisses; ils vaincraient s'il y avait quelqu'un. Une telle foi dans la Démocratie, et pourtant la haine de l'anarchie, c'est ce qui soutient Napoléon à travers toute sa grande œuvre. A travers ses brillantes Campagnes Italiennes, jusqu'à la Paix de Léoben, on dirait, que son inspiration est : « Triomphe de la Révolution Française; son affirmation contre ces Simulacres Autrichiens qui prétendent l'appeller, elle, un Simulacre! » Avec tout cela, cependant, il sent, et il a droit de sentir, combien est nécessaire une forte Autorité; comment la Révolution ne peut prospérer ou durer sans une telle autorité. Brider cette grande et dévorante Révolution française, qui se dévore elle-même; la *dompter*, de telle sorte que son dessein intrinsèque puisse venir à bien, qu'elle puisse devenir *organique*, et capable de vivre parmi d'autres organismes, et d'autres choses *formées*, non comme une dévastation et une destruction seulement: ceci n'est-il pas encore ce à quoi en partie il a visé, comme au vrai but de sa vie; bien plus ce qu'il est effectivement venu à bout de faire? A travers les Wagram, les Austerlitz; triomphe après triomphe, — il a triomphé jusque-là. Il y avait un œil pour voir dans cet homme, une âme pour oser et agir. Il arriva naturellement à être le Roi. Tous les hommes voyaient qu'il *était* tel. Les simples soldats avaient coutume de dire en marche : « Ces bavards d'*Avocats*, là-haut à Paris; tout parole et pas de besogne! Quoi d'étonnant si tout va mal? Il nous faudra aller mettre là notre *Petit Caporal!* » Ils allèrent l'y mettre; eux et la France en masse. Premier-consulat, Empire, victoire sur l'Europe; — jusqu'à ce que le pauvre Lieutenant de *La Fère*,

assez naturellement, pût se paraître à lui-même le plus grand de tous les hommes qu'il y eût eu au monde depuis des siècles.

Mais à ce point, je pense, le fatal élément de charlatanisme prit la haute main. Napoléon fit apostasie de sa vieille foi aux Faits, se prit à croire aux Semblants, s'efforça de s'allier avec les Dynasties Autrichiennes, les Papautés, avec les vieilles et fausses Féodalités dont il voyait jadis clairement la fausseté; — considéra qu'*il* fonderait « sa Dynastie » et ainsi de suite; que l'énorme Révolution Française voulait seulement cela! L'homme était donc « abandonné à une forte illusion, qu'il dût croire un mensonge »; chose terrible mais très sûre. Il ne distinguait plus le vrai du faux maintenant, quand il les considérait, — la plus terrible pénalité qu'un homme paye pour avoir cédé à l'invéracité du cœur. La fausse ambition pour *soi* était maintenant devenue son dieu : une fois qu'il a cédé à la déception de *soi*, *toutes* les autres déceptions suivent naturellement de plus en plus. Dans quel misérable rapiéçage de manteaux de théâtre en papier, de paillon et de momerie, cet homme n'avait-il pas enveloppé sa propre grande réalité, pensant la faire plus réelle par là! Son creux *Concordat* avec le Pape, qui prétendait être un rétablissement du Catholicisme, et que lui-même sentait être la méthode pour l'extirper, « *la vaccine de la religion* » : les cérémonies de ses Couronnements, de ses consécrations par la vieille Chimère Italienne à Notre-Dame, — « où il ne manquait rien pour compléter la pompe », comme disait Angereau, « rien que le demi-million d'hommes qui était mort pour mettre fin à tout cela! » L'Inaugura-

tion de Cromwell eut lieu par l'Épée et la Bible; ce que nous pouvons appeler une inauguration ingénument *vraie*. Épée et Bible étaient portés devant lui, sans aucune chimère : n'étaient-ce pas là les *réels* emblèmes du Puritanisme, sa vraie décoration, et ses vrais insignes? Il s'était servi de tous deux d'une très réelle manière, et prétendait se tenir debout par eux maintenant! Mais ce pauvre Napoléon se méprit : il crut trop à la *Dupabilité*[1] des hommes; il ne vit aucun fait plus profond dans l'homme que la Faim et ceci! Il se méprit. Comme un homme qui bâtirait sur le nuage; sa maison et lui s'écroulent en confuse ruine, et disparaissent du monde.

Hélas! dans tous tant que nous sommes cet élément de charlatanisme existe; et *pourrait* se développer, si seulement la tentation était assez forte. « Ne nous induisez pas en tentation! » Mais il est fatal, dis-je, qu'il *soit* développé. La chose où il entre comme un ingrédient reconnaissable est condamnée à être tout à fait transitoire; et, quelque énorme qu'elle puisse *paraître*, elle est en elle-même petite. L'œuvre de Napoléon, par conséqueut, qu'était-ce avec tout le bruit qu'elle fit? Un éclair de poudre pour ainsi dire, largement épandu; une flambée comme de bruyère sèche. Pour une heure l'Univers entier semble enveloppé de fumée et de flamme; mais seulement pour une heure. Cela s'en va : l'Univers avec ses vieilles montagnes et ses fleuves, ses étoiles en haut et sa bonne terre en bas, est encore là.

Le Duc de Weimar disait à ses amis toujours, D'avoir

1. « Dupe-ability ». Voir « preferability », note de la page 153.

du courage : ce Napoléonisme était *injuste*, une fausseté, et ne pouvait durer. C'est la vraie doctrine. Plus ce Napoléon foulait lourdement le monde, le tenant tyranniquement à terre, plus furieuse serait la révolte du monde contre lui, un jour. L'injustice se paye avec d'effroyables intérêts composés. Je ne suis pas sûr qu'il n'eût pas mieux valu pour lui perdre son meilleur parc d'artillerie, ou voir son meilleur régiment noyé dans la mer, que de fusiller ce pauvre Libraire Allemand, Palm! C'était une injustice palpable, tyrannique, meurtrière, sur laquelle aucun homme, la fardât-il épais d'un pouce, ne pouvait donner le change. Ce fait pénétra profondément comme un fer brûlant dans les cœurs des hommes, celui-là et de pareils; il supprima le feu jailli des yeux des hommes, quand ils y pensaient, — attendant leur jour! Lequel jour *vint :* la Germanie se dressa autour de lui. — Ce que Napoléon a *fait* reviendra à la longue à ce qu'il a fait *justement*; ce que la Nature avec ses lois sanctionnera. A ce qu'il y avait de réalité en lui; à cela et à rien de plus. Le reste était tout fumée et dévastation. *La carrière ouverte aux talents :* ce grand et vrai Message, qui a encore à s'articuler et à s'accomplir partout, il le laissa dans un état fort inarticulé. Il fut une grande *ébauche*, une grossière esquisse jamais complétée; et en vérité quel grand homme est autre chose? Laissé dans un état trop grossier, hélas!

Ses idées sur le monde, comme il les exprime là à Sainte-Hélène, sont presque tragiques à considérer. Il semble éprouver la surprise la moins affectée que tout se soit passé ainsi, qu'il soit rejeté ici sur le rocher, et que le Monde se meuve encore sur son axe.

La France est grande, et toute grande; et au fond, il est la France. L'Angleterre elle-même, dit-il, n'est de par la Nature qu'une dépendance de la France : « une autre Ile d'Oléron pour la France ». Ainsi en était-il *de par la Nature*, de par la Nature de Napoléon; et cependant voyez comment en fait — Me voici! Il ne peut comprendre cela : inconcevable que la réalité n'ait pas correspondu à son programme sur elle, que la France ne fût pas toute grande, qu'il ne fût pas la France. « Forte illusion », chez lui, de croire que la chose est qui n'*est* pas! Sa compacte, clairvoyante, décisive nature Italienne, forte, ingénue, qu'il a eue jadis, s'est enveloppée, s'est mi-dissoute, dans une trouble atmosphère de fanfaronnade Française. Le monde n'était pas disposé à être foulé aux pieds, à être assujetti en masses, et maçonné ensemble, comme il *lui* plaisait, pour faire un piédestal à la France et à lui : le monde avait de tout autres projets en vue! L'étonnement de Napoléon est extrême. Mais hélas! quel recours maintenant? Il était allé son chemin; et la Nature aussi était allée son chemin. S'étant une fois séparé de la Réalité, il culbute impuissant dans la Vacuité; aucun secours pour lui. Il lui fallait sombrer là, lugubrement, comme rarement homme le fit; et briser son grand cœur, et mourir, — ce pauvre Napoléon : un grand instrument trop tôt détruit, avant d'être devenu inutile : notre dernier Grand Homme!

Notre dernier, en un double sens. Car ici finalement nos vastes courses errantes, à travers tant de temps et de lieux, dans la recherche et l'étude des Héros, vont se terminer. J'en ai regret : il y avait du

plaisir pour moi dans cette affaire, s'il y avait aussi beaucoup de peine. C'est un grand sujet, et fort grave et fort vaste, celui que, pour n'être pas trop grave en cela, j'ai nommé *Culte des héros*. Il entre profondément, à mon avis, dans le secret des voies de l'Humanité et dans les intérêts les plus vitaux de ce monde, et mérite bien qu'on l'explique à présent. En six mois, au lieu de six jours, nous aurions pu mieux faire. J'avais promis de l'entamer; je ne sais si j'ai même réussi à cela. J'ai eu à y pratiquer très grossièrement des tranchées, pour pouvoir y pénétrer quelque peu. Assez souvent, avec ces expressions abruptes, lancées isolément, inexpliquées, votre tolérance a été mise à l'épreuve. Tolérance, patiente bonne foi, faveur et bienveillance tout encourageantes, dont je ne veux pas parler à présent. Ce qu'il y a d'accompli et de distingué, de beau, de sage, quelque chose de ce qu'il y a de meilleur en Angleterre, a écouté patiemment mon inculte parole. Avec tous les sentiments que j'éprouve, je vous remercie tous du fond du cœur, et je vous dis : le Bien soit avec vous tous !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace V

INTRODUCTION :

Le Crépuscule des dieux. VII

CONFÉRENCE I

Le Héros comme *Divinité*. 1
Odin. Paganisme : Mythologie Scandinave.

CONFÉRENCE II

Le Héros comme *Prophète* 67
Mahomet Islam.

CONFÉRENCE III

Le Héros comme *Poète* 123
Dante; Shakespeare.

CONFÉRENCE IV

Le Héros comme *Prêtre*. 181
Luther; Réformation; Knox; Puritanisme.

CONFÉRENCE V

Le Héros comme *Homme de lettres*. 241
Johnson, Rousseau, Burns.

CONFÉRENCE VI

Le Héros comme *Roi* 307
Cromwell, Napoléon; Révolutionnisme moderne.

FIN DE LA TABLE

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.

A la même Librairie

La France Coloniale, — histoire, — géographie, — commerce, par M. Alfred Rambaud, avec la collaboration d'une société de voyageurs et de géographes. 1 vol. in-8° de 750 pages avec 12 cartes en 3 couleurs, broché. 8 »

L'Expansion de l'Angleterre, deux séries de lectures, par J.-R. Seeley, professeur à l'Université de Cambridge, traduites de l'anglais par M. le Colonel Baille et M. Alfred Rambaud. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Géographie générale, livre-atlas contenant 106 cartes ou cartons en couleur, placés en regard du texte, gravures et profils, relief du sol, hydrographie, voies de communication, industrie, commerce, statistique, index alphabétique, présentant 4 125 noms géographiques, par M. P. Foncin, Inspecteur général de l'Université. 1 vol. in-4o, rel. toile. 12 »

Études sur l'Histoire religieuse de la Révolution française, par M. A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. — De la réunion des États généraux jusqu'au Directoire. 1 vol. in-18 jésus, br. 3 50

La France économique, statistique comparative et raisonnée, année 1887, par M. A. de Foville, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers et à l'École des sciences politiques. 1 vol. in-18 jésus, avec cartes et diagrammes, cartonné, toile anglaise, tranche rouge. 6 »

Histoire générale de l'Europe par la Géographie politique, par Edward A. Freeman, Membre honoraire du Collège de la Trinité à Oxford, traduction de l'anglais par Gustave Lefebvre; avec une préface de M. Ernest Lavisse, Directeur d'études pour l'histoire à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-8°, broché et atlas in-4° de 73 cartes, demi-reliure toile. 30 »

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue des Poitevins, 6.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084202891